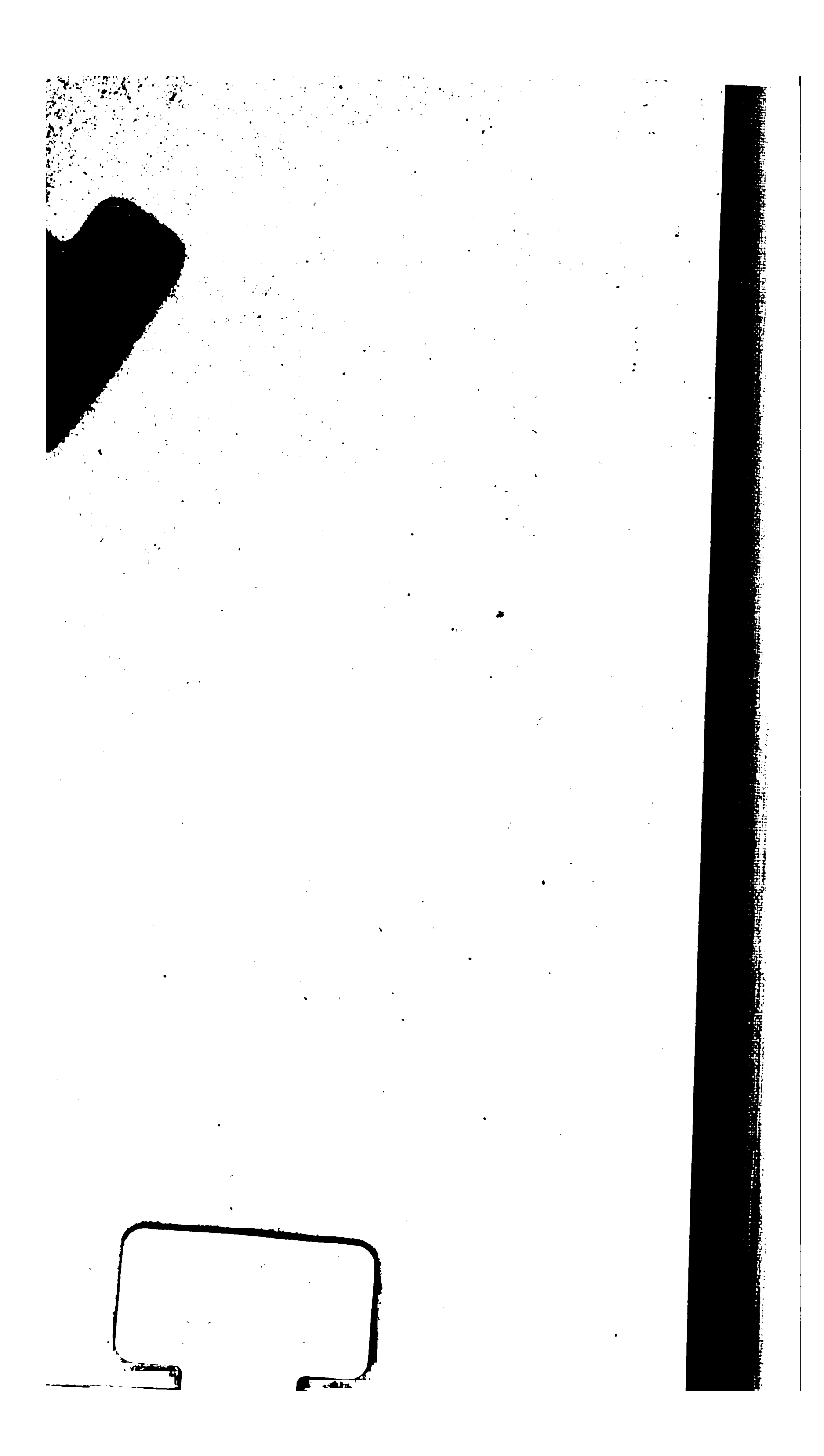

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 00036940 9



KBD

~~[illegible]~~

([illegible])

KBD

47-8-[illegible]

BIBLIOTHÈQUE

UNIVERSELLE

DES VOYAGES.

TOME XXI.

On souscrit dans les Départemens chez les Libraires ci-après:

LYON.	A. Baron, libraire, rue de Clermont, n° 5.
ROUEN	François, libraire, Grand'Rue, n° 33.
CAEN	Manoury, libraire.
MARSEILLE. . . .	Camoin, libraire.
MONTPELLIER. .	Patras, libraire.
NANCY.	Georges Grimblot, libraire.
AGEN	Bertrand, libraire.
LUNÉVILLE. . . .	Creusat, libraire, Grand'Rue, n° 23.
BÉZIERS.	Pageot, libraire.
TOULOUSE. . . .	Dagallier, libraire, rue de la Pomme.
ORLÉANS.	Garnier, libraire.
CHARTRES	Garnier fils, imprimeur-libraire.
DIJON.	Gaulard, libraire.
ABBEVILLE. . . .	Gavois-Grare, libraire.
AVIGNON.	Fructus, libraire.
SÉDAN.	Aug. Pierrot, libraire, Grand'Rue, n° 18.
NARBONNE. . . .	Delsol, libraire.
STRASBOURG. . .	Lagier, libraire, rue Mercière, n° 10.
LILLE.	Bronner-Bauwens, imprimeur-libraire.
TOULON.	Monge et Villamus, libraires, rue de la Miséricorde, n° 6.
CLERMONT-Fᴺᴰ. .	A. Veysset, libraire, rue de la Treille, n° 14
BESANÇON. . . .	Bintot, libraire.

PARIS. — IMPRIMERIE ET FONDERIE DE RIGNOUX ET Cᵉ, RUE DES FRANCS-BOURGEOIS-S.-MICHEL, 8.

BIBLIOTHÈQUE

UNIVERSELLE

DES VOYAGES

EFFECTUÉS PAR MER OU PAR TERRE

DANS LES DIVERSES PARTIES DU MONDE,

DEPUIS

LES PREMIÈRES DÉCOUVERTES

JUSQU'A NOS JOURS;

CONTENANT LA DESCRIPTION DES MOEURS, COUTUMES, GOUVERNEMENS, CULTES, SCIENCES ET ARTS, INDUSTRIE ET COMMERCE, PRODUCTIONS NATURELLES ET AUTRES.

Revus ou Traduits

PAR M. ALBERT-MONTÉMONT,

AUTEUR DU VOYAGE DANS LES CINQ PARTIES DU MONDE, DES LETTRES SUR L'ASTRONOMIE, DU VOYAGE AUX ALPES, ETC., ETC.



PARIS.

ARMAND-AUBRÉE, EDITEUR,

RUE TARANNE, N° 14.

M DCCC XXXIV.

VOYAGES

AUTOUR DU MONDE.

LIVRE SIXIÈME.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

CHAPITRES II ET III.

BASIL HALL.

(1816.)

VOYAGE DE DÉCOUVERTE A LA CÔTE OUEST DE LA CORÉE ET A LA GRANDE ÎLE LOU-TCHOU[1].

§ 1.

CÔTE DE CORÉE.

***L'Alceste* et *la Lyra* quittent la mer Jaune pour faire un voyage de découverte. Groupe de Sir James Hall sur la côte de Corée. Naturel insociable des habitans. Ile Hullon. On jette l'ancre près du continent. Visite d'un chef coréen. On s'oppose au débarquement des étrangers. Embarras du chef. Son caractère. Départ de la baie de Basil. Groupe d'îles. Murray's-sound ou détroit de Murray. Village coréen abandonné. Entrevue avec les Coréens. Leur caractère. Les bâtimens quittent la Corée.**

L'ambassade à la Chine, confiée à lord Amherst, quitta l'Angleterre sur la frégate de Sa Majesté

[1] Loo-Choo, suivant l'orthographe anglaise.

l'Alceste, commandée par le capitaine Maxwell, le 9 février 1816, et prit terre le 15 avril suivant à l'embouchure de la rivière Pei-Ho qui arrive de Pekin dans la mer Jaune par 37 degrés 15 minutes de latitude nord, et 177 degrés 49 minutes de longitude orientale du méridien de Greenwich. Peu de temps après le débarquement, *l'Alceste* et *la Lyra*, sloop de guerre, qui avait accompagné l'ambassade, se dirigèrent vers la côte de Corée, limite orientale de la mer Jaune; car, comme la présence de ce bâtiment en Chine n'était pas nécessaire avant le retour de l'ambassadeur par terre à Canton, il fut résolu que l'on consacrerait cet intervalle de temps à l'exploration de quelques points de ces mers sur lesquelles on n'avait alors que des renseignemens rares ou peu précis. Voici les détails de ce voyage.

Le premier septembre, au point du jour, on voyait la terre de Corée dans l'est; nous y étant dirigés, nous nous trouvâmes à neuf heures près de trois îles élevées, d'une apparence différente de celle de la contrée que nous quittions, car elles étaient boisées au sommet et cultivées dans les parties inférieures, mais non pas en terrasses horizontales comme nous venions de le voir en Chine. Nous naviguâmes vers le sud de ce groupe, et jetâmes l'ancre dans une basse baie, à la distance de deux ou trois milles de l'île la plus au sud. Nous

étions à peine à l'ancre qu'un bateau quitta la côte avec cinq ou six naturels; ils s'arrêtèrent à environ cinquante pas du brick, et nous regardant d'un air de curiosité et de méfiance, ils ne firent aucune attention aux signes par lesquels nous les engagions à approcher du bord. Ils n'exprimèrent point d'alarme quand nous allâmes à eux dans notre chaloupe; et comme nous ramions vers le rivage, ils nous suivirent jusqu'à notre débarquement près d'un village. Les habitans vinrent en corps à notre rencontre, formant un assemblage étrange, différent à beaucoup d'égards de tout ce que nous avions vu jusqu'alors. Leur teint était fortement cuivré, et leur aspect avait quelque chose de repoussant et de sauvage. Quelques hommes, en apparence supérieurs au reste, étaient distingués par un chapeau dont le bord avait trois pieds de diamètre environ, et la forme de neuf pouces de haut à peu près, ressemblait à un pain de sucre tronqué. Le tissu de cet étrange chapeau est un joli ouvrage à jour. Il paraît être fabriqué avec du crin de cheval verni, et est attaché sous le menton par une bande garnie de gros grains, la plupart blancs et noirs, mais quelquefois jaunes et rouges. Quelques-uns des hommes âgés portaient un bonnet de gaze raide sur leurs cheveux arrangés et un nœud conique élevé sur le sommet de la tête. Leur habillement se composait de larges culottes

et d'une espèce de capuchon qui leur descendait jusqu'au genou, fait d'une grossière étoffe à jour, et à leurs pieds ils avaient des sandales de paille bien faites; ils étaient d'une taille moyenne, mais bien faits et robustes en apparence. Ils exprimèrent au premier abord quelque surprise en examinant nos vêtemens; mais ils prirent ensuite peu d'intérêt à tout ce qui nous appartenait. Leur principale anxiété était de se débarrasser de nous le plus tôt possible. Ils nous exprimèrent cette disposition d'une manière trop claire pour s'y méprendre, car, comme nous leur témoignions le désir d'entrer dans le village, ils firent d'abord un mouvement pour nous attirer d'un autre côté, et comme nous insistions, ils nous prirent rudement par le bras et nous poussèrent en arrière. Nous avions une grande envie de nous les concilier : nous ne montrâmes donc point de mécontentement d'être traités ainsi; mais notre patience fut vaine, et après nombre d'inutiles tentatives pour nous faire comprendre, nous nous éloignâmes assez mécontens de leur conduite. Un chinois qui nous accompagnait fut sans aucune utilité pour nous, car il ne pouvait pas lire ce que lui écrivaient les Coréens, bien que ce fût en caractères chinois, et n'entendait pas un mot de leur langage.

En quittant ces insociables villageois, nous montâmes par un chemin tournant sur le plus haut

pic de l'île. De cette élévation nous vîmes beaucoup d'îles à l'est, et la terre ferme à une grande distance devant nous. Le sommet de la montagne était couvert d'un doux gazon et d'arbustes odoriférans, et l'air, qui était au-dessous d'une chaleur suffocante, étant ici léger et rafraîchissant, nous fûmes tentés de nous y asseoir pour dîner ensemble. Nous retournâmes par l'autre côté de la montagne, mais comme il n'y avait plus de sentier et que la surface rocailleuse et escarpée était couverte d'une épaisse broussaille, nous ne fûmes pas peu égratignés et contusionnés avant d'arriver à une route qui court le long du côté nord de la montagne, à moitié chemin environ. En suivant cette route nous parvînmes à un point d'où nous pouvions regarder dans le village sans pouvoir être aperçus par les naturels. Les femmes qui avaient abandonné le village lors de notre débarquement étaient revenues : la plupart battaient du riz dans des mortiers de bois, et elles avaient toutes des enfans attachés sur leur dos. Tout à coup, elles quittèrent leur travail et coururent à leurs huttes, comme des lapins dans une garenne, et quelques minutes après nous vîmes une des chaloupes du vaisseau qui tournait la pointe de terre adjacente au village, ce qui m'expliqua leurs alarmes. Après être restés un peu de temps dans l'espoir de revoir les femmes, nous descendîmes

au village que cette fois les habitans nous permirent de traverser. Dans cette occasion, un des nôtres vit un instant une femme dont les pieds étaient de la taille ordinaire, et non rapetissés comme en Chine. Le village se compose de quarante maisons grossièrement construites de roseaux cimentés avec de la boue, et couvertes de roseaux et de paille, que des cordes de paille lient ensemble. Ces huttes ne sont pas disposées en rues, mais elles sont éparses sans ordre, sans aucune propreté, et les espaces qui les séparent sont remplis par des amas de boue ou des étangs d'eau fangeuse. La vallée dans laquelle est situé ce misérable village est pourtant assez jolie, quoique non boisée : les montagnes qui la décorent sont d'une forme irrégulière, et couvertes au sommet d'herbes et de fleurs d'une bonne odeur. Les parties inférieures sont cultivées en millet, blé noir et tabac en abondance. Il s'y trouve aussi une espèce de haricot. Par-ci par-là on voit un jeune chêne.

Nous aperçûmes des taureaux et de la volaille, mais les naturels ne voulurent les échanger ni contre notre argent ni pour tout ce que nous pûmes offrir. Ils refusaient des dollars quand on leur en faisait présent, et en effet, ils ne paraissaient attacher de valeur à rien de ce que nous leur montrions, si ce n'est à des verres à boire, et encore les refusaient-ils. Un d'eux paraissait trou-

ver de son goût un verre, et après bon nombre d'instances il l'accepta, mais cinq minutes après environ cet homme et un autre qui avait reçu une timbale revinrent, et insistèrent pour rendre le présent, puis sur-le-champ retournèrent au village, laissant avec nous un seul homme, lequel, dès que le reste fut hors de vue, accepta avec empressement un des verres.

Ces gens ont une sorte de fierté dans le maintien, avec un air de gravité et d'indifférence, et une absence de curiosité qui nous frappèrent comme une chose très remarquable. Quelquefois, quand nous réussissions au moyen de signes et de dessins à exprimer la nature d'une question, ils la traitaient avec dérision et insolence. Une fois, ayant l'envie d'acheter une grossière espèce de râteau fait de roseaux qui m'avait semblé curieux, je parvins à expliquer mon désir au propriétaire qui était de la plus basse classe des naturels; il se mit d'abord à rire de bon cœur, mais aussitôt après il saisit le râteau qui était dans ma main et le poussa brutalement vers moi avec un geste dédaigneux, accompagnant ce geste de paroles qui me semblèrent exprimer le désir de me donner tout à la condition que nous partirions. Un homme nous fit comprendre combien chacun désirait notre départ, en élevant en l'air un morceau de papier en guise de voile, puis en y soufflant dans la di-

rection du vent, et pendant cette opération il nous montrait les vaisseaux, nous disant ainsi que le vent était favorable, et que nous n'avions rien de mieux à faire que de mettre à la voile et de quitter l'île. Plusieurs des habitans étaient marqués de la petite vérole. Les enfans se tinrent d'abord loin de notre portée, mais avant notre départ leurs craintes s'étaient dissipées jusqu'à un certain point, car les garçons, qu'à leur apparence féminine nous avions pris d'abord pour des filles, nous accompagnèrent à quelque distance du village.

Le capitaine Maxwell nomma ces îles *Sir James Hall's group*, ou *groupe de sir James Hall;* elles sont par 124 degrés 46 minutes de longitude est, et 37 degrés 50 minutes de latitude nord.

A 8 heures du soir, nous levâmes l'ancre et gouvernâmes vers le sud; mais comme la côte nous était entièrement inconnue, nous eûmes soin de nous tenir au large durant la nuit, et le matin nous n'avions aucune terre en vue. Le 2 septembre, nous fîmes route vers l'est; mais comme nous n'avions plus assez de jour pour aller à la côte, il devint nécessaire de jeter l'ancre pour la nuit, bien que dans des eaux profondes.

Le 3 septembre, ayant atteint environ 36 degrés de latitude nord et 126 degrés de longitude est, nous mîmes à la voile le matin, au milieu d'une masse d'îles, qui s'étendaient aussi loin que l'œil

pouvait atteindre, à la distance de six à sept lieues de la terre ferme. Vers deux heures, nous touchions le groupe le plus extérieur de ces îles, et comme les passages entre elles paraissaient sûrs, nous y entrâmes et y jetâmes l'ancre. Comme nous passions devant une de ces îles qui n'était pas à une grande distance, elle nous parut, vue des vaisseaux, sous une forme si curieuse, que nous descendîmes dans la chaloupe pour examiner plus en détail sa structure. Pendant que nous étions ainsi occupés, les naturels s'étaient rassemblés en foule sur une hauteur qui nous dominait. Ils semblaient mécontens de nous voir briser leurs rochers ; car du moment où nous débarquâmes, ils ne cessèrent de nous témoigner, par des cris et toutes sortes de gestes, que plus tôt nous quitterions l'île mieux nous ferions. Comme l'éminence sur laquelle ils s'étaient réunis avait douze cents pieds de haut, et était presque perpendiculaire, il fut heureux pour nous qu'ils n'eussent pas songé à appuyer leurs clameurs et leurs gestes d'une grêle de pierres.

Dès que nous eûmes terminé notre investigation sur ce point, nous allâmes avec la chaloupe dans une petite baie où il y avait un bon attérage. Là, nous fûmes accueillis par les naturels, qui nous adressèrent, d'une voix élevée, plusieurs longues harangues, auxquelles nous répondîmes, en anglais,

que nous n'avions d'autre désir que celui de voir l'île, sans avoir affaire à qui que ce fût, et au même moment nous nous dirigeâmes vers un sentier qui conduisait au sommet d'une montagne. Ceci ne parut nullement du goût des habitans, et ils firent usage d'un signe qui exprimait suffisamment leur anxiété, quoique nous ne pussions pas précisément déterminer à quoi il se rapportait. Ils se passaient leurs éventails sur le gosier, et quelquefois ils le promenaient sur le nôtre, comme s'ils voulaient dire que si nous insistions à aller de ce côté, cela pourrait avoir pour résultat des têtes coupées; mais était-ce eux ou nous qui devions être les victimes? Voilà ce qui n'était pas clair. Un de nous eut l'idée qu'ils marquaient la crainte d'être appelés par leurs chefs à expliquer pourquoi ils nous avaient laissés venir à terre. Toutes ces démonstrations néanmoins ne nous empêchèrent pas d'avancer jusqu'à ce que nous eussions atteint le haut de la montagne où conduisait le sentier. De ce point de vue, nous avions le village à environ un demi-mille, et il était de bien meilleure apparence que celui que nous venons de décrire. Les arbres étaient entremêlés aux maisons, toutes agréablement situées au fond d'une petite crique, et tout près de là des bateaux de pêcheurs étaient à l'ancre. Nous expliquâmes bien clairement que nous avions l'intention de nous rendre au village; mais

tout fut vain, car leur anxiété croissait à chaque minute, et nous renonçâmes à toute tentative d'avancer.

L'habillement de ces peuples consiste en une large robe blanche et en chaussures d'étoffe; quelques-uns portent le large chapeau décrit ci-dessus. La plupart lient leurs cheveux en un nœud conique élevé sur le haut de la tête; mais il en est qui les laissent épars, ce qui leur donne un aspect sauvage. Il y en a qui retiennent leur chevelure courte dans un petit bandeau de gaze, avec une étoile d'un côté, ce qui forme, avec le nœud du sommet de la tête, une coiffure qui leur sied assez. Leur barbe et leurs moustaches que, selon toute apparence, ils n'avaient jamais taillées, leurs éventails, leurs longues pipes, leur langage et leurs manières étranges, donnaient à tout ce groupe un air grotesque qu'il est impossible de décrire. Ils nous entourèrent en foule, et par des exclamations réitérées manifestèrent la surprise que leur faisaient éprouver la forme et l'étoffe de nos vêtemens; mais quand nous leur fîmes voir une montre, ils cessèrent d'être attentifs à toute autre chose, et nous supplièrent de leur permettre de l'examiner. Il est évident que c'était la première montre qu'ils voyaient, et quelques-uns avaient une expression de physionomie à me faire penser qu'ils la croyaient vivante. De la montre ils passèrent à

l'examen du cachet et des clefs. Ils montrèrent qu'ils connaissaient l'usage des cachets, en les passant sur leurs mains comme pour former une empreinte ; mais leur attention fut détournée de la montre par l'explosion d'un mousquet, qui fit reculer de plusieurs pas toute l'assemblée.

Après nous être divertis pendant quelque temps, nous retournâmes à nos chaloupes, à la grande joie des habitans, qui, par tous les moyens, nous engagèrent à hâter notre départ; ils prirent nos mains et nous soutinrent pour passer sur les pierres glissantes de la plage, et comme ils virent qu'un de nos bateaux était ensablé, plusieurs d'entre eux se déshabillèrent et sautèrent dans la mer pour le pousser au large. Ceci nous fournit l'occasion d'observer la remarquable symétrie de leurs formes et la solidité de leur structure : comme leurs longues chevelures flottaient alors sur leur cou et leurs épaules, leur aspect était vraiment sauvage. Nous ne vîmes pas une femme dans cette visite ; mais les enfans nous entouraient sans aucun signe de crainte. En résumé, ces peuples sont plus faciles et moins moroses que nos premières connaissances du groupe de sir James Hall's. Ils ont la singulière habitude de parler toujours d'un ton élevé, presque égal à la valeur d'un cri. Le capitaine Maxwell donna à cette île le nom du géologue *Hutton*.

Le 4 septembre nous levâmes l'ancre et cherchâmes *la Lyra,* laissant de côté et d'autre des îles bien cultivées. La terre ferme semble très peuplée, à en juger par le nombre de grands villages devant lesquels nous passâmes, et dont la culture s'étend très loin sur les montagnes. Le matin, notre but était de découvrir quelque ancrage sûr dans la terre ferme, mais nous fûmes obligés de côtoyer long-temps avant de reconnaître une ouverture. Vers les trois heures nous trouvâmes une pointe de terre et aperçûmes un bois qui, à la première vue, nous promettait un abri, mais l'eau était trop peu profonde, même pour *la Lyra,* et nous jetâmes l'ancre en dehors à cinq brasses. Les naturels, qui s'étaient assemblés en groupes sur la pointe quand nous passions, poussèrent des clameurs de colère en nous voyant venir si près. Cette baie a environ quatre milles de diamètre, et est bordée de grands villages bâtis au milieu des arbres et entourés de terres cultivées, ce qui forme, dans l'ensemble, une scène d'une grande beauté.

Dès que *l'Alceste* fut à l'ancre, le capitaine Maxwell, M. Clifford et moi, nous nous dirigeâmes vers le plus prochain village de la baie. En approchant du rivage nous observâmes une grande confusion parmi les naturels, tant sur le rivage que sur les bateaux à l'ancre. Ceux qui étaient sur la plage sautèrent à la hâte dans les canots, tandis

que ceux qui étaient dans les grands bateaux levèrent l'ancre avec une telle vitesse qu'ils étaient devant nous en masse avant que nous fussions près de l'ancrage. Chaque bateau était plein de monde, et orné de pavillons et de flammes; un, surtout, se distinguait par un grand parasol bleu, et c'est vers ce bateau que nous nous dirigeâmes, supposant que l'emblème qu'il portait dénotait un rang supérieur : nous fûmes bientôt confirmés dans cette opinion par le son de la musique qui se fit entendre à bord de cette embarcation. Quand nous fûmes plus près nous vîmes un vieillard à figure de patriarche assis sous le parasol.

Sa barbe entièrement blanche lui couvrait toute la poitrine et descendait au-dessous de la ceinture. Sa robe ou son manteau de soie bleue, d'une vaste ampleur, flottait magnifiquement autour de lui. Son épée était suspendue à sa taille par un petit baudrier, mais les insignes de son office paraissaient être une mince baguette noire à bout d'argent, d'un pied et demi de long à peu près, ayant à une extrémité une petite lanière de cuir et à l'autre un morceau de crêpe noir. Il tenait cette baguette à sa main. Les bords de son chapeau excédaient en largeur tout ce que nous avions vu jusque-là : il pouvait avoir trois pieds environ de diamètre.

Comme cet homme était évidemment le chef, nous allâmes jusqu'à son bateau et y montâmes; il nous reçut avec beaucoup de politesse, mais comme il paraissait mécontent de notre procédé, nous rentrâmes dans notre bateau, et poursuivîmes la conférence. Pendant que nous nous efforcions de nous faire comprendre, les autres embarcations se séparèrent insensiblement et se mirent à former un cercle autour de nous. Appréhendant la trahison, nous préparâmes nos armes et prîmes le large à une petite distance.

Le vieillard, apercevant cela, regarda autour de lui d'un air très naturel, pour chercher la cause de notre alarme, et enfin, ayant compris à nos signes ce dont il s'agissait, il ordonna à tous les bateaux de passer du côté opposé. Nous restâmes alors un temps considérable dans l'impossibilité de nous faire comprendre, car le Chinois qui était avec nous ignorait tout-à-fait leur langue. Nous nous efforçâmes, en montrant le rivage, de témoigner notre désir d'aborder, tandis que le vieux chef, par des gestes analogues, montrait l'envie qu'il avait de venir sur nos vaisseaux. Nous nous dirigeâmes en conséquence vers *la Lyra,* qui était plus près de terre que *l'Alceste.* Quand le bateau du chef fut à dix brasses environ du brick, ils jetèrent l'ancre et lancèrent une corde au moyen de laquelle ils amenèrent le bateau près du bâtiment,

comme de véritables marins. Le vieillard ne trouva pas que ce fût une chose aisée que de monter à bord, encombré comme il l'était par ses splendides vêtemens. Il ne se trouva pas plus tôt sur le vaisseau, toutefois, que nous fûmes assaillis par les naturels qui montaient de tous côtés; quelques-uns grimpèrent aux agrès comme pour examiner le gaillard d'arrière, d'autres montèrent sur la poupe et formaient une ligne le long des filets de bastingage d'un bout du brick à l'autre.

Comme la soirée était belle, nous jugeâmes à propos de recevoir le vénérable chef sur le pont plutôt que de lui donner la peine de descendre à la cabine, qui eût certainement été trop étroite pour la troupe. Nous plaçâmes en conséquence des siéges sur le tillac, mais le chef nous fit signe qu'il ne pouvait pas s'asseoir sur une chaise, et il refusa d'abord de se servir de sa natte, qu'un de ses gens avait apportée à bord. Il semblait gêné et mécontent, et nous ne pûmes nous expliquer alors, mais nous avons pensé depuis qu'il répugnait à ce que la conférence fût publique. Enfin il prit place sur sa natte, et commença à parler avec une grande gravité, sans paraître le moins du monde s'apercevoir que nous n'entendions pas un seul mot de ce qu'il disait. Nous ne pûmes par conséquent avoir l'idée de l'interrompre, et le laissâmes parler à loisir. Mais quand son discours fut achevé,

il s'arrêta pour attendre notre réplique que nous débitâmes en anglais avec une aussi imperturbable gravité. Il montra alors une grande impatience de ce que sa harangue avait été perdue, et supposant que nous pouvions lire, il appela son secrétaire et lui dicta une lettre. Le secrétaire s'assit devant lui avec toutes les cérémonies d'usage, et après avoir frotté son morceau d'encre sur une pierre, il tira sa plume, disposa une longue bande de papier sur ses genoux, puis il se mit à écrire, moitié sous la dictée du chef, moitié suivant ses propres idées ou celles des assistans. Alors la partie écrite fut séparée du rouleau de papier et présentée au chef, qui me la remit avec la plus entière confiance que je pourrais y comprendre quelque chose; mais sa mortification et sa déconvenue furent extrêmes quand il s'aperçut qu'il s'était exagéré nos connaissances.

Alors il nous parut qu'un débat s'établissait entre le chef et sa suite sur le moyen de communiquer avec nous; pendant ce temps, comme nous étions embarrassés nous-mêmes, nous prîmes à tâche de mettre le pauvre homme plus à l'aise, en lui montrant tous les égards possibles, et nous réussîmes tout-à-fait à le mettre en bonne humeur, en lui versant un peu d'eau-de-vie de cerises, et en distribuant du rum à ses gens.

Tandis que nous tentions tous les moyens de

nous entendre, la foule des naturels s'était accrue, et leur curiosité devint si vive qu'ils se pressèrent autour de nous d'une façon fort peu agréable. Quelques-uns rôdaient autour du vaisseau, et paraissaient se divertir extrêmement de tout ce qu'ils voyaient. Le chef, toutefois, ne paraissait pas à son aise, et donnait sans cesse des ordres à ses officiers et à ses serviteurs d'un air d'impatience. Il leur commanda plus d'une fois de rentrer dans leurs bateaux; mais toujours ils revenaient après quelques minutes. Un homme était monté sur les bastingages, tout près du chef, pour voir ce qui se passait. Le bruit que l'on fit pour le forcer à descendre attira l'attention du chef, qui donna immédiatement des ordres à ses serviteurs pour qu'ils s'en emparassent. On verra tout à l'heure quel fut son sort. Les personnes qui formaient la suite du chef étaient vêtues à peu près comme lui, hormis que leurs robes étaient blanches, et ne déployaient pas une si grande profusion d'étoffes. Ils avaient de larges chapeaux et de grandes culottes attachées au-dessus de la cheville, avec des chaussures de coton, dont la pointe se relevait un peu. Ses serviteurs immédiats qui semblaient aussi être soldats, étaient différemment vêtus. Sur un large froc de couleur œillet, avec de larges manches, ils en ont un autre plus serré, sans manches, et dont les coins sont retroussés

comme les pans de certains uniformes militaires. Leur chapeau est un large cône aplati, fait d'une herbe épaisse, la partie inférieure ornée de soie de différentes couleurs : d'un ornement doré placé sur le haut de cette coiffure, pend un gland fait de plumes de paon, et un autre de crin teint en rouge. Quelques-uns sont armés d'arcs et de flèches, d'autres d'une épée droite et sans garde. Un grossier manteau sans manches, et des culottes larges qui couvrent les cuisses seulement, sont portés par les classes inférieures.

Il était presque nuit quand le chef donna des ordres pour que l'on préparât les bateaux, et au même moment il appela deux de ses gens pour l'aider à se remettre sur ses pieds. Chacun lui prit un bras et ils réussirent ainsi à le relever, ce qui ne fut pas plus tôt remarqué par le peuple, que tous se jetèrent dans leurs bateaux avec la plus grande précipitation, et le chef, après plusieurs saluts et révérences, passa dans son bateau. Cette action ne lui donna pas autant de peine qu'il en avait éprouvée pour monter à bord; une plate-forme de planches et de grillages avait été préparée durant sa visite, et il parut très sensible à cette attention. Jusque-là tout semblait bien; mais il y avait encore quelque chose à faire, car le vieillard, assis en cérémonie sous son parasol, resta près du bâtiment, avec sa suite rangée sur le tillac autour de

lui, tous gardant un silence absolu, ne faisant aucun signe pour exprimer ce qu'ils désiraient. Nous étions très embarrassés pour découvrir ce que demandait le vieillard, quand, à la fin, l'un de nous supposa que nous ayant fait une visite, il attendait en retour une politesse pareille. Cette idée ne fut pas plus tôt conçue, que nous nous disposâmes à lui rendre nos devoirs dans son bateau. Il nous fit signe de nous asseoir, en nous offrant par honneur un coin de sa natte. Quand nous fûmes assis, il regarda autour de nous, en grande peine de ce qu'il n'avait rien pour nous faire accueil, et nous finîmes par envoyer chercher une bouteille de vin. Il ordonna alors à un serviteur de le verser dans plusieurs tasses, et après avoir renvoyé la bouteille, nous fit signe de boire, mais ne voulut jamais en goûter avant que nous fussions tous servis. Il n'était nullement troublé de se voir obligé à recevoir ses hôtes à leurs dépens; au contraire, il se tira de cette affaire avec tant d'aisance et de bonne humeur, que nous supposâmes qu'il jouissait de cette scène bizarre aussi complétement que nous.

Après une séance de dix minutes environ, nous quittâmes le chef très bien disposé, et retournâmes à bord, persuadés qu'il irait droit au rivage; mais nous étions dans l'erreur, car nous ne l'eûmes pas plus tôt quitté qu'il poussa à la distance de dix ou douze brasses, et appela autour de lui les autres

bateaux pour leur donner l'ordre d'infliger le supplice du bambou au malheureux coupable dont il avait ordonné l'arrestation pendant notre conférence. Cette exhibition, dont le chef avait évidemment l'intention de nous rendre témoins, eut un effet très burlesque, car elle semblait une suite naturelle de la cérémonie, et l'on y procéda avec tant de gravité et d'ordre, qu'on eût dit qu'elle formait une partie essentielle de l'étiquette. Durant l'application de ce châtiment, toute la troupe gardait un profond silence : cinq ou six personnes seulement, immédiatement placées autour du délinquant, accompagnaient ses cris d'une sorte de glapissement ou de chanson à chaque coup du bambou. Cet exemple de justice expéditive avait pour but, sans nul doute, de nous donner une haute opinion de la discipline coréenne.

Comme il était maintenant complétement nuit, nous ne nous attendions pas à recevoir ce soir une autre visite du chef; mais nous faisions tort à sa politesse, car dès que cette opération fut conclue, il se dirigea vers *l'Alceste*. Le capitaine Maxwell, qui pendant ce temps avait été à bord de *la Lyra*, se jeta dans sa chaloupe pour aller le recevoir sur son vaisseau, et eut à peine assez de temps pour échanger sa veste contre un habit et des épaulettes avant l'arrivée du chef. Apres avoir gravi le flanc du navire avec quelque difficulté, et avoir été

convenablement accueilli sur le gaillard d'arrière, on le conduisit dans la chambre d'avant, où il fut reçu par le capitaine Maxwell et mené à un siége dans l'arrière. Comme il refusa de prendre place sur une chaise, il fut obligé d'attendre sa natte, et pendant ce temps regarda autour de lui, étonné de la magnificence des appartemens. Le changement de costume l'engagea à se conduire avec le capitaine Maxwell comme avec un étranger; mais dès qu'il l'eut reconnu, il parut très réjoui de la méprise, et ses manières ne furent plus si réservées. Il regarda alors autour de lui pour voir ce qu'était devenue sa natte, et fut surpris de se trouver seul dans la chambre. On découvrit alors que la sentinelle qui gardait la porte, en empêchant la troupe d'entrer, avait trouvé impossible de distinguer les gens attachés au chef, et avait pris le parti de ne permettre à personne d'entrer.

Dès que la porte fut ouverte, le chef fit appeler le porteur de natte et quatre de ses principaux serviteurs; et quand nous fûmes très bien assis sur le pont, le secrétaire reçut l'ordre de préparer un écrit, qui fut dicté et délivré de la même manière que celui d'auparavant. La présentation d'un papier écrit paraissait-elle au chef un acte nécessaire de l'étiquette, ou bien avait-il réellement l'espoir d'être mieux compris cette fois-ci que l'autre? Nous ne pûmes bien le définir; mais le moyen

qu'employa le capitaine Maxwell pour le détromper fut efficace : il demanda sur-le-champ du papier et écrivit en anglais : « Je ne comprends pas un seul mot de ce que vous me dites, » et lui présenta ce papier en retour, avec toutes les cérémonies dont on avait usé envers lui. Le chef examina les caractères avec la plus grande attention, et indiqua alors qu'ils étaient tout-à-fait inintelligibles, en regardant tantôt le papier, tantôt le capitaine Maxwell d'un air interrogateur, et il ne sentit bien l'étrange position dans laquelle nous étions les uns et les autres qu'en observant le capitaine Maxwell, qui répétait tous ses gestes et tous ses regards, comme également applicables à l'écriture coréenne qu'il tenait dans la main.

Le chef eut alors recours aux signes, dont il fit usage constamment par la suite. Il était très animé, et paraissait charmé des efforts que nous faisions pour lui plaire. Il demanda à regarder un miroir qui avait fixé son attention. Quand il l'eut entre les mains, il sembla très content de la figure qui s'y montrait, et pendant quelque temps se complut à tirer sa barbe d'un côté à l'autre, avec l'air d'une parfaite satisfaction. Un de ses gens pensa qu'il n'y avait point de mal à regarder le miroir à son tour; mais le chef en pensa autrement, et il n'eut pas plus tôt remarqué ce qui se passait, qu'il lui fit tout aussitôt quitter le miroir,

et très en colère lui ordonna de sortir de la chambre. Le secrétaire aussi encourut son déplaisir, et fut très vertement réprimandé, parce qu'il avait regardé par-dessus nos épaules pendant que nous écrivions. Bref, il s'écoula cinq minutes à peine, pendant le cours de sa visite, qu'il ne trouvât quelque cause de mécontentement contre sa suite; mais nous ne pûmes distinguer si c'était l'effet d'une humeur querelleuse, ou l'intention de nous donner une grande idée de son importance, car dans les intervalles il était gai et de bonne humeur. On lui présenta du thé et de l'eau-de-vie, qu'il prit avec nous. Il paraissait à son aise en tous points. Nous pensâmes qu'il nous faisait des signes pour nous engager à aller le visiter à bord; nous accédâmes de grand cœur, et au moyen de signes analogues nous fîmes un arrangement pour descendre à terre le matin. Le chef en parut très content, et se leva pour se retirer.

Il n'avait pas toutefois dépassé de beaucoup la porte de la chambre, quand la sérénité de son humeur fut encore une fois troublée : en passant près de l'écoutille vitrée de la sainte-barbe, il entendit la voix de quelques-uns des siens que les officiers avaient emmenés au-dessous, et qui s'amusaient très cordialement avec leurs nouvelles connaissances. Le vieux chef regarda en bas, et les voyant boire et faire du bruit, il les appela d'une

voix haute et irritée, qui leur fit quitter leurs verres et remonter l'échelle quatre à quatre, en grande terreur. De là, l'alarme se répandit tout le long du franc-tillac, jusqu'au poste des gardes-marines, où une autre société se divertissait. Le grog et le vin dont ils avaient été régalés étaient trop puissans sur ceux-là, car ils ne parurent pas s'inquiéter du vieux chef, qui, se plaçant à l'écoutille, constata par lui-même quels étaient les coupables. Dans cette occasion, sa petite baguette lui fut d'un grand usage. Il poussa les gens qui étaient là avec cette baguette, parut les faire parler, et s'en servit pour les forcer à se retourner, et par ce moyen voir leurs figures. Un d'eux guettant le moment où le chef était occupé après un autre qui venait de monter, se glissa et s'évada ; mais l'œil perçant du vieillard ne fut pas si facilement mis en défaut, et il se mit à le pourchasser tout autour du gaillard d'arrière. Cet homme avait un tablier rempli de biscuits que les gardes-marine lui avaient donnés : cela gênait sa fuite, de sorte que le chef, malgré ses vêtemens, l'atteignit enfin ; mais tandis qu'il le touchait de sa baguette, le Coréen glissa sa provision de biscuit dans une pièce de corde, et alors s'en alla paisiblement à côté du chef. Le vieillard revint ensuite et nous montra ce biscuit, afin de nous persuader qu'il n'avait point été pris.

Il resta quelque temps à l'écoutille, attendant d'autres de ses gens; mais quand il fut bien prouvé que personne ne montait, il descendit lui-même, et fouilla sous les canots et autour du grand mât, pour découvrir si personne ne s'y était caché: n'ayant rien trouvé, il revint sur le pont et passa tout aussitôt dans son bateau.

Quand nous revînmes sur *la Lyra*, nous aperçûmes un grand nombre de bateaux à l'ancre autour du brick, comme dans l'intention de nous surveiller de près. Nous allâmes dans notre chaloupe à un de ces bateaux, dont l'équipage était endormi : ils paraissaient avoir reçu l'ordre de ne pas suivre leur chef jusqu'à la frégate, et d'attendre en cet endroit son retour. Quand nous leur montrâmes le rivage, en leur faisant signe que l'homme à la longue barbe et au grand chapeau avait débarqué, ils levèrent l'ancre immédiatement et crièrent aux autres bateaux de faire de même. En peu d'instans tous furent à l'ouvrage, et tous les équipages des bateaux répétaient en chœur ces deux mots : *Ho, ya! ho, ya!* L'effet de ce grand nombre de voix n'était pas désagréable.

Le 5 septembre nous remarquâmes dès la pointe du jour une grande rumeur sur la côte, et bientôt nous vîmes le vieux chef et sa suite s'embarquer et venir à nous avec une flotte nombreuse de petits bateaux, tous ornés de pavillons de couleurs brillantes

et couverts de gens vêtus d'habits de teinte gaie et éclatante aussi, formant dans leur ensemble une scène vive et solennelle. Comme le cortége venait lentement, la bande de musiciens qui étaient dans le bateau du vieux chef entonna un air animé et martial avec les instrumens que nous avions entendus la veille. Le son en ressemble assez au son traînant de la cornemuse, la basse ou le bourdonnement étant produit par un grand cor, et les sons aigus par quatre trompettes, au moyen desquelles les trous marquent distinctement les notes.

La visite du chef était si matinale, que nous n'avions rien disposé pour sa réception quand il fut près de nous. Toutefois, il monta à bord, et sembla heureux de la permission de se promener autour du pont et d'examiner tout à loisir. Quand la chambre fut prête, et que le chef parut avoir assez examiné le pont, on le pria de descendre, ce qu'il fit dès qu'il eut compris ce qu'on lui voulait. Il trouva que ce n'était pas pour lui une chose si aisée que de descendre par l'étroite écoutille, où il y avait à peine place pour son chapeau, mais rien ne put le résoudre à l'ôter. Quand il entra dans la chambre, ses robes et son chapeau remplissaient complétement la porte, et quand il fut assis à table (il ne refusait plus une chaise), il occupait une assez considérable partie de l'appartement. Il s'assit là pendant quelque temps, examinant avec

la plus grande attention tout ce qui était dans la chambre, et désignant avec son petit bâton chaque chose qu'il désirait voir de plus près. Par ce moyen, les livres, les globes, les miroirs, etc., lui passèrent entre les mains, et ce n'était pas peu amusant de voir le vieillard faire tourner la sphère et feuilleter les livres pour y trouver les images, comme un enfant. Une personne de rang, qui accompagnait le chef ce matin, fut prié de le suivre dans la chambre. Il ne fut pas plus tôt assis, que nous remarquâmes qu'il avait l'air malade, et cette circonstance occasiona une singulière méprise. On avait supposé que le chef, dans sa conférence de la veille, faisait allusion à quelqu'un de ses amis qui était mal portant; et dans nos dispositions pour le matin, nous avions réuni les deux médecins pour les conduire à terre et visiter le malade. Comme le chef vint lui-même à notre bord, cela dérangea nos plans de débarquement, et nous attribuâmes cette visite précipitée à son anxiété sur la santé de son ami. Nous prîmes donc pour convenu que cet homme à l'air souffrant, que nous appelions entre nous le favori, était le malade en question; et à peine les premiers complimens terminés, le docteur arriva pour consulter. Dès qu'il fut dans la chambre, on fit tirer la langue au favori, on tâta son pouls, on lui adressa divers interrogatoires, cérémonies dont le malheureux ne pouvait deviner l'objet, d'autant

qu'il n'était nullement dans le cas que nous supposions. Il se soumit avec tant de patience à ces formalités, et le chef regardait cette scène avec une telle gravité, que, bien évidemment, ils considéraient ceci comme de l'étiquette. Quand cet homme fut hors des mains du médecin, il se mit à examiner les livres de l'air de quelqu'un qui s'y entend. Il semblait désirer passer pour un homme lettré; et nous voyant prendre les livres avec assez d'indifférence, il se hasarda à en demander un en le tirant à lui avec un air suppliant. Comme il avait mis la main sur un volume de l'*Encyclopedia britannica*, je fus dans la nécessité de le lui refuser; mais je lui donnai en place un livre moins précieux, quoique de beaucoup plus d'apparence, qu'il accepta avec beaucoup de gratitude. Je n'avais compté, bien entendu, sur aucun retour, et je fus un moment sans comprendre ce que voulait mon ami en glissant dans ma main, par-dessous la table, son éventail. Il fit cette action d'une manière si mystérieuse, quand le chef regardait d'un autre côté, que je compris qu'il désirait tenir caché son présent, et je fis emporter en secret l'éventail. Par malheur, ma précaution fut vaine, car, quelques minutes après, comme je trouvais que la chambre ainsi pleine était trop chaude, je demandai un éventail, et le domestique, ignorant le mal qu'il faisait, apporta le cadeau du favori. Le vieil-

lard ne l'eut pas plus tôt aperçu, qu'il se leva à moitié sur sa chaise et lança à son malheureux compagnon un regard de colère furieuse à le faire trembler de la tête aux pieds; mais il fut bientôt calmé quand il vit que nous prenions intérêt à la question, et le favori eut la permission de garder le livre.

Après une séance d'une heure, et le verre de vin de Constance bu, le vieillard demanda à aller sur le pont. Je lui montrai donc le chemin, et j'avais monté quelques degrés de l'échelle en avant, quand je le vis arrêté à la porte de la sainte-barbe, où les officiers mangent ensemble, et regardant avec sa curiosité habituelle. Je le priai d'entrer, et le divertis quelque temps en lui montrant la chambre des officiers. Quand j'eus remarqué le plaisir que lui causait chaque chose nouvelle, je lui proposai de faire le tour du second pont, et il sembla très content lorsque je lui en montrai le chemin. Le chapeau de cérémonie, qu'il avait jusqu'alors obstinément gardé, malgré la gêne perpétuelle qu'il lui causait, ainsi qu'à ceux qui l'entouraient, était ici destiné à quitter sa tête, car, après deux ou trois essais, il reconnut qu'il lui était bien impossible d'aller plus loin avec le chapeau ; et comme il était d'un naturel très curieux, il choisit la dégradante alternative d'aller la tête découverte, et continua son examen sans obstacle. Rien n'échappait à l'at-

tention de cet homme. Tout ce qui était empaqueté ou enfermé, il demandait qu'on le lui ouvrît : c'est ainsi qu'il fouilla les coffres des gardes-marine et les sacs des matelots dans toute la longueur du franc-tillac. Il regarda à fond de cale, leva les couvercles des chaudières, et mit tout sens dessus dessous. Voyant un couteau de chasse attaché au pont, au-dessus de sa tête, il le prit, et quand il l'eut dégaîné, son lustre et son tranchant aigu le surprirent et lui plurent tant, que je le priai de l'accepter. D'abord il y semblait assez disposé; puis, après s'être consulté avec le favori pendant cinq minutes, il le rendit avec insistance. Tout en passant, il prenait des échantillons de tout ce qu'il pouvait aisément loger dans sa manche, qui lui servait de sac; de sorte que quand il revint sur le pont, il était assez chargé, et avait dans ses traits l'expression de satisfaction d'un écolier qui vient de voir un spectacle pour la première fois de sa vie.

Tandis que nous étions sous le pont, un des naturels était activement occupé à prendre avec un cordon les dimensions du vaisseau, et un autre, sous ses ordres, comptait les canons, examinait leur calibre et les gréemens, lesquels détails il consignait tous par écrit. Mais ne pouvant constater par lui-même le nombre des gens qui étaient à bord, il eut recours à moi pour avoir ce renseignement, que je lui donnai en ouvrant huit fois

les doigts de mes deux mains. La seule partie du vaisseau où il n'eut pas accès, ce fut la chambre sous la poupe, et il parut très affligé d'en être exclu; mais quand on lui eut dit que quelqu'un y était à se faire la barbe, il se montra parfaitement satisfait de l'explication, et attendit patiemment que la porte s'ouvrît pour lui.

Le vieillard et sa suite paraissant très désireux de voir tirer le canon, une canonnade fut chargée devant eux et déchargée la bouche si bas que le coup fit monter l'eau près de nous, et alors se releva et retomba huit ou dix fois, au grand étonnement et au plaisir de tous. Pendant ce temps le capitaine Maxwell était venu à bord, et le déjeuner étant servi, nous décidâmes le chef à y prendre place avec nous. Il mangea de bon cœur de nos hachis et de tout ce qui lui fut présenté, se servant du couteau, de la fourchette et de la cuillère, qu'il voyait sans doute pour la première fois de sa vie, non-seulement sans gaucherie, mais avec tant d'intelligence, qu'il refusa de les changer contre des bâtons chinois qu'on lui apporta. Il était en effet si résolu à adopter nos coutumes en tout point, que lorsque le thé lui fut servi à la façon chinoise, il regarda à sa droite et à sa gauche, et voyant notre thé différemment préparé, il tendit sa tasse au domestique pour avoir du lait et du sucre, ce qui le contenta parfaitement.

La politesse et l'aisance avec lesquelles il se conformait aux habitudes d'un peuple si différent du sien étaient vraiment admirables; et quand on considère que jusqu'à ce moment il ignorait probablement même notre existence, ses manières donnent l'idée, non-seulement d'un haut rang dans la société, mais encore d'un degré de civilisation que d'autres circonstances ne justifient pas. Quoi qu'il en soit, l'incident est remarquable en ce qu'il prouve que, quelque différent que puisse être l'état de la société dans des pays différens, les formes de la politesse sont les mêmes partout. Ce caractère de bonne éducation fut très bien soutenu par le vieillard, car il était content de tous nos efforts pour lui être agréables, et montrait de l'intérêt pour tout ce qui semblait nous occuper. Il était très curieux et très content quand il découvrait l'usage de ce qui l'avait d'abord embarrassé; mais ce n'était point une vaine surprise ni des exclamations extravagantes d'admiration, et il eût certainement été regardé comme un homme bien élevé et fin observateur dans quelque partie du monde que ce fût. Il était, il est vrai, impatient et toujours sévère avec son peuple; mais cette conduite pouvait provenir de sa crainte de nous voir offenser par les naturels, qu'il savait sans doute moins délicats et moins réservés que lui, et qu'il soumettait en conséquence à un contrôle de tous les instans.

Quand le déjeuner fut fini, et que le vieillard fut de retour sur le pont, nous tâchâmes de lui faire entendre que nous voulions les remettre à terre, conformément à nos conventions de la veille ; mais il ne comprenait pas ou ne voulait pas comprendre, car toutes les fois que nous lui montrions le rivage, il attirait notre attention sur la frégate. Enfin il passa dans son bateau, prit le large, et se dirigeait sur *l'Alceste* quand le capitaine Maxwell le suivit dans sa chaloupe, et s'approchant de lui, essaya d'en obtenir la faveur de nous accompagner au village. Le chef secoua la tête en signe de désapprobation, et se tournant vers sa suite, il entra avec quelques-uns en discussion, et finit par venir avec le favori dans la chaloupe du capitaine Maxwell.

Nous attribuâmes cette mesure à l'intention qu'avait le chef de montrer en public qu'il ne nous avait point invités à nous rendre à terre, et qu'il n'avait fait que céder à nos instances. Nous n'avions pas fait grand chemin avant que le chef ne se repentît de sa prompte adhésion, et il essaya de nous persuader de retourner ; mais s'apercevant que les signes d'usage étaient inutiles, il laisse aller sa tête et passe sa main sur sa gorge, comme si sa tête était exposée à être tranchée. C'était maintenant notre tour de ne pas comprendre les signes, et pensant qu'il serait maladroit de perdre une si favorable occasion, nous n'épar-

gnâmes aucune peine pour réconcilier le vieillard avec l'idée de notre débarquement. Nous n'y réussîmes pas; car, à mesure que nous approchions, son anxiété croissait, et il passait fréquemment sa main sur son cou pour nous donner à entendre qu'il perdrait la tête si nous persistions.

Nous essayâmes encore de le rassurer, en lui expliquant que nous n'avions pas l'intention d'aller près du village, mais seulement de faire un tour pendant peu de temps, puis de revenir dîner sur la frégate. Il était, bien entendu, compris dans l'invitation, mais sa seule réponse se borna à nous montrer du doigt en faisant le geste de manger, puis à passer sa main sur sa gorge, pantomime qui avait pour but de nous dire qu'il pouvait être très bien pour nous de parler de manger, mais que, pour sa part, il était absorbé par la crainte de perdre la tête. Nous ne pûmes qu'en rire, car nous savions bien que toute appréhension de ce genre était sans fondement, et bientôt nous étions à terre à la distance d'un demi-mille du village.

Le vieillard fut tiré de son bateau par plusieurs de ses gens, et nous fûmes stupéfaits, quand il fut sur le rivage, de découvrir qu'il était en larmes, et avait en effet l'air très malheureux. En peu de minutes une foule composée de plus de cent personnes s'assembla autour de nous, et nous commençâmes à penser que nous paierions

cher notre curiosité. Le pauvre vieillard n'avait pas de pensées de vengeance; il n'était pas plus content que nous de la foule qui nous entourait, car, se tournant vers ses soldats, il leur ordonna de disperser le peuple, ce qu'ils firent dans un instant en lançant de grosses pierres. Le chef se mit alors à pousser des cris violens, et prenant la direction du village, il partit s'appuyant la tête sur l'épaule d'un de ses gens; non-seulement il gémissait et sanglotait en marchant, mais de temps à autre il poussait une sorte de beuglement. Nous n'étions nullement préparés à une telle scène, et nous fûmes extrêmement chagrinés d'avoir porté les choses à ce point. Il ne nous était jamais sérieusement venu à la pensée que la tête du vieux chef fût réellement en danger, et même en ce moment nous ne pouvions pas encore clairement démêler s'il était sincère, ou seulement s'il agissait de cette façon pour obtenir notre retour au vaisseau. La parfaite tranquillité, même la bonne humeur du favori, qui fut avec nous pendant ce temps, nous embarrassait extrêmement: nous ne pouvions pas davantage nous expliquer l'indifférence des gens de sa suite, qui nous regardaient avec calme, comme si de telles scènes arrivaient chaque jour; mais à tout événement il était nécessaire, avant d'aller plus loin, que le vieillard fût apaisé, et pour y arriver nous nous assîmes sur la plage, ce qui

fit qu'il se retourna et revint vers nous en criant. Il s'assit à nos côtés, et resta très tranquille pendant que nous lui remontrions la déraison de sa conduite, en mettant en opposition la réception que nous lui avions faite avec sa conduite présente, ce que nous exprimâmes par une série de signes qui rappelaient tout ce qui s'était passé depuis que nous étions à l'ancre dans la baie, et nous pensions que ces signes pouvaient être intelligibles pour le chef parce qu'ils l'étaient pour nous, bien qu'ils ne fussent expliqués par aucun mot. Toutefois, les signes en usage chez la plupart des nations sont souvent différens pour exprimer la même chose, et il nous arriva fréquemment de voir des deux côtés tous les moyens d'explication en défaut, bien que les signes dont se servait l'orateur parussent être compris par toute la nation à laquelle il appartenait.

Le vieillard fit en réponse une longue harangue, dans le cours de laquelle le signe de la décapitation revint plus d'une fois. Il est curieux de remarquer qu'invariablement après avoir fait le geste de se couper le cou, il tenait ses mains près de sa gorge, et faisait comme s'il se lavait les mains avec son sang. Il est probable qu'il imitait ici quelque cérémonie des exécutions capitales.

Dans une certaine occasion le chef s'efforça de nous expliquer quelque chose qui avait trait à une

période de deux jours, ce qu'il fit en montrant du doigt le soleil, faisant deux fois un mouvement de l'est à l'ouest, et après chaque mouvement, fermant ses yeux comme s'il était endormi. Ce signe fut diversement interprété. Quelques-uns crurent qu'il voulait dire que dans deux jours sa tête serait tranchée; d'autres imaginèrent que dans deux jours une communication pourrait être faite à son gouvernement, et qu'alors viendraient des ordres pour notre réception. Quoi qu'il en puisse être de ce signe particulier, il semble très probable que des instructions générales étaient en vigueur sur la côte pour régler le traitement à faire aux étrangers. La promptitude avec laquelle on vint au-devant de nous à cet endroit, où peut-être n'aborda jamais auparavant un vaisseau, et l'obstination avec laquelle on s'opposa à notre débarquement, semblent dénoter un degré extraordinaire de vigilance et de jalousie de la part du gouvernement.

Nous exprimâmes le désir de manger et de boire, dans l'espérance d'agir sur l'hospitalité du vieillard, et de l'engager à nous traiter dans sa propre maison, mais il ne fit pas un mouvement vers le village et envoya tout simplement un de ses serviteurs chercher de l'eau et des coquillages. Quand cette maigre chère fut servie sur la plage, le vieillard nous fit signe de commencer; mais il ne nous convint pas de nous contenter ni du régal ni du

lieu, et de la façon dont on nous le présentait. Nous lui fîmes entendre que le lieu convenable pour prendre son repas était une maison, et non une plage mouillée et boueuse. Néanmoins, il ne fit aucune autre offre, mais appuyant sa tête sur ses mains, sembla parfaitement se résigner à son sort.

Le cas était maintenant tout-à-fait sans espoir, et après de vains efforts pour le relever, nous retournâmes à bord, et ce fut la dernière, et, en effet, la seule grâce que nous puissions lui accorder. Ainsi nous quittâmes ce rivage inhospitalier, après un séjour de moins d'une heure, pendant lequel temps nous ne fûmes jamais à plus de vingt brasses de distance de nos chaloupes. Nous vîmes toutefois le village, et il nous sembla proprement bâti et très agréablement mêlé à de beaux arbres, dans une vallée cultivée comme un jardin en petites pièces carrées.

Il fut alors résolu que nous continuerions notre voyage vers le sud, et *la Lyra* reçut en conséquence l'ordre d'aller en avant, comme à l'ordinaire, pour sonder les passages; mais le brick n'était pas loin quand l'on observa que *l'Alceste,* encore à l'ancre, était entouré de bateaux. Dans une heure environ, la frégate leva l'ancre et partit. Le capitaine Maxwell avait reçu une autre visite du vieux chef, mais ce n'était plus le même homme.

Sa vivacité et sa curiosité avaient disparu, et ses manières aisées et sans cérémonie étaient remplacées par une froide et cérémonieuse civilité. Il semblait embarrassé et malheureux de la crainte d'avoir fait de la peine au capitaine Maxwell. Quand on s'aperçut de cette disposition, on n'épargna rien pour le soulager et le convaincre qu'en ce point il ne devait pas éprouver la moindre gêne. Il ne voulut pas accepter de présens, mais il parut réconforté par la bonté inattendue avec laquelle il fut accueilli; et quand il partit, il était en quelque sorte revenu à son humeur accoutumée. En promenant ses regards sur les livres qui étaient dans la chambre, il fut grandement séduit par l'apparence d'une Bible; quand on la lui offrit, il la refusa, mais évidemment avec tant de peine, qu'on la lui montra encore au moment où il poussait son bateau au large: alors il reçut ce livre avec toutes les apparences de la gratitude, et prit congé d'une manière tout-à-fait amicale.

Nous quittâmes cette baie sans beaucoup de regret. Il est vrai que le vieux chef, avec sa barbe ondoyante, son pompeux appareil et ses manières engageantes, avait fait sur nous une profonde impression; mais cette pitoyable et puérile épouvante, quelle qu'en pût être la cause, nous ôta le respect que nous étions d'ailleurs disposé à lui accorder. Pourtant, cette circonstance, quoiqu'elle

laisse le tableau inachevé, lui donne un intérêt de plus, quand tout ce qu'il y a de ridicule dans le caractère du vieillard se perd dans cette pénible incertitude où l'on reste sur son sort.

De cette baie, nous fîmes route le 6 et le 7 au sud-ouest, entre des îles, sans que nous revissions des naturels; ou si nous en voyions, c'était de trop loin pour converser avec eux. On en apercevait souvent en groupe sur les îles devant lesquelles nous passions, et nous guettant. Nous vìmes plusieurs bateaux de pêcheurs, avec un équipage de douze hommes environ, entassés sur une sorte de poupe. A quelque distance, ces bateaux avaient l'air de deux vaisseaux liés ensemble. Nous croyions que ce qui leur donnait cet aspect est un boutelof qu'ils ont d'un côté, et sur lequel ils entassent leurs rames, leurs voiles et leurs mâts, afin de dégager le vaisseau quand ils sont à l'ancre occupés à la pêche. Leur mât s'abaisse et se hisse au moyen d'un fort palus qui tient du haut du mât à la proue, comme pour les barges de la Tamise.

Nous fîmes plus de cent milles entre des îles qui sont groupées dans toutes les directions. Nous avions d'abord songé à les compter, et même nous essayâmes de déterminer leur situation sur les cartes que nous dressions; mais leur grand nombre déjoua tous nos efforts. Elles varient en

grandeur depuis quelques centaines de pas jusqu'à cinq ou six milles et sont de toutes les formes. Du haut du mât, on en découvrait d'autres groupes à l'est et au sud, aussi loin que l'œil pouvait distinguer. Il arrivait souvent que de la poupe on avait en vue plus d'une centaine d'îles. La mer étant très calme, le ciel beau, et plusieurs des îles boisées et cultivées dans les vallées, la scène était toujours riante et rendue plus intéressante encore par notre rapide passage le long des côtes, ce qui faisait que le spectacle changeait perpétuellement sous nos yeux. Nous n'avions de ces côtes aucune carte qui pût prétendre à la moindre exactitude, aucun des lieux auxquels nous touchions ne se trouvant placé même à soixante milles de la position qui lui convenait. Il n'y avait que quelques îles marquées sur les cartes, tandis que la côte, pendant près de deux cents milles, en est complétement couverte à la distance de quinze ou vingt lieues du continent.

Ces négligences dans la carte donnaient naturellement un très haut intérêt à cette partie de notre voyage; cependant la navigation étant toujours incertaine et souvent périlleuse, une grande inquiétude se mêlait nécessairement à la satisfaction que produisait en nous une scène si nouvelle et si riche. Nous mettions toujours à l'ancre durant la nuit, ou quand les courans, qui étaient très ra-

pides, nous empêchaient de continuer la route suivant que l'exigeaient les circonstances. Un exemple de la nécessité de cette précaution se présenta le 7 septembre, à quatre heures de l'après-midi : le temps était calme, et nous nous laissions aller au courant, quand tout à coup il changea de direction et nous porta rapidement vers une rangée de rochers qui était invisible; enfin le fort brisement de l'eau nous avertit de notre danger. Nous jetâmes l'ancre immédiatement, mais le flot soufflait si fort qu'il coupa le câble de *la Lyra*. Toutefois, une seconde ancre la retint à une distance suffisante de l'écueil.

Aussitôt que le courant eut perdu de sa violence, une chaloupe fut détachée pour aller examiner l'ancrage de l'autre côté d'une île qui était près de nous. L'officier débarqua vers l'heure du coucher du soleil, et du haut de l'île il découvrit un village de l'autre côté, sur les bords d'une belle et large baie. Il sonda ensuite l'ancrage et le trouva d'une bonne profondeur. En retour, il débarqua près du rivage; mais quoiqu'il fît un beau clair de lune, il ne vit aucun habitant.

Le 8 septembre, à midi environ, nous levâmes l'ancre et tournâmes au nord-est de l'île qui avait été visitée la veille. *L'Alceste* jeta l'ancre à peu près entre les deux îles qui forment l'ancrage; mais comme *la Lyra* tire moins, elle fut placée aussi

près du village que la prudence le comportait, et c'était environ à un quart de mille de la côte. De cette distance, au moyen d'un télescope fixé à une table sur la poupe, nous étions à même de voir ce qui se passait dans le village, tandis que les habitans ne se doutaient point qu'on les observait.

M. Clifford, qui était trop indisposé pour descendre à terre avec M. Maxwell et moi, se plaça à la lunette d'approche et fit plusieurs observations qui, sans ce moyen, auraient échappé.

En premier lieu, les habitans visibles étaient assis sur le sommet de la montagne à nous examiner, le village étant entièrement désert; mais aussitôt après notre débarquement, ils commencèrent à se réunir de diverses parties de l'île. Il y avait parmi eux plusieurs femmes, dont les unes portaient des enfans sur leur dos, les autres entre leurs bras. Elles paraissaient robustes et d'un plus beau teint que les hommes. Elles portaient une longue robe blanche et large ouverte devant, avec un jupon de la même couleur, descendant un peu au-dessous des genoux. Leur chevelure était réunie en un gros nœud attaché derrière; un petit morceau d'étoffe blanche était négligemment jeté sur leur tête pour les abriter des rayons du soleil. Quelques femmes étaient occupées à écosser du riz dans un mortier avec un pilon de bois; celles-ci étaient nues jusqu'à la

ceinture. Les hommes et les enfans portaient des fardeaux sur un châssis de bois attaché aux épaules.

Dans une place carrée et battue, près du village, nombre de femmes et d'enfans travaillaient à vanner le blé en le jetant de haut, de sorte que les balles s'envolaient. Sur la plupart des maisons étaient étendus des filets à sécher. Nous débarquâmes vers cinq heures, et ne trouvâmes dans le village que deux hommes, qui restèrent comme immobiles à la même place, sans parler, et paraissant très empressés de nous voir repartir. Ils refusèrent des boutons que nous leur offrîmes, et résistèrent à toutes nos persuasions pour qu'ils nous conduisissent au bout du village : nous le désirions vivement, pour leur prouver que nous n'avions pas l'intention de rien déranger, mais seulement de satisfaire notre vue. Nous avançâmes donc seuls, et étant arrivés devant une maison vide, nous jugeâmes que c'était une bonne occasion pour l'examiner.

Devant la porte, sur une place bien propre et bien unie, entourée d'une haie couverte d'une fleur blanche odoriférante, nous trouvâmes plusieurs tas de blé et de paille, et quelques mortiers de bois à piler le riz, ainsi que nombre de vases remplis de riz et d'eau. Les ustensiles de cuisine étaient là aussi, ainsi que beaucoup de lignes à pêcher, proprement roulées dans des paniers, et

du poisson fendu et étalé pour sécher sur de petits tas de blé, d'un côté de la cour. L'intérieur était obscur et incommode ; on marchait sur une terre fangeuse et pleine de creux. Les murs étaient noircis de suie, et chaque chose avait l'air sale. A gauche de l'entrée, deux grands chaudrons de métal, de vingt pouces de profondeur, étaient scellés dans la maçonnerie, et dépassaient la terre d'un pied environ. Le foyer était entre les chaudrons et sur les cendres chaudes. Il y avait trois poissons fendus. Sur le mur opposé au feu, il y avait des tablettes qui supportaient des tasses, des bassins et des ustensiles de cuisine, presque tous d'argile grossière, et quelques-uns d'une fonte de métal de cloche. Le nombre des habitans d'une maison doit être considérable, si l'on peut l'estimer d'après la quantité de leur vaisselle. Il y avait trois jolis petits vases sur une des tablettes, et nous ne pûmes pas en déterminer l'usage. Ils étaient de bois, élégamment ciselés et vernis, avec un couvercle rond d'environ un pied de diamètre et quatre pieds de dix-huit pouces de longueur. Le toit était bien construit, les chevrons étant bien enchâssés dans les bouts des poutres horizontales, et liées au milieu par une solive perpendiculaire ; sur ses chevrons est tendu un lacis de baguettes auquel le chaume est attaché. Il n'y avait pas de cheminée dans cette maison, et une seule

fenêtre l'éclairait : elle était faite de minces barreaux de bois, formant des carrés de trois pouces sur deux, couverts d'un papier demi-transparent, protégé par le toit qui avance au-delà du mur assez pour le tenir à l'abri, non-seulement de la pluie, mais encore du soleil. La plupart des maisons avaient une espèce de virandah élevé sous le bord du toit, à environ un pied de terre, et qui s'étendait de la porte à chaque côté de la maison. Ces endroits sont proprement nivelés, et doivent fournir une place excellente pour y goûter le frais. Les murailles des maisons ont de six à huit pieds de haut et de quatorze à vingt pieds de long; le toit s'élève à environ quatorze pieds. Les murs sont de pierre et de boue; la porte se meut sur la barre qui forme un de ses côtés. Cette barre se prolonge et joue dans des trous creusés dans la poutre au-dessus et dans une pierre au-dessous. Il y avait une porte de derrière à la maison que nous examinions. L'ayant ouverte, nous trouvâmes une éminence de terre nue, aussi élevée que la maison, à la distance de trois pieds des murs, et une haie qui montait encore plus haut, ce qui interceptait véritablement toute lumière.

Cet examen attentif de la maison étant terminé, nous revînmes à nos amis, qui semblaient un peu rassurés. Nous essayâmes de les décider à nous accompagner dans notre promenade, avec l'espé-

rance de voir les autres villageois revenir après avoir été témoins de nos dispositions pacifiques. Le capitaine Maxwell mit en œuvre tous les signes qu'il put imaginer, mais ce fut en vain; et las enfin de ces tentatives, il s'empara de la main de l'homme le plus âgé, la passa sous son bras, et partit avec lui. Je suivis son exemple à l'égard de l'autre, et cette familiarité divertit les naturels, qui après cela nous suivirent dans une parfaite bonne humeur. L'aisance et le complet abandon avec lequel ils marchaient près de nous étaient curieux, et il y avait si peu de gaucherie dans leur maintien, qu'on aurait pu croire qu'il était de mode en Corée de marcher bras dessus bras dessous. Quand nous fûmes arrivés à la maison que nous avions examinée, nous nous assîmes sur le verandah, et leur fîmes signe que nous désirions fumer une pipe avec eux.

Pendant ce temps, une barque fut aperçue au lieu de débarquement; l'équipage la quitta et vint à nous d'un pas rapide. La vivacité de ce peuple, si différente de la conduite ordinaire que nous avions vue jusqu'alors dans les Coréens, nous fit appréhender quelque violence; mais nous nous trompions, car ils prirent place près de nous, nous donnèrent leurs pipes à fumer, et rirent immodérément de plusieurs de nos paroles. Nous les imitâmes et rîmes aussi de bon cœur toutes les fois

que nous observions que quelque chose de bon avait été dit par eux. Ceci réussit bien, et, par la suite, fut reconnu pour un excellent moyen d'introduction.

Leur curiosité fut vivement excitée par nos vêtemens, qu'ils examinèrent minutieusement. Ils montrèrent le désir de voir quelques parties de notre habillement à leur aise, et pour les contenter, nous leur permîmes de prendre nos habits, nos souliers, nos bas, nos chapeaux, etc. Ce qui les frappa le plus ce fut les bas, et ils s'écriaient alors : *Hota! hota!* Ce mot, prononcé avec une forte aspiration, fut consigné dans notre vocabulaire comme le mot coréen qui signifie *bas;* mais nous découvrîmes plus tard que c'était une expression approbative appliquée indistinctement à tout ce qu'ils considèrent comme très bon. Après être restés quelque temps avec ces gens, et avoir fumé quelques pipes avec eux, nous abandonnâmes toute l'espérance de voir revenir les villageois tant que nous étions là, et comme la nuit venait, nous pro posâmes à nos amis de faire une courte promenade avant d'aller à bord. Aussitôt qu'ils nous virent monter le chemin de la montagne au lieu de retourner à la chaloupe, ils furent très mal à l'aise, et désiraient nous voir retourner. Toutefois, comme nous avions des raisons de penser que les femmes et les enfans étaient sur l'autre côté de la

montagne, nous continuâmes d'avancer, dans l'espérance de les entrevoir avant que la nuit vînt. Les Coréens y mirent obstacle en nous accompagnant avec de grands cris, de manière à avertir de notre approche. Les femmes et les enfans se retirèrent sans doute devant nous dans un ravin au nord de l'île, car lorsque nous fûmes près, les Coréens furent plus que jamais pressés de nous voir revenir sur nos pas, et un d'eux, nous voyant toujours avancer, me prit le bras et le pinça violemment. Je me retournai en m'écriant : « Patience, monsieur! » Il se retira en remarquant mon déplaisir, et un moment après s'écria lui-même : « Patience, monsieur! » Les autres, entendant ce cri, saisirent les mêmes paroles, et pendant quelque temps on n'entendit point parmi eux d'autres mots que « Patience, monsieur », prononcés en tout cas très convenablement. Ils semblèrent eux-mêmes surpris en découvrant en eux un talent d'imitation que jusqu'ici ils n'avaient probablement point exercé. Cet incident nous lia davantage encore, et nous restâmes sur le sommet de la montagne, leur apprenant des mots anglais jusqu'à la nuit noire. Nos enseignemens les amusaient à coup sûr; ils montrèrent néanmoins plus de satisfaction encore en nous accompagnant jusqu'à nos chaloupes. Avant de monter à bord, nous les invitâmes à venir le lendemain sur le vaisseau, et nous supposâmes

que l'un d'entre eux nous avait compris : il commença d'abord par faire les gestes de se préparer à s'aller coucher, ensuite il ferma les yeux, laissa aller sa tête sur sa main et ronfla très bien ; un moment après il rouvrit les yeux, tressaillit et regarda autour de lui, et puis mit ses mains sur les épaules du capitaine Maxwell, d'un air de bon accueil. Les uns expliquèrent cette pantomime comme l'expression du désir de nous voir loin de là jusqu'au matin ; les autres comprirent qu'il s'engageait à nous venir rendre visite dès le point du jour. Comme il ne vint jamais à bord, et que le lendemain, à notre débarquement, il nous fit une réception qui n'était rien moins qu'agréable, nos deux interprétations étaient sans doute également fausses. Il n'y avait qu'une chose incontestable, c'était son vif désir d'être débarrassé de nous, et ses signes pouvaient avoir pour but de faire entendre qu'il était l'heure, pour tous les honnêtes gens, d'aller se coucher.

Le 9 septembre, au lever du soleil, nous débarquâmes dans ce même village et nous le trouvâmes abandonné comme auparavant. Nous le quittâmes et nous nous dirigeâmes vers le plus haut pic de l'île, accompagnés de quelques Coréens, qui ne se mêlèrent pas de nous jusqu'à mi-chemin environ. Comme alors nous entrions dans un bouquet de pins, dont l'apparence nous avait frappés, un

groupe de Coréens s'y opposa. Nous continuâmes néanmoins, et quand nous fûmes près d'atteindre à un vieux tronc d'arbre, le Coréen tomba à genoux, toucha la terre avec sa tête, et quand il la releva, tint ses mains jointes sur le tronc d'arbre. Ceci avait grandement l'air d'un stratagème pour nous dissuader d'aller plus avant dans cette direction, où les femmes étaient probablement cachées. En admettant que ce fût le véritable motif, il est remarquable que cet homme ait supposé qu'une telle démonstration de religion pût nous arrêter. Cette action est plus digne d'attention encore comme étant la seule circonstance où nous ayons vu sur cette côte quelque expression du sentiment religieux. Il n'y a ici ni temples, ni idoles, ni tombeaux; tandis qu'à la Chine, des villages beaucoup plus petits que ceux de la Corée en ont à chaque coin. Les autres Coréens ne firent aucune attention au tronc; et l'homme qui s'était jeté à genoux, voyant que sa conduite n'avait eu d'autre effet que de nous pousser à faire nombre de questions sur la nature de cet arbre, se remit sur ses jambes et partit de très mauvaise humeur. Dans le cours de notre promenade, nous vîmes six taureaux de petite race et très gras; mais rien ne put décider les Coréens à nous les vendre. Les chiens furent les seuls quadrupèdes que nous vîmes outre ces taureaux. Il y avait des faucons, des aigles, des pi-

geons, mais peu de petits oiseaux. Les corbeaux y étaient aussi nombreux que dans toute autre contrée du monde. Nous retournâmes déjeuner à bord, et partîmes ensuite pour une excursion, au sommet d'une haute île à quelques lieues de nous, au sud-est. Sur notre chemin, nous débarquâmes et trouvâmes 34 degrés 22 minutes 39 secondes de latitude nord, et 126 degrés 2 minutes 45 secondes de longitude est.

Nous passâmes, durant l'espace de cinq milles, parmi des îles, toutes habitées, excepté les plus petites. Les villages sont bâtis dans les vallons, où les maisons sont presque cachées par les arbres et les haies. Les flancs de ces montagnes sont cultivés en millet; on y récolte aussi une espèce de fève; et dans les nombreux jardins qui tiennent aux villages nous vîmes grand nombre de plantes.

Comme l'île à pic que nous avions entrepris de gravir était escarpée et couverte d'un long et épais gazon, il nous en coûta beaucoup de fatigue pour atteindre le sommet, qui est environ à six cents pieds au-dessus du niveau de la mer. Le continent de Corée peut être à peine distingué de cette hauteur dans le nord-est et l'est; mais on a de là une magnifique vue des îles éparses en groupes épais, aussi loin que le regard peut atteindre du nord-ouest, en tournant à l'est par le sud. Nous essayâmes de les compter. Une personne, en prenant

seulement le nombre des îles qui étaient visiblement isolées, alla jusqu'à cent vingt. Deux autres d'entre nous, en estimant le nombre d'îles contenu dans tous les groupes, atteignirent, l'un cent trente-six, l'autre cent soixante-dix, différence qui montre combien il est difficile de traiter cette matière avec précision. Mais quand l'on considère que d'un point qui, bien que d'une hauteur considérable, et n'étant pas central, on pouvait démembrer cent vingt îles, et que nous avions navigué pendant plus de cent milles parmi des îles non moins serrées que celles-ci, on peut se former une idée de ce grand archipel.

Après avoir joui pendant quelque temps de ce spectacle, nous descendîmes par l'autre côté du pic, qui est beaucoup moins escarpé, et nous trouvâmes l'équipage de la chaloupe qui préparait notre dîner sous quelques arbres, près d'un puits d'eau fraîche. Le village auquel ce puits appartenait n'étant pas très loin de là, nous allâmes le visiter, et le trouvâmes abandonné de tous ses habitans, hormis d'un homme et d'une vieille femme. La femme, assise sur un tas de pierres, au milieu du village, ne fit aucune attention à nous. L'homme était assis à la porte d'une chaumière, occupé à faire une sandale de paille. Quand nous franchîmes son enclos, il leva la tête un instant, puis il reprit son ouvrage avec autant de sang-froid que si nous

avions été des gens du pays. Nous lui offrîmes un bouton, qu'il prit sans scrupule. Il consentit avec un égal empressement à échanger sa sandale non achevée contre un autre bouton, qu'il mit négligemment de côté, dans un sac qui était près de lui; puis il prit d'autre paille et recommença sa besogne, sans s'apercevoir que nous parcourions sa maison. Cet homme est le seul Coréen que nous ayons vu ne pas donner le moindre symptôme de curiosité. Il semblait, en effet, qu'il lui fût tout-à-fait indifférent de nous voir rester ou partir, ou de connaître ce que nous faisions chez lui, et nous le quittâmes sans savoir s'il fallait attribuer son apathie à la crainte ou à une stupidité absolue.

En revenant du village, nous vîmes des naturels réunis sur une éminence, près de nous. Nous les invitâmes par signes à dîner avec nous; mais ils ne bougèrent pas de leur place. Pendant que nous étions à dîner, les matelots, qui avaient rôdé aux environs, se joignirent aux naturels, et en peu de minutes ils devinrent tous bons amis, les habitans ayant donné leurs pipes aux matelots, qui les emplirent de tabac. Nous avons eu la fréquente occasion de remarquer dans le cours de ce voyage que les matelots font beaucoup plus vite connaissance avec les habitans que les officiers. C'est, ce me semble, l'effet naturel de la différence de notre éducation. Quand nous abordons ces étrangers,

nous avons tellement le désir de nous les concilier et d'éviter de leur faire offense, que notre conduite, ainsi réservée et circonspecte, a un air de contrainte qui peut produire de leur part de l'appréhension et de la méfiance. Au lieu que le franc marin, qui est non-seulement irréfléchi et inoffensif pour son compte, mais ne suppose pas que les autres puissent jamais mal interpréter sa parfaite bienveillance et sa franchise sans affectation, a des manières libres et dégagées qui invitent à la fois à la familiarité et à la confiance.

Une heure environ après que nous étions à table, un des naturels se leva soudain et sans aucune délibération apparente, mais comme poussé par une subite impulsion, descendit à grandes enjambées vers nous et de la façon la moins cérémonieuse du monde nous présenta à fumer sa pipe allumée. Nous la reçûmes le plus affablement possible, et le décidâmes à boire un verre de vin. Il ne l'eut pas plus tôt fini, qu'il cria à haute voix : *hota! hota!* (bien ! bien !)

Cette exclamation amena le reste des habitans près de nous : ils s'assirent, burent librement et devinrent très gais et très communicatifs, nous disant les noms coréens de tout ce que nous leur montrions, et demandant en retour les mots anglais qui désignaient chacun de nos vêtemens. Néanmoins, bien que le vin rendît ces gens plus socia-

bles qu'aucun de ceux que nous avions vus jusqu'alors, ils ne perdaient jamais de vue le fond de leur pensée, et nous suggéraient de temps à autre qu'il était à propos de nous en aller, en nous montrant les chaloupes. Quand le soleil fut couché, ils devinrent très importuns et mal à l'aise de notre séjour; et quand enfin nous cédâmes à leurs instances, toute la société nous accompagna au bord de l'eau et prit congé de nous avec les plus vives marques de contentement.

Le 16 septembre, au matin, à dix heures environ, nous levâmes l'ancre et fîmes route au sud. Au coucher du soleil, nous étions hors de l'archipel et pouvions distinguer dans le sud-est l'île de Quelpaert.

La brièveté de notre séjour sur cette côte et la difficulté de nos communications avec les habitans expliquent la rareté et l'incohérence des renseignemens obtenus. Un futur voyageur ferait bien de prendre pour compagnon quelqu'un qui écrive le chinois, et qui aurait ainsi tout moyen d'écarter, par une conduite patiente, la défiance envers les étrangers qui règne chez ce peuple insociable.

§ 2.

GRANDE ÎLE LOU-TCHOU.

Ils entrent dans la mer du Japon. Sulphur-Island ou île de Soufre. Volcan. La grande île Lou-Tchou en vue. Première entrevue avec les naturels à bord. Plusieurs chefs visitent *l'Alceste*. Observations faites à terre. Étonnement des naturels. Six chefs visitent le vaisseau. Un chef de haut rang vient trouver le capitaine Maxwell. Le capitaine rend la visite. Festin. Examen de l'ancrage. Déchargement de *l'Alceste*. Description du temple et du jardin. Madera étudie l'anglais.

Après avoir quitté la Corée nous fîmes route au sud et à l'est avec une forte brise du nord et de très grosses vagues de l'ouest. Bientôt après le lever du soleil nous vîmes, le 13 septembre, Sulphur-Island ou l'île de Soufre dans le sud-est, et à onze heures du matin nous en étions tout près. Nous avions l'intention de descendre à terre; mais nous en fûmes empêchés par le grand vent qui causait un tel remous autour de l'île que leur débarquement était impraticable. Le volcan sulfureux dont cette île prend son nom est au nord-ouest. Il jette une fumée blanche, et l'odeur du soufre est très forte sous le vent du cratère. Les éminences qui sont près du volcan sont d'une couleur jaune-pâle, mêlée de raies brunes. La terre à cet endroit est très raboteuse, parce que les couches sont dans toutes les directions et sont très courtes. Sur le sommet est une épaisse herbe brune. L'ex-

trémité sud de l'île est d'une hauteur considérable, d'une teinte gros-rouge, et çà et là on voit une place bien verdoyante. Les couches sur ce point sont à peu près horizontales. Comme le ciel était toujours menaçant, il nous fallut renoncer au projet d'examiner ce lieu, et nous fîmes route au sud jusqu'à quatre heures; nous aperçûmes alors la terre dans le sud-ouest; mais comme nous n'avions plus devant nous assez de jour pour la joindre, nous gouvernâmes à l'ouest pour la nuit. Bientôt après le coucher du soleil le ciel se chargea, l'air devint tout à coup très froid, la mer grossit, tout enfin semblait annoncer l'approche d'un typhoung ou ouragan. Nos préparatifs furent faits alors pour tenir tête à une tempête violente; mais nous vîmes avec plaisir qu'il ne s'agissait que d'un coup de vent ordinaire.

Le 14 septembre nous prîmes le large, et fîmes route dans la direction supposée de la grande île de Lieou-Kieou, ou Lou-Tchou [1], dont le centre est situé par 26 degrés 13 minutes 34 secondes de latitude nord, et 127 degrés 38 minutes de longitude est de Greenwich. A huit heures nous étions par le travers du Sugar-loaf, ou le Pain de sucre du capitaine Broughton : c'est une petite île verte qui a au centre un cône remarquable. Nous la laissâmes à l'est, et continuâmes de faire route au

[1] Suivant la prononciation anglaise on écrit *Loo-Choo*.

sud-sud-ouest dans l'espoir d'arriver sous le vent de la grande île avant la nuit, et nous pourrions rester dans des eaux calmes jusqu'à ce que le temps devînt beau. Nous allions très rapidement quand nous aperçûmes tout à coup près de nous des brisans. Nous nous hâtâmes alors de haler au vent à toutes voiles. Notre position devenait très critique; car les vagues, soulevées par le dernier coup de vent, ralentissaient de beaucoup notre route, et un courant sous le vent nous portait insensiblement sur l'écueil, que nous apercevions du haut du mât. Il était d'une forme circulaire avec une île basse à la partie sud : le remous bouillonnait tout à l'entour; mais dans l'intérieur l'eau était entièrement calme; et comme elle n'avait que quelques pieds de profondeur, le corail, d'un beau vert, était parfaitement visible au travers.

Le 15 septembre, après de longs tâtonnemens, nous jetâmes l'ancre dans une espèce de havre formé par des bancs de corail, et nous rencontrâmes là plusieurs habitans dans des canots.

Un homme, qui sembla comprendre ce que nous cherchions, nous montra une pointe de terre au nord, en nous faisant signe de la doubler. Tandis que les chaloupes étaient dehors, plusieurs des naturels vinrent au large vers *la Lyra.* Nous n'avions pas encore rencontré de peuple si amical; car dès qu'ils furent près du bâtiment, un d'eux

nous tendit une jarre d'eau, et un autre un panier de patates douces bouillies, sans demander ou paraître désirer aucune récompense. Leurs manières étaient douces et respectueuses : ils se découvraient la tête devant nous et s'inclinaient quand ils nous parlaient; et si nous leur donnions du rum, ils ne le buvaient qu'après avoir salué tout le monde. Un autre canot vint près de *l'Alceste*, et une corde ayant été jetée à ceux qui le montaient, ils y attachèrent un poisson et s'éloignèrent. Tout ceci semblait de bon augure, et était fort agréable après les manières froides et repoussantes des Coréens.

Nous passâmes la journée en essayant de tourner la pointe; mais le courant était trop fort contre nous; et comme les parages nous étaient entièrement inconnus, nous jetâmes l'ancre pour la nuit à quatre-vingt brasses.

Le 16 septembre au point du jour nous levâmes l'ancre et louvoyâmes au vent toute la matinée, mais grâce au courant contraire, il était deux heures avant que nous eussions doublé la pointe dont j'ai parlé. Nous n'y eûmes pas plus tôt réussi, que nous eûmes en vue une grande ville, ayant un port rempli de vaisseaux à l'ancre. En nous dirigeant vers la ville, il nous fallait être toujours la sonde à la main au milieu des bancs de corail, qui d'ailleurs nous étaient signalés par l'eau qui se brisait

au-dessus d'eux; *l'Alceste* nous suivit aussitôt qu'il fut constaté que le passage était praticable, et les deux vaisseaux mirent à l'ancre à un demi-mille environ de la ville.

Bientôt nous fûmes entourés de canots pleins de naturels, qui avec leurs enfans montaient en troupes à notre bord. Ils portent un vêtement lâche, attaché autour de la taille par une ceinture. Leur chevelure est élevée avec soin de tous les côtés, attachée et nouée sur le sommet de la tête avec deux épingles de métal qui y sont fichées. Au bout d'une heure, il vint à bord un naturel qui paraissait d'un rang un peu supérieur au reste, et nous découvrîmes, à notre grande joie, que cet homme comprenait notre serviteur chinois qui nous avait été inutile en Corée. Comme il fut reconnu qu'il y avait à terre d'autres chefs supérieurs, en rang à cet homme, le capitaine Maxwell refusa de recevoir sa visite, autant en vue d'engager les principaux habitans à venir à bord, qu'afin de conserver une apparence de dignité, question d'une grande importance dans toute transaction avec les Chinois et leurs dépendans, qui, invariablement, répondent par l'insolence à la simplicité des manières.

Comme nous avions cru voir que ce peuple était tributaire de la Chine, il était naturel de conclure qu'il pouvait avoir quelque analogie de mœurs. A

tout événement il était évidemment plus facile d'être ouvert et cordial avec eux dans l'avenir, après avoir au premier abord montré de l'éloignement ou de la réserve, qu'il ne l'aurait été de réprimer l'arrogance, si elle avait été encouragée par une familiarité trop irréfléchie.

Avant que cet homme vînt à bord, il nous questionna sur le motif de notre entrée dans ce port. L'interprète avait reçu l'ordre de dire que les vaisseaux avaient été battus par un fort mauvais temps et étaient depuis long-temps en mer, que le grand bâtiment avait une voie d'eau et exigeait des réparations qui ne pouvaient être faites que dans un port bien sûr, et que des explications plus étendues seraient d'ailleurs données plus tard aux chefs supérieurs quand ils viendraient à bord. Nous avions été préparés à ces enquêtes, non-seulement par la réception que nous avions éprouvée en Corée, mais par la connaissance que nous avions des nations de cette partie du globe. Il était très heureux que *l'Alceste* eût en effet besoin de réparation, parce que si nous avions parlé de notre curiosité et du désir d'avoir des informations, à des gens qui ne comprennent point ces sentimens, ils auraient été portés naturellement à attribuer nos démarches à quelque motif plus intéressé et en conséquence plus dangereux.

Les canots que nous avons vus aujourd'hui sont

en général d'une seule pièce de bois; ils ont deux voiles et sont poussés avec une incroyable rapidité par deux ou trois pagaies, aidées sur l'arrière d'une rame qui fait ensemble l'office d'aviron et de gouvernail. Il y a un siége bas, fait de rotins, pour chacun de ceux qui montent le canot. Comme le jour finissait, les canots de pêche arrivaient en grand nombre de la mer, et tous les pêcheurs, chemin faisant, montaient à bord : quelques-uns nous prirent nos lignes et mirent de l'appât aux hameçons. Tout le rivage en face des vaisseaux était couvert de monde, mais la foule était plus considérable sur deux môles qui forment l'entrée du port, et la diversité de couleurs de leurs habits donnait un très riant spectacle. Dans la soirée le capitaine et moi nous allâmes à la rame examiner l'ancrage, que nous trouvâmes assez sûr et presque sans rochers. Un officier fut au même moment envoyé pour explorer le port intérieur, mais il n'entra pas bien avant, car il y avait trop peu d'eau pour une frégate.

De retour à *la Lyra*, j'appris que M. Clifford avait reçu plusieurs naturels d'une apparence considérable, qui lui avaient fait une visite. Comme ils comprirent facilement qu'il désirait savoir les noms de diverses choses, il a réussi à réunir un grand nombre de mots, parmi lesquels on est surpris de trouver le tabac désigné par le même mot que chez nous.

Le 17 septembre j'emmenai l'interprète sur *l'Alceste*, après déjeuner, et j'y trouvai deux chefs qui étaient à bord depuis quelque temps et dont les officiers avaient pris soin, car le capitaine Maxwell n'était pas disposé à les recevoir. Un message fut alors notifié, pour faire savoir que le tayin (titre chinois, que ces peuples donnent aussi aux personnes de rang) désirait voir les chefs; et ils furent introduits dans l'arrière-chambre, où on les reçut en forme. Ils refusèrent de s'asseoir, en faisant de profondes révérences, qui consistaient à se baisser en levant leurs mains qu'ils appliquaient l'une sur l'autre à leur visage. Enfin leurs scrupules furent bientôt écartés, et ils s'assirent; le premier chef à la gauche du capitaine Maxwell, le second chef à ma gauche, et un troisième, qui était évidemment d'un rang inférieur, prit place au-delà du second. Les chefs se tenaient respectueusement en silence, et le capitaine Maxwell comprenant qu'ils attendaient qu'il parlât le premier, leur apprit que les vaisseaux qu'il commandait appartenaient au roi d'Angleterre, qu'ils avaient conduit à la Chine un ambassadeur qui portait des présens à l'empereur, à Pékin; qu'en revenant à Canton, ils avaient éprouvé de très mauvais temps, et avaient été obligés d'entrer dans ce port pour se radouber et prendre des provisions.

En réponse, ils nous exprimèrent la disposition

où ils étaient de nous être utiles en tout ce qui serait en leur pouvoir, mais ils nous dirent que le port était trop peu profond pour un si grand bâtiment, et nous recommandèrent un autre port nommé *Kinching*, qu'ils nous décrirent comme sûr et commode, et qui se trouvait à quelques heures seulement de cet ancrage. Ils s'offrirent à nous fournir des pilotes et un bateau pour nous y mener. Le capitaine Maxwell, ne voulant toutefois quitter cet ancrage qu'avec la certitude d'en trouver un meilleur, nous proposâmes d'envoyer *la Lyra* pour examiner ce port et en rendre compte. Les chefs réfléchirent alors et dirent qu'ils ne pouvaient pas prendre sur eux d'envoyer des pilotes au brick sans avoir consulté le grand homme sur le rivage. Nous fûmes très curieux de savoir quel pouvait être ce grand personnage; mais ils éludèrent toutes nos questions. Le capitaine Maxwell demanda où le roi résidait, et déclara l'intention où il était de se présenter à lui. Ils s'y opposèrent formellement, déclarant de plus que cette démarche était impossible, puisque Sa Majesté habitait à mille milles de là. Ils ne semblaient pas songer à leur inconséquence quand ils se chargèrent, immédiatement après, d'obtenir de la cour, en peu d'heures, une réponse relativement aux pilotes à donner à *la Lyra*.

La franchise et l'affabilité de ce peuple nous

avaient fait espérer que nulle réserve ne nous serait imposée; nous étions bien désappointés quand, toutes les fois que nous parlions de débarquement, ou que nous adressions aux chefs des questions sur le roi, nous les voyions se troubler, être mal à l'aise et ne nous répondre qu'avec mystère. Nous nous consolâmes toutefois en supposant que leurs appréhensions cèderaient à une connaissance plus avancée.

Les affaires étant terminées, nous engageâmes les chefs à faire le tour de la chambre, invitation qu'ils acceptèrent avec une évidente satisfaction. Ils avaient gardé, pendant la conférence, la gravité convenable à une importante cérémonie, et bien qu'entourés d'objets curieux et nouveaux pour eux, ils n'avaient pas exprimé le désir de les regarder; mais à présent qu'ils n'étaient plus en cérémonie, ils examinèrent avec attention ces divers objets, s'attachant surtout aux globes, aux livres et aux miroirs. Leurs manières sont remarquables par la douceur et la modestie. Ils sont observateurs, et assez curieux, mais ils veulent être encouragés pour aller plus avant; il semble qu'ils se retiennent de peur que la curiosité qu'ils désirent satisfaire ne soit déplacée ou importune. Leur costume est d'une grâce singulière. C'est une large robe flottante, à manches très larges, serrée à la taille par un large et riche ceinturon de soie brodée. Un

bonnet jaune de forme cylindrique leur couvre la tête, et ils ont aux pieds de jolies sandales de paille sur des bottines ou bas courts de coton. Deux des chefs avaient des robes d'un jaune pâle, l'autre d'un bleu foncé rayé de blanc, le tout de coton. Le bonnet est plat au sommet, et paraît être formé d'une longue bande d'étoffe que l'on roule diagonalement sur une forme, de manière à ce qu'à chaque tour un bout du dernier pli soit visible au-dessus du front et au-dessous de la tête par derrière. La sandale est retenue par un lien de paille roide qui passe sur le coude-pied, et qui s'attache à la sandale près du talon. Ce lien est joint au devant du pied par un léger cordon qui passe entre le gros orteil et l'orteil suivant, le bas ayant pour le gros orteil une division pareille au doigt d'un gant. Ils portent tous des éventails qu'ils fichent dans leurs ceintures quand ils ne s'en servent pas, et chacun a une courte pipe dans un petit sac pendu à la ceinture avec la poche à tabac. Quand ils eurent à leur aise examiné la chambre, ils s'en allèrent, avec la promesse de revenir dans la soirée dès que la réponse du grand homme serait parvenue.

Pendant toute la matinée, l'espace qui séparait les vaisseaux du rivage avait été encombré de canots, contenant chacun dix personnes environ. La scène était très animée, car la plupart des sociétés

qui nous venaient visiter restaient peu de temps à bord, de sorte que les canots étaient dans un mouvement perpétuel, allant, venant, et le nombre des canots qui se succédaient ainsi devait être immense. Tous les visiteurs semblaient très joyeux d'avoir la permission d'aller partout où il leur plaisait, et en aucune occasion ils n'abusèrent de cette liberté. Les manières même des gens de la basse classe sont civiles et bienséantes. Leur curiosité est grande, mais ne les rend jamais grossièrement empressés de voir. Leur langage est musical, et, dans beaucoup de cas, d'une prononciation aisée. Nous entendîmes une chanson de batelier qui était d'une mélodie douce et plaintive. C'est en vain que nous essayâmes d'en saisir les paroles, et malheureusement aucun de nous n'était assez habile pour nôter cet air. Nous remarquâmes que plusieurs des personnes qui montaient les canots dessinaient les vaisseaux, mais ils cachaient leur travail quand ils voyaient qu'on les observait. Conformément à ce que nous avions dit la veille, sur les réparations dont nous avions besoin, des charpentiers et des calfats furent envoyés le matin à bord de *l'Alceste*, mais leurs outils étaient d'une dimension lilliputienne et tout-à-fait impropres aux rudes travaux qui étaient nécessaires.

La variété des couleurs et des dessins des habil-

lemens ést remarquable aujourd'hui. Plusieurs portent des cotonnades imprimées, d'autres ont des vêtemens d'étoffes de coton avec des dessins tracés à la main, au lieu d'être estampés; mais le bleu, dans toutes ses nuances, est la couleur dominante, quoiqu'il y ait plusieurs costumes qui ressemblent en tout point aux tartanes des Highlands. Les enfans ont, en général, des habits plus éclatans que les hommes, et nous ne saurions parler du costume des femmes, car nous n'en avons encore vu aucune. Chaque individu a un de ces ceinturons ci-dessus décrits; il est toujours d'une couleur différente de celle du vêtement, et est le plus souvent orné de fleurs brodées en soie, et quelquefois en or et en argent. Ce costume est naturellement si gracieux, que les plus pauvres bateliers ont une tournure pittoresque. Leur chevelure, qui est d'un noir luisant, est rasée sur le crâne, mais la place nue est cachée par leur manière de réunir leurs cheveux en nœuds au sommet de la tête. Ils laissent croître leur barbe et leurs moustaches, qu'ils tiennent très propres et très souples. Leur taille est plutôt basse qu'élevée; mais ils sont bien faits, et ont une démarche agréable qui est bien en harmonie avec leurs vêtemens flottans. Leur teint n'est pas beau : quelques-uns sont très noirs, d'autres presque blancs, mais le plus généralement ils sont d'une couleur de

cuivre très prononcée; ce qui est amplement compensé par la douceur et l'intelligence de leur physionomie. Leurs yeux noirs ont une expression sereine, et leurs dents sont régulières et d'un beau blanc; ils sont modestes, polis, timides et respectueux; ils semblent enfin former un peuple très intéressant et très aimable.

Deux de nos nouveaux amis qui nous avaient visité le matin, et dont nous avons découvert que les noms étaient *Oukouma et Djïma* [1], revinrent à bord vers cinq heures et demie, et y restèrent une heure. Ils n'avaient pas, disaient-ils, reçu de réponse du grand homme, et ne pouvaient en conséquence envoyer de pilote au *Houni gua*, ou petit vaisseau. Ils étaient accompagnés d'un chef, qu'à ses yeux nous prîmes pour un Chinois, et parce que d'ailleurs il semblait comprendre mieux l'interprète qu'aucun autre. Ses manières réservées et soupçonneuses n'étaient pas d'aussi bon augure que celles des autres. Ils venaient pour nous dire qu'un présent de provisions avait été envoyé aux vaisseaux. Nous leur déclarâmes que nous avions l'intention de descendre à terre le jour suivant, et nous répondîmes à leurs objections que notre désir était de nous présenter devant le grand homme. Ils répliquèrent à cela

[1] Suivant l'orthographe anglaise Ookooma et Jeema.

qu'il ne résidait dans cette ville aucun personnage de cet ordre. Nous dîmes alors aux chefs qu'il était convenable que nous leur rendissions leurs visites: ils combattirent ce nouvel argument, en disant qu'ils étaient d'un rang inégal au nôtre, et nullement en droit de réclamer un tel honneur, et que, par une condescendance si peu due, nous nous dégraderions. Cet expédient ayant encore manqué, le capitaine Maxwell leur parla de sa maladie, sur quoi notre nouvelle connaissance, qui paraissait encore plus que les autres s'opposer à notre débarquement, s'offrit à lui envoyer à bord un médecin : le capitaine Maxwell répondit que son propre docteur lui avait prescrit une promenade à terre; ils se mirent alors à rire et à parler d'autre chose.

C'est ainsi qu'ils écartaient adroitement toute proposition ou toute velléité d'aller à terre; et comme nous désirions gagner leur bienveillance, nous abandonnâmes, pour le moment, ce sujet de conversation. Avant qu'ils ne partissent, le capitaine Maxwell, leur montrant leurs pipes, les engagea à fumer s'ils le désiraient; ils furent sensibles à cette attention, mais ils ne voulurent pas commencer avant que nous ne leur eussions donné l'exemple en fumant avec des pipes qu'ils nous avaient préparées. Ils eurent l'air plus à leur aise après cet incident, et prirent congé de nous pour la nuit de la façon du monde la plus amicale.

Le 18 septembre le capitaine Maxwell m'envoya dire qu'il avait le projet de descendre à terre sur un petit cap à quelque distance de la ville, afin de faire des observations astronomiques. J'étais sur le point de partir pour l'accompagner, quand je fus surpris par deux naturels bien vêtus qui étaient à moitié de l'échelle de la chambre avant que je me doutasse de leur approche. L'un venait pour présider au mesurage de *la Lyra*, et l'autre, en apparence d'un rang inférieur, pour expliquer comment de la volaille, qui ne venait que d'être apportée, n'avait pas été remise avec les autres présens. J'oubliais de dire qu'un taureau, deux porcs, deux chèvres, une douzaine et demie de poulets, quelques chandelles, du bois et de l'eau, avaient été donnés à chacun des deux vaisseaux. Je les invitai à s'asseoir, et ils furent si contens du vin de Constance que je leur avais servi, qu'ils restèrent quelque temps : ce retard fit que je ne pus descendre à terre assez à temps pour observer le soleil. Je trouvai le capitaine Maxwell avec Oukouma et plusieurs des chefs au milieu d'une foule immense des habitans qui avaient tous quitté la ville quand ils virent la chaloupe prendre le large, et qui avaient couru sur ce point, soit par curiosité ou respect, soit, plus probablement, pour observer nos procédés. A notre prière, Oukouma, qui paraît jouir d'une grande autorité, ordonna que

la foule, chefs et tous autres, se missent en cercle sur le gazon autour de nous. Leurs physionomies exprimaient avec vivacité la surprise que leur causaient nos opérations; et en effet notre appareil et nos travaux devaient avoir pour des gens complétement étrangers à cela quelque chose de magique.

D'abord le vif-argent, qui devait leur paraître du fer en fusion, fut versé dans une auge : tandis que le mince filet coulait d'une bouteille de bois, le peuple répétait à voix basse : *Yi-yi-yi-yi!* Mais ils se turent quand le lait de verre fut placé sur l'auge. L'instrument circulaire et le sextant, fixés sur des montans, attirèrent ensuite leur attention, et ils nous contemplèrent dans un profond silence pendant que nous prenions la hauteur du soleil. Comme il était trop tard pour faire l'opération que nous avions projetée, nous amusâmes les naturels en leur faisant regarder les deux images réfléchies du soleil à travers le télescope des instrumens : Oukouma fut le premier qui regarda; et n'étant nullement préparé à ce qu'il vit, il sauta en arrière comme s'il venait de voir, par surprise, quelque chose de surnaturel et de défendu. Les autres chefs à leur tour prirent place à l'instrument, ainsi que des vieillards qui sortirent de la foule. Les uns témoignaient leur surprise par des exclamations, les autres étaient si calmes que nous ne pouvions deviner ce qu'ils pensaient; quelques-uns

enfin levaient les mains et regardaient autour d'eux, comme si tout cela était au-delà de la portée de leur compréhension. Quand cette scène fut terminée, et qu'il ne fut plus nécessaire que la foule fût assise, ils nous serrèrent de près pour nous examiner pendant que nous serrions nos instrumens. Quelques enfans tendirent la main pour avoir du vif-argent; et quand ils en tinrent, ils se sauvèrent avec joie.

Pendant ce temps nous étions à environ cinquante verges du bas d'une hauteur sur laquelle était placé un groupe de femmes ayant des corbeilles sur la tête. Nous n'étions pas malheureusement assez près pour distinguer leurs traits et pour voir bien en détail leur costume. Il nous parut toutefois semblable à celui des hommes, quoiqu'un peu plus court èt sans ceinture autour de la taille.

Ici le rocher s'élève en masses de corail rudes et perpendiculaires, avec nombre d'excavations carrées à sa surface. Au premier abord on pourrait croire que ces excavations sont l'œuvre des élémens, mais en les examinant bien on y trouve d'évidentes traces de l'art. La plupart de ces grottes sont fermées par un mur de pierres mal jointes; mais dans une d'elles, qui était ouverte, nous trouvâmes plusieurs ossemens humains au milieu du sable. En ôtant une pierre d'une grotte fermée, nous remarquâmes dans l'intérieur un vase d'une

forme élégante. Le peuple nous fit entendre que c'étaient là les restes des morts; mais nous ne comprîmes pas bien clairement si l'on conservait ainsi les os ou les cendres. Ils ne s'opposaient point à ce que nous visitassions ces grottes, quoique] certainement ils n'en fussent pas contens. On ne prenait pas garde à ce que nous faisions, le capitaine Maxwell et moi; mais M. Clifford, qui était resté au-dessous, recueillant des mots de la bouche de quelques habitans intelligens, fut fortement engagé par Oukouma à retourner à la chaloupe. Il monta toutefois sans opposition à la grotte que nous avions examinée, et on cessa de l'importuner. Nombre de petits garçons qui avaient remarqué que nous arrachions çà et là des plantes et des fleurs, coururent nous en cueillir; et après nous avoir présenté très poliment ce qu'ils avaient ramassé, s'en allèrent en riant malignement de notre curiosité qui leur paraissait ridicule.

En revenant, au lieu d'aller directement par le large aux vaisseaux, nous longeâmes la côte dans nos chaloupes, ce qui nous permit de voir un pont de pierre d'une seule arche qui joint deux parties de la ville. Au sud de ce pont nous passâmes devant un terrain considérable, probablement un cimetière; là nous vîmes quantité de grands tombeaux en fer-à-cheval, comme ceux que l'on fait en Chine, bien blanchis et bien entretenus en apparence. La

plus grande partie des tombes ont toutefois la forme de petites maisons carrées avec des toits bas et coniques. Quelques-uns étaient couverts en tuiles, et d'autres en chaume. Il est évident qu'en ce qui tient aux morts, ils suivent à quelques égards les coutumes chinoises.

Toute la côte sur ce point est composée de rochers de corail, dont le banc paraît avoir été aminci par l'action de la mer. Comme cette excavation est en quelques endroits plus élevée que la hauteur atteinte par les flots, il est difficile d'attribuer cet effet à l'eau. Cependant la voûte de l'excavation est horizontale, et son apparence fait supposer qu'elle est le résultat du battement des vagues.

Le paysage, ici comme dans la plupart de ces contrées, ne comporte pas une description satisfaisante. On peut dire toutefois qu'il est plus agréable à l'œil que les paysages des îles près de l'équateur, où la végétation est si profondément abondante, qu'elle charge le tableau de verdure à l'exclusion de tous les autres objets pittoresques. Il y a ici une grande variété : de nombreux bouquets de pins donnent à quelques parties de la scène un air anglais; mais le style du paysage est ce que l'on nomme *tropique*.

Le 19 septembre, comme aucune réponse du grand homme n'est encore parvenue, nous commençons à appréhender qu'ils ne nous traitent

à la façon des Chinois, et ne nous excluent complétement de leur pays. Nous avons en vain essayé de savoir si le roi est ici ou à cent milles, ou, comme d'autres le soutiennent, à mille milles d'ici. Quoi qu'il en soit, comme nous savons que l'île n'a pas plus de soixante milles de long, il est grandement supposable qu'ils veulent nous tromper.

Nous conjecturons que le grand bâtiment qui s'élève sur une éminence, à trois ou quatre milles de nous dans l'est, avec deux pavillons flottant à côté, est le palais mentionné dans le récit que le père Gaubil cite dans les *Lettres édifiantes et curieuses*, tome XXIII. Les naturels refusent toujours des renseignemens quand on les questionne sur cet édifice.

Toutes les fois que les habitans viennent à bord, pourvu qu'ils soient bien vêtus, nous les faisons entrer dans la chambre, où nous les régalons d'eau-de-vie de cerises et de vin de Constance. Dans le cours de la conversation, ils nous apprennent beaucoup de mots nouveaux. En général, quand ils comprennent ce dont il s'agit, ils sont très disposés à être utiles, et se donnent beaucoup de peine pour nous enseigner la véritable prononciation. Toutefois un homme qui n'était pas si intelligent que les autres, resta quelque temps dans la chambre. M. Clifford avait appris de lui

les mots qui expriment l'idée d'âcre, de doux, de salé, et pour lui faire comprendre ses questions, lui donnait à goûter des substances douces, âcres, et ainsi de suite. Le pauvre garçon tint bon jusqu'à ce que l'on lui fît prendre un peu de casse pour avoir le mot *amer*. Il n'en eut pas plus tôt goûté qu'il s'enfuit, très stupéfait de la manière dont on l'avait traité.

Vers le coucher du soleil, Oukouma, Djima, avec quatre autres chefs, vinrent à bord, nous amenant en présent un taureau, deux porcs, des chèvres et des légumes. Le chef, nommé Chayoun[1] est le plus entendu d'entre eux; il est le premier en rang après Oukouma; mais il tient généralement le dé dans la discussion. Il a un regard vif et intelligent, et il y a plus de résolution dans ses manières que dans celles de tous les autres. Je les ai toujours vus, dans ces occasions d'apparat, ponctuels dans l'observation des règles de la préséance, et nul ne s'asseyait avant son supérieur. Quand un sujet était en discussion, une seule personne à la fois se levait pour parler, mais non par ordre de rang, et ils ne cherchaient jamais à se couper la parole.

En ce moment le ciel paraissait tellement menaçant, que j'allai à bord de *la Lyra* pour la préparer à un coup de vent, et cet incident me fit

[1] Shayoon, suivant la prononciation anglaise.

perdre une conférence très intéressante avec le chef. J'appris ensuite du capitaine Maxwell qu'il leur avait remontré l'inconséquence de leur assertion sur la prétendue difficulté de recevoir de réponse de la cour. Il leur donna à entendre qu'il ne concevait pas que ce fût traiter avec respect le roi d'Angleterre, que de refuser à ses officiers la permission d'aller se promener à terre; il leur rappela qu'ils lui avaient promis d'envoyer des pilotes, mais qu'il n'en était pas venu, et que plusieurs autres promesses encore n'avaient pas été accomplies. Il chargea l'interprète de leur dire qu'il n'était pas content de tant d'histoires différentes qu'ils lui faisaient, et dont aucune n'avait pas la moindre vérité. Ils lui répondirent d'abord que les taureaux, les porcs, etc., étaient donnés par eux-mêmes, puisqu'ils étaient envoyés par le grand homme, et puisqu'il n'y avait point ici de grand homme. Le capitaine Maxwell les pressa enfin de leur dire sur tous les points la vérité : ils firent répéter cette phrase six fois à l'interprète; alors ils se consultèrent long-temps, et terminèrent en donnant l'assurance au capitaine Maxwell qu'une réponse aux communications qu'ils avaient faite au gouvernement arriverait le lendemain.

Comme les provisions et les légumes fournis aux vaisseaux jusqu'à présent se montaient à une quantité considérable, nous leur offrîmes un sac

de dollars en les pressant de se payer de ce qui avait été envoyé à bord. Cette offre, qui avait déjà été faite plus d'une fois, fut refusée encore : alors nous leur fîmes dire que nous regardions comme inconvenant que des employés d'un gouvernement reçussent des présens d'une telle valeur de particuliers. Cette objection les obligea à nous donner l'assurance que les provisions avaient été envoyées à bord par ordre du gouvernement de Lou-Tchou, quand il avait été informé de l'arrivée des vaisseaux d'un roi d'une autre contrée. Aucun paiement, dirent-ils, ne peut dans ce cas être accepté. Le capitaine Maxwell se contenta de ces raisons. Leur désir semble être de nous empêcher d'entrer en communication avec leur gouvernement, et ils paraissent si fermes sur ce point, que nonobstant nos efforts, ils réussiront sans doute.

Les chefs ont des vêtemens adaptés à l'état de l'atmosphère. Hier, comme le temps était froid et menaçant, ils vinrent tous à bord avec une sorte de manteau fait d'une étoffe gros bleu, pareille à du drap de laine, et boutonné droit. Il est plus étroit que le vêtement habituel que l'on porte dessous. Ce n'est que par le beau temps, et dans les occasions solennelles qu'ils ont le turban à bandes, qu'ils nomment *hatchi-matchi;* en tout autre cas ils vont la tête découverte, et la chevelure arrangée comme l'ont les autres habitans.

Le 20 septembre, trois ou quatre canots vinrent le matin après avoir tourné la pointe sud-ouest de l'île. Nous supposâmes qu'ils venaient de l'autre côté, car ils paraissaient ne pas avoir encore vu les vaisseaux. Un de ces habitans fut enchanté d'un miroir qu'on lui montra. Il le prit entre ses mains, et appelant à lui ses compagnons, leur en montra tour à tour les effets. Après avoir recommencé plusieurs fois, il le tint vis-à-vis sa figure pendant quatre ou cinq minutes, sans que sa physionomie changeât en rien. Enfin, il sourit, et fit un signe approbatif de tête à l'image qui avait si exactement répété ses sensations dans le miroir. Il semblait toutefois savoir que cette image était la réflexion de son visage, car il tourna son doigt de son côté : il ne put pas cependant résister à la curiosité qu'il tenait de regarder derrière; mais il retourna sur-le-champ le miroir. Pendant qu'il était entre ses mains, il nous adressa plusieurs longues harangues, dans lesquelles se trouvait souvent le mot *kagoung*, nom du miroir en langue de lou-tchou; mais sa conduite prouvait qu'il ne le connaissait que de nom. Un de ces habitans vendit son djiwa, ses ornemens de tête, pour un verre à boire. Quelques momens après, les autres virent une bouteille, et désirèrent l'acquérir par le même moyen. On la leur donna, et ils s'en allèrent très contens. Leurs canots sont de bois de pin, de

douze à vingt pieds de long, et larges de deux à quatre pieds. L'ancre est faite de bois chargé de pierres.

Comme il ne vint encore dans la matinée aucune réponse du grand homme, le capitaine Maxwell retira les vaisseaux dans un ancrage plus sûr, dans l'angle nord-est de la baie : notre premier ancrage était trop près d'un récif, et de plus, ouvert aux vents de sud-ouest. Ce changement de station nous a amenés près du pont dont il a été question, et nous sommes en face de la partie est de la ville ; car *la Lyra* n'est pas à plus d'un quart de mille de la côte. On exerce une stricte surveillance sur le rivage, au point qu'une chaloupe ne peut quitter les bâtimens sans être observée. Des ordres ont été donnés pour que tout l'ancrage soit sondé avec soin : cette opération poussa souvent les chaloupes près du rivage, et toutes les fois que cela arrive, une foule de naturels, dirigée par l'un ou l'autre des chefs, accourt sur-le-champ et fait signe aux chaloupes d'aller au large.

21 *septembre*. Il semblerait qu'il y a embargo sur les canots, car il n'en a pas approché un de nous ce matin; un seulement est venu près de *l'Alceste*. On a reconnu nécessaire aujourd'hui de faire entrer la frégate plus avant, et quatre ou cinq grelins ont été mis en œuvre pour la touer. Tandis que cette manœuvre avait lieu, la

plage et les hauteurs environnantes étaient chargées de spectateurs, étonnés sans doute de voir le vaisseau se mouvoir sans voiles, car les grelins étaient bas et pouvaient échapper à leurs observations. Dans le canot qui visita *l'Alceste*, il y avait deux hommes que nous n'avions pas vus encore. Ils ne restèrent que peu de temps, et ils l'employèrent à examiner les grelins et la manière de touer le vaisseau. Aussitôt qu'ils eurent pris connaissance de ce travail, ils allèrent à terre comme pour faire un rapport. Pendant leur visite ils parlèrent peu, étant tout à ce qui se passait, mais l'interprète apprit de l'un d'eux qu'un grand homme était venu tout à l'heure ou était attendu à la ville dans la journée. On pense généralement que le roi de l'île est venu dernièrement à bord sous un déguisement. Nous ne pouvons croire que cette nouvelle soit fondée et elle est probablement fausse. Cependant si Sa Majesté est quelque peu curieuse, il n'est pas invraisemblable qu'elle soit venue assez près pour voir un spectacle aussi étrange que celui que nous devions lui procurer.

Il est possible que le peuple se soit alarmé en nous voyant approcher autant de la ville, et cela peut avoir empêché les habitans de nous faire visite comme auparavant. Quoi qu'il en soit, nos amis, les chefs, ont tort de ne pas nous permettre d'aller le voir.

Nous passons le temps à observer les naturels au moyen du télescope placé sur une table à la poupe de *la Lyra*. Le pont de pierre paraît être un grand passage, puisque plusieurs routes venant de la campagne y aboutissent. Il semble aussi être la seule entrée en ville de ce côté. Personne ne le traverse sans s'arrêter pour nous regarder, et une foule d'oisifs ont pris place sur le pont et aux environs. Nous voyons nombre de femmes qui arrivent avec des paniers sur la tête. Leur costume extérieur diffère de celui des hommes en ce qu'il est ouvert par devant et n'a pas de ceinture. Elles ont un habillement de dessous qui est lâche aussi, mais non ouvert. Quelques femmes le portent assez long pour descendre presque aux pieds, à d'autres elle descend juste aux genoux, et nous pensons que ceux qui travaillent dans les champs portent le vêtement le plus court. La plupart laissent flotter derrière eux leur vêtement de dessus. Nous venons de remarquer une femme qui porte un enfant en travers sur une hanche comme dans l'Inde, avec ses mains sur l'épaule de sa mère, tandis qu'elle entoure de son bras la taille de son enfant.

Nous avons vu une jeune femme qui s'amusa pendant quelque temps à faire aboyer un chien après les vaisseaux. Nous voyons des femmes qui battent du riz dans des mortiers de bois. Sur le bord de la rivière que traverse le pont, il y a nom-

bre de gens qui lavent du linge, à la manière des Indous, le battant sur une pierre après l'avoir plongé dans l'eau. D'un bout de la plage à l'autre il y a une rangée de curieux qui les observent çà et là, ils forment des groupes; un de ces groupes, placé sur un monticule escarpé qui fait face aux vaisseaux, nous a paru très remarquable. Un homme à l'air majestueux, dont la longue barbe et les vêtemens flottans nous rappellent une figure des cartons de Raphaël, est debout au milieu d'un cercle de vieillards étendus sur l'herbe et qui paraissent l'écouter.

22 *septembre.* Ce matin ne nous amène aucune nouvelle : pas encore la permission d'aller à terre. Nombre de pavillons, de flammes sont arborés sur les mâts des vaisseaux qui remplissent le port intérieur, et il nous semble qu'il se passe quelque chose sur la côte : aucun bateau n'est venu nous trouver et nous n'avons pas d'autre occupation que de regarder par la lunette, ce qui toutefois nous distrait beaucoup, particulièrement quand nous pensons que les gens que nous examinons ainsi, ne se doutent pas que nous les observons.

Dans l'après-midi beaucoup de bateaux quittèrent le rivage et vinrent à *l'Alceste* en procession. Dans le bateau qui était en tête semblait se trouver une personne d'importance, que nous conjecturâmes tout aussitôt être le grand homme auquel

les habitans faisaient allusion hier. Il arriva avant nous à bord de *l'Alceste*, et les naturels quittèrent aussi leurs canots, de sorte que nous trouvâmes le pont du vaisseau chargé de monde. Le chef, qui, quand nous entrâmes, était assis dans la chambre, était vêtu de soie pourpre, coiffé d'un hatchi-matchi, d'un pourpre léger. Une communication officielle de notre histoire fut alors répétée à la requête du vieillard. Il écouta avec une grande attention jusqu'à ce que le capitaine Maxwell eût terminé sa déclaration, en lui notifiant que le vaisseau faisait eau et réclamait l'usage fréquent de la pompe. Il demanda alors à voir cette opération, si cela ne nous dérangeait pas trop.

Comme c'était exactement ce que nous désirions, nous ordonnâmes aussitôt d'approcher les pompes, et la conférence, qui consistait principalement en complimens, continua. Comme il s'aperçut que nous voyions qu'il était un peu profond, il s'efforça de nous faire comprendre que c'était l'effet de l'âge. Il nous fit tâter son pouls, et nous montra sa main ridée; alors nous prenant la main et nous tâtant le pouls, il rapprocha sa main des nôtres en riant de bon cœur du contraste que l'âge produisait. Il avait soixante ans environ, et sa barbe, d'un poil très fin, était blanche comme de la neige. Il avait une expression enjouée et une vivacité de manières remarquable dans un

homme de cet âge. Ses manières étaient gracieuses et élégantes, et dès le premier moment il parut tout-à-fait à l'aise. Tout en lui annonçait enfin la bonne éducation et l'habitude de la bonne société, et nous ne pûmes nous empêcher de remarquer sa supériorité décidée sur les autres chefs, du moins en apparence.

Quand les pompes furent prêtes, nous le conduisîmes au franc tillac où il resta quelque temps assis dans l'admiration devant ce mécanisme; et voyant le travail qu'il fallait pour le mettre en action, il semblait réellement compatir à notre situation qu'il devait naturellement regarder comme très critique, à en juger par l'immense quantité d'eau rejetée par les pompes. Le vaisseau étant bien droit, l'eau ne s'écoulait pas facilement de dessus le pont, et bientôt elle se répandit autour de la chaise sur laquelle était le vieillard. Trois ou quatre matelots voyant que cette inondation le gênait, le portèrent lui et la chaise dans un endroit sec. Le vieillard fut surpris, mais non mécontent, et répondit très gracieusement aux profondes salutations que lui faisaient les matelots. De retour à la chambre ils furent tous comme à l'ordinaire régalés de vin doux, d'eau-de-vie de cerises et de pipes.

Le vieillard nous remplit nos pipes, et aussitôt que cette cérémonie fut achevée, une requête formelle fut adressée afin d'obtenir la permission de

débarquer les caisses et les provisions de *l'Alceste* pour boucher la voie d'eau et faire d'autres réparations. Il s'ensuivit une longue discussion parmi les chefs, et le vieillard n'y prit que peu de part. Il parlait toutefois de temps à autre, et ce qu'il disait semblait toujours aller au fait. Toutes les fois que les chefs prenaient la parole, ils se levaient et s'adressaient à lui du ton le plus respectueux. Enfin, après s'être entendus sur la réponse à faire, ils dirent au capitaine Maxwell qu'il n'y avait point en ce lieu d'endroit comme il lui en fallait un, et que comme notre ancrage actuel n'était pas sûr, ils nous recommandaient de nous rendre dans le port dont il a été question dans une autre occasion. Ils nous dirent que nous pourrions mettre à terre ce que nous voudrions dans ce lieu appelé *Ouintching* ou *Ountching*[1]. Quand nous leur demandâmes si à Ouintching l'eau était assez profonde pour recevoir un grand bâtiment, il s'éleva une longue discussion, dans laquelle il nous sembla qu'ils examinaient les ancrages du port. Ils avaient l'air de nous en donner une trop haute idée pour ensuite apprendre qu'en y arrivant nous avions été désappointés.

Le vieillard enfin suggéra la pensée d'y envoyer le petit bâtiment pour voir si le port convenait. Le capitaine Maxwell y consentit, et en demandant

[1] Les Anglais écrivent winchines ou oonching.

seulement qu'une personne nous accompagnât afin de né pas perdre de temps à chercher. Bien que cette proposition nous parût très simple, ils prirent beaucoup de temps pour y réfléchir, et terminèrent en disant qu'aucune réponse ne pourrait être donnée avant le lendemain.

Pendant que le sujet du port était en discussion, le vieillard dessina sur une feuille de papier une carte de l'île, et y désigna la place où était le port. Quand ensuite nous examinâmes l'île, nous reconnûmes que cette esquisse était d'une grande fidélité, car la situation du port qu'ils indiquaient, reprend exactement au gisement du port Melville découvert par *la Lyra.* Il est très regrettable que cette curieuse esquisse ait été perdue.

Le chef fit alors le tour de la chambre en examinant les globes, les livres et les tableaux avec une grande attention. La boiserie le frappa particulièrement, ainsi que le mécanisme et le travail des fenêtres et des volets à coulisses. Le capitaine Maxwell essaya de lui faire comprendre notre route sur la sphère. Il avait jugé convenable d'observer quelque dignité pendant que nous traitions d'affaires, mais il était à présent devenu familier et parleur. Il parcourut tout le vaisseau, accompagné des chefs et de sa suite attachée à sa personne, et qui consistait en un porteur de pipe, un homme qui tenait sa grande chaise, un autre avec

une trousse de drap rouge pour la chaise, et un troisième qui avait entre les mains une toile de lin du Japon pour le hatchi-matchi. Deux hommes se prirent à leur tour à l'éventer et à le soutenir par le bras, au coude et au poignet, toutes les fois qu'il faisait un pas : c'est probablement une cérémonie, car le vaisseau était immobile alors. Ceux qui éventaient étaient très experts, car ils ne se contentaient pas de répandre un air frais sur son visage et son cou, mais ils levaient ses larges manches et éventaient ses bras. Quand il rentra dans la chambre, il vit M. Cliffort qui mettait des gants, et lui demanda la permission de les essayer. Il réussit très bien avec le gant de la main droite, mais les ongles de sa main gauche ayant environ un pouce de long, il s'aperçut que ce n'était pas une affaire aussi facile. Il semblait regarder les gants comme la chose la plus étrange qu'il eût encore rencontrée, et rit beaucoup en les faisant voir, à plusieurs reprises, aux autres chefs.

Le vieillard apporta un présent destiné au capitaine Maxwell, et en envoya un autre à *la Lyra*. Ces présens se composaient d'un porc, d'un chevreau, de deux sacs de patates, et un panier de charbon, de trente paquets d'œufs (chacun de cinq), d'un paquet de vermicelle, et d'une jarre d'une liqueur spiritueuse nommée *samtchou*[1]. Tous les chefs qui étaient dans

[1] En anglais samchew.

leurs grands atours étaient suivis chacun d'un homme qui portait une boîte pour le hatchi-matchi [1]. Leurs vêtemens étaient de couleurs variées, et leurs sandales et leurs bas tous semblables. Quand le vieillard se leva pour partir, il me salua en me disant qu'il avait l'intention de visiter mon navire; mais comme c'était là évidemment un compliment, je le priai de ne pas prendre tant de peine, et, en retour, il m'exprima combien il m'était obligé de ce que je me contentais de son intention de politesse. La barque de l'ambassadeur avait été équipée pour le conduire à terre; mais aussitôt qu'il vit notre intention, il se retira, et déclara qu'il ne pouvait toucher la terre dans une autre embarcation que la sienne. Comme nous supposions que sa modestie seule lui inspirait ce scrupule, nous le pressâmes d'accepter notre offre, mais il répéta ses refus : cependant il descendit l'échelle, entra dans la barque de l'ambassadeur, salua le capitaine Maxwell, comme pour reconnaître notre attention; puis, aussitôt, il prit le large dans son propre bateau, et fut salué à son départ de trois coups de canon de chacun des bâtimens. Nous avions l'intention de rendre le lendemain cette visite, mais nous n'en parlâmes point durant les discussions qui eurent lieu dans la chambre, certains que nous étions qu'elle serait

[1] En anglais hatchee-matchee.

combattue, et peut-être positivement rejetée; mais au moment où le dernier des chefs descendait dans son bateau, l'interprète eut ordre de lui dire tout simplement, et comme une chose naturelle, que le matin suivant cette visite serait rendue à terre. Comme nous l'avions prévu, ce projet ne reçut pas leur approbation. L'interprète alla dans le bateau où tout moyen de persuasion fut mis en œuvre pour le convaincre que notre dessein était hors de propos. Ils ne purent toutefois réussir à le faire céder sur ce point, et enfin il s'en alla. Tout le monde appela l'interprète *John*, et bien qu'il ne soit qu'un sous-employé de la factorerie de Canton, c'est un garçon très délié. Son anglais n'est certainement pas le meilleur, et probablement le chinois qu'il parle est le grossier dialecte provincial de Canton, de sorte que des malentendus sont sans doute souvent le résultat de ses interprétations erronées.

John nous rapporta bien clairement que nous serions reçus, et comme nous n'avions pas prévu un pareil cas, nous ne nous y étions pas préparés; et maintenant qu'il était nécessaire de répondre aux politesses du chef que nous allions voir, nous éprouvâmes beaucoup d'embarras à lui composer un présent convenable. Le capitaine Maxwell emporta plusieurs douzaines de bouteilles de vin, quelques livres, des verres, différens colifichets, et

un grand et large morceau de drap bleu. Je pris la moitié des quantités que portait le capitaine Maxwell, et au lieu du drap une nappe. On prépara aussi de plus petits présens pour les autres chefs : à une heure nous partîmes dans la barque avec un grand pavillon flottant, et comme il ventait bon frais, nous atteignîmes bientôt le port. Comme nous longions la côte, nous voyions le peuple, courant sur toute la route qui mène à la ville; de façon que quand nous touchâmes au port, la foule des deux côtés était immense. Les arbres, les murailles, le sommet des maisons, tous les coins enfin d'où l'on pouvait nous apercevoir, étaient chargés de spectateurs, ce qui formait le spectacle le plus animé et le plus frappant que l'on puisse concevoir. Quand nous entrâmes dans le port, plusieurs des chefs nous ayant aperçus descendirent sur une pointe de terre, nous faisant signe de tourner l'extrémité d'une jetée ou môle que formait le port intérieur, où il y avait un bon débarçadère.

Les chefs nous aidèrent à prendre terre et nous conduisirent. Oukouma tenait par la main le capitaine Maxwell, Chayoun tenait ma main, Djima celle de M. Clifford. Les autres, suivant leur rang, conduisaient M. M'Leod de *l'Alceste*, M. Maxwell et un autre garde-marine M. Brown. Ils élevaient nos mains presque à la hauteur de l'épaule, tandis

qu'une haie s'ouvrait pour nous au milieu de la foule qui était silencieuse. Les enfans étaient placés devant, et le second rang était assis, de façon que ceux qui étaient derrière pouvaient nous voir passer. A environ cent cinquante pas du lieu de débarquement, nous arrivâmes à la porte d'un temple, où nous fûmes reçus par le chef, qui était debout sur le seuil et sur une petite plate-forme élevée. Il prit la place d'Oukouma, et conduisit le capitaine Maxwell quelques pas dans le temple, qui était en partie ouvert de chaque côté avec des profonds verandahs qui donnaient de l'ombre et du frais à l'intérieur. Une grande table, très bien vernissée, fut étendue, et l'on nous donna deux chaises bien ornées. Le chef s'assit à un bout de la table et plaça le capitaine Maxwell à sa gauche.

Il dit qu'il était très content et très honoré de notre visite, nous demanda quel âge nous avions, si nous étions mariés.

L'histoire de la famille du capitaine Maxwell lui plut beaucoup, en ce qu'elle avait quelques rapports avec la sienne. Il devina que M. Maxwell avait vingt-sept ans, et on eut peine à lui persuader qu'un homme de six pieds de haut pouvait n'avoir que seize ans. La même méprise était commise par tous les naturels qui jugeaient invariablement de l'âge de nos jeunes gens, seulement à leur taille. Un repas fut alors servi, et commença par une

espèce de vin léger, nommé *sacki*[1], que l'on passait à la ronde dans de très petites tasses, dans lesquelles Issacha le versait. Il était dans un petit pot, d'une forme haute, où il se conservait chaud. Nos hôtes insistaient pour que nous vidassions à chaque fois la tasse, en nous en donnant les premiers un bel exemple.

Pendant tout le festin le sacki fut toujours sur table, et était également servi pur à tous les étrangers dont nous prîmes notre part. Le premier de ces mets consistait en œufs durcis, coupés en tranches, et l'extérieur du blanc coloré en rouge. Une paire de chopsticks (baguettes d'ivoire ou de bois qui font l'office de fourchette) fut donnée à chacun d'eux, et on ne les changea point dans le cours du repas. Ensuite vint du poisson frit dans de la farine que nous trouvâmes un excellent plat. Après cela des tranches de porc fumé et du foie de porc en tranche. Ensuite on servit le thé dans des tasses de médiocre grandeur. Le thé était tout frais et semblable, comme on l'a remarqué, à une infusion de foin. Des pipes et du tabac servaient à remplir l'intervalle entre le service. Il y avait un homme derrière chacun de nous, et son seul office était de remplir et d'allumer les pipes. Le plat qui suivit fut le plus extraordinaire de tous, et nous dégoûta pour la plupart. C'était une masse de gros sucre

[1] En anglais sackee.

noir, enveloppé dans de la pâte non cuite, saupoudrée de fleur de farine de riz teinte en jaune. Nous eûmes ensuite des plats de gâteaux ronds, pareils aux noix de pain d'épices, puis des gâteaux faits en forme de couronne. On nous servit après les gâteaux quelque chose comme du fromage, mais nous ne pûmes pas former une conjecture raisonnable sur cet article. Plusieurs de ces mets étaient si bons que nous eûmes bientôt fait un excellent dîner; mais les serviteurs en apportèrent d'autres, jusqu'au moment où le chef, s'apercevant que nous ne mangions pas, nous recommanda le sacki. Les yeux du vieillard commençaient à devenir brillans; et comme il remarqua que nous avions chaud, il nous engagea à nous découvrir en nous donnant l'exemple. Il prit le chapeau du docteur et le mit, tandis que le docteur en faisait de même de son hatchimatchi. La singulière mine du chef avec cette coiffure nouvelle mit à bout la gravité des assistans, et la gaîté devint générale; cette plaisanterie ne fut du goût de personne, à l'exception de deux enfans du chef qui se tinrent près de son siége pendant tout le repas : c'étaient deux jolis petits garçons en vêtemens fastueux, et les cheveux arrangés en nœuds élevés assez gracieux.

Pendant la première partie du festin on apporta nos présens et on les déposa aux pieds du chef. Le vieillard se retira et les fit mettre en ordre; puis

il nous fit une révérence gracieuse, et marqua sa satisfaction en nous faisant remarquer que nous lui avions envoyé beaucoup trop, que nous lui avions rendu plus d'honneurs qu'il n'avait droit d'en attendre, et qu'il ne pouvait songer à accepter le tout. Considérant ceci comme une affaire de forme, nous déplorâmes pour toute réponse l'impossibilité où nous étions de faire des présens convenables. Alors il s'assit et ne dit plus rien. Les autres chefs se mirent à aller et venir pour montrer la liste de leurs présens à leurs amis qui étaient dans la foule.

La chambre où se donnait le repas était ouverte d'abord sur deux côtés seulement ; mais ensuite les cloisons des deux autres côtés disparurent, car elles étaient disposées pour glisser dans des coulisses. Quand la cloison qui était derrière nous fut écartée, plusieurs personnages à figures étranges parurent, et nous apprîmes que c'étaient des bodezes [1] ou prêtres. Ils avaient la tête et la face rasées, les pieds nus. Leur vêtement était différent de celui que porte le reste du peuple, étant un peu plus court, beaucoup moins ample et moins flottant, et sans ceinturon autour de la taille. La robe n'est fixée que par un cordon à coulisse attaché sur un côté. Aux épaules pend une écharpe ou un baudrier. La couleur de leur habillement n'est point

[1] La ressemblance du mot permet de croire qu'il s'agit du Bonzo.

uniforme; tantôt elle est noire, tantôt jaune, tantôt d'un pourpre foncé. Ils ont un air patient, timide, résigné, avec un sourire languissant et une physionomie sombre. Ils sont généralement de petite taille, et ont l'air malade. Ils se tiennent plus ou moins courbés, et leurs manières sont sans grâces, de sorte qu'on ne peut imaginer une plus chétive espèce de gens. Avec les bodezes étaient de petits garçons que nous prîmes pour leurs enfans à cause de la ressemblance qui existe entre eux; mais cette méprise résultait sans doute de ce que les enfans étaient vêtus comme des prêtres, car les bodezes sont sévèrement condamnés à une vie de célibat. Nous rappelant que nous étions dans un temple, et cédant à nos habitudes de respect pour les personnes qui remplissent des fonctions sacrées, nous nous sentîmes d'abord disposés à écouter avec beaucoup d'égards ces bodezes; mais ceci fut trouvé ridicule par les chefs qui, nous voyant les saluer, nous prièrent de ne pas faire attention à eux. Au lieu d'être la classe la plus respectée, ils sont considérés comme la plus humble; et s'ils ne sont pas méprisés, ils sont du moins négligés par tous les autres rangs de la société.

Pendant tout le temps que nous fûmes à table, la foule se pressa autour des verandahs[1]. Les spectateurs se perchaient sur les murailles et les mai-

[1] Espèce de balcon indien.

sons du voisinage, où partout ils pouvaient jeter un coup d'œil sur nous. Nous étions contens les uns et les autres; car, ignorant si l'on nous permettrait de revenir à terre, nous avions un vif désir de tirer de cette occasion tout le parti possible. Après une séance de deux heures nous nous levâmes et fûmes escortés jusqu'à nos chaloupes dans le même ordre qu'à notre débarquement. Nous avions fait une tentative pendant le repas, et quand toute la société était en bonne humeur, pour obtenir du vieillard qu'il nous permît une promenade dans la ville; mais la seule mention d'un pareil désir refroidit en un instant toute l'assemblée, et nous laissâmes en conséquence tomber la conversation.

Les matelots que l'on avait consignés dans les chaloupes, de peur qu'ils ne commissent quelque méfait, n'avaient pas été oubliés par le chef, et il nous sembla qu'ils n'avaient pas de répugnance pour le sacki. Nous regardions avec empressement à droite et à gauche en traversant la foule, dans l'espoir d'apercevoir quelques femmes, mais nous fûmes trompés dans notre attente. A une distance considérable, il est vrai, nous aperçûmes un groupe de femmes, sur l'autre côté du port, d'où plusieurs descendirent à la digue pour voir nos chaloupes de plus près quand elles partiraient. Six ou huit jeunes filles coururent au bout de la jetée et y ar-

rivèrent juste au moment où nous passions; mais elles parurent épouvantées de se voir si près de nous et reculèrent immédiatement quand elles nous virent. Nous nous imaginâmes que nous pourrions distinguer une grande beauté sur quelques-unes de ces figures; mais comme nous n'avions pas vu un joli visage de femme depuis six mois environ, notre jugement sur ce point n'est peut-être pas bon à consulter. Oukouma et ses camarades s'étaient mis en mer pour nous accompagner dans leurs bateaux; mais comme il ventait fort, ils ne vinrent pas au-delà du bout de la jetée. Djirou [1] fut, toutefois, envoyé avec nous pour s'assurer qu'il n'y avait point de traînards.

Le 25 septembre Djirou est venu à bord ce matin, avec un présent de légumes et de fruits, et est ensuite allé à bord de *l'Alceste* pour y rejoindre Oukouma et Djima. Ils l'avaient devancé, avec un présent du chef, de la part duquel ils firent des questions pleines d'intérêt, et à plusieurs reprises exprimèrent la satisfaction de ce que nous avions pu tenir tête au coup de vent. Ils s'excusèrent aussi de n'être pas venus hier, sur le mauvais temps. Nous représentâmes dans la conférence d'aujourd'hui que nos membres devenaient raides faute d'exercice, et qu'il nous était absolument nécessaire, dans l'intérêt de notre santé, d'aller à terre,

[1] En anglais Secroo.

Ils se consultèrent pendant quelque temps et nous promirent pour le lendemain une réponse définitive. Ils ont entièrement oublié la promesse qu'ils nous avaient faite d'envoyer un pilote pour nous conduire au port du côté du nord. Ils ont aussi le désir que nous l'oubliions, car ils changent de conversation toutes les fois qu'il en est question, et affectent une ignorance totale de ce que nous voulons dire. Le gouvernement trouve sans doute mieux de nous tenir où nous sommes, en nous faisant perdre l'envie d'explorer l'île davantage.

Djirou, qui commence à être tout-à-fait familier avec nous, est un homme de bonne humeur, de trente ans environ. Il nous serra à tous très cordialement la main quand il vint à bord, et se mêla à tous nos amusemens avec beaucoup de gaîté. Il nous est très utile, parce que le désir qu'il a d'apprendre l'anglais fait qu'il nous communique avec abandon la connaissance de sa langue.

26 *septembre.* Aucun bateau n'a approché de nous aujourd'hui, et nous eussions bien pu aller à terre si nous l'avions voulu; mais le capitaine Maxwell est décidé à ne pas le faire sans le consentement des naturels.

27 *septembre.* Comme il nous était toujours interdit d'aller à terre, nous nous amusâmes à examiner un récif qui forme la côte nord de l'ancrage. La surface du rocher est partout percée de

petits trous qui, restant pleins d'eau quand la marée baisse, sont occupés par nombre de beaux poissons bleus. Djirou nous envoya quelques poissons frais ; quelques-uns étaient rouges et un ou deux bleus. Il vint ensuite en personne et fut très content de nous voir satisfaits de ce présent. Un message formel fut envoyé aux chefs, pour leur signifier que les deux bâtimens manquaient d'eau fraîche, et que les chaloupes iraient à terre pour en apporter. Peu de temps après ce message délivré, plusieurs canots vinrent à bord avec de grandes tonnes d'eau, preuve évidente de l'empressement qu'ils mettaient à nous ôter tout prétexte de débarquer, et aussi du soin qu'ils ont de satisfaire nos besoins. Un homme âgé, mais non point chef, nous a rendu visite aujourd'hui avec son secrétaire. Sa tournure et ses manières étant tout-à-fait en sa faveur, nous avons eu pour lui toutes les attentions possibles. Son désir était de parcourir tout le vaisseau à son aise ; et en effet il examina tout avec beaucoup plus d'attention que ne l'avaient fait les autres visiteurs. Son secrétaire, qui était également curieux, l'accompagnait pour prendre des notes. Il mit six heures à examiner le pont et ne quittait rien qu'il n'en comprît bien l'usage. Pendant qu'il était ainsi occupé, il était suivi par les matelots à qui son apparence respectable plaisait, et ils aidaient avec

beaucoup de bienveillance le vieillard dans ses recherches.

Il était intéressant d'observer combien les manières douces et engageantes des visiteurs gagnaient vite la bienveillance des matelots. Ce tact n'était pas plus prompt parmi les officiers. Les naturels furent dès le premier moment traités avec une confiance entière. On ne les surveillait point et on ne leur interdisait aucun coin du vaisseau, et il n'y eut rien de volé, mais même, quand quelque objet était perdu, personne n'avait un instant le soupçon qu'il eût été pris par les habitans.

Le vieillard descendit ensuite dans la chambre, où il examina pendant long-temps les livres et les meubles : il ne voulut rien accepter d'important, mais il était reconnaissant des échantillons de cordage, de toile et de drap qu'on lui donnait. Ce vieillard recommença l'examen du brick le lendemain et n'eut fini son inspection que le troisième jour.

Le 28 septembre au lever du soleil nous partîmes pour Reef-Island, ou l'île du Récif, qui est à environ six milles de l'ancrage. Nous y fûmes au bout d'une heure environ; mais comme la marée était basse, le corail était découvert sur un espace considérable, et une grande chaloupe ne pouvait pas arriver jusqu'à la plage. Dans cet embarras nous prîmes un canot qui était à l'ancre, et en plusieurs voyages toute notre compagnie débarqua. Nous

vîmes près d'une hutte une douzaine environ d'hommes qui nous regardaient débarquer et prirent la fuite, laissant là leurs pipes, leurs poches à tabac et divers autres objets qui étaient à terre dans la cabane, où nous trouvâmes un peu de patates bouillies et plusieurs jarres d'eau. Après avoir vainement tâché de calmer la frayeur des naturels en les appelant par signes, nous nous assîmes pour déjeuner. Nous y étions à peine, qu'un vieillard et un petit garçon vinrent à la porte de notre tente et se prosternèrent devant nous, en apparence de grande alarme, car ils répondaient vaguement *oua* (oui) à chaque question que nous leur adressions. Nous voulûmes enfin relever le vieillard, et il resta à genoux jusqu'au moment où nous lui donnâmes un verre de rum. Cette action le rassura un peu et il consentit alors à se tenir sur ses jambes. Ayant ainsi graduellement pris confiance, il nous fit signe que c'était son canot dont nous nous étions emparés : il fut alors donné ordre de le lui rendre. Le pauvre homme devina tout aussitôt ce qui venait d'être dit, et, dans la joie de son cœur, allait se prosterner encore ; mais nous l'arrêtâmes en lui offrant des boutons, avec quelques morceaux de pain et de viande qu'il reçut à deux mains ; et touchant à chaque fois sa tête avec les présens, il fit une profonde salutation et se retira.

En sortant de déjeuner nous trouvâmes près de la tente une douzaine d'habitans qui en beaucoup de points ressemblaient à nos amis de Napalliang, mais n'étaient pas si bien vêtus, et leur chevelure, au lieu d'être nouée sur la tête, était flottante. Pendant la matinée notre société s'amusa de différentes manières. Les uns prirent leurs fusils et allèrent au guet des courlis et des bécassines de mer, les autres se mirent en devoir d'explorer les récifs, et deux ou trois restèrent près de la tente dans le dessein de faire des observations solaires à midi; mais comme le ciel se couvrit à cette heure, cette partie fut manquée. Les autres furent plus heureux : les chasseurs avaient tué du gibier pour le dîner, et toutes les circonstances avaient été favorables à l'examen du récif.

L'examen d'un banc de corail durant les différens flux d'une marée est d'un intérêt tout particulier. Quand il y a quelque temps que la mer l'a quitté, il devient sec et a l'apparence d'une roche compacte très dure et très déchirée; mais à mesure que la mer monte et que les flots commencent à le battre, les vers à corail sortent des trous qui étaient d'abord invisibles. Ces animaux sont en grande abondance et de diverses formes et grandeurs; et la quantité en est si prodigieuse qu'en peu de momens la surface du rocher semble être vivante et se mouvoir. Le ver le plus commun a

la forme d'une étoile dont les branches sont de quatre à six pouces de longueur, et ses bras se meuvent rapidement dans tous les sens, probablement pour prendre de la nourriture. Il y en a d'autres qui sont si immobiles qu'on les prendrait pour des fragmens du roc. Ceux-ci sont généralement de couleur sombre, et ont de quatre à cinq pouces de long sur deux ou trois de circonférence. Quand le corail est détaché d'un rocher que la mer n'atteint pas, c'est une pierre solide; mais si on la prend à un endroit que la marée atteigne chaque jour, on le trouve plein de vers de différentes longueurs et de couleurs variées. Quelques-uns, minces comme un fil, sont d'un jaune éclatant et ont plusieurs pieds de long; d'autres sont bleus. Il y en a qui ressemblent à des limaçons : on en remarque qui ont la forme d'une écrevisse, mais ils sont doux au toucher, et n'ont pas plus de deux pouces de long.

La croissance du corail paraît cesser quand le ver n'est plus exposé à l'eau de mer. Ainsi un banc s'élève en forme de chou-fleur, jusqu'à ce que son sommet ait atteint le niveau des plus hautes marées au-dessus duquel le ver ne peut plus s'élever, et par conséquent le banc ne s'étend plus en hauteur : les autres parties atteignent successivement la surface et s'y arrêtent, formant avec le temps une plate-forme unie aux flancs perpendi-

culaires. Toutefois le banc s'accroît toujours, et ne pouvant monter davantage, s'étend latéralement dans toutes les directions; et cet accroissement étant aussi rapide au sommet qu'à la base, le banc reste toujours à pic : voilà ce qui explique les circonstances qui rendent les bancs de corail si dangereux pour la navigation; car en premier lieu, on les voit rarement dépasser l'eau: ensuite leurs flancs sont si à pic que l'avant d'un vaisseau peut donner sur le rocher avant qu'aucun changement signalé par la sonde n'avertisse du danger.

Au centre de l'île il n'y a qu'une hutte; et comme il y a des raisons de croire qu'elle est la demeure actuelle des habitans, il peut être à propos de la décrire. Les murs étaient enfermés en terre, de sorte que l'on ne voyait du dehors que le toit. L'intérieur avait quinze pieds sur six; les murs de pierres bien taillées ont deux pieds de haut; et le toit, qui a dans le milieu environ six ou sept pieds de hauteur, est couvert de roseaux et de feuilles de pin sauvage qui croît sur toutes les îles à corail. Le foyer est à un bout sur une place élevée, et l'autre bout paraît être l'endroit où l'on se couche. Nous conjecturâmes que cette misérable demeure ne pouvait être que la résidence temporaire des pêcheurs dont les filets étaient là; cependant le nombre de jarres à eau et d'ustensiles de cuisine que nous trouvâmes dans les manoirs et autour, lui

donnaient toute l'apparence d'une habitation fixe.

Il était tout-à-fait nuit quand nous quittâmes l'île; le courant nous écartant de notre route, nous manquâmes les vaisseaux et allâmes toucher sur les écueils près de la ville; mais comme la marée se retirait alors, nous fûmes aisément délivrés; et en côtoyant nous gagnâmes bientôt l'ancrage.

Dimanche 29 *septembre*. Ce jour est mémorable en ce qu'il est le premier où nous eûmes la permission de descendre à terre. Hier, pendant que nous étions à Reef-Island, les chefs étaient venus à bord pour nous dire que nous pouvions débarquer, mais que notre promenade devait se borner à la plage sans entrer dans la ville et nous enfoncer dans les champs. A une heure plusieurs des chefs vinrent à bord, et nous accompagnèrent à terre, où nous débarquâmes au milieu d'une foule immense; et Oukouma, ainsi que les autres, dans l'intention d'être civils, nous conduisaient par les mains et les bras. Toutefois, comme le jour était excessivement chaud et le sable profond, nous trouvâmes cette promenade fatigante, et demandâmes la permission d'aller seuls, ce à quoi ils ne consentirent qu'avec peine, et nous fîmes ainsi un quart de mille sur la plage.

Commençant à être las, nous nous arrêtâmes et exprimâmes quelque surprise d'une telle réception, et leur faisant comprendre combien il nous

était désagréable d'être au soleil à une telle heure. Mais nos remontrances n'eurent pas un grand effet, car lorsque nous nous plaignîmes de la chaleur, ils nous montrèrent une grotte dans le rocher sur la plage, où ils étendirent une natte en nous engageant à y prendre du thé à l'ombre, puisque nous n'aimions pas le soleil. Nous ne pouvions pas nous soumettre à ceci, et nous leur dîmes que notre objet en venant à terre n'était pas de nous asseoir sur la plage pour prendre le thé, mais de marcher sous les arbres, afin de recouvrer notre santé altérée par un trop long séjour à bord. Ils mirent en œuvre toute leur éloquence pour nous persuader que cette promenade ainsi limitée était parfaitement agréable.

Enfin le capitaine Maxwell leur fit entendre qu'il voulait monter au sommet des montagnes sous les arbres; mais que, comme il n'avait pas l'intention d'aller au-delà des bornes qu'on lui assignerait, il retournerait sans délai au vaisseau si l'on persistait à le confiner à la plage. Une consultation eut lieu sur ce point, et l'on eut recours à plusieurs gens âgés, dont l'opinion paraissait être d'un grand poids. Ils ne portaient pas le costume de chef; mais de tout ce qui se passait, nous conclûmes que c'étaient des gens attachés à la cour, qui avaient été envoyés pour aider le conseil sans cependant balancer son autorité. Ils consentirent

enfin à nous laisser monter la montagne, en prenant, avant notre départ, la précaution d'envoyer en avant des coureurs, probablement pour avertir les femmes qui pouvaient se trouver dans cette direction. Environ à moitié de la route qui tourne sur une pente à pic, il y a un puits bien bâti alimenté par une source qui coule dans un canal fait exprès, et près du puits sont trois ou quatre pierres grossièrement taillées, d'environ un pied de long sur quatre pouces de largeur, avec une petite quantité de riz sur chacune. M. Clifford parvint à avoir la certitude que c'était une offrande religieuse; mais on n'en découvrit pas précisément l'objet, quoiqu'il soit probable que la divinité gardienne du puits pouvait y avoir quelque droit. Le penchant de la montagne est coupé en terrasses horizontales irrégulières, cultivées en apparence avec soin, et arrosées au moyen de rigoles qui amènent l'eau des puits. Quand nous eûmes atteint le sommet de la montagne qui domine l'ancrage, les chefs s'arrêtèrent; mais comme il y avait quelques pas à faire encore pour arriver à la cime où nous voyions un bosquet ombreux, nous priâmes les chefs d'avancer, ce qu'ils firent après une courte délibération. De cette hauteur, nous dominions une vallée étendue, plus belle que tout ce que nous avions vu encore, et sur le côté opposé nous vîmes le grand bâtiment dont on a parlé

plus haut, et que nous soupçonnions être le palais du roi. Toutefois on répondit toujours aux questions que nous fîmes sur ce point d'une manière si évasive, et avec un embarras si évident, que nous faisions rarement allusion à cet édifice ou au roi.

Nous restâmes là sous les arbres pendant plus d'une heure, buvant le thé et fumant avec les chefs, et quatre ou cinq de ces vieillards mentionnés plus haut. Nous les divertîmes en allumant leurs pipes avec un verre grossissant; mais un vieillard, qui supposait quelque tour de passe-passe et ne partageait pas l'étonnement des autres, tendit sa main et l'exposa au foyer, ce qui le détrompa bientôt, au grand amusement du cercle. Le pouvoir grossissant du verre fixa l'attention de tous; mais ils étaient différemment affectés. Un tressaillement et une exclamation de surprise joyeuse était l'effet ordinaire; quelques-uns riaient immodérément à chaque expérience, tandis que les autres qui n'avaient pas été sérieux jusqu'alors, devenaient très graves à ce spectacle. Nous prîmes avantage du moment où l'admiration était à son comble pour offrir le verre grossissant à Djirou, dont il était à propos de nous concilier la bienveillance. Il ne s'était pas attendu à cela, et se montra très reconnaissant d'une telle marque publique de notre estime.

Un homme à cheval étant venu à passer près de nous, nous fîmes entendre aux chefs d'un air très grave que rien ne contribuerait plus efficacement que cet exercice au rétablissement de notre santé; mais ils persévérèrent à traiter notre requête comme une plaisanterie toute pure. Quand nous nous mîmes en devoir de revenir, nous tentâmes de varier la promenade en tournant à gauche, et marchant sur la pente de la montagne vers une autre route. Les chefs observèrent que nous tomberions infailliblement et nous tuerions; et ils affectaient, quelle que fût l'absurdité de leurs appréhensions, d'être grandement tourmentés du danger que nous courions. Nous revînmes donc sur nos pas, après avoir eu une conférence avec un vieillard assis sous un appentis, au bord du précipice. Sa barbe blanche qui couvrait sa poitrine, allait bien à son air calme et méditatif, et lui donnait l'apparence d'un anachorète. Notre vue ne le troubla point le moins du monde, et il ne s'inquiéta aucunement de nous, jusqu'à ce que Oukouma l'eût engagé à nous saluer, ce qu'il fit négligemment; puis il reprit son regard fixe et absorbé, comme s'il était entièrement seul.

Au moment où nous étions près du lieu du débarquement, nos compagnons nous firent la surprise de nous inviter à un festin préparé, dirent-ils, à notre intention, dans un temple voisin de

la côte. Là. nous eûmes des œufs peints, du porc salé et fumé, et divers ragoûts d'œufs et de poissons, avec beaucoup de pâtisseries de formes diverses, et en outre du thé, des pipes et du sacki, légère sorte de vin chaud. On ne peut être plus gai qu'ils le furent ce jour-là. Ils nous placèrent sur le carreau, au haut bout de la chambre, et pendant quelque temps ne nous permirent pas de bouger; mais M. Clifford, que les progrès qu'il avait faits dans leur idiome avait rendu leur favori, fut invité à venir rejoindre dans le verandah une joyeuse compagne, et l'on apporta là des fleurs, des fruits et tout ce qu'ils purent imaginer pour en apprendre les noms anglais, et donner en échange les mots applicables de l'île Lou-Tchou.

Quand nous revînmes aux chaloupes, Djirou et deux de ses amis nous parurent en disposition d'aller à bord; en conséquence on les y invita, ce qui le rendit si heureux, qu'il prit un ornement d'ivoire, grossièrement travaillé, en forme de singe, et nous le donna. Le dîner était sur table quand ils arrivèrent à bord; mais nous eûmes le temps, avant de faire descendre mes amis, de dire aux domestiques que ces messieurs allaient dîner avec moi, et de mettre trois couverts de plus pour le moment où nous arriverions dans la chambre. Ils ne s'étaient sans doute point attendus à trouver le dîner ainsi préparé pour eux; car ils en expri-

mèrent leur étonnement, et furent quelque temps à se décider à prendre leur place. Quand les couvre-plats furent enlevés, ils devinrent silencieux, et regardèrent autour d'eux pour savoir comment faire. La soupe leur fut servie, et ils ne bougèrent que quand ils nous virent prendre nos cuillères, dans la manœuvre desquelles ils ne se montraient que très peu gauches. Le couteau et la fourchette leur donnèrent plus de mal; mais ils se mirent tout de bon à chercher à en apprendre l'emploi, et y parvinrent sans difficulté.

Cette conduite convenable de leur part est d'autant plus digne de remarque qu'elle est, en quelque sorte, en parfaite opposition avec celle que nous tînmes dans des circonstances analogues, par exemple, quand pour la première fois nous essayâmes de manger avec leur chrosticks. Il y avait alors en nous une sorte d'embarras moqueur, comme si nous avions pitié de nous-mêmes, qui condescendions à quelques efforts pour apprendre l'usage d'une chose en apparence si peu importante. Leurs tasses en diminutif, et leurs étranges mets excitaient aussi quelquefois notre gaîté : toutefois, nos amis de Lou-Tchou ne commirent jamais ces inconvenances. Cette différence de manières peut venir de ce qu'ils nous regardent comme leurs supé rieurs, *et vice versâ*. Mais, même en admettant cette conviction de notre supériorité, conviction

que nous étions passablement portés à avoir, ce n'est certainement point une excuse.

Djirou et ses amis avaient évidemment compté, dans cette occasion, sur des choses toutes nouvelles, car tous trois ils laissèrent échapper une légère exclamation quand un des couvercles levés leur laissa voir un plat de leurs patates. Ils mangèrent de tout avec beaucoup de sel. Sa finesse et sa blancheur leur plaisaient infiniment. Toutefois une tarte ayant été servie, ils refusèrent tout d'abord d'y toucher sans dire pourquoi; mais on ne les eut pas plus tôt décidés à en goûter, qu'ils s'écrièrent que c'était « masa! masa! » (bon! bon!) Elle était faite avec de la marmelade d'Écosse; et Djirou, en la vantant à ses amis, leur dit qu'elle était « injassa, amassa » (amère, douce), mélange de saveurs qu'ils paraissaient n'avoir jamais goûté jusqu'alors. Ils burent du vin avec nous, mais en nous disant qu'ils craignaient qu'il ne les étourdît; sur ce, nous leur enseignâmes l'usage où nous sommes d'y mettre de l'eau, ce qui était évidemment tout nouveau pour eux: car ils prirent tellement goût au vin ainsi mélangé qu'ils étaient en beau chemin de tomber à leur insu dans l'excès qu'ils redoutaient. Aussitôt que la nappe fut enlevée, ils se levèrent et allèrent promener autour du vaisseau. Comme nous montrions l'intention de les accompagner, ils nous prièrent de garder nos places.

Pendant le dîner, bien que ce fût le premier repas européen qu'ils eussent jamais vu, ces gens, non-seulement étaient sans maladresse, mais même ils adoptaient nos coutumes, celle de boire à la santé l'un de l'autre, avec une telle prestesse que nous nous demandions souvent si leurs usages en ce point ne seraient pas semblables aux nôtres. Quand ils prirent le large dans leurs bateaux nous les priâmes de chanter, ce qu'ils firent en chœur; et à leur manière de chanter, nous conjecturâmes que la chanson avait quelque trait à nous; mais nous ne pûmes pas saisir les paroles.

Le 30 septembre, nous fîmes l'inspection des bâtimens.

1er *octobre*. Comme des relations libres avec les naturels étaient maintenant établies, et que nous ne doutions plus que dans un ou deux jours nous aurions la permission de débarquer le chargement de *l'Alceste*, il devenait nécessaire de s'assurer sans plus de délai si ce port était meilleur que l'ancrage décrit par les naturels qui se trouvait à quelques milles dans le nord. *La Lyra* reçut donc l'ordre de lever l'ancre ce matin au point du jour, afin d'examiner la côte à dix ou douze lieues au nord. Nous nous éloignâmes par un passage étroit entre les récifs, et dans la matinée nous louvoyâmes à la hauteur de Sugar-Loaf-Island. Nous n'y débarquâmes pas, mais nous en passâmes assez près pour

voir qu'elle est richement cultivée dans le bas, et que toutes les maisons sont réunies en villages ombragés, comme à l'ordinaire, par de grands arbres, et il en est ainsi jusqu'à un tiers environ du pic. Comme là était le point le plus éloigné de notre exploration, nous virâmes de bord et côtoyâmes les bords d'une large baie carrée à l'ouest de la grande île. Le vent changeait peu à peu tandis que nous allions, soufflant directement au large de la côte, ce qui nous permit de terminer le circuit de la baie avant la nuit, après quoi nous jetâmes l'ancre à soixante-cinq brasses. Le matin suivant nous reprîmes notre examen des côtes; mais comme le temps était beau, nous guindâmes une petite chaloupe, et nous tînmes le long du rivage, tandis que le brick faisait route à quelques milles de distance. De cette sorte nous longeâmes toute la côte jusqu'à ce que nous fussions tout près de Napakiang sans avoir vu aucun port. Nous essayâmes de débarquer sur plusieurs points; mais partout nous fûmes empêchés par des bancs de corail qui s'étendent le long de la côte à la distance de deux ou trois cents pieds, et qui forment, du moins pour des gens étrangers à ces parages, une barrière impénétrable. Les canots des naturels s'en allaient à force de rames à notre approche, et se jetaient dans le ressac à travers des passages que nous craignions d'approcher Nous revînmes au brick sur

les deux heures, et à trois nous jetâmes l'ancre à notre première station à Napakiang.

Le départ de *la Lyra* avait fait grande sensation à terre. Les chefs étaient venus à bord pour demander au capitaine Maxwell où était le honi-goua[1] (le petit vaisseau). Mais il n'avait pas jugé à propos de les satisfaire autrement qu'en leur répondant qu'ils s'en étaient moqués si long-temps, et qu'ils avaient mis tant d'obstination à lui refuser de débarquer ses caisses et ses ballots, qu'il était obligé de chercher un lieu plus favorable pour y réparer son bâtiment. L'effet de cette réponse fut tel qu'il le désirait. Ils le supplièrent de ne pas quitter Napakiang : ils lui offrirent non-seulement de grands bateaux pour y mettre les provisions, mais ils lui dirent qu'il aurait à terre des magasins pour tout ce qu'il voudrait pendant les réparations à faire au vaisseau. Ils lui accordèrent de plus la permission de débarquer avec ses officiers, et d'aller au sommet de la montagne sans être gardés comme la première fois.

Quand *la Lyra* revint à l'ancre, les chefs se présentèrent à bord en grande anxiété pour savoir ce que nous avions découvert : comme nous n'avions rien à rapporter, il fut peu difficile à nous de garder le secret. Ils m'accompagnèrent à bord de *l'Alceste*, où j'allais pour faire mon rapport au ca-

[1] En anglais honee gua.

pitaine Maxwell; mais le capitaine, ayant remarqué l'avantage qu'il y avait à les tenir dans l'ignorance quant à nos intentions, ne fut nullement communicatif. Ils offrirent alors de lui permetre de débarquer ses gens pour laver leur linge, ce qui avait été refusé en premier lieu. Bref, ils étaient en humeur de tout accorder, pourvu que nous consentissions à rester sur ce point de l'île. Ils ne prétendaient pas nous persuader que c'était par égard pour nous qu'ils agissaient ainsi, et il était facile de voir qu'ils appréhendaient la peine qu'ils auraient à nous traiter autre part qu'à ce lieu même.

Au nombre des argumens qu'ils employèrent pour nous détourner d'aller à l'autre bout de l'île, ils nous dirent que cette partie du pays était habitée par des sauvages. Nous apprîmes aussi, accidentellement, qu'au cas où le vaisseau se rendrait sur d'autres points de l'île, les six chefs devraient nous accompagner, de sorte qu'ils étaient problablement poussés par des considérations toutes personnelles à faire tout leur possible pour nous empêcher de nous éloigner.

Le 3 octobre on permit à l'équipage de *la Lyra* d'aller à terre pour laver son linge, et ils nous divertirent en courant sur le penchant de la montagne. Deux des matelots s'étant mis à chanter près du puits, ils furent entourés de bon nombre d'ha-

bitans qui exprimaient un grand plaisir à les entendre. D'abord la foule était composée de paysans qui écoutaient avec grande attention et n'interrompaient jamais le matelot; mais au bout d'une demi-heure un personnage de quelque rang avec sa suite vint là et les pria de chanter encore plusieurs de leurs chansons. Nous ne pûmes savoir quel était cet homme, un des chefs sans doute, car il y en a quelques-uns qui aiment passionnément notre musique.

Le 5 octobre le capitaine Maxwell vint me trouver au lever du soleil en allant à terre. Les chefs ne nous attendaient pas de si bonne heure, et notre seul compagnon pendant quelque temps fut un vieux paysan qui, de temps à autre, courait en avant pour donner avis de notre arrivée. Deux personnes bien mises vinrent bientôt après, et se joignirent à notre promenade qui d'abord se borna à la plage, et nous mena ensuite dans la campagne. Nos compagnons trouvaient quelquefois des difficultés; mais comme nous n'y faisions pas attention, ils se désistaient bientôt.

Après une marche d'un mille environ nous passâmes près d'un bosquet de jeunes arbres, et nous trouvâmes près d'un village situé au fond d'un vallon très cultivé; les maisons y sont entièrement cachées par les arbres, où le bambou abonde. Ce village est entouré d'une épaisse haie, et cha-

que maison séparée a aussi son enclos. Quelques maisons ont tout près d'elles de jolis berceaux faits d'un léger châssis de bambou couvert d'une infinité de plantes grimpantes. Les champs de riz sont divisés par de petites éminences de terre faites pour retenir l'eau; et le long de chacune de ces éminences, il y a un petit sentier. Toute la vallée a beaucoup de l'aspect d'un paysage de l'Inde. Un grand nombre de paysans, accompagnés de leurs enfans, vinrent à notre rencontre; mais il n'y avait pas de femmes parmi eux. Comme il était évident qu'il leur répugnait de nous voir entrer dans le village, nous passâmes outre.

Dans le cours de notre promenade dans le vallon, nous fûmes attirés par l'aspect d'une chaumière tellement ensevelie dans la verdure qu'elle nous fut totalement cachée jusqu'à ce que nous fussions à quelques pas de la porte. Elle était entourée d'une légère palissade de baguettes séparées les unes des autres d'un pouce, avec une ligne de plantes grimpantes au haut, et tombant des deux côtés. Nous franchîmes une porte d'osier, et nous entrâmes dans les maisons que nous trouvâmes divisées en deux appartemens de huit pieds carrés, outre un petit verandah à une extrémité. Les parquets qui étaient faits de tiges de bambous étaient à six pouces au-dessus du sol, et une natte de paille le couvrait. Les murs avaient cinq pieds de

haut et étaient faits d'une claie très soignée de bambous fendus, au-dessus de laquelle s'élevait un toit pointu et couvert de chaume. Cette chaumière était habitée par un vieillard que nous dérangeâmes en apparence de son déjeuner, car les tasses et les ustensiles à thé étaient disposés sur le parquet. Il nous fit asseoir et nous donna du thé et des pipes. Rien n'était plus propre que le petit appartement où nous étions. D'un côté il y avait un rang de tablettes avec des tasses, des bols et des ustensiles de cuisine; de l'autre pendaient divers instrumens de labourage et de ménage, avec des chapeaux et des vêtemens, le tout propre et bien rangé. Au-dessus était une sorte de grenier fermé avec des pieux de bambous, partant horizontalement du sommet des murs. Là on avait déposé des instrumens de différentes sortes, des filets et des paniers. Le foyer était d'un côté de la chambre, s'enfonçant sous le niveau. Au dehors, entre la maison et la palissade, il y avait un colombier et une basse-cour, et tout auprès du petit verandah nous vîmes deux canots d'une construction ingénieuse et légère. Tout autour de la palissade à l'extérieur, les arbres étaient hauts et épais; et quoique le soleil fût au-dessus des montagnes, la maison était entièrement à l'ombre, excepté au bout, où une petite ouverture laissait pénétrer le soleil dans le verandah. Nous restâmes quelque temps avec

le vieux fermier, essayant de lui exprimer notre admiration pour la simplicité et la beauté de cette chaumière, et alors nous passâmes de l'autre côté de la vallée.

Là nous trouvâmes une route soignée comme l'allée d'un jardin; en la suivant nous passâmes par une succession de beaux bosquets de bambous et d'autres arbres; et enfin, après un beau chemin, nous vînmes à une double rangée de hauts pins mêlés à d'autres arbres dont nous ignorions les noms, de façon à former une promenade où il doit y avoir de l'ombre à toute heure du jour. Nous savions que cette route nous conduirait à la ville, c'est pourquoi nous tournâmes bientôt à droite, et atteignîmes le bosquet d'arbres qui avait servi de limite à notre première promenade du 29 septembre. En ce lieu le capitaine Maxwell ne surprit pas peu les naturels en tuant plusieurs oiseaux au vol; mais on ne put les décider à faire feu, ni à lâcher la détente quand même il n'y avait pas de poudre dans le bassinet.

6 *octobre*. Aujourd'hui, après l'office divin à bord de *l'Alceste*, il y a eu entre le capitaine Maxwell et les cinq chefs une longue conférence à l'issue de laquelle il a été consenti au débarquement des charges de *l'Alceste* pour réparer la voie d'eau.

Pour la première fois ils nous ont parlé sans réserve du roi dont ils avaient jusqu'ici soigneusement

évité, même le nom. Ils nous dirent librement que c'était Sa Majesté qui avait envoyé à bord les provisions et les légumes dont nous étions pourvus tous les jours. Le capitaine Maxwell, qui naturellement avait un grand désir de communiquer avec la cour, déclara qu'il avait l'intention de présenter ses hommages au roi dès qu'on le jugerait convenable. Ils apprirent cela avec une apparente satisfaction, et lui répondirent que son désir serait notifié au roi. Nous ne pouvons deviner ce qui a produit ce changement de conduite. Nous devons seulement supposer que le roi, ayant entendu tant de rapports sur notre compte, a conçu le désir de nous voir. Dans tous les cas il est clair que les instructions du chef ont reçu quelques modifications, autrement ils auraient montré leur réserve habituelle à la mention du roi, et n'auraient point souffert que nous parlassions de le visiter.

A une heure nous allâmes à terre pour voir l'endroit assigné par le chef au dépôt des provisions de *l'Alceste*. C'est un enclos oblong, de soixante pieds sur quarante, entouré par un mur de douze pieds de haut, assez bien bâti avec du corail taillé. On entre par une grande porte, du côté du sud, où s'étendent des promenades, avec des haies taillées, dont les espaces intermédiaires sont disposés en plates-bandes comme nos jardins. Le temple dans lequel nous fûmes traités le jour de notre pre-

mière visite occupe un coin de cet enclos. Il est complétement à l'abri sous un massif d'arbres qui étend aussi son ombre par-dessus le mur. Dans cette partie du jardin qui est directement en face de la porte, à l'extrémité supérieure de la promenade, est un temple plus petit, caché par les branches de plusieurs grands arbres des Banians, et au devant de ce temple, à la distance de dix ou douze pas, se trouve un bâtiment carré, d'une apparence gauche, au-dessus duquel est une terrasse carrée.

Le temple dont je viens de parler est divisé par de légères cloisons en quatre appartemens, et tout à l'entour règne un verandah qui, à l'extérieur, a un rang de piliers de bois travaillé, pour soutenir le toit qui se prolonge considérablement. Le parquet du verandah est à deux pieds du sol, le toit est en pente et couvert en belles tuiles; celles qui forment les gouttières sont ornées de fleurs et de figures en relief. Il y a aussi plusieurs hangars et une écurie qui y communique par des passages couverts. Dans un des appartemens intérieurs à l'extrémité, il y a une petite niche où est un arbrisseau vert planté dans un pot élevé et étroit, au-dessus duquel est une inscription chinoise sur une tablette suspendue au mur. D'un autre côté de la même chambre est le tableau d'un homme qui tire un oiseau des pates d'un chat. L'oiseau semble avoir été pris dans une cage qui est renversée avec deux

autres oiseaux qui battent de l'aile dans l'intérieur. Ce n'est qu'une esquisse, mais elle est exécutée avec verve.

Dans un des appartemens plus retirés, nous trouvâmes trois images dorées, de seize pouces de haut, avec une fleur dans un vase devant eux. Le tour du temple, à l'intérieur est de dix pieds de haut, et toutes les corniches, les piliers, etc., sont également sculptés en fleurs et en figures de différens animaux. Le sol qui l'entoure immédiatement est divisé en quantité de petites plates-bandes plantées en fleurs et en divers arbrisseaux. Sur un piédestal de rocher artificiel, dans une des allées qui touchent au temple, est un vase d'argile d'une forme élégante, plein d'eau, avec une large cuillère de bois nageant à la surface. A une charpente, près d'un des hangars, pend une grosse cloche de trois pieds de haut, d'une forme disgracieuse, qui ressemble à une ruche; ses flancs ont deux pouces d'épaisseur et sont richement ornés : elle a un son d'une beauté rare.

Il fut décidé qu'une partie du grand temple serait à l'usage des malades et de leurs assistans : l'aide-major de *l'Alceste* prit une chambre, et le canonnier, qui devait avoir la garde de tout l'enclos, en prit une aussi. Le petit temple à l'extrémité supérieure, étant un lieu retiré, fut destiné à être l'observatoire de *la Lyra*. Le bâtiment carré au

centre nous parut parfaitement convenir à un magasin. A la porte fut suspendu un avis en anglais et en lou-tchou, portant que personne ne pouvait entrer qu'avec l'autorisation écrite du capitaine Maxwell ou un des officiers.

7 et 8 *octobre*. Nous employâmes ces deux jours à mettre à exécution nos projets. Il était très intéressant de voir les soins que les naturels avaient des malades, qu'ils accompagnèrent durant tout le chemin de la plage au temple : ils les suivaient pour soutenir tour à tour ceux qui avaient à peine la force de marcher. Quand ils furent bien logés, on leur apporta du lait, des œufs, de la volaille et des légumes, et toutes les fois qu'un des malades, tenté par la beauté du paysage, avait l'envie de sortir, plusieurs des habitans étaient prêts à l'accompagner.

La poudre fut débarquée par Holman, le canonnier de la frégate, qui commença l'opération de la faire sécher sur des peaux étendues au soleil autour du magasin. Les vaches et les autres provisions furent aussi mises à terre. Une des vaches vêla cette nuit même, à la surprise de tous et à la grande joie des naturels, qui prirent un grand goût pour le petit veau né parmi eux. M. Mayne, maître de *l'Alceste*, établit son quartier dans le temple, afin d'être à proximité de son observatoire qui était dans le centre du jardin.

Les provisions de toutes sortes, envoyées à terre par *l'Alceste*, produisaient une apparente confusion, et les chefs voyant tant de choses précieuses çà et là, commencèrent à craindre qu'il n'y en eût d'enlevées. Nous supposâmes du moins qu'ils avaient cette appréhension, quand nous vîmes que le mur du temple venait d'être défendu par une sorte de treillis de longs pieux de bambou fichés en terre au pied du mur à l'extérieur, et qui se croisaient à quatre ou cinq pieds au-dessus de la muraille. Cet arrangement, au lieu de rendre ce lieu plus sûr, le rendait plus abordable; mais comme on ne nous consulta pas et que nous ne craignions point de vol, nous les laissâmes faire à leur gré.

Mistriss Loy, la femme de notre maître d'équipage, était la seule femme qui fût entre nous, et comme telle, excita beaucoup d'intérêt dans ce lieu. C'était une personne d'une conduite parfaite, assez proprement vêtue, mais qui n'avait pas grande prétention aux beaux avis. Les habitans, qui du premier abord eurent beaucoup d'attentions pour elle, montraient en toute occasion le désir qu'ils avaient de lui être agréable : ils allèrent jusqu'à dire qu'elle pouvait aller à la ville; mais, ayant consulté son mari qui craignait quelque accident, elle refusa. Cette circonstance nous ayant été communiquée, nous persuadâmes facilement au maître

que nul malheur ne pouvait résulter de sa confiance dans un peuple si doux; mais mistriss Loy ne put s'y décider; et ainsi fut perdue la seule occasion de voir la ville, qui se soit présentée durant tout notre séjour.

La plupart des naturels ont appris un peu d'anglais, de sorte que M. Clifford n'a maintenant plus de peine à trouver des gens qui veuillent l'instruire et corriger sa prononciation. Un de ses maîtres, Yackabi-Oumidjiro [1], ne lui laisse jamais noter un mot qu'il n'ait acquis la véritable prononciation lou-tchou; mais il est, comme le reste, inabordable sur le compte des femmes. Il dit bien qu'il est marié, et donne le nom de ses fils; mais quand on fait allusion à sa femme ou à ses filles, il est mal à son aise et change de conversation. Comme M. Clifford lui dit un jour sérieusement qu'il ne croyait pas qu'il y eût des femmes dans l'île, il s'oublia et dit précipitamment qu'il avait une femme et une fille; mais il se retint bien vite et parla d'autre chose. On lui montrait le portrait d'une dame anglaise, et il le vanta beaucoup, disant en même temps : « Doutchou innago ououco ourung. » (Les femmes de Lou-Tchou ne sont pas si belles.)

[1] En anglais Yackabee Oomidjeero.

§ 3.

SUITE DE L'ÎLE LOU-TCHOU.

La Lyra est envoyée pour explorer l'île Lou-Tchou. Elle découvre le port Melville. Description du port et des villages qui le bordent. Retour à Napakiang. Funérailles d'un marin célébrées suivant le rit lou-tchou. Caractère et conduite de Madera. Dîner donné aux chefs de l'île par le capitaine Maxwell. On voit deux femmes. Une femme de distinction visite la femme du maître. Chirurgien lou-tchou. Visite du prince. Festin qu'il donne. Préparatifs de départ. Chagrin de Madera. Dernière entrevue avec les chefs. Courts détails sur la religion, les mœurs et les coutumes.

Aussitôt l'ancrage de Napakiang bien examiné et une intelligence parfaite établie entre les naturels et nous, il fut résolu qu'une exploration de toute l'île aurait lieu, et *la Lyra* fut chargée de cette commission. Elle fut absente pendant une semaine, et dans cet espace de temps la carte générale de l'île fut dressée.

Le 9 octobre, au point du jour, nous levâmes l'ancre et mîmes à la mer par une passe que les chaloupes avaient découverte; elle était si étroite, que la moindre déviation nous portait sur un rocher. Comme la côte entre Napakiang et Sugar Loof a déjà été examinée, nous tournâmes cette île qui, ayant toujours le même aspect, quel que soit le gisement, et ayant une forme tout-à-fait différente des autres terres de ces passages, est une excellente remarque pour le navigateur. Les naturels la nom-

ment *Igouschkound* ou *Château :* ce nom anglais lui a été donné par le capitaine Broughton.

Après avoir tourné ce pic et fait route vers la côte nord-ouest de la Grande-Lou-Tchou, où il y a une crique profonde, nous observâmes une petite île toute proche du rivage, derrière laquelle nous pensâmes qu'il y avait un abri pour les vaisseaux. La côte étant inconnue, il ne fut pas jugé prudent d'approcher trop avec le brick, et une chaloupe montée par un officier fut détachée pour aller la reconnaître. Il revint à huit heures nous dire qu'il y avait un port dans la grande terre, et dont l'entrée est à l'intérieur de cette petite île; mais que les passes étaient étroites et tournantes, et qu'un examen plus rigoureux était nécessaire avant que le brick s'y risquât.

Le 11 octobre nous fîmes route sur ce point, ayant la précaution d'avoir à l'avant une chaloupe qui sondait la route. Quand nous eûmes à peu près atteint l'entrée, nous jetâmes l'ancre et allâmes dans trois chaloupes examiner le port découvert la veille. Comme il était près de midi quand nous passâmes devant la petite île, nous débarquâmes et prîmes la hauteur du soleil; après quoi nous pénétrâmes dans le port, par un passage difficile d'un quart de mille de longueur, et qui, sur un point, n'avait pas plus de deux cents lieues de large. Puis nous nous trouvâmes dans un bassin

circulaire d'environ un demi-mille de diamètre, dont l'eau était profonde et qui était complétement à l'abri de tous les vents. Sur sa côte occidentale nous vîmes un beau village, tout-à-fait caché dans les arbres, avec une chaîne de hauteurs boisées s'étendant au sud.

La côte orientale était basse et composée de champs salés où çà et là étaient quelques huttes. Au premier coup d'œil ce bassin ne paraissait pas avoir d'autre issue que le passage que nous avions examiné; mais en allant vers le fond de la baie ou au sud, nous trouvâmes qu'elle se joignait, par un étroit canal, à un autre port plus grand encore, et, s'il est possible, plus beau que le premier; car la terre était haute des deux côtés et richement boisée de bas en haut. Nous dirigeant vers ce bassin, qui avait toute l'apparence d'un lac, nous arrivâmes à un autre dégagement qui n'avait pas cent toises de largeur, formé par des rochers qui s'élèvent perpendiculairement de l'eau, à la hauteur de cent pieds. Les deux côtés étant couverts d'arbres qui se rejoignent presque au sommet, le passage au-dessous était frais et délicieux, et l'eau, à l'abri de tout vent, y était aussi unie qu'un miroir. Nous ramâmes pendant quelque temps par différens détours au milieu de cette scène de fées, tout-à-fait sans savoir où nos promenades aboutissaient, quand, après avoir avancé à trois milles,

nous nous trouvâmes dans un vaste lac de plusieurs milles de longueur, semé de nombreux îlots.

La profondeur de l'eau du lac variait de quatre à six brasses; mais dans l'étroit canal qui le joint à la mer, la profondeur est de dix à vingt brasses et est plus considérable dans les parties les plus étroites. Des vaisseaux pourraient être à l'ancre dans quelque partie que ce soit de ce port, et en sûreté pendant la tempête la plus violente; les bords sont si variés et tellement bien disposés, qu'on peut y satisfaire toutes les nécessités du radoub et du carénage. Nous le traversâmes en droite ligne, et allâmes débarquer au sud, au pied d'une chaîne de montagnes boisées qui bornent le lac au sud. Comme nous ne vîmes aucune route, nous résolûmes que nous monterions tout droit la montagne, et une heure environ après avoir grimpé à travers de longues herbes et des buissons, nous arrivâmes au sommet où nous trouvâmes un sentier proprement tracé, avec un fossé de chaque côté et une haie sur le talus, formé par la terre tirée du fossé : ce sentier ne ressemblait pas mal à nos petites ruelles de campagne. Sans savoir où ce sentier nous conduirait, nous le suivîmes dans l'espoir de rencontrer quelqu'un; mais nous fûmes désappointés. Cet endroit doit cependant être fréquenté quelquefois, car nous remarquâmes nom-

bre de petits sentiers pareils à celui-ci et qui menaient à droite et à gauche.

Les arbres qui couvrent cette chaîne sont bas et peu beaux, le sapin est le plus commun; mais nous ne savions pas le nom des autres arbres. Après une marche d'environ un mille, nous trouvâmes que notre sentier tournait brusquement vers le bas de la montagne, et paraissait conduire à un grand village situé à quelque distance. Cette route était si perpendiculaire, qu'on ne pouvait s'y tenir qu'avec beaucoup de peine. Au bas de la montagne était une petite chaumière, composée de deux parties, faite de claies de bambous jointes par un léger toit à claire-voie, de bambous également, couvert d'une plante rampante à larges feuilles, au point de tenir complétement à l'abri du soleil.

La chaumière était enveloppée de plantes grimpantes, et entourée, à deux ou trois pieds de distance, de la palissade ordinaire de rotins. Une des parties de la maison était occupée par des chèvres; l'autre, qui était sombre, semblait appartenir aux habitans qui avaient déserté à notre approche. Un petit trou dans le mur était la seule voie ouverte à la lumière et à l'air, aussi bien qu'à la fumée; de sorte que tout était enfumé et sale. D'un côté étaient suspendus deux javelots, qu'on nous dit, plus tard, être destinés à frapper le poisson.

Quand nous revînmes à nos chaloupes, nous les

trouvâmes entourées d'une troupe de naturels, plus petits de taille que ceux de Napakiang, et qui montraient moins de curiosité. Il est probable que leur surprise à notre soudaine apparition ne s'était pas encore assez calmée pour leur permettre de satisfaire en détail leur curiosité. Ils nous observaient avec attention pendant qu'on chargeait un fusil, et quand on le dirigea au-dessus de leurs têtes, ils semblaient bien s'attendre à quelque événement; mais comme ils ne s'éloignaient pas de nous, il est presque certain qu'ils ignoraient ce qui allait arriver. Quand le coup partit, ils tombèrent tous comme s'ils étaient atteints; mais ils se relevèrent vite, et regardant à leur droite et à leur gauche, ils se livrèrent à un rire timide. On donna une cartouche à un homme, qui faillit se faire sauter en la mettant près de sa pipe allumée. L'officier de la chaloupe nous apprit qu'un habitant était venu à lui et lui avait offert son cheval pour le monter. A cet effet, il était descendu; mais le cheval effrayé ne voulut jamais souffrir que l'officier prît la place de son maître. Nous avons vu cette personne à cheval quand nous étions au haut de la montagne; elle nous avait appelés à plusieurs reprises, probablement pour nous faire la même offre; mais nous avions cru que son intention était de nous déterminer à aller plus loin, et nous n'y avions fait aucune attention.

Pendant ce temps, M. Clifford, indisposé, et ne s'étant pas senti de force à grimper avec nous, avait poussé, dans une des chaloupes, vers un grand village sur la côte est du lac. Il fut accosté par un grand nombre de naturels dont les habits et l'air étaient inférieurs à ce qu'il avait été habitué à voir à Napakiang. Il leur demanda en lou-tchou de l'eau, et ils la lui donnèrent de très bonne grâce; mais ils montraient peu de curiosité, et cette troupe qui le suivait pas à pas semblait n'avoir d'autre objet que de prévenir le trouble. Ils ne s'opposèrent nullement à son entrée dans le village où il vit une ferme complète.

La maison principale était fermée, mais l'accès dans les bâtimens était libre. Dans l'écurie, il trouva deux jolis petits chevaux bais : il y avait aussi un toit à porcs bien garni et une cabane pour la volaille. Dans un coin était un moulin à battre le grain, consistant en un cylindre de bois solide à rainures, s'adaptant parfaitement dans un cylindre creux dont les côtés étaient à rainures aussi : près de là, il y avait un moulin à main et plusieurs paniers de coton.

Dans une autre partie de la cour était un grenier élevé sur des poteaux, à environ six pieds de terre, et dans cet espace des bûches de bois étaient entassées. Dans un autre endroit, sous un arbre du village, il vit l'enclume d'un forgeron fixée sur un

billot; la forge était de maçonnerie avec un trou à air, mais les soufflets n'y étaient pas.

Au centre du village s'élevait un bâtiment pareil à un temple, entouré d'un mur de pierre. Il était rempli de vases élégans, de formes et de grandeurs différentes, disposés en rangées serrées sur le parquet : le verandah qui régnait autour du bâtiment était couvert de vases aussi. D'après le rapport des naturels, les restes des morts sont déposés dans ces jarres. Autour de ce bâtiment, des perches de bambou étaient placées de manière à s'appuyer au toit de chaume, et à des coches qui y étaient taillées étaient suspendus des bouquets de fleurs, les unes fraîches, les autres fanées, venant probablement des offrandes funéraires; mais M. Clifford ne put obtenir une certitude sur ce point. La forme élégante des vases et le goût avec lequel ils étaient rangés, et les fleurs suspendues à l'entour, donnaient à ce cimetière un air de gaîté que nous sommes portés à regarder comme peu convenable à la demeure des morts.

Ce village, qui est à l'entrée d'une baie, est abrité du vent par une rangée d'arbres qui le sépare de la plage, et par derrière une chaîne de montagnes le protége. Une large route est entre le village et le lac. Des arbres sont plantés parmi les maisons, de manière à les cacher presque entièrement. Au milieu du village, près du cimetière, est

une place où il y a plusieurs greniers comme celui qui a été décrit. Les murs sont de claies de rotin, et dépassent la partie inférieure.

M. Clifford essaya en vain de voir le chef du village; mais il n'y avait là personne de cette qualité, ou bien il était absent. Les habitans lui désignèrent comme chef un homme à cheval, qui se rendait à un autre village : cet homme était probablement le même que celui qui avait offert son cheval à M. Hall, l'officier du bord. M. Clifford monta sur les hauteurs qui bornaient le village et descendit dans la vallée de l'autre côté, qu'il trouva parfaitement cultivée.

Des points élevés où nous étions placés nous vîmes que cette large étendue d'eau, que nous avions d'abord prise pour un lac, communique au nord-est avec la mer, aussi bien que par l'étroite passe par laquelle nous étions venus, mais nous n'avions pas le temps de l'examiner. En revenant par le détroit, nous allâmes visiter quelques-uns des petits villages situés sur la rive orientale. Dans un de ces villages, les habitans ayant en tête un homme qui paraissait supérieur aux autres, vinrent vers la chaloupe et restèrent immobiles pendant quelques minutes à la distance de cinquante pas environ; après quoi, ayant acquis de la confiance, ils s'avancèrent toujours, le vieillard en tête, portant une branche verte à la main. Il ne voulut pas ap-

procher néanmoins, jusqu'à ce qu'il y fût invité en lou-tchou par M. Clifford. Alors il vint tout près de la chaloupe et présenta sa branche, en retour de laquelle nous lui en donnâmes une autre que nous venions de prendre à un arbre. Après cet échange, fait de part et d'autre avec le même cérémonial, ils nous quittèrent pour aller examiner la chaloupe, qui était toujours un objet d'un grand intérêt pour des pêcheurs.

A notre entrée dans le village nous fûmes reçus par un homme qui en paraissait le principal personnage : il était très poli; il nous fit voir le pays et nous conduisit à son jardin, où il avait quelques cannes à sucre qui poussaient. Comme il vit que nous les admirions, il ordonna qu'une de ces cannes fût arrachée avec la racine, et nous l'offrit. Nous lui donnâmes alors quelques boutons que nous prîmes à nos vestes et dont il fut très content. La pluie étant venue à tomber pendant que nous étions dans le jardin, il nous fit passer dans sa maison, laquelle étant de claies de roseaux, ressemblait à un grand panier. De grossières peintures et des figures de bois sculptées étaient suspendues aux murs, avec quelques inscriptions en caractères chinois.

De retour au port le plus bas de tous, nous allâmes au grand village dont il a été parlé, et qui est certainement le plus beau de tous ceux que nous ayons vus dans cette île. Les rues sont régu-

lières et bien nettoyées. Chaque maison a un joli mur de roseaux, et une espèce d'écran devant la porte. Le plantain et les autres arbres croissent si épais dans l'intérieur de la palissade qu'ils ombragent entièrement la maison. Près de la plage, il y avait plusieurs grandes maisons, où nombre de gens étaient à écrire. Comme nous allâmes à eux, ils nous firent servir du thé et des gâteaux, et ensuite nous laissèrent parcourir le village en liberté. Ils étaient curieux de savoir si le brick viendrait dans le port, et, s'il en était ainsi, combien de temps nous comptions rester. Ils n'exprimèrent ni regret ni plaisir quand nous leur apprîmes que nous n'y entrerions pas. En face du village, et parallèlement à la grève, s'étend une avenue de trente pieds de largeur, formée par deux rangs de grands arbres dont les branches se joignent en berceaux et tiennent la promenade à l'abri du soleil. C'est là que sont placés des bancs de bois, et à quelques endroits des siéges de pierre sont fixés près des arbres. Ce lieu, qui a un quart de mille environ, sert sans doute de promenade publique.

Une chaîne de hauteurs d'une forme semi-circulaire embrasse le village et limite son étendue : sur plusieurs points elle est à pic; mais à l'endroit où l'extrémité nord joint le port, il y a une roche d'environ quatre-vingts pieds de haut qui surplombe et dépasse de beaucoup sa base. A huit

ou dix pas du sol, sur cette surface inclinée, une longue galerie horizontale a été creusée dans le roc et communique avec quantité de petites excavations carrées, pratiquées plus profondément encore dans le roc, pour recevoir les vases qui contiennent les ossemens des morts.

Les arbres et les plantes grimpantes qui bordaient le précipice pendaient assez pour se joindre au sommet des arbres qui croissaient au-dessous, et ainsi formaient un rideau qui tenait la galerie dans une ombre profonde. Là, tout étant parfaitement calme, ce lieu était solennel et imposant. Nous y fûmes pris à l'improviste, car rien, dans son apparence extérieure, n'indiquait la destination de cet endroit. Nous avions découvert une ouverture dans les arbres et le taillis, et, résolus à voir où elle nous mènerait, nous avions pénétré dans le bosquet par un sentier tournant. Les rians paysages que nous avions vus, et les divers amusemens de la journée, nous avaient mis en bonne humeur; mais l'obscurité inattendue et solennelle de la scène où nous nous trouvâmes subitement eut un effet instantané, et comprima la gaîté de toute notre compagnie.

On appelle ce village *Ounting* [1], et c'est à coup sûr le même que celui auquel faisaient allusion les

[1] En anglais Oonting.

chefs, et que nous avions d'abord écrit Wintching et Ountching.

Cet excellent port, découvert par nous, a été nommé *port Melville*, en honneur du vicomte Melville, premier lord de l'amirauté.

Il était tout-à-fait nuit quand nous arrivâmes au brick. Comme les vagues étaient très fortes, nous ne perdîmes pas de temps pour lever l'ancre; mais avant que nous ne fussions parvenus à prendre le large, le vent changea tout à coup, et le ciel, qui avait été beau jusque-là, devint si noir et si orageux que nous perdîmes presque la vue du rivage. Notre situation était maintenant très critique, car nous en savions de la côte justement assez pour en connaître le danger extrême : nous eûmes beaucoup à lutter; mais au bout de deux heures, un changement de vent nous sauva.

Le 12 octobre le vent nous força à nous tenir au large de la côte, et le 13 nous déterminâmes la position de cinq îles au nord du port Melville.

Le 14 octobre, nous explorâmes toute la côte orientale de la grande île. Les côtes nord et nord-est sont hautes et sans culture. A peu près au milieu, du côté où nous nous trouvions, il y a une crique profonde sur la côte, et le vent nous permettant de mettre à la voile, nous avançâmes. De cette baie à la pointe sud de l'île, la côte a une ceinture de bancs de corail, à la distance de dix

et quinze milles du rivage, et par conséquent un vaisseau ne peut en approcher sans qu'il ne coure un grand danger. L'extrémité sud est comparativement dégagée de corail, c'est pourquoi nous ancrâmes au large de cette pointe, nous proposant de descendre à terre le jour suivant pour en déterminer la position. Nous éprouvâmes que les câbles de fer sont d'un grand usage quand on est à l'ancre parmi des bancs de corail.

Le 15 octobre le vent était fort toute la nuit; mais dans la matinée, il s'est calmé assez pour nous permettre de descendre. Nous avons déterminé la latitude de l'extrémité de la pointe sud avec précision, et toutes les circonstances étant favorables, nous avons fait plusieurs autres observations.

Nous étions à peine à terre que les naturels commencèrent à s'assembler en groupe sur le haut des rochers, et bientôt ils descendirent vers nous portant la plupart de longues perches dans leurs mains : nous avions une expérience suffisante de leur caractère inoffensif pour n'avoir aucune appréhension; autrement leur apparence aurait eu quelque chose de formidable. Il ne se trouvait parmi eux aucune personne de distinction; ils étaient communicatifs et pleins de curiosité : cette différence de manières entre eux et les habitans des rivages du port Melville peut venir de ce que ces gens avaient appris quelque chose sur notre

compte par des rapports venus de Napakiang, qui n'est pas à plus de dix milles. Il était naturel que nous fussions devenus un sujet de conversation, et que ce que l'on dirait de nous fût favorable et de nature à exciter la curiosité plutôt que la crainte. La plupart de ces gens avaient des javelots à poisson tatoués sur les bras en forme de trident, dont les dents étaient grossièrement faites. Quand cet emblème est dessiné sur le bras droit, on le nomme *oudimau* [1]; quand c'est sur le bras gauche, on l'appelle *touga* [2]. C'est le seul exemple que nous ayons rencontré de cet usage dans ces pays. Notre curiosité fut excitée par la vue de ces javelots, qui nous rappelèrent que nous n'avions aperçu aucun instrument de guerre dans cette île; mais les habitans les appelaient invariablement *io-stitchi* [3] (javelots à poisson). Quelques-uns des plus grands d'entre ces hommes furent mesurés, mais aucun d'eux ne dépassait cinq pieds six pouces. Toutefois, ils ont les membres forts et sont bien proportionnés : un d'eux avait au doigt une bague, et c'est le seul cas où nous ayons vu un ornement quelconque porté par les habitans de Lou-Tchou. L'annulaire s'appelle en langue lou-tchou *ibi-ganni* [4],

[1] En anglais oodimaw.
[2] En anglais tooga.
[3] En anglais ieeo steeshee.
[4] En anglais eebee gannee.

le doigt de l'anneau, et on peut conclure de ceci que des anneaux sont portés habituellement, sans doute par les femmes. La côte est formée de rochers de soixante-dix à quatre-vingts pieds de haut, où les flots ont creusé beaucoup de grottes; les mares d'eau qui restent après la marée sont pleines de beaux poissons d'une grande variété de couleurs.

Le 16 octobre, dans la matinée, nous levâmes l'ancre et gouvernâmes à l'ouest, au milieu du groupe d'îles nommé *Amakirrima* par les naturels. Une de ces îles, au premier coup d'œil, semble de nature à fournir un port à des vaisseaux; mais des chaloupes envoyées pour l'explorer rapportèrent qu'il n'était bon que pour de petits bâtimens, car il est encombré de corail. Sur notre chemin, en droite ligne de la pointe sud de la grande île aux Amakirrima, nous passâmes près d'un banc de corail exactement circulaire, d'un demi-mille de diamètre. Il est juste à fleur d'eau à demi-marée montante, de sorte que dans le beau temps la mer n'y brise sur aucun point. Comme il est à plus de sept milles de toute terre, et directement sur le passage qui va vers Napakiang, il est extrêmement dangereux, et on doit se garder de l'approcher de nuit quand on ne connaît pas ces parages.

Nous trouvons, de retour à Napakiang, les choses à peu près dans le même état que quand nous en

sommes partis. La meilleure intelligence semble exister entre le capitaine Maxwell et les chefs. Chacun a la faculté d'aller où il lui plaît et d'agir à son gré. La frégate a été abondamment munie de provisions et de végétaux. Les malades à terre sont promptement rendus à la santé par les soins des naturels, qui prennent à eux un intérêt particulier.

Un jeune homme appartenant à *l'Alceste* était mort durant notre absence. Quand les naturels furent instruits de cette circonstance, ils demandèrent la permission de faire la fosse, et supplièrent le capitaine Maxwell de désigner un endroit convenable. Le capitaine Maxwell dit que nulle place ne pouvait mieux convenir que le bosquet d'arbres auprès du temple, lieu déjà consacré par beaucoup de tombeaux lou-tchou.

Le jour suivant le corps fut porté au tombeau avec toutes les formalités d'usage en pareilles occasions, le capitaine, suivant l'usage, marchant le dernier avec les officiers et l'équipage devant lui. La politesse naturelle des habitans ne se montra jamais mieux que dans cette circonstance; car voyant que ceux qui étaient du rang le plus élevé marchaient en arrière, ils en conclurent que leur place devait être en tête. Ils se mirent en conséquence en tête du cortége, et gardèrent pendant toute la cérémonie le plus profond silence. Ils

étaient tous vêtus de blanc, ce qui nous fait présumer que cette couleur est leur deuil.

Le jour suivant les naturels demandèrent la permission d'élever un tombeau sur la fosse. On y consentit; et quand ils eurent achevé, ils firent sur ce tombeau leurs cérémonies funèbres qui consistaient à sacrifier un gros cochon et à brûler une grande quantité de liqueurs. Djirou officia en cette occasion; et quand tout fut achevé, ils portèrent le cochon aux malades dans l'hôpital.

Les chefs donnèrent aussi des ordres pour qu'une petite pierre carrée fût préparée pour y inscrire une épitaphe; et M. Tayler, l'aumônier de *l'Alceste*, l'ayant tracée sur la pierre, les naturels la gravèrent très proprement. L'épitaphe, après la mention du nom et de l'âge du défunt, exposait en peu de mots que lui et ses compagnons, montant *l'Alceste* et la *Lyra*, vaisseaux de sa majesté le roi d'Angleterre, avaient été bien accueillis par les habitans de l'île. Quand nous communiquâmes aux chefs le contenu de cette inscription, ils témoignèrent beaucoup de gratitude de ce que nous nous montrions reconnaissans de leurs attentions.

Le 18 octobre nos amis exprimèrent beaucoup de plaisir en nous revoyant, et surtout Djirou qui paraît prendre grand intérêt à ce qui nous touche. Il nous conduisit à la tombe du matelot, où nous fûmes joints par Oukouma, Djima et quelques au-

tres qui témoignèrent avec simplicité le chagrin que leur avait causé la mort prématurée de cet homme. Je trouvai mes gens qui étaient descendus à terre, avant notre départ pour notre exploration, bien rétablis et très reconnaissans des bonnes manières des habitans. On leur avait apporté chaque jour du lait, des œufs, de la viande et des légumes; et toutes les fois qu'ils se sentaient disposés à sortir, ils étaient accompagnés par un ou deux des naturels qui les prenaient par le bras quand ils arrivaient sur quelque terrain inégal, et les portaient souvent en quelque sorte sur le côté escarpé de la montagne qui était derrière l'hôpital, jusqu'à un endroit très herbeux au sommet, où des naturels leur allumaient des pipes. Bref, je suppose que des matelots ne furent jamais si caressés que ceux-là.

Les chefs avaient grande envie de savoir ce que nous avions fait pendant notre absence d'une semaine. De crainte de les voir mécontens, s'ils savaient que nous avions procédé à un examen régulier de toute l'île, nous répondîmes que nous avions été à la recherche du port dont ils nous avaient parlé. Ils nous nommèrent alors, sur-le-champ, le village d'Ounting, et nous demandèrent ce que nous en pensions. Mais ils devinèrent que nous avions fait le tour de l'île, et nous voyant revenir par le sud, quand nous avions fait voile

vert le nord. Ils nous dirent à plusieurs reprises que l'île était très petite, paraissant ainsi chercher avec soin à la déprécier. Il est bien entendu que nous répondîmes qu'elle était très grande et très belle.

Madéra a fait de grands progrès en anglais, et son caractère s'est en même temps tout-à-fait développé. Il est entièrement à son aise dans notre compagnie, et semble prendre le plus grand intérêt à tout ce qui nous appartient; mais son ardent désir de questionner sur tous les sujets le met quelquefois dans un très grand embarras. S'il observe la facilité avec laquelle nous faisons certaines choses, son esprit entreprenant lui suggère la possibilité de nous imiter; mais quand il s'aperçoit par combien de différens degrés il faut passer pour acquérir le savoir qu'il admire, il manifeste vivement son désespoir. Il nous prie quelquefois de lui lire tout haut de l'anglais, qu'il écoute toujours avec la plus profonde attention. Un jour, à terre, il me vit avec un livre à la main; il me pria de m'asseoir sous les arbres et de lire. Djirou était le seul chef présent, mais il était accompagné de plusieurs paysans qui étaient tous couchés sur l'herbe, et écoutaient avec une attention toute naturelle. Chacun montrait du contentement, excepté Madéra qui n'était possédé que du désir de lire de même. L'empressement avec lequel il s'informait

de tout nous porta souvent à penser que le gouvernement l'avait chargé de prendre des renseignemens sur ces objets, et, à coup sûr, on n'aurait pu faire choix d'une personne plus convenable. Il prenait si facilement le ton de chaque classe, qu'il devint le favori de tout le monde, et chacun éprouvait du plaisir à lui rendre service.

Djirou est estimé sous un autre rapport : il est toujours de bonne humeur et obligeant, il n'est pas non plus sans curiosité; mais il est moins intelligent, et n'a rien du feu et de l'enthousiasme de Madéra. Nous avons tous une excellente opinion de Djirou, et lui pressons cordialement la main quand nous le rencontrons; mais Madéra est admiré et respecté, autant qu'estimé, et on recherche sa société pour lui-même.

Madéra a vingt-huit ans environ; il est svelte et très actif. Ses dents supérieures dépassent sur le devant les dents de dessous, ce qui donne à sa figure une expression remarquable, mais non désagréable à voir. Il est toujours gai, et souvent vif et folâtre; mais son bon sens le retient sans cesse dans les bornes de ce qui est convenable. Quand l'étiquette lui prescrit la gravité, nul n'est aussi inébranlablement sérieux que Madéra; mais dès que l'instant de la gaîté arrive, il est le plus gai de tous. Son tact est tel dans ces occasions, qu'il saisit non-seulement le ton de ceux avec qui il se

trouve, mais qu'il semble réellement penser et sentir comme eux.

Son esprit entreprenant et la souplesse de ses talens l'ont poussé à nombre d'essais en tout genre; toutefois ses succès dans l'étude de la langue anglaise sont très remarquables. Environ un mois après notre arrivée, on lui demandait ce qu'était devenu son camarade Anya, qui étudiait en même temps que lui; il répondait: « Anya, lui mère, malade : lui aller, lui mère maison. » Et quand on lui demandait s'il reviendrait, il disait: « Deux, trois jours espace, lui mère pas malade : lui venir vaisseau. » Avec cette supériorité d'intelligence, il est d'une modestie très naturelle, et ne paraît jamais s'apercevoir qu'il est au-dessus de ses compagnons. Nous fûmes long-temps à ignorer, à peu près, quel était réellement son rang; car il se tenait d'abord à l'écart, de sorte que les gardes-marine le connaissaient bien avant que les officiers n'en eussent entendu parler. Il arriva à nous par degrés, et bien qu'il portât l'habit des habitans distingués de la classe ordinaire, ses manières appartenaient évidemment à un plus haut rang; mais il ne se mêlait jamais aux chefs, et dédaignait de montrer quelque prétention à être leur égal. Néanmoins, il se présentait des circonstances qui prouvaient son autorité, et trahissaient ainsi son secret. Un matin il s'éleva une difficulté, à propos de quel-

ques provisions que les chefs avaient pris l'engagement de nous procurer, mais qu'ils avaient oubliée d'envoyer à bord. Dès que Madéra fut informé de cette circonstance, il alla au capitaine Maxwell et se chargea d'arranger l'affaire à sa satisfaction, en nous priant de nous adresser à lui si quelque difficulté survenait à l'avenir. Quel que soit le rang de Madéra dans la société dont il est membre, il est très curieux de découvrir, dans un pays si différent du nôtre, cette politesse, cette abnégation et cette gracieuseté de conduite, que l'expérience des nations civilisées reconnaît pour être la forme la plus agréable et la plus avantageuse des relations sociales.

Pendant notre absence, plusieurs corps-de-garde ont été élevés sur les hauteurs qui entourent l'ancrage : ce sont tout simplement des toits de roseaux couverts de chaume, sous lesquels restent nuit et jour trois ou quatre des naturels, pour être prêts à accompagner toute personne quelle qu'elle soit qui viendrait à débarquer. Ils ont aussi construit un long auvent avec un parquet de bambous fendus. Dans cet endroit, qui domine précisément le lieu du débarquement, les chefs s'assemblent ordinairement le matin. Ils invitent tous ceux qui passent à prendre le thé et à fumer, ce qui est très commode quand les chaloupes ne sont pas prêtes à nous recevoir. Chacun des chefs est ac-

compagné d'un garçon, ordinairement son fils, dont le soin est de porter une petite boîte carrée où il y a plusieurs tiroirs divisés en compartimens, remplis de riz, d'œufs coupés en tranches, de petits carrés de porc fumé, des gâteaux et du poisson dans un coin; il se trouve un petit pot de sacki, en métal, avec des tasses et des chop-steaks. Au moyen de cette précaution, ils peuvent dîner par tout et quand il leur plaît. Ils nous invitent souvent à dîner avec eux, et si nous acceptons, ils prient généralement ceux des autres chefs qu'ils rencontrent de joindre leurs dîners, et de se mettre de la partie. La place choisie ordinairement pour ces piques-niques est un lieu frais sous les arbres, et où l'on étend un tapis sur l'herbe. Là, tout étant servi en grand ordre, la société se place en cercle, et se sépare rarement avant que le sacki soit épuisé.

Un artiste de l'île a apporté à bord au capitaine Maxwell un dessin de *l'Alceste*. Il a environ deux pieds sur un et demi, et est, à bien prendre, une composition très curieuse, dans laquelle la perspective et les proportions sont singulièrement dédaignées. Le capitaine et les officiers sont en grand uniforme, et les cordages et les mâts sont chargés de matelots. Toutefois, malgré cette extravagance, ce dessin a un vrai mérite; il est exécuté avec une grande netteté et il a assez de vérité pour prouver qu'il a été fait sur place et d'après nature.

Une discussion s'est élevée entre John, interprète, et les chefs qui avaient, à ce qu'il paraît, positivement promis au capitaine Maxwell un cheval pour qu'il le montât. Comme ils n'ont pas tenu leur parole, John déclare qu'il ne veut rien avoir à dire à des gens qui ne parlent pas de bonne foi. Ils lui ont pourtant promis qu'un cheval sera tenu prêt, et en attendant une provision fraîche de bœuf et de légumes a été envoyée aux deux vaisseaux, ce qui a un peu calmé John. Nous avons souvent eu occasion de nous affliger de n'être pas accompagnés d'une des personnes attachées à la factorerie qui connaissent la langue chinoise; car quoiqu'il soit très bon d'avoir John pour interprète, à défaut d'autre, il nous paraît probable qu'il n'est pas très délicat dans ses requêtes, et qu'il fait usage d'argumens et d'expressions peu convenables à notre caractère et contraires à nos instructions.

Le 19 octobre, dans la matinée, le capitaine Maxwell alla à terre et y trouva un petit bidet sellé, et deux chefs à cheval aussi. Ils firent des objections à une promenade dans la campagne, prétendant que les routes étaient raboteuses, de sorte que sa promenade fut, pour le présent, bornée au rivage. La selle est de bois et si inégale qu'elle est fort déplaisante. On a l'intention d'en faire, pour l'avenir, une de couvertures et de nattes. A l'épe-

ron est attachée une boîte assez grande pour recevoir tout le pied.

Aujourd'hui le capitaine Maxwell a donné à dîner aux chefs Oukouma, Chayoun, Issatcha-Sandou, Djima et Issatcha-Hackiboucou : Djirou était aussi invité, mais il n'est pas venu. Comme il est le plus jeune, on l'a sans doute laissé pour garder le rivage et les magasins. Madéra faisait aussi partie de la société, quoiqu'il n'eût pas été d'abord compris dans l'invitation. Comme il n'avait jamais montré aucune intention à être l'égal des chefs, on n'avait pas jugé à propos de l'engager avec eux : mais Madéra, qui savait sans doute qu'il serait bien reçu, se plaça dans le chemin du capitaine, à l'heure du dîner, et après quelques instances, il se décida à rester.

Le dîner fut servi avec autant de somptuosité que possible. Oukouma était assis à la droite du capitaine Maxwell, et Chayoun à sa gauche. Je pris place derrière le premier, et M. Clifford près de l'autre. Puis venaient les deux chefs immédiatement inférieurs en rang, et près d'eux, deux officiers du vaisseau. Le premier lieutenant, M. Hickonan, était au bout de la table, avec Hackiboucou d'un côté, et de l'autre Madéra. Ils étaient tous très bien disposés, et ils burent et mangèrent à leur aise; et bien qu'ils se plaignissent de la taille des verres et de la force du vin, ils goûtèrent à tout, du punch au

champagne. La pétulance de ce dernier vin les surprit, au point d'en jeter deux dans un état de trouble pour quelque temps. La seule chose qu'ils refusèrent ce fut le fromage, probablement parce qu'il est fait de lait, aliment dont ils ne goûtent jamais. L'interprète n'étant pas là, la conversation se fit au moyen de M. Clifford et de Madéra, et aussi par signes. Intelligiblement ou non, tout le monde parlait. Madéra a souvent dîné à bord avec nous et est entièrement au fait de nos usages. Dans cette occasion, il prit grand soin des chefs au bout de la table qu'il occupait, parlant tantôt dans une langue, tantôt dans l'autre. Quand ils virent au dessert venir les flacons de vin, que l'on rangea sur une ligne, ils s'écrièrent tous avec étonnement: « Mou iyrou nou sacki » (six couleurs de vin !) Mais les confitures et les sucreries leur plurent beaucoup.

Après une séance d'une heure et demie à la suite du dîner, et quand ils eurent bu assez bien, ils se levèrent pour partir. Mais on ne leur permit point d'agir ainsi, et on leur apprit que la coutume anglaise était de rester beaucoup plus longtemps. Ils représentèrent que le soleil était couché, et qu'ils ne pourraient jamais trouver le chemin du rivage, et se noieraient en le cherchant. Cette difficulté, qui les alarmait, fut aisément écartée par la promesse que nous leur fîmes de leur donner le

large, et ils se rassurèrent. Alors on porta la santé du prince régent, toute la compagnie étant debout avec respect. Ce toast fut suivi de la santé du roi lou-tchou, et l'on but avec la même cérémonie. Après le second toast, les chefs s'entretinrent pendant cinq minutes d'un bout de la table à l'autre, et se levèrent ensuite pour proposer la santé du capitaine Maxwell, et Madéra exprima quels étaient leurs vœux. Quand ils eurent achevé, le capitaine Maxwell proposa de boire à Oukouma et aux autres chefs; mais comme ils nous voyaient debout pour leur rendre un compliment que leur modestie repoussait, ils se levèrent aussi et il fallut beaucoup d'instances pour les faire consentir à rester assis quand nous ne l'étions pas.

Ces quatre rasades rendirent la société très gaie et il fut alors déclaré aux convives que toutes les formalités d'usage étant remplies, ils pouvaient boire tant qu'il leur conviendrait et se passer la bouteille, permission dont quelques-uns profitèrent. Ils allumèrent leurs pipes, rirent, plaisantèrent et semblaient si heureux que tout le monde convint que nulle part la convivialité n'est mieux comprise qu'à Lou-Tchou. Après cela, et sur notre demande, ils jouèrent à plusieurs jeux dont nous avions entendu parler. L'objet de ces jeux était de boire, et l'enjeu était toujours une tasse de vin. Afin que ces jeux fussent entièrement dans leur carac-

tère local, quelques-unes de leurs petites tasses furent mises sur la table. Un d'entre eux tient le tuyau de sa pipe entre la paume de ses deux mains, de sorte que la pipe roule quand ses mains remuent, et il doit la tenir ainsi au-dessus de sa tête, de façon à ne rien voir. Après l'avoir tournée pendant un peu de temps, il s'arrête tout à coup, et la personne vers qui est dirigé le fourneau de la pipe a une tasse de vin à boire. Ils jouèrent aussi un jeu chinois. Une personne tient au-dessus de sa tête sa main bien fermée et la descend alors vivement devant lui avec un certain nombre de doigts étendus : son adversaire dit alors à voix haute combien il y en a; et s'il a deviné juste, il a une tasse de vin à boire.

Ces jeux et quelques autres produisirent une très bruyante gaîté, et il fut enfin proposé par un d'eux de sortir pour voir les matelots qui dansaient sur le pont. Avant de quitter la chambre, ils nous donnèrent autour de la table le spectacle d'une danse lou-tchou.

Madéra se plaça en tête devant Oukouma, tandis que les autres se mettaient en ligne derrière lui. Il commença par une chanson dont l'air était assez joli, et, à peu près au même moment, il commença la danse, qui consistait principalement à se jeter le corps dans diverses postures et à s'enlacer les mains à l'entour; tantôt elles étaient appliquées

l'une contre l'autre, tantôt séparées, mais elles étaient plutôt jointes. Les mouvemens du corps et des mains étaient réguliers et onduleux. La tête s'inclinait mollement d'un côté à l'autre, de façon à toucher en quelque sorte les épaules. Les pieds avaient un léger mouvement confus, et quelquefois un pas long et traînant qui revenait tout aussitôt en place. La perfection de la danse paraissait consister dans l'usage convenable des mains et du corps. Les paroles de la chanson à danser étaient : « Safa, sangkouma, sangkoumi ah! Sangkoumi! ah Kadi youchi daw! » Quand ils arrivaient au dernier mot, ils se joignaient pour répéter en chœur en claquant des mains. Quoique Madéra fût le chef de la danse et du chant, plusieurs autres se réunissaient à lui pour chanter, et toute la société redisait plusieurs fois les dernières paroles. Ils firent de cette façon plusieurs fois le tour de la table. Madéra avait une tournure gracieuse, et sa danse, quoique fantastique, avait vraiment de l'élégance. Il chantait aussi avec goût. Les autres dansaient lourdement, quoique parfaitement en mesure, et prenaient cordialement part au chorus.

Le vaisseau était illuminé et les matelots dansaient sur le pont. Les chefs furent très réjouis de voir cette scène qui était assez animée. Après avoir regardé pendant quelques minutes la danse des matelots, Madéra se jeta au milieu d'eux, en prit

un par les épaules, le fit sortir de la danse, puis se plaça et dansa le branle avec les matelots dans le même genre qu'eux, et en faisant les mêmes pas. Les autres danses furent abandonnées, et tout l'équipage se réunissant autour de Madéra, l'applaudit de la voix et des mains jusqu'à la fin de la danse. Les chefs se joignirent à nos applaudissemens et paraissaient aussi surpris que nous du talent de Madéra; car son imitation des pas et des gestes bizarres des danseurs était aussi exacte que s'il eût passé toute sa vie avec les matelots. Les officiers dansèrent alors une contre-danse; et les chefs ensuite, avec une espèce de politesse d'instinct qui rendait à propos tout ce qu'ils faisaient, s'avancèrent d'eux-mêmes et dansèrent plusieurs fois, à la joie infinie des matelots.

Quand ils rentrèrent dans la chambre pour prendre du thé, ils étaient tous en très vive humeur; et pendant qu'ils s'amusaient à une sorte de lutte, Oukouma qui nous avait vus dans la posture de préluder au combat se mit tout à coup dans la position du boxeur qui attend, prenant alors un regard féroce que nous n'avions jusqu'ici vu à aucun d'eux. La personne à laquelle il s'adressait pensant qu'Oukouma voulait se battre, se disposa à lui tenir tête; mais l'œil perçant de Madéra vit ce qui se passait, et par un mot ou deux, il lui fit reprendre son calme ordinaire. Nous cher-

châmes vainement à faire dire à Madéra quels étaient les mots magiques dont il avait fait usage avec Oukouma; il paraissait vouloir détourner notre pensée de ce sujet en disant : « L'homme de Lou-Tchou pas combattre; Lou-Tchou, homme écrire, pas combattre : Anglais très bon, oui, oui, oui, l'homme Lou-Tchou pas battre. » Il fut peut-être d'avis qu'Oukouma prenait une trop grande liberté, ou peut-être que même un simulacre de combat était peu d'accord avec l'étroite amitié qui nous liait. Avant leur départ, le capitaine Maxwell qui avait remarqué avec quelle satisfaction les chefs répondaient aux attentions que l'on avait pour leurs enfans, se fit apporter un grand gâteau qu'il divisa en parts pour la famille de chacun. Les chefs étaient bien disposés à reconnaître cette politesse; et en cette occasion ils s'exprimèrent avec beaucoup de chaleur. Quand ils furent au large, ils se mirent à chanter jusqu'à leur arrivée à terre.

Le 20 octobre nous allâmes nous promener dans la campagne sans être observés, car les chefs n'étaient pas encore revenus des effets de la nuit dernière; mais nous n'avions pas fait un mille que Djirou nous rejoignit. Nous désirions beaucoup monter sur une montagne voisine, d'où nous pensions que l'on avait une vue favorable du palais; mais quoique Djirou fût la créature la plus obligeante du monde en toute autre circonstance, il

était alors décidé à ne pas nous laisser franchir nos limites ordinaires. Nous cherchâmes à combattre ses objections en lui disant que nous ne ferions aucun mal, et n'irions pas au-delà de la hauteur voisine; il ne voulut entendre à rien; et comme nous avancions toujours à pas lents, il envoya un messager pour demander du secours. Mais avant que le renfort fût arrivé, nous étions revenus sur nos pas au grand soulagement de Djirou. Quoique nous n'eussions pas atteint le but que nous nous proposions, nous vîmes le palais mieux que nous ne l'avions vu encore. Il est tellement entouré d'arbres qu'on n'en peut entrevoir que des parties; mais c'est sans aucun doute un très grand édifice.

En revenant, nous rencontrâmes Hackiboucou, le gros chef, qui, soufflant et suffoqué, gravissait la montagne pour nous attraper, sur l'avis qu'il avait reçu de Djirou. Il avait bu beaucoup de vin la veille, et se plaignait d'avoir mal à la tête. Il venait de nous rejoindre, quand nous passâmes près d'un village où nous rencontrâmes deux femmes au détour d'une route. Elles ne nous apparurent qu'à une distance de quelques pas, et leur alarme fut grande : elles jetèrent les paniers qu'elles portaient sur la tête, et s'enfuirent dans le bois. Cette rencontre mit nos deux compagnons très mal à l'aise, et ils refusèrent d'écouter nos argumens sur l'absurdité de leurs appréhensions : ils eurent l'air

très malheureux, jusqu'à ce que ce sujet de conversation, que nous nous interdîmes, fût abandonné. Nous allâmes ensuite sur l'éminence qui est derrière l'hôpital, pour observer, à vue d'oiseau, les récifs. Pendant que j'étais occupé à cette opération, M. Clifford essaya d'apprendre de Djirou si le roi vivait ou non dans la maison en question : Djirou, comme à l'ordinaire, nia qu'il eût la moindre connaissance d'un roi, et nous ne pûmes l'amener à dire ce que c'était que cette maison, et quel personnage y résidait. Toutefois un paysan, qui se trouvait avec nous, fut plus communicatif, en nous donnant tous les renseignemens désirés; quand, Djirou s'en aperçut, il réprimanda vertement. En descendant de la hauteur, nous trouvâmes tous les chefs assis dans une longue chambre, construite en dessous de la porte du jardin. Ils étaient encore joyeux des aventures de la veille.

Le 24 octobre, pendant que madame Loy était occupée à blanchir le linge, et dans un moment où personne ne se trouvait là, elle fut visitée par une dame Loö-Tchou, accompagnée d'une nombreuse escorte d'hommes. Elle la représente comme âgée de seize ans à peu près, bien mise, d'un beau teint, avec de petits yeux noirs, non sans quelque beauté. Sa chevelure était d'un noir de jais, et réunie en un seul nœud d'un côté de la tête. Elle portait une ceinture attachée au côté, et des sandales comme

les hommes. Madame Loy voulut la toucher; mais elle se recula tout alarmée. Que ces détails soient exacts ou non, cette circonstance d'une dame de haut rang, venant visiter madame Loy, est remarquable en ce qu'elle prouve que les femmes ne sont pas recluses à Lou-Tchou, de manière à les empêcher de satisfaire leur curiosité.

Le 22 octobre, Oukouma et Djirou sont venus à l'observatoire, avec plusieurs des habitans les plus notables. Ils avaient le désir de voir les images réfléchies du soleil dans l'horizon artificiel, par le télescope du sextant. Comme cet instrument était placé sur un guéridon, il n'y eut aucune difficulté à les contenter; car ils n'avaient qu'à appliquer l'œil au tube, l'angle ayant été pris auparavant. Plusieurs d'entre eux furent divertis par les changemens de couleur opérés dans les images réfléchies par les différentes ombres; d'autres furent plus frappés par le mouvement apparent des deux soleils, qui est très visible quand on fait usage d'un verre qui grossit beaucoup. Il y en eut peu qui cherchassent à s'expliquer la cause de ce qu'ils voyaient; mais je pense qu'aucun, hormis Djirou, ne concevait ce phénomène. Djirou paraissait avoir quelque notion d'astronomie : ses idées sur les éclipses étaient plus précises que je ne l'aurais cru. A présent, toutes les fois que nous faisons des observations, les naturels restent à une distance consi-

dérable, parce qu'ils ont ouï dire que le moindre mouvement trouble la surface du vif-argent, et nous empêche de réussir.

Quand Oukouma et Djirou vinrent à nous, nous remarquâmes qu'ils étaient dans une grande peine; et comme nous leur en demandions la cause, le premier expliqua que le capitaine était tombé de cheval, ou plutôt que son cheval, trop faible pour le porter, était tombé sous lui, et que son doigt était cassé. Il nous dit qu'un médecin de Lou-Tchou était allé à bord et le guérirait bientôt.

Arrivés sur *l'Alceste*, nous trouvâmes que le chirurgien lou-tchou avait mis le doigt cassé du capitaine Maxwell dans une pâte épaisse faite d'œufs, de farine, et de certaine autre substance qu'il avait apportée. Il enveloppa ensuite le tout avec la peau d'un poulet fraîchement tué. Cette peau, séchée en peu de temps, tint ferme la pâte qui, à son tour, tenait le doigt immobile. Le docteur fit une foule de cérémonies, telle que de tâter le pouls, de regarder la langue, et ainsi de suite. Il avait avec lui une boîte contenant environ cent remèdes différens.

Le capitaine Maxwell nous dit que, quand après l'accident il était assis sous un auvent, il vit, avec surprise, entrer un homme rampant sur ses pieds et ses mains, à demi mort de terreur. C'était le chirurgien envoyé par les chefs. Il avait été épou-

vanté par l'accident; mais il se remit bientôt en voyant la parfaite tranquillité du capitaine. Tous les habitans prirent une part sincère à cet accident.

Le 23 octobre, une députation, composée des chefs, vint le matin à bord de *l'Alceste* pour dire que le prince de l'île, qui était le premier personnage du pays après le roi, et l'héritier de son trône, avait l'intention de venir à bord de la frégate, dans l'après-midi, pour faire une visite de cérémonie, et aussi pour s'informer de la santé du capitaine Maxwell.

A midi les quatre chefs les plus âgés, vêtus de leurs robes d'apparat, et coiffés de leurs hatchismatchis, vinrent annoncer l'approche du prince, et une demi-heure après environ, on l'apporta sur la chaloupe, dans une chaise à porteurs fermée, à travers une grande assemblée de peuple, à qui il paraissait un spectacle presque autant qu'à nous. La chaloupe de cérémonie était une grande barque à fond plat, couverte d'une tenture d'étoffe gros bleu, semée d'étoiles, ce qui ressemblait assez à un corbillard. Elle était précédée de deux bateaux portant des pavillons, sur lesquels était une inscription, et ayant à l'avant un officier de justice, qui avait en main un bambou laqué, et à l'arrière, un homme frappant un gong (tambour). Quantité de bateaux suivaient, les uns pour apporter les pré-

sens, les autres par curiosité. Un des chefs vint à bord avec la lettre du prince, qui était d'un papier rouge, de quarante-huit pouces de long sur onze de large, et bientôt après l'embarcation du prince prit le large. Alors une salve de sept coups de canon fut tirée : quand il arriva à bord, il fut reçu par une garde et une autre salve pareille. Le capitaine, qui était confiné dans sa chambre depuis son accident, me pria de recevoir le prince. Comme il n'y avait eu aucun arrangement de fait avec nous pour sa réception, j'ôtai tout simplement mon chapeau et le saluai; mais tous les chefs tombèrent à genoux au moment où il mettait le pied sur le gaillard d'avant. Je pris sa main dans celle d'un des chefs qui l'avaient aidé à monter l'échelle, et je le conduisis à la chambre.

Quand le prince fut assis à côté du capitaine Maxwell, il lui fit plusieurs questions sur son doigt, exprimant un grand regret de ce qu'un pareil accident fût arrivé à Lou-Tchou. Il appela alors son porteur de pipes, et en ayant préparé une, il la présenta au capitaine Maxwell, qui répondit à cette politesse en lui en donnant une des siennes. Les questions ordinaires sur notre âge et nos familles, et diverses autres formules de compliment étant épuisées, il dit qu'il avait ouï parler beaucoup des merveilles du bâtiment, et qu'il voudrait les voir lui-même. Alors il se leva, et alla aux globes qu'il

examina avec grande attention. Il demanda qu'on lui montrât Indjiri (l'Angleterre), Lou-Tchou, Quantoung (la Chine), Niphon (le Japon), Manille et Pékin. Les chefs ne voulurent pas s'asseoir en sa présence, et ne lui parlèrent jamais sans mettre un genou en terre. Comme il manifesta le désir de voir toutes les parties du vaisseau, on lui fit faire le tour des ponts. Il examina tout avec soin, mais sans montrer une grande curiosité. Il avait entendu parler de la femme du maître d'équipage; il demanda à la voir: la dame, dans ses plus beaux atours, lui fut présentée: il resta pendant environ une demi-minute à la regarder avec une sorte de surprise et de satisfaction; puis, comme s'il s'apercevait tout à coup que ce qu'il faisait était un peu grossier, il tira son éventail, et de l'air de la plus grande politesse, le lui tendit; et comme madame Loy faisait la révérence pour le remercier, il le lui envoya par Madéra. Il désira voir manœuvrer la pompe, et parut prendre beaucoup de plaisir à voir jaillir l'eau à une si grande hauteur. Il avait entendu parler d'un nègre Africain, et nous pria de le faire venir. Quand le noir fut devant lui, il parut excessivement surpris, et il doutait probablement que la couleur fût naturelle; car un de ses gens fut envoyé pour lui frotter le visage, et voir s'il était peint ou non. Les naturels, qui

s'étaient portés en troupes à bord, s'agenouillaient quand le prince passait.

Le prince, rentré dans la chambre, fut invité à une collation qu'on lui avait préparée. Il refusa long-temps de s'asseoir, et nous ne pûmes deviner à quoi tenait cette répugnance : toutefois il prit son parti, et les chefs qui ne pouvaient s'asseoir, ni manger en sa présence, se retirèrent dans une autre chambre. Il goûta de tout ce qu'on lui offrait; mais il paraissait craindre les vins, parce que probablement il avait été informé de ce qui s'était passé dans la soirée du 19. Une demi-heure après environ, il se leva et passa dans l'autre chambre; alors les chefs et les gens de sa suite, au nombre de quinze, prirent place à la table qu'il venait de quitter, et firent ample compensation à la tempérance de Son Altesse royale.

Le capitaine adressa ensuite au prince des remercîmens au nom du gouvernement anglais pour l'accueil qui leur avait été fait à Lou-Tchou et les provisions dont on les avait si libéralement fournis. Le prince répondit que le roi de Lou-Tchou était très porté à faire tout ce qui serait en son pouvoir pour les vaisseaux du roi d'Angleterre. Alors le capitaine Maxwell exprima le désir qu'il avait de voir le roi pour le remercier en personne. Le prince lui dit qu'il était contraire aux coutumes et aux lois de Lou-Tchou qu'aucun étranger vît le roi, à moins qu'il ne

fût envoyé par son souverain et chargé de présens en forme de relations amicales. Cette assurance venant d'une telle autorité était concluante; et comme rien de plus ne pouvait être actuellement dit sur ce point, le désir si ardent que l'on avait d'entrer en communication avec cette cour semblait maintenant impossible. Toutefois le prince reprit immédiatement la conversation, en disant qu'une lettre serait écrite au roi d'Angleterre, si le capitaine Maxwell voulait se charger de la remettre. Sa réponse fut que rien ne pouvait lui être plus agréable que d'être porteur d'une telle communication; qu'il avait vivement désiré l'honneur de présenter ses respects à Sa Majesté; mais que du moment où il avait appris que ce serait contraire aux coutumes du pays, il avait cessé d'y penser. Aussitôt que l'interprète eut dit au prince que le capitaine Maxwell voulait bien porter la lettre du roi, et qu'il n'insistait plus pour le voir, le prince se leva et pressa la main du capitaine Maxwell et la mienne, tandis que tous les chefs tombaient à genoux en cercle autour de nous, montrant, par l'expression de leurs visages, combien avait été grande l'anxiété dont ils étaient soulagés par le prompt assentiment du capitaine Maxwell à leurs désirs. Le prince en particulier, qui jusqu'alors avait eu l'air inquiet, devint très gai, et ses manières changèrent tout-à-fait de caractère. Ce que l'on peut inférer de cette curieuse

scène, c'est que la promesse du prince avait eu pour but de détourner le capitaine Maxwell de son intention de demander à voir le roi; le prince fit encore allusion à la lettre; mais cette fois nous comprîmes qu'elle devait être écrite par un ministre seulement, et non par le roi. Ceci changeait tout-à-fait la thèse, et le capitaine fit très respectueusement savoir au prince que la lettre dont il parlait ne serait pas reçue; car ce serait une indignité de présenter au roi d'Angleterre une lettre écrite par le ministre d'un roi. Le prince sembla sur-le-champ sentir la convenance de ce que le capitaine Maxwell lui disait; et appelant les chefs autour de lui, il entra en grande discussion avec eux : il termina par se déclarer incompétent dans une occasion si importante; mais il dit qu'il se concerterait avec le roi, dont le bon plaisir nous serait notifié dans peu de jours. Le capitaine Maxwell se montra très disposé à attendre la décision de Sa Majesté aussi long-temps qu'il pourrait le faire sans manquer au respect dû à son propre souverain. Le prince parut entièrement satisfait de cette réponse, et dit quelque ehose aux chefs, ce qui fit qu'ils tombèrent encore à genoux devant le capitaine Maxwell, nonobstant tous les efforts qu'il fit pour les en empêcher. Il ne se passa plus rien de remarquable.

Le présent se composait de deux taureaux, trois porcs, trois chevreaux et une quantité de légumes

et de fruits; en outre du drap de l'île, trente éventails et douze pipes. Le prince me dit qu'il m'avait envoyé un présent qui consistait dans la moitié de ce qu'il avait donné au capitaine Maxwell. Il se leva bientôt après pour prendre congé, et on lui rendit à son départ les honneurs qu'il avait reçus à son arrivée.

Le prince de Lou-Tchou, dont le nom est Schang-Poung-Foyi [1], et le titre Potchin traï fou [2], appartient au plus élevé des neuf ordres de chefs de ces îles, lequel rang a pour insignes un hatchi-matchi à fond œillet, avec des raies perpendiculaires de points noirs, jaunes, bleus, blancs et verts. Il était vêtu d'une robe de soie bleu-clair, bordée de soie d'une nuance plus légère encore, et une ceinture richement brodée en bosse en fleurs d'or et de soie de différentes couleurs. Du reste son habillement ressemblait à celui des chefs. Il a environ cinquante ans, sa barbe est touffue et blanche, et sa figure bien proportionnée. Il a des manières distinguées et graves, mais quelquefois un peu gauches, ce qui peut s'expliquer par ses habitudes de retraite. Vers la fin de sa visite, il avait déjà mis de côté un peu de sa réserve, et nous remarquâmes que de temps à autre il souriait avec une expression maligne dans le regard, comme s'il ob-

[1] En anglais Shang-Pung-Fwee.
[2] Potchin-tay-foo.

servait ce qui se passait de plus près que nous ne le pensions. On crut s'apercevoir aussi qu'en prenant des renseignemens sur différens objets du bâtiment, il montra plus de perspicacité que la plupart des personnes qui l'avaient précédé; en somme on ne trouva rien de bien intéressant en lui, si ce n'est sa dignité. Pendant qu'il examinait les livres et les autres choses que renfermait la chambre, on lui montra le portrait du roi Georges III Comme l'interprète n'était pas présent, nous ne pûmes lui expliquer immédiatement ce qu'il représentait, jusqu'à ce que l'idée nous vint de nous incliner en joignant les mains à la façon lou-tchou. Le prince comprit alors à l'instant ce dont il s'agissait; et se tournant vers la peinture, il fit un profond et respectueux salut.

Sa suite se composait de plusieurs chefs que nous n'avions pas encore vus, et de six ou sept domestiques, dont deux se tenaient derrière lui pour l'éventer et allumer sa pipe. Ces hommes qui, à en juger par leurs costumes et leurs manières, étaient des serviteurs, tiraient une sorte de distinction de ce qu'ils entouraient le prince.

Nous n'avions jamais pu réussir à obtenir des naturels aucune information sur les Européens qui nous avaient précédés dans ces parages; et comme nous pensâmes que le prince était le meilleur à interroger sur ce point, nous le questionnâmes. Il

nous dit qu'un vaisseau était venu chez eux il y avait vingt ans, et qu'il s'en alla tout aussitôt sans avoir aucunement communiqué avec la cour. Ce doit être le schooner sur lequel le capitaine Broughton visita Napakiang en 1797, après le naufrage du vaisseau *la Providence* sur l'île de Typinsan. Il nous dit qu'il n'avait connaissance d'aucun autre étranger qui eût visité Lou-Tchou. Interrogé sur les autres pays, il déclara qu'il ne savait rien de l'Angleterre et de la France, et ne connaissait d'autres nations que les Japonais, les Chinois et les Coréens. On dit quelque chose de Manille, et il est possible que cette île n'étant pas très éloignée, des communications aient existé entre ce lieu et Lou-Tchou. Ces renseignemens étaient toutefois vagues et peu satisfaisans.

Toutefois, aucun des événemens de la journée n'attira plus l'attention que la déclaration solennelle faite par Madéra, du rang qu'il avait longtemps caché. Il vint pour la première fois, portant la robe et le hatchi-matchi d'un chef, et non-seulement il prit la première place parmi nos vieux amis, mais pendant l'instruction qui eut lieu dans la chambre avec le prince, il conserva une supériorité marquée sur eux. Tandis que tous étaient gênés devant le prince et rampaient sur leurs genoux à chaque parole qu'il prononçait, Madéra, quoique très respectueux, était parfaitement à l'aise, et il

nous sembla reconnaître qu'il s'adressait au prince du ton d'une certaine familiarité. Il n'était pas moins digne de remarque que le prince s'adressât plus souvent à lui qu'aux autres, et ensuite l'écoutât avec la plus grande attention.

Madéra devait-il cette distinction à son rang actuel qui peut l'avoir mis en rapport avec la cour? Était-ce l'effet de ses talens supérieurs ou de cette circonstance fortuite qui le mettait plus à même que les autres d'entrer en rapport avec nous? Nous ne le pûmes distinguer. Quand nous l'interrogeâmes, il reconnut qu'il avait déjà vu souvent le prince, tandis que les autres avouaient qu'ils le voyaient alors pour la première fois.

Dès que le prince fut parti dans sa chaise à porteurs, Madéra vint à bord, et entra avec beaucoup de bonne grâce dans les plaisanteries que l'on avait faites sur sa nouvelle position. Il refusa de dire pourquoi il avait si long-temps tenu caché sa dignité; mais il était clair que son but principal était de se mettre en rapport avec les gens qui montaient les vaisseaux, quelle que fût leur classe, et il y réussit complétement; car il avait fait graduellement connaissance d'abord avec les matelots, puis avec les aspirans, ensuite avec les officiers, enfin avec le capitaine. Par ce moyen, il gagna la confiance et la bienveillance de chacune des classes qu'il parcourait.

24 *octobre.* M. Clifford était parti ce matin avec moi pour prendre une exquisse du pont que les chefs nous avaient toujours empêché d'examiner, quoiqu'il fût au plus à trois cents pas du débarcadère. Nous prîmes avec nous Djirou sans lui dire notre projet; mais il ne l'eut pas plus tôt découvert, qu'il s'alarma et envoya chercher Madéra, qui vint immédiatement vers nous, et apprenant qu'il ne s'agissait tout simplement que de l'examen du pont, il nous dit que nous pouvions y aller, après toutefois nous avoir fait promettre de ne pas aller plus loin. Quand je vis que Madéra nous liait ainsi, j'exprimai un peu d'impatience de ce qu'il doutait de la déclaration que nous lui avions faite. Mais je suppose que son devoir était impérieux, et qu'il ne voulait pas nous quitter jusqu'à ce que l'affaire fût arrangée comme il l'entendait. Aussitôt qu'il fut satisfait, il parla à Djirou et nous quitta; mais il revint en disant à M. Clifford : « Le capitaine pas fâché ? » M. Clifford l'ayant assuré que je n'étais pas fâché, le retint pour lui demander quelle cause avait excité ses craintes en nous voyant approcher de la ville : « Femmes Lou-Tchou, voir hommes Angleterre; femmes Lou-Tchou crier! » Et il partit alors.

Nous apprîmes de Madéra que le roi n'a qu'une femme et douze concubines : il est vieux et a sept enfans. Il est à remarquer qu'aucun des chefs ne

veut dire au capitaine Maxwell si le prince qui nous a visités hier a des enfans.

Du pont nous allâmes sur la montagne, au-dessus du puits où Djirou chanta plusieurs chansons. En montant, nous nous arrêtâmes près d'une des grandes tombes en fer-à-cheval, dont il a été parlé. Djirou nous apprit qu'elles ne contiennent pas seulement une personne ou une famille, mais ont servi de cimetière d'âge en âge. Les corps, suivant lui, sont mis dans des cercueils, et on n'y touche pas pendant sept ans; mais au bout de ce temps la chair est entièrement détruite : on recueille les ossemens et on les met dans des caisses où les familles les conservent avec un grand soin.

25 *octobre*. Ce jour étant l'anniversaire de l'avénement de Sa Majesté au trône, les vaisseaux furent pavoisés et on tira la salve royale. Ceci produisit un très grand effet sur les naturels. Ils n'avaient jamais vu d'autres pavillons que les enseignes que l'on arbore les dimanches, et ce déploiement de plusieurs centaines de pavillons était bien fait pour les surprendre et les divertir. Ils avaient été instruits quelques jours auparavant, qu'il y aurait quelques cérémonies en l'honneur de notre roi, et, en conséquence, beaucoup d'habitans s'étaient réunis sur le rivage. On avait aussi fixé à ce matin notre visite au prince. Nous quittâmes donc *l'Alceste* à une heure, formant un

cortége de quatre chaloupes, qui portaient chacune des pavillons. Le capitaine prit douze de ses officiers et aspirans, et six m'accompagnèrent, tous en grand uniforme. Nous entrâmes dans le port et débarquâmes sur le même point qu'à l'ordinaire, et les chefs étaient là pour nous recevoir.

Le prince fit quelques pas en dehors de la porte, et ayant pris le capitaine Maxwell par la main, il le conduisit au temple où l'on avait imaginé un moyen très ingénieux d'observer l'étiquette, qui exige que nulle personne d'un rang inférieur ne s'asseye devant le prince. Le temple avait été divisé en trois parties, par des rangs de piliers, et l'on admit que cela était une séparation suffisante : d'un autre côté, aucun de ceux qui étaient placés dans les parties où le prince n'était pas ne pouvaient se regarder comme affermis par cette exclusion, puisque la division par les piliers était purement nominale. Le festin fut somptueux : il consistait en douze services réguliers, outre le thé et le sacki. Il y avait plusieurs plats nouveaux, principalement de viandes, divinement apprêtées dans de grands bols. Nous vîmes pour la première fois du pain, qui ressemblait à du pain de froment. Comme il était nécessaire de répondre aux présens apportés à bord par le prince, il y avait deux jours, le capitaine Maxwell lui donna plusieurs morceaux de drap bleu et écarlate superfine, et

des échantillons de chaque espèce d'étoffe, depuis le damas le plus fin jusqu'à la plus grosse toile à voile. Il y ajouta un assortiment de flacons de cristal et des verres, avec trois douzaines de bouteilles de vin de dix espèces différentes, plusieurs livres et beaucoup d'autres petits articles. On apprit aussi au prince qu'on avait laissé à terre une vache et un veau pour être offerts au roi comme une faible marque de notre reconnaissance pour l'accueil que nous avions trouvé.

Le prince se montra très satisfait de ces présens, car le veau était devenu le favori des habitans. Mon cadeau se composait de la moitié de tout ce que le capitaine Maxwell avait donné, d'un miroir enlevé d'une toilette, d'échantillons de papeterie anglaise, de la carte d'Angleterre, de Cary, d'un atlas et d'un petit sextant de cuivre. J'avais conçu l'idée de ce dernier présent, en voyant la surprise qu'il leur causait invariablement toutes les fois qu'ils venaient à l'observatoire.

Après un certain temps, le prince porta la santé au roi d'Agleterre, vœu qui fut prononcé sur une coupe de sacki : nous répondîmes par la santé du roi de Lou-Tchou. Oukouma ayant remarqué qu'en cas de toasts, on vidait toujours les tasses à fond, but trois ou quatre fois à la santé du roi d'Angleterre, et alla même plus loin, car il avala une fois un potage de farine de riz à la même intention.

Le prince avait été très gai. Quand le capitaine Maxwell se leva pour partir, le prince le conduisit par la main, non-seulement à la porte, mais vingt pas environ sur la chaussée; là il s'arrêta et prit congé, en saluant d'un air de grande satisfaction lorsque le capitaine lui dit qu'il informerait son gouvernement de la bonne réception du prince de Lou-Tchou. Il ajouta qu'il avait à témoigner sa reconnaissance personnelle, et détacha de son cou un petit thermomètre d'argent qu'il présenta au prince, qui lui tendit sa tête pour qu'il le passât de même à son cou.

On pensera que c'était là une singulière place pour un thermomètre; mais dans le cours de nos relations avec les chefs nous avions remarqué qu'il fallait des ménagemens de ce genre pour leur faire accepter quelque chose, et ils ne recevaient que des objets de peu de valeur en apparence et que nous avions portés. Nous mettions donc ainsi à notre cou ce que nous voulions leur offrir.

Le prince fut charmé de ces politesses, et reprenant alors la main du capitaine Maxwell, le conduisit tout le long de la jetée jusqu'au bateau, et alors monta sur le parapet pour nous voir prendre le large. Aussitôt que nous y fûmes, tous ceux qui étaient dans la chaloupe se levèrent et poussèrent trois houras. Alors le prince s'inclina plusieurs fois, les mains l'une contre l'autre et élevées sur sa poi-

trine. Il resta sur le parapet et continua à agiter son éventail, tant que nous le pûmes voir. Comme les chaloupes sortaient à la file du port, tous les chefs coururent au boût de la jetée, où, avec une grande affluence de naturels, ils agitaient continuellement leurs mouchoirs et leurs éventails, jusqu'à ce que nous fussions très loin du rivage. De chaque côté, arbres, maisons, toits, rochers, chaloupes, tout enfin était chargé d'habitans qui faisaient des saluts de main et poussaient des acclamations à notre passage. On avait pris des précautions pour que les femmes ne fussent pas curieuses comme elles l'avaient été lors de notre première visite, car nous n'en vîmes nulle part.

26 *octobre*. — Hier soir, *l'Alceste* et *la Lyra* ont été illuminés. Un feu d'artifice a été tiré à neuf heures, et un feu de joie allumé. Un grand concours de naturels, qui avaient appris quelles étaient nos intentions, s'assemblèrent sur le rivage, et ce brillant spectacle leur plut à un haut degré.

Le reste du chargement de *l'Alceste* a été apporté ce matin à bord; on y a ramené les matelots, et l'on a fait tous les préparatifs du départ. Madéra, qui était venu pour prendre sur l'usage du sextant des informations dont il tirait un merveilleux parti, nous exprima à plusieurs reprises le regret que lui causait notre départ, et Djirou et les autres chefs, qui étaient tout-à-fait abattus se joignirent

à lui. Le pauvre Djirou nous avait préparé un joli dîner sous un arbre près de l'observatoire : il nous fit boire plusieurs fois le *hackariti* (le vin du départ). Nombre de visiteurs virent les instrumens emballés et envoyés de l'observatoire à bord avec un regret réel. Les enfans aussi étaient très chagrins de voir nos préparatifs, et la gaîté accoutumée des classes inférieures avait disparu.

Après avoir pris définitivement congé de cette terre, nous nous rendîmes sur *l'Alceste*, où nous trouvâmes les chefs en conférence avec le capitaine Maxwell, qui fit présent à chacun d'eux d'un verre taillé, qu'il savait avoir été long-temps l'objet de leurs vœux. Il donna à Oukouma une timbale très bien ciselée, renfermée dans une gaîne de maroquin. C'était beaucoup au-delà de ce qu'il attendait, et de ce qu'il désirait sans doute, car il paraissait jeter un regard quelque peu désappointé sur les verres des autres. Le capitaine Maxwell, voyant que décidément Oukouma tenait à avoir un verre, ouvrit la gaîne et en plaça un dans la timbale, à la grande satisfaction d'Oukouma. Bientôt après toute la société retourna à terre, ayant dit, avant de partir, que dans la matinée les Bodezes viendraient pour faire quelque sacrifice. Comme ils ne parurent pas, il est probable que l'interprète le comprit mal.

Pendant notre dîner, Madéra vint dans la chambre

de *l'Alceste* pour nous adresser quelques questions sur le sextant. Il ne savait pas que nous étions à table, et parut très fâché de nous avoir dérangés; et quand nous l'invitâmes à s'asseoir, il refusa avec politesse, mais avec fermeté. De la chambre il alla à la sainte-barbe pour voir son ami, M. Hopner, le plus jeune lieutenant de *l'Alceste*, avec qui il avait contracté une grande liaison. M. Hopner lui donna une peinture représentant *l'Alceste*, et quelques autres présens; et Madéra, qui était très affecté, dit : « Demain, demain, aller à la mer; moi, aller maison de mon père deux jours de distance; quand moi voir mon père, lui montrer votre présent, et lui dire : Moi, Henri Hopner, tout comme frère. » Et il fondit en larmes.

Le 27 octobre, au point du jour, nous démarrâmes; et les naturels, en nous voyant enlever une de nos ancres, pensèrent que nous allions mettre immédiatement à la voile, ce que nous n'avions pas l'intention de faire. Toutefois cette alarme amena les chefs en grande hâte, non point, comme à leur ordinaire, en corps, mais un à un et dans des canots séparés. Le vieux Djima vint à bord de *la Lyra* en se rendant à la frégate. Il était très agité, et les larmes lui vinrent aux yeux, quand je lui passai un anneau au doigt. Il me donna en retour son couteau.

Les autres chefs vinrent à mon bord en allant

aussi à la frégate, mais partirent aussitôt quand je leur dis que je me rendais à *l'Alceste*. Au même moment, Madéra vint à bord, avec le sextant dans sa main. Il était dans une telle agitation, qu'il savait à peine ce qu'il faisait. Dans cet état de trouble, il s'assit pour déjeuner avec nous, et continua à allumer sa pipe et à fumer aussi vite qu'il le pouvait, buvant et mangeant tout ce qu'on mettait devant lui. Après s'être un peu remis, il demanda quels livres il serait nécessaire de lire pour le mettre à même de faire usage du sextant. Je lui donnai un almanach nautique, en lui disant qu'il fallait qu'il le comprît tout d'abord. Il l'ouvrit, et regardant les figures, leva ses mains avec désespoir, et fut enfin forcé de convenir que c'était une affaire impossible. C'est pourquoi il mit le sextant de côté, et l'abandonna. Avant de quitter *la Lyra*, il donna à M. Clifford sa pipe, sa boîte à tabac, et un ornement de cristal, disant en lui présentant ce dernier objet : « Vous allez Angleterre, vous donner ceci à vos enfans. »

M. Clifford lui donna quelques présens en retour, et exprima le désir d'être considéré comme son ami. Madéra, les larmes aux yeux, posa plusieurs fois sa main sur son cœur, en s'écriant : idouchi ! idouchi ! mon ami ! mon ami !

Il me donna un éventail, et un tableau représentant un vieillard qui regarde le soleil, dessiné ,

dit-il, par lui-même. Il est probable que dans ce dessin il faisait quelque allusion à mon travail habituel à l'observatoire. Après avoir pris le large dans sa chaloupe, il s'écria : « Je me souviendrai des Anglais. » Quand il fut sur *l'Alceste*, un des chefs remarqua qu'il n'avait ni son hatchi-matchi, ni sa robe, et il lui dit qu'il n'était par respectueux de se présenter devant le capitaine Maxwell pour la dernière fois, dans son costume ordinaire, particulièrement quand les autres étaient en grand costume. Madéra, qui avait été beaucoup trop occupé d'autre chose pour penser à ses habits, fut affligé d'avoir, en apparence, manqué de politesse, et alla tout aussitôt en faire ses excuses au capitaine Maxwell, qui le prit par la main et lui fit un présent, en lui disant qu'il était toujours trop content de le voir pour faire attention à ses vêtemens.

Je trouvai dans la chambre les chefs assis en rang, tous très désolés et cherchant visiblement à cacher leurs émotions, probablement bien différentes de celles qu'ils avaient jusqu'alors éprouvées. Le capitaine leur avait fait ses présens d'adieu, et je leur donnai aussi quelques bagatelles, recevant en retour leurs couteaux, leurs pipes, leurs boîtes à tabac, et leurs éventails. Pendant ce temps, on levait l'ancre, et, tout étant prêt pour mettre à la voile, les chefs se levèrent pour prendre congé.

Oukouma voulait lui dire quelque chose, mais il était trop affligé pour pouvoir parler, et avant qu'ils ne fussent dans leurs bateaux, ils étaient en larmes.

Madéra poussa des cris de douleur en serrant la main de ses nombreux amis qui les chargeaient de présens.

Les chefs et les habitans, qui s'étaient rassemblés dans de nombreux canots autour des vaisseaux, se tenaient debout : ils agitèrent leur mouchoir et leur éventail jusqu'à ce que nous fussions au delà des récifs, et nous ne les vîmes plus.

Presque tout ce qui concerne les mœurs et les coutumes des habitans de Lou-Tchou que nous avons eu l'occasion de connaître, a été dit au lecteur dans la narration qui précède; je me propose de rapporter ici quelques détails qui, dans des momens de précipitation, furent notés sans leur assigner de dates. On eût aisément pu les introduire dans le récit; mais il a paru plus convenable de n'y insérer les faits qu'à l'époque où chacun a été observé.

La religion de Lou-Tchou paraît être celle de Fo, que l'on dit y avoir été introduite (*Lettres édifiantes et curieuses*, vol. XXVIII) par les Bodzes, il y a mille ans. Nous éprouvâmes une grande difficulté pour découvrir, de la bouche même des naturels, quelque chose de précis en ce point; mais de tout

ce que nous avons été à même de recueillir, il ne semble pas que la religion soit une matière d'instruction générale, comme en Europe, et qu'elle est abandonnée aux prêtres, comme en Chine. Nous tirons cette conclusion de la légèreté avec laquelle les naturels traitaient ce sujet, et l'ignorance qu'ils professaient quant aux rites et aux cérémonies d'usage dans leurs temples. Les Bodzes ne sont ni estimés ni respectés. Ils ne peuvent manger de viande, et le mariage leur est interdit. Il y a peu de gens qui s'associent à leur ordre, et les enfans même les tournent en ridicule. Dans la circonstance des funérailles lou-tchou célébrées sur la tombe du matelot, les Bodzes se tenaient derrière, et le service ayant été entièrement fait par Djirou, on ne les chargea point d'officier.

Dans le grand temple, nous vîmes trois idoles dorées, et divers tableaux : mais, à l'exception des obsèques rappelées tout à l'heure, nous ne vîmes rien qui ressemblât en quelque point à une cérémonie religieuse. Les Bodzes tenaient le temple bien balayé, et prenaient soin des murailles et des bains, et à cela paraît se borner leur emploi. On peut cependant supposer que l'occupation du temple par nous peut avoir suspendu pour quelque temps leurs observances religieuses.

Ils ont de grands tombeaux ou des cimetières pour les morts; ces tombeaux sont de forme chi-

noise, c'est-à-dire en forme de fer-à-cheval. Ils sont construits de pierres et de mortier, et sont revêtus d'une couche de tchinam (chaux de coquillages), qui est toujours tenu bien blanchi et nettoyé avec soin. Les uns sont d'un fini plus complet que les autres. Ils varient de vingt à trente pieds de longueur, et sont larges de douze à quatorze pieds.

J'ai extrait d'une note de M. Clifford, sur les inscriptions lou-tchou, les détails qui suivent:

« Nous trouvâmes en plusieurs endroits, notamment dans les grottes, sur les montagnes, nombre de pierres taillées que les naturels nomment *kawrou*. Le kawrou a deux pieds de long sur un de large, et un d'épaisseur. Dans la partie supérieure est pratiquée une petite excavation où l'on place une offrande de riz. Sur le côté de cette pierre sont gravés beaucoup de caractères, portant le nom de la personne qui fait l'offrande, aussi bien que l'objet de son sacrifice, et la date.

« Deux de ces inscriptions, copiées dans le temps, ont été plus tard traduites par une personne qui connaissait les caractères chinois : la première fait mention d'un homme sur le point de partir pour la Chine, sous le règne de Kien-Loung, le dernier monarque de ce pays. Cette personne implore pour son voyage la protection divine.

« L'autre est datée de la vingt-septième année du

règne de Kie-King, empereur actuel de la Chine; époque qui correspond à l'an 1816. C'est une invocation adressée à la divinité pour obtenir du succès dans une entreprise littéraire.

« Deux étroites bandes de papier, portant des caractères, furent, du consentement des naturels, enlevées d'une colonne du temple. Ces inscriptions ont depuis été traduites : ce sont des invocations, l'une à la divinité suprême, l'autre à l'esprit du mal. La première est écrite sur un papier, long de deux pieds sur deux pouces de large, et contient une demande de pardon. La dernière invocation commence par sept lignes de caractères symboliques du diable. Il y en a sept dans la première ligne, et dans la dernière un seul, de sorte qu'ils forment une page triangulaire de vingt-huit caractères, dont chacun signifie le diable : la prière est écrite au-dessous en une étroite ligne perpendiculaire, de façon que cette inscription ressemble pour la forme à un triangle avec une longue queue. »

La polygamie n'est pas permise à Lou-Tchou, comme en Chine, et le roi, ce semble, est le seul homme à qui la loi permette d'avoir des concubines. Ils parlaient invariablement avec horreur de l'usage chinois qui admet la pluralité des femmes, et furent très satisfaits d'apprendre que les coutumes anglaises étaient sur ce point semblables à

celles de Lou-Tchou. Les femmes ne sont pas traitées si doucement qu'on pourrait l'attendre de l'affabilité des hommes et de leur manière libérale de penser.

Les femmes des classes supérieures sont généralement confinées dans leurs maisons, et celles des basses classes sont chargées de la plupart des travaux rudes du ménage et des champs. Nous les vîmes au loin, en grand nombre, porter des fardeaux sur leurs têtes. Madéra nous dit que les femmes ne sont pas traitées avec beaucoup d'indulgence, et qu'on leur défend même l'usage des éventails. Quand des hommes les rencontrent dehors, quel que soit le degré de parenté ou d'intimité qui existe entre eux, ils ne font pas attention les uns aux autres. La persévérance avec laquelle ils dérobèrent les femmes à notre vue nous donne à penser que la coutume générale de l'île est de tenir toujours les femmes dans leur intérieur. En ceci ils diffèrent des Japonais, qui, dit-on, procurent des femmes à chaque étrange. Ce degré de claustration ne prévaut pas en Chine, comme nous eûmes l'occasion de l'observer dans plusieurs lieux qui n'ont jamais été visités par les Européens. La narration chinoise, citée dans le vol. XXIII des *Lettres édifiantes et curieuses*, nous apprend que les jeunes gens et les jeunes filles de cette île se marient d'après leur choix, et non, comme en Chine, par un

contrat passé, sans que ni l'un ni l'autre des parties se connaisse. Nous saisîmes toutes les occasions d'interroger les naturels à ce sujet; mais comme ils éludèrent toujours la question, il est à craindre que leur coutume, à cet égard, ne soit pas si digne d'éloges que cette narration pourrait le faire croire.

Nous ne pûmes rien apprendre de satisfaisant concernant leur littérature : ils disent qu'ils ont peu de livres dans leur langue, la plupart des ouvrages étant chinois. Les jeunes gens de distinction sont souvent envoyés en Chine pour leur éducation: Djirou y avait été dans son enfance. Il n'y a que les classes supérieures qui sachent le chinois parlé, et les paysans, en général, ne le connaissent pas plus que le chinois écrit.

Il paraît qu'ils n'ont pas d'argent, et, d'après tout ce que nous avons vu ou entendu, ils en ignorent même l'usage. Toutefois, ceux qui ont visité la Chine ne doivent pas être si peu éclairés. Quoi qu'il en soit, aucun d'eux ne paraissait attacher de valeur aux dollars d'Espagne et aux pièces d'or que nous avions.

Nous ne vîmes aucune espèce d'armes; les naturels déclarèrent toujours qu'ils n'en avaient point. Leur conduite, en voyant décharger un fusil, prouve certainement qu'ils n'avaient aucune idée des armes à feu. Ils regardaient nos épées et nos couteaux de chasse, et le kriss et le javelot malais, avec

une égale surprise, et il était bien clair qu'ils ne connaissaient pas plus les armes d'un pays que celles de l'autre. Les couteaux qu'ils portaient n'étaient point destinés à leur ornement ou à leur défense personnelle, mais à un emploi utile. Ils disaient n'avoir connaissance de la guerre ni par expérience ni par tradition.

Nous ne vîmes jamais infliger un châtiment à Lou-Tchou. Un petit coup d'éventail ou un regard de colère, c'étaient là, autant que nous pûmes nous en assurer, les châtimens auxquels on avait recours. Les chefs donnaient leur ordre d'un ton ferme, mais doux, et le peuple obéissait toujours de bon cœur. Il nous parut qu'il y avait d'un côté grand respect et confiance, et de l'autre de la considération et une affectueuse sympathie. En ceci plus qu'en toute autre chose, le pays de Lou-Tchou diffère essentiellement de la Chine, car dans cette dernière contrée nous ne vîmes rien de ces généreuses et amicales relations entre les hautes et les basses classes.

Ils traitent leurs enfans avec cordialité, et c'est sans doute à ce genre d'éducation, qui les rend plus libres et plus francs, que nous dûmes la familiarité que leurs enfans acquéraient bientôt avec nous. Un jour que j'étais occupé à esquisser le village et les arbres près du pont, un enfant s'arrêta près de moi, et, sans rien dire, s'efforça d'attirer mon

attention en faisant devant moi diverses gambades: je ne le regardai pas d'abord pendant quelques instans; enfin je levai les yeux sur lui et je souris. Alors l'enfant me cria en très bon anglais: «Hon do you do? very well, i thanst you,» et prit la fuite, enchanté de m'avoir montré son savoir en anglais. Les habitans de Lou-Tchou prennent beaucoup de peine pour former les manières de leurs enfans, et quoiqu'ils soient aussi pleins de vie et d'ardeur que les écoliers anglais, nous ne remarquâmes jamais en eux un moment de brutalité ou de rudesse. Ce genre d'éducation diffère tout-à-fait de celui que l'on suit en Chine et dans d'autres contrées de l'Orient, où l'on fait en sorte que les enfans ressemblent à des hommes en miniature.

Nous n'eûmes pas un exemple de vol durant nos rapports avec ce peuple, quoiqu'ils eussent libre accès partout sans être suivis, et que plusieurs centaines de visiteurs vinssent chaque jour. Ce degré d'honnêteté distingue encore le peuple de Lou-Tchou des Chinois, aussi bien que des habitans des îles de la mer du Sud et de l'archipel Malais. A Lou-Tchou, le peuple est très civilisé; mais il a peu de besoins, et paraît très heureux. L'honnêteté est peut-être le résultat d'un pareil état de société.

Nous ne vîmes aucun instrument de musique:

ils en connaissaient toutefois l'usage. Les naturels chantent presque tous, et nous leur avons entendu chanter plusieurs airs très doux et surtout plaintifs. Ils ont quelques chansons à boire, et nous en transcrivîmes une pendant qu'ils la disaient : elle était inscrite sur une tasse à boire. On nous traduisit cette chanson en chinois : elle est de Tiwack-Kou, célèbre dans la dynastie Tung, pour sa convivialité : on le connaît en Chine sous le nom de Djaï-Pé. Voici le sens de cette chanson :

« Tiriack-Kou, inspiré par une jarre de vin, écrit sans s'arrêter cent pages de vers ou d'odes. A la ville, marchand de Chaw-oung, il entra dans un cabaret pour dormir. L'empereur lui manda de paraître devant lui ; dans sa hâte d'obéir à ses ordres, il oublia de mettre le mouchoir qui entourait son cou ; et se précipitant en présence de l'empereur, il dit : Je suis l'immortel qui aime le vin. »

Les habitans de Lou-Tchou ont la chevelure noire, et ils l'entretiennent luisante au moyen du jus qu'ils extraient d'une feuille. Les épingles qui traversent le nœud de cheveux qui leur couronne la tête sont souvent enrichies de diamans et de pierres précieuses. Nous avons parlé du hatchi-matchi que portent les chefs et les gens de hautes classes ; les classes inférieures se roulent autour de la tête une étoffe de couleur qu'ils appellent *sadje ;* immédiatement

sur le corps, ils portent un léger vêtement de coton.

Le bétail qui existe dans cette île, et qui est d'une petite race noire, est exclusivement employé à l'agriculture. Les porcs, les chèvres et la volaille forment, avec le riz et une grande variété de végétaux, la nourriture des habitans. Ils ne font aucun usage du lait. Nous n'y vîmes pas d'ours : ils n'ont ni moutons ni ânes. Leurs chevaux sont d'une petite taille élancée, et les naturels aiment beaucoup aller à cheval. Nous ne vîmes point de charrettes ni aucun moyen de transport à roues : les chevaux étaient employés à porter les fardeaux. A cet effet, leurs routes sont nombreuses et tenues dans un état excellent : elles sont larges de six à sept pieds.

Leur mode de culture ressemble à celui du Chinois, surtout en ce qui est du labourage et des irrigations. C'est principalement dans les lieux où l'on cultive la canne à sucre qu'on remarque leur soin particulier sur ce point. Ils ont, en outre, le tabac, le froment, le riz, le maïs, le millet, les patates douces, les brinjals et beaucoup d'autres légumes : sur les coteaux et autour des villages le bambou et le rotin croissent à une hauteur considérable. Le pin est l'arbre le plus remarquable de l'île, car il acquiert une hauteur et une grosseur telles qu'il peut fournir aux habitans les moyens d'en tirer des canots de plusieurs pieds de largeur. Toutefois les arbres près du temple de Napakiang n'avaient pas

au-delà de quatre-vingt-dix pieds de haut et trois ou quatre de tour. Nous vîmes en plusieurs endroits l'arbre des Banians; le plus beau ombrageait le petit temple de Napakiang; et cette circonstance nous conduisit à rechercher si cet arbre était sacré ici comme dans l'Inde; mais nous ne pûmes obtenir de renseignemens sur ce point.

Il est difficile de parler de leurs manufactures avec certitude. D'après leurs propres rapports, les soieries qu'ils portent sont de fabrique chinoise; mais les étoffes de coton, dont les dessins imprimés ne sont pas sans élégance, sont fabriquées à Lou-Tchou et dans les îles voisines. Nous ne vîmes aucun métier à tisser; mais comme nous ne pûmes visiter qu'un petit nombre de maisons, il n'y a rien là de surprenant.

Les pins ont trente-six pieds de long et quatorze pouces de large. On fait les pipes et les éventails à Lou-Tchou, aussi bien que les vases funéraires dont il y a à Napakiang une manufacture qui exporte à Ounting et dans les autres points de l'île. Nous essayâmes vainement de savoir quels objets ils envoient en Chine en échange des soieries qu'ils en retirent; peut-être est-ce du soufre dont ces îles ont, dit-on, en abondance, ainsi que du fer-blanc. Le nombre de vaisseaux que nous voyions aller et venir prouve qu'ils ont quelque commerce; mais nous ne pûmes encore rien apprendre de satisfaisant sur ce point.

Nous eûmes de fréquentes occasions de les voir faire du sel, et les détails de la méthode en usage chez eux peuvent être intéressans. Près de la mer il y a de grands espaces de terre passés au rouleau et battus de manière à avoir une surface dure. Sur ce sol est semée une sorte de terre noire sablonneuse qui forme une couche d'un quart de pouce d'épaisseur que l'on égalise en y passant des râteaux et d'autres instrumens, mais cependant sans la presser. Durant la chaleur du jour des hommes sont occupés à apporter de la mer l'eau dans des tonneaux, et on la répand sur ces aires au moyen d'une courte écope. La chaleur du soleil fait que l'eau s'évapore en peu de temps, et le sel reste dans le sable que l'on gratte et que l'on jette dans de hauts réservoirs qui ont cinq pieds de profondeur. Quand ces réservoirs sont pleins de sable, on verse par-dessus de l'eau de mer, qui en descendant emporte avec elle le sel que l'évaporation avait laissé. Quand toute l'eau s'est ainsi écoulée par un petit trou au fond du réservoir, c'est une très forte saumure que l'on réduit à l'état de sel au moyen de l'ébullition dans des vases qui ont trois pieds de large et un pied de profondeur. Les gâteaux de sel qui résultent de cette opération ont un pouce et demi d'épaisseur.

Nous ne savons rien de positif sur la population de cette île; mais elle est très cultivée, et par conséquent habitée vers la pointe sud de l'île, à cinq

ou six milles au nord de Napakiang, ce qui fait une étendue de quinze ou seize milles. Il y a aussi tout autour du port Melville des villages populeux; mais le nord, le nord-est et l'est sont très clair-semés et sans culture. Nous ne vîmes ici aucune sorte de misère, et pas un habitant difforme. Quelques-uns seulement portaient des traces de la petite vérole.

La narration qui précède a fait assez connaître leurs habitudes, leurs mœurs et la façon de les traiter si l'on veut contracter avec eux des relations franches et amicales. Toutefois, comme Lou-Tchou est tout-à-fait hors de la route des bâtimens de commerce, ne paraît produire aucun objet de valeur, et que les habitans semblent fort indifférens aux denrées du dehors; comme d'ailleurs ils sont sans argent pour les acquérir s'ils le désiraient, il n'est pas probable que cette île soit visitée de nouveau avant long-temps.

WEDDELL.

(1822-1824.)

VOYAGE VERS LE POLE SUD.

§ 1.

PRÉLIMINAIRE.

Ayant exécuté un voyage de découvertes vers le sud à des hauteurs que l'on n'a point encore atteintes, j'ai pensé qu'il serait utile, surtout dans l'intérêt de l'hydrographie, de publier les principales circonstances de mon voyage.

Notre expédition avait pour but de se procurer des peaux de phoques à fourrure [1], et nos bâtimens étaient *la Jane*, de Leith, brick de cent soixante tonneaux, et le cutter *le Beaufoy*, de soixante-cinq tonneaux, l'un et l'autre ayant reçu les préparatifs d'usage et approvisionnés pour deux ans. Le premier, portant un équipage de vingt-deux hommes, officiers et matelots, était sous mon commandement; l'autre, dont treize hommes com-

[1] *Fur seals.* Ce voyage était exécuté pour le compte d'une compagnie anglaise, comme l'a été celui du capitaine Biscoe, en 1831, vers les mêmes parages.

posaient l'équipage, était commandé par M. Mathieu Brisbane.

La découverte récente des nouvelles Shetland du sud avait conduit à conjecturer que la terre de Sandwich était la pointe avancée d'un continent au sud, ou une étendue de terre courant est et ouest, entre les îles des Shetland du sud; mais je trouvai cette idée entièrement fausse, puisque je naviguai entre ces terres à la hauteur de 74 degrés 15 minutes de latitude sud, et que j'y laissai une mer libre et navigable.

Il peut n'être pas hors de propos de faire précéder ce récit d'un tableau des recherches et des découvertes qui ont été faites au sud du cap Horn, et dans le cercle polaire antarctique, avant mes voyages.

Plusieurs navigateurs, lors de leur passage autour du cap Horn, avaient atteint le 62e degré de latitude sud; mais toujours trop à l'ouest pour tomber dans les parages des Shetland du sud, quand, dans l'année 1818, M. William Smith, de Blith, passant de Montevideo à Valparaiso, fit par hasard la découverte des îles auxquelles on a donné ce nom. Dans un voyage suivant, il eut la hardiesse d'en approcher assez pour reconnaître que cette masse était une terre.

Les seuls navigateurs qui, à notre connaissance, avaient exploré la mer dans le cercle polaire an-

tarctique, sont les capitaines Cook et Furneaux, dans leur second voyage, qui eut pour but le pôle sud, en 1773 et 1774.

Le 17 janvier 1773, le capitaine Cook arriva au 67ᵉ degré 15 minutes de latitude sud, et au 39ᵉ degré de longitude est. Il y trouva des champs de glace solide, continue, en s'étendant aussi loin que l'œil pouvait porter du haut du grand mât. « Nous « ne crûmes pas prudent, dit-il, de persévérer « dans la direction du sud, attendu que l'espèce « d'été qui règne dans cette partie de la terre était « à demi écoulé, et qu'il nous eût fallu beaucoup de « temps pour tourner la glace, en supposant que « cela fût praticable. »

Le 7 janvier 1774, le capitaine Cook arriva encore dans la mer antarctique, et ayant été entouré d'îles de glace et de glaces flottantes dans la latitude de 68 degrés, et à 138 degrés de longitude ouest, il porta au nord-ouest, et traversa de nouveau le cercle polaire antarctique, allant vers le nord et l'est à plusieurs reprises, puis vers le sud. Le 25 janvier il entra, pour la troisième fois, dans la zone glacée; et le 30 janvier il était par les 71 degrés 10 minutes sud. Il dit encore : « Comme il nous était impossible d'aller plus avant au sud, nous pensâmes qu'il convenait de retourner vers le nord, étant alors à 71 degrés 10 minutes de latitude, et 106 degrés 54 minutes de longi-

tude ouest. Heureusement nous avions viré de bord en temps opportun; car nous n'eûmes pas plus tôt fait cette manœuvre, qu'il survint une épaisse brume, qui eût été extrêmement dangereuse pour nous, si nous avions rencontré les glaces. »

Deux frégates russes, employées à un voyage de découvertes, en 1821, ont pénétré, dit-on, au 69e degré de latitude sud; mais elles ne purent pousser plus avant. Les particularités de ce voyage n'ont pas encore été rendues publiques.

Ne m'attendant pas, quand je partis de Londres, à m'élever à une hauteur si considérable au sud, je ne m'étais pas muni des instrumens qui m'auraient mis à même d'étendre mes observations; mais j'étais approvisionné de tous ceux qui sont communément employés.

J'ai pensé qu'il serait utile de faire connaître au public l'expérience que pendant deux mois j'ai acquise de la navigation, dans le voisinage immédiat du cap Horn, qui est peu connu encore; car, bien qu'il ait été doublé par un nombre infini de navigateurs, cependant ce fut toujours à une telle distance de terre, qu'on n'a pu donner aucun détail bien précis sur ses côtes et ses mouillages.

Une connaissance moins vague de ces plages doit évidemment avoir pour résultat de diminuer la timidité qui s'empare de quelques capitaines quand ils sont dans ces parages, et les ancrages qui

sont tous sûrs, une fois bien connus, on abandonnera sans doute la coutume de quitter le passage, en portant à la côte est de la Patagonie, durant les vents contraires.

Comme j'ai navigué cinq ans dans ces mers, et accompli un passage de 26 degrés de longitude droit à l'ouest, environ dans le parallèle du cap Horn, pendant l'orageux mois d'avril, je suis parfaitement au courant des périls et des nécessités de cette navigation. Je puis donc offrir mon expérience avec la certitude qu'elle sera utile. Les rapports contradictoires que nous possédons de longue date sur le peuple que l'on a trouvé au détroit de Magellan et sur la côte de Patagonie, peuvent exciter notre étonnement, quoique le commodore Byron, par les descriptions qu'il a données de la taille énorme de ces hommes, semble confirmer les précédens récits.

Il n'y a pas de doute que des hommes grands et robustes n'aient été vus sur la côte de la Patagonie par les voyageurs; mais il est plus que probable que ceux avec qui ils avaient communiqué étaient des chefs, choisis peut-être à cause de leur haute stature; car, sur aucune partie de la côte, mes officiers, qui ont vu bien des Patagons, n'ont observé que la masse des habitans, ou même des individus isolés, fussent de la taille extraordinaire décrite par les voyageurs. On a aussi parlé des habitans

de la Terre de Feu comme d'êtres doués de peu de chose au-dessus de l'instinct animal, et incapables d'instruction : il en peut être ainsi; mais ne doit-on pas attribuer ce fait à la condition dans laquelle ils sont placés. Établissez des relations entre eux et les étrangers, et leur intelligence se développera; car je les ai trouvés, non-seulement traitables et inoffensifs, mais aussi, dans leur étroite sphère, actifs et ingénieux.

Comme j'aurai dans le cours de cet ouvrage de fréquentes occasions de mentionner des faits et des circonstances de mes premiers voyages dans ces latitudes, il est nécessaire d'établir que les deux voyages ont eu lieu dans les années 1819, 1820 et 1821, et se sont étendus à diverses parties des mers du Sud.

§ 2.

La Jane et *le Beaufoy* quittent les dunes. Arrivée de *la Jane* à Madère. Passage à Bonavista. Remarques sur l'île et ses habitans. Passage au port Santa-Elena.

Le 17 septembre 1822, je donnai à M. Brisbane ses instructions, et à cinq heures dans l'après-midi les deux vaisseaux firent voile des dunes [1]. Comme j'avais prescrit à M. Brisbane de se séparer quand il serait sous Portland-Bill, et de se

[1] Côtes d'Angleterre.

rendre directement à l'île de Bonavista, au cap Vert, tandis que je devais toucher à Madère, nous perdîmes de vue *le Beaufoy* à environ minuit.

Rien de remarquable n'arriva durant notre passage à Madère : à la hauteur de Porto-Santo, je trouvai que nous avions éprouvé un courant à l'est, de quatre-vingts milles en dix jours.

Le 4 octobre, à cinq heures du soir, ayant terminé mes affaires à terre, je remontai à bord, et à neuf heures je partis à toutes voiles pour l'île de Bonavista. Nous prîmes les vents alizés au nord-est, après avoir dépassé la baie de Funchal; et nous arrivâmes le lundi 14 à Bonavista, où nous trouvâmes *le Beaufoy* à l'ancre, avec plusieurs petits bâtimens portugais et américains.

Nous avions à prendre une quantité de sel. Il fut livré immédiatement, et le 19 ayant reçu trente-six tonneaux qui furent partagés entre les deux navires, étant entièrement approvisionnés d'ailleurs et prêts à tenir la mer, nous partîmes le 20 au soir, faisant voile vers le sud. Les habitans de ces îles sont, pour la plupart, d'une indolence intolérable; d'où vient leur misérable existence. Leurs esclaves, et ils en ont beaucoup encore, sont contraints par la terreur du fouet à de rudes travaux; car, bien que parmi toutes les autres nations les Africains jouissent maintenant de leur part de liberté, ils ne partagent point ici ce bienfait.

Leur principale occupation est la fabrication du sel, et un petit commerce avec les îles voisines et les vaisseaux qui stationnent ici. La ville de Bonavista contient de quarante à cinquante maisons; lesquelles, hormis une demi-douzaine, sont grossièrement construites de bois et de boue, et dans le goût de l'architecture nègre. La couleur des habitans varie du blanc au noir de jais, passant par toutes les nuances intermédiaires; et ils sont tellement liés les uns aux autres par des mariages, que l'on peut dire que la ville est habitée par une seule famille, les esclaves exceptés.

A trois milles environ à l'est de Bonavista, est une ville nommée *Nova-Cidade*, où le gouverneur a sa résidence habituelle. Elle renferme une église et environ cent bâtimens, la plupart desquels sont des cabanes. Le gouverneur, qui depuis quarante-deux ans commande à Bonavista, m'apprit que la population de l'île était de trois milles habitans environ, dont trois cents font partie des troupes régulières : le sol, me dit-il, est très fertile quand les pluies tombent abondamment aux saisons ordinaires; mais on y souffre beaucoup du manque de pluie et d'eau bonne à boire. Aucun vaisseau qui touche à ce point ne peut donc espérer s'y procurer ce précieux approvisionnement.

Les vaisseaux peuvent se fournir ici de cochons, de chèvres, de moutons et de volaille; mais tous

ces objets sont maigres et mal nourris : ils sont meilleurs à Santiago, mais un peu plus chers aussi : c'est en ce lieu que je me rendis lors de mon dernier voyage. Je me présentai au gouverneur, qui était alors à bord d'un schooner de guerre à l'ancre dans la baie.

Il portait l'uniforme de général, et avait assez bonne mine. Quand je lui dis que mon dessein était de prendre ici un supplément de provisions, et que les vaisseaux ne jetteraient pas l'ancre, il m'accorda immédiatement la permission de descendre à terre, en me recommandant la basse-cour de sa femme, où, m'assurait-il, je pourrais m'approvisionner à un prix raisonnable. Je ne fus pas peu surpris d'apprendre que la femme d'un gouverneur condescendait à un tel trafic; néanmoins, j'allai immédiatement à terre, et me rendis au palais. La porte était gardée par un soldat qui me refusa l'entrée, mais quand je lui fis connaître l'objet pour lequel je venais, il me laissa passer, ainsi que deux autres sentinelles, et j'arrivai enfin à la dame. Je la trouvai occupée à réunir ses cochons et ses volailles dans le milieu de la cour pour les inspecter. Suivant l'usage, elle me les présenta comme étant gras et à bon compte. Je choisis ce que je désirais, et l'envoyai à la chaloupe : notre marché fut conclu dans la maison, au moyen d'un verre de vin; et elle me fit la politesse de vouloir que

son fils, jeune garçon de quatorze ans environ, me jouât un air sur la guitare, ce dont il s'acquitta avec un charme particulier. Quand il eut fini, je réglai mon compte, et dis adieu à la femme du gouverneur.

Après avoir rapporté cette circonstance comme présentant une singulière alliance du rang et du travail, sinon de la pompe et de l'avarice, je reviens à ma narration, en faisant observer que nous levâmes l'ancre à Bonavista et nous portâmes à toutes voiles vers le sud. Un récit des circonstances qui se renouvellent habituellement à bord d'un vaisseau de commerce, et la route du bâtiment dans [illegible]e direction si connue, ne peuvent présenter des d[illegible] intéressans ou utiles; je me hâterai donc d'arr[illegible] à des régions moins fréquentées.

Le 7 [illegible]mbre, à la longitude de 30 degrés, nous travers[illegible] l'équateur. Le vent alizé étant fort au sud, nous [illegible]sâmes le cap Saint-Augustin, sur la côte du Bré[illegible] à la distance de cent milles, par 24 degrés de[illegible]itude sud; le vent soufflait fréquemment d[illegible] nord-ouest au nord-nord-est en [illegible]rosses rafal[illegible], avec le tonnerre et une pluie.

[illegible]e saison, la route que nous prîmes permet une rapide traversée; mais pour la santé d'un équipage qui entreprend un long voyage, il est dangereux de passer près de ces côtes. J'eus un homme à l'article de la mort par suite d'une atta-

que du tétanos, qui provenait des pluies constantes auxquelles il avait été exposé.

Nous continuâmes dans la direction du sud, en compagnie du *Beaufoy*, jusqu'au 40ᵉ degré. Nous gouvernâmes alors vers l'ouest pour trouver la terre des Patagons. Le 10 décembre, nous arrivâmes devant le port Valdès, gisant par 42 degrés 32 secondes de latitude méridionale. J'envoyai le maître pour sonder l'entrée; mais apprenant de lui qu'il y avait seulement deux brasses et demie de marée basse dans le milieu du chenal, et qu'un rapide reflux barrait cette même entrée, je ne tentai point d'y pénétrer avec les vaisseaux. Le 11, au matin, nous longeâmes la côte au sud, touchant à plusieurs points pour y prendre des fourrures. Le 20, j'envoyai M. Brisbane avec *le Beaufoy* pour examiner la baie de Saint-Georges et me rejoindre le 28 à la hauteur de l'île des Pingouins. Le brick, qui s'était arrêté au port Sainte-Hélène pour réparer une petite voie d'eau, remit à la voile le 26.

Le port Sainte-Hélène est à la latitude sud de 44 degrés 34 minutes 16 secondes, et sa longitude est de 65 degrés 32 minutes 28 secondes. La baie offre un bon abri du sud par l'est; on peut recommander ce lieu pour une relâche de quelques jours. Les vents sont rarement du sud-est et généralement légers. Comme la marée court rapidement à travers l'entrée de la baie, la mer, pen-

dant les forts vents du sud-est, est très sillonnée.

Les guanacos sont ici très nombreux, mais on ne les approche pas aisément. Ils ressemblent beaucoup aux daims. Leur chair est de bon goût, et ils sont assez grands pour être un objet de quelque considération pour les vaisseaux qui touchent cette côte afin de s'y ravitailler. Nous en prîmes un qui, étant vidé, pesait cent vingt livres, et était, à mon avis, très semblable pour le goût à du mouton bien nourri. La difficulté de se procurer ces animaux, à cause de leur vélocité et de leur vigilance, est telle, qu'on ne peut s'en emparer que par surprise et en se tenant à l'affût derrière les buissons qui entourent les lieux où ils viennent se baigner dès la pointe du jour. Les lièvres, qui y sont aussi en grand nombre, sont beaucoup plus forts que dans les autres pays. La marée, à la pleine et à la nouvelle lune, s'élève à vingt-deux pieds.

Le 30 décembre, étant à la latitude de 47 degrés 54 minutes et au large de l'île des Pingouins, dans l'après-midi, au milieu de plusieurs de ces trombes qui sont redoutées par bien des marins, nous regagnâmes *le Beaufoy* et fîmes voile au sud. Nous avions maintenant pris décidément le sud pour le point de nos investigations, et quoique nous fussions dans ces parages un mois plus tard que je ne l'avais résolu, je fus heureux de voir que nous avions tiré du brick tout le parti dési-

rable. Je me déterminai donc, si je ne devais pas réussir aux Arcades du sud, à poursuivre mes recherches au-delà des traces des navigateurs qui m'avaient précédé. J'avais donné à M. Brisbane une instruction sur ce qu'il avait à faire dans le cas d'une séparation, et alors nous nous dirigeâmes de conserve vers le sud.

Le 2 janvier 1823, à midi, nous étions au 51e degré 55 secondes de latitude sud, et au 65e degré 7 minutes 15 secondes de longitude : cette latitude étant celle où on place le banc de l'Aigle, découvert en 1817 par le capitaine Bristow, je n'aperçus rien. Si son gisement avait été déterminé avec soin, je devais le trouver. Cet écueil doit être très dangereux, placé comme il l'est au milieu du canal, entre les îles Falkland et la côte de Patagonie; mais comme je n'ai pas pu en prendre connaissance, je ne saurais le décrire. On dit que c'est un groupe de brisans de trois cents pas.

Le 6 janvier, au matin, le vent fraîchit encore du sud-est avec une grosse mer, qu'il faut sans aucun doute attribuer à un courant, car nous n'étions plus qu'à cent milles au sud-est des îles Falkland.

Le 7, le temps étant beau, je communiquai avec *le Beaufoy*. J'appris avec plaisir que tout le monde était bien portant et qu'aucun accident n'était arrivé. Le 12, nous vîmes quelques pigeons, et à

six heures la pointe est des îles des Orcades du Sud, partant de Louis au sud à une distance de onze lieues environ. Nous fîmes toutes voiles pour arriver près de la terre; mais bientôt le vent devint léger et nous laissa presque à la merci d'une grosse mer, au milieu d'îles de glace qui rendaient notre navigation très périlleuse. A huit heures, une des îles à l'est, que, à cause de son apparence, nous nommâmes *Saddle island*, ou *île de la Selle*, portait au sud à la distance de onze lieues.

Le 13, le vent était léger et soufflait du nord-nord-ouest, qui dans cette région amène généralement du brouillard, ce qui nous contraignit à nous tenir au large. A dix heures le vent passa au sud-est avec un beau temps. La température de l'air était de 34 degrés, celle de l'eau de 33 degrés. Le 14, à la pointe du jour, nous vîmes la terre dans le sud-ouest, à dix lieues environ, et à sept heures nous étions à un mille du rivage.

Étant maintenant tout près de la terre, j'envoyai une chaloupe de chaque navire pour l'explorer. Nous continuâmes à entrer les bâtimens dans une baie que nous appelâmes *Saddle islands' bay*, ou *baie de l'île de la Selle*, puisqu'elle est située dans l'île que nous avions ainsi nommée. Les montagnes de glace qui se forment l'hiver dans les baies, et se dissolvent en été, produisaient alors des glaçons qui charriaient si épais, qu'il nous fallait

souvent manœuvrer pour éviter leur choc. Cette côte est, s'il est possible, d'une apparence plus sinistre que les îles Shetland du sud. Les îles ici se terminent, pour la plupart, en pics escarpés et raboteux qui donnent assez bien l'idée des sommets des montagnes d'une terre submergée. Je nommai le plus élevé de ces pics, qui s'élance en pointe, *Noble's Peak*, en l'honneur d'un orientaliste d'Édimbourg, M. James Noble.... Par un jour pur, ce pic peut être vu à la distance de quinze lieues.

Le 14 je fis des observations pour établir la latitude et la longitude de Saddle's island. Je trouvai que son centre était au 60e degré 37 minutes de latitude sud, et trois chronomètres m'indiquèrent sa longitude à 44 degrés 52 minutes 45 secondes à l'ouest de Greenwich.

Le 15 dans l'après-midi, le vaisseau touchant le rivage, et le temps s'étant remis, je débarquai sur la côte sud de la baie, et du haut d'une montagne j'étais occupé à prendre une vue à vol d'oiseau du pays, quand une épaisse brume se forma, et dans peu de minutes m'ôta la vue des navires. Je descendis à la hâte vers la chaloupe, et me mis en mer, espérant que je verrais le vaisseau avant de perdre la terre de vue : je m'étais trompé. Je perdis l'un et l'autre. Mon anxiété pour le vaisseau au milieu des îles, dans un brouillard épais, était grande;

mais la brume se dissipa bientôt : je fus rassuré, et je remontai à bord.

Ayant vu quelques léopards de mer sur le rivage, j'envoyai le second pour les prendre, et il revint bientôt avec six de ces animaux qu'il avait capturés. Cette créature ne ressemble au tigre que parce qu'elle a la peau tachetée. Le léopard de mer est une espèce de phoque ; son cou est long, et va en diminuant de grosseur jusqu'à sa tête qui est petite. Son corps est gris-pâle en dessus, et le dessous est jaunâtre : son dos est couvert de taches blanchâtres. On peut classer cette espèce dans la division stenorhinque de F. Cuvier : les dents, toutefois, ne se rapportent pas entièrement avec celles de son phoque septonix.

Dans la soirée les chaloupes revinrent, ayant côtoyé ces îles l'espace de cinquante milles. On n'avait trouvé qu'un veau marin et quelques léopards de mer dont on apporta les peaux à bord. Cet examen, quoique sans résultat immédiat, nous donna quelque espoir, car la présence de ce veau marin nous faisait présumer que nous en pourrions rencontrer d'autres. Je halai donc au large de terre, afin de poursuivre mes recherches autour de la pointe ouest des îles. Le 17 nous vîmes la terre au vent, à la distance de cinq milles. Je signalai notre situation au *Beaufoy*, et déployai une grande quantité de voiles pour me tenir largue.

Vers midi toutefois le vent se calma heureusement et se tourna au sud-sud-ouest. Nous continuâmes d'aller vers l'ouest, examinant les côtes en passant. A neuf heures du matin, le 19, nous vîmes la pointe ouest et un détroit courant au sud que nous nommâmes *détroit de Spencer*. Le ciel étant fréquemment brumeux et les vents légers, nous ne prîmes pas le large de la pointe ouest avant le 20 à midi, et à trois heures j'établis la latitude de ce cap à 60 degrés 42 minutes sud, et la longitude à 46 degrés 23 minutes 52 secondes ouest.

Ne trouvant point d'animaux dans ces parages, je gouvernai à l'est pour examiner les autres parties des îles. Le 22 au matin nous étions à six milles au large de la pointe est, que je nommai *le cap Dundas*. Je dépêchai ensuite deux chaloupes pour explorer les côtes et pour faire en même temps des observations, à l'effet de détourner la position de cette extrémité de l'archipel. Au moyen d'un bon méridien, je pris la hauteur, et je trouvai que le cap Dundas est à 60 degrés 46 minutes 30 secondes de latitude sud. Les chronomètres ont indiqué sa longitude à 44 degrés 35 minutes 45 secondes ouest de Greenwich. A deux milles du rivage nous jetâmes la sonde : le fond de sable d'une couleur sombre a cinquante-huit brasses de profondeur. Aux environs du cap, sur un petit coin où se trouvait de la terre végétale, il y avait

une touffe d'herbe courte autour de laquelle étaient rassemblés plusieurs oiseaux.

Dans la soirée, les chaloupes revinrent avec deux peaux de veau marin et dix de léopards. On avait examiné à fond cette île à l'est; et comme maintenant nous avions exploré tout le groupe sans avoir atteint notre objet, je conclus que les veaux marins étaient venus ici de quelque terre peu éloignée probablement. Du haut d'une montagne, mes officiers avaient aperçu une bande de terre au sud-est. Comme je jugeais probable qu'il en pût être ainsi, nous nous dirigeâmes de ce côté; mais le 23 au matin nous fûmes détrompés, en découvrant que ce que nous supposions la terre était une chaîne d'immenses îles de glace à l'est-nord-est et à l'ouest-sud-ouest. Nous fîmes diverses courses dans le sud, et arrivâmes alors à de l'eau libre relativement. A midi notre latitude était, suivant nos calculs, par 61 degrés 50 minutes, et notre longitude 43 degrés. Nous continuâmes vers le sud avec peu de voile, et vers minuit nous traversâmes un groupe d'îles de glace. Dans la matinée du 24 le vent se modéra, le ciel s'embruma, et nous virâmes. Pour éviter une séparation, les deux vaisseaux furent contraints à se tenir très près l'un de l'autre. A midi notre latitude était de 62 degrés 35 minutes. Le temps était toujours brumeux avec des intervalles clairs, durant lesquels nous portions

toujours au sud. Cette très lente manière de naviguer était fatigante et sans aucun avantage; mais il y avait trop de danger à se diriger au sud à travers ces brouillards.

Dans la soirée, en effet, tandis que nous étions enveloppés de brume, le second me dit que des brisans étaient tout près sous notre vent: je me préparais immédiatement à diriger le vaisseau au vent; mais ne voyant plus l'eau brisée, j'en conclus que ce que cet officier avait vu n'était l'effet que du soufflement des baleines. Il en était ainsi, en effet, car lorsque le brouillard se dissipa, rien de pareil à des brisans ne se voyait en mer.

Le 27 à midi nous avions atteint le 64e degré 58 minutes de latitude, et les chronomètres marquaient 39 degrés 40 minutes 30 secondes de longitude. La température de l'air, à l'ombre, était de 37 degrés Fahrenheit, celle de l'eau, de 34; mais au soleil, quand il était voilé de nuages, le thermomètre montait à 48 degrés. Le temps étant ainsi remis, je ne doutais point que, dans trois ou quatre semaines les deux vaisseaux auraient leur cargaison complète; toutefois, comme nous étions au sud des Shetland du sud, je retournai vers le nord, parce qu'il était probable que je trouverais la terre entre les Orcades du sud et la terre de Sandwich. D'ailleurs la saison d'été étant alors très avancée, il était bon d'examiner ces latitudes

basses quand les nuits étaient encore courtes, car l'obscurité, jointe à la brume, rend la navigation encore plus dangereuse sur une mer encombrée de glaces. Nous portâmes vers le nord avec le vent d'ouest, beaucoup de brouillard et de neige.

Le premier février 1823, à midi, notre latitude était de 58 degrés 50 minutes sud, notre longitude de 38 degrés 51 minutes ouest. Comme il n'y avait pas apparence de terre dans cette direction, nous nous dirigeâmes au sud-est, formant un angle avec notre route qui allait au nord, ce qui pouvait nous mettre à même de voir la terre à moitié chemin.

J'avais offert une gratification de dix livres sterling à l'homme qui découvrirait le premier la terre. Ceci fut la source de fréquens désappointemens pour plusieurs matelots doués d'une imagination vive et ardente, qui ne manquaient jamais la vue d'une île à l'horizon. Bref, des bancs de glace à l'infini furent signalés comme terres, et, en effet, plusieurs en avaient l'apparence, au point que nous ne pouvions nous bien convaincre de leur nature réelle qu'en nous en approchant.

Le 2 février, du 60ᵉ degré au 61ᵉ, nous fûmes constamment accompagnés de tous les oiseaux communs dans cette latitude. On y voyait aussi un grand nombre de baleines à nageoires et à bosses, ainsi que de grandes bandes de pingouins qui

avaient pour lieu de repos quelques îles de glace.

Le soir du 4 nous étions à cent milles de la terre de Sandwich, et à une distance de la route du capitaine Cook, telle qu'elle me convainquit qu'il n'y avait pas de terre entre les deux pointes. J'avais alloué à mes gens une ration de rum de trois verres à boire, depuis que nous étions dans ces mers. Leur ration de bœuf et de porc était d'une livre et quart chaque jour. Cinq livres de pain deux pintes de farine, trois de pois et deux d'orge étaient distribuées à chaque homme pour une semaine. Ces rations, dans un climat froid, étaient faibles; mais l'incertitude où nous étions sur la durée de notre voyage commandait la plus stricte économie.

Le 6 et le 7 février, nous vîmes plusieurs îles de glace, dont l'une, suivant mon estime, avait deux milles de long et deux cent cinquante pieds de hauteur. Le 10, au point du jour, le maître vint me dire que la terre était en vue sous la forme d'un pain de sucre. Nous ne l'atteignîmes qu'à deux heures, et ce fut seulement alors, en passant à la distance de trois cents mètres, que nous eûmes la certitude que ce n'était point la terre, mais de la glace noire. Une île de glace transparente y touchait et s'élevait sur l'eau, ce qui formait un contraste de couleur qui avait favorisé ou plutôt complété l'illusion. Du côté du nord, elle était si

étroitement jointe à la terre noire, qu'à distance personne n'eût hésité à affirmer que c'était un rocher.

Le 12 et le 13 les îles de glace étaient très nombreuses, et à midi, le 14, nous étions par 68 degrés 28 minutes de latitude, et 29 degrés 43 minutes 15 secondes de longitude.

Le 15, à midi, notre latitude était de 68 degrés 44 secondes, d'après les observations et nos calculs, la portaient à 69 degrés.

Le 16 nous étions, suivant nos calculs, par 70 degrés 26 minutes de latitude, et par 29 degrés 58 minutes de longitude ouest. Le vent soufflait modérément de l'est, et la mer était assez douce.

Le 17, l'eau n'avait aucune couleur: nous jetâmes alors la sonde sans trouver le fond. Un grand nombre d'oiseaux du genre des pétrels nous entouraient, ainsi que plusieurs baleines.

Le 18, à midi, nos observations plaçaient notre latitude à 72 degrés 38 minutes, nos calculs la portaient à 72 degrés 14 minutes: ainsi, avec la différence de longitude marquée par le chronomètre, nous avions été portés en trois jours au sud-ouest, d'une distance de vingt milles.

Dans la soirée nous avions plusieurs baleines autour du navire, et la mer était, à la lettre, couverte d'oiseaux du genre des pétrels. PAS UNE PARCELLE DE GLACE N'ÉTAIT VISIBLE. La soirée était calme et sereine, et si ce n'eût été la réflexion que

probablement nous aurions à combattre bien des obstacles lors de notre passage vers le nord à travers les glaces, notre situation aurait pu être enviée.

Le temps était agréable, notre charpentier répara un bateau, et nous pûmes faire quelques réparations aux voiles et aux cordages. A midi nous étions, suivant nos observations, à 73 degrés 17 minutes de latitude, sur une longitude de 35 degrés 54 minutes 45 secondes, d'après le chronomètre.

Le matin du 20, le vent passa du sud à l'ouest, bonne brise; et voyant un horizon nébuleux et un grand nombre d'oiseaux dans le sud-est, nous allâmes dans cette direction. A 10 heures du matin, l'atmosphère devint très sereine, et rien de semblable à la terre ne se voyait encore. On apercevait trois îles de glace de la poupe, et on en découvrait une autre du haut du mât. Sur une de ces îles nous vîmes un grand nombre de pingouins perchés. A cette époque, 20 février 1823, notre latitude était de 74 degrés 15 minutes, et notre longitude de 34 degrés 16 minutes 45 secondes. Le vent soufflant frais du sud nous empêcha de pousser plus avant dans cette direction. J'aurais bien désiré d'explorer le sud-ouest, mais prenant en considération la saison avancée, et réfléchissant que nous aurions à traverser, pour

revenir en Angleterre, une mer de mille milles, parsemée d'îles de glace, avec des nuits longues et des brouillards, je ne pus prendre d'autre détermination que celle de profiter de ce vent favorable pour retourner.

Je regrette beaucoup que les circonstances ne m'eussent pas permis de pousser au sud quand j'étais par les 65 degrés latitude, le 27 janvier; j'aurais eu un temps suffisant pour examiner cette mer. Toutefois, dans la situation où je me trouvais, mon attention était naturellement excitée à observer tout phénomène qui pouvait être considéré comme intéressant pour la science. Je savais très bien qu'une suite d'observations scientifiques dans cette partie non fréquentée du globe était une chose très désirable, et je m'affligeai d'autant plus vivement de ne pas être muni de tous les instrumens dont sont approvisionnés les vaisseaux équipés pour des voyages de découvertes.

Un fait qui m'a paru évident, c'est l'affaiblissement de l'action magnétique sur l'aiguille quand on est très élevé au sud : ceci provient sans doute, en partie, de l'inclinaison qui s'accroît ou de la domination de l'action horizontale sur l'aiguille qui doit être attirée en progression croissante par les objets immédiatement environnans. Toutefois, cette question ne peut être entièrement décidée jus-

qu'à ce qu'une théorie plus satisfaisante de l'émanation de l'influence magnétique ait été démontrée.

L'aurore australe que M. Forster vit dans son voyage autour du monde avec le capitaine Cook, en 1773, fut le but de tous mes regards, tant que le soleil fut sous l'horizon, c'est-à-dire pendant plus de six heures; mais je n'observai rien qui y ressemblât. Comme le crépuscule, toutefois, ne quittait pas le ciel, on peut attribuer à cette cause la non-apparition de l'aurore boréale.

L'apparence remarquablement contournée que prennent les objets et l'horizon même sous les hautes latitudes nord ne fut observée ici que faible. L'eau lancée par les baleines une demi-heure après le lever du soleil, le matin du 19, fut frappée d'une réfraction croissante, qui disparut bientôt. Ce phénomène n'existe pas aussi marqué dans le sud que dans le nord, sous les latitudes correspondantes; ce fait doit être attribué à ce que cette mer est libre de champs de glace.

Il me semble évident que la conjecture du capitaine Cook, que les champs de glace sont formés sur les côtés et non en pleine mer est fondée : en dernier lieu, toutefois, il change d'opinion après avoir avoir rencontré un champ de glace solide au nord du détroit de Behring. Je crois vraisemblable que cette glace provenait d'une terre située

au nord, à la distance de cent cinquante milles seulement. Personne ne peut douter de la probabilité de ma conjecture, quand on se rappelle qu'à la hauteur de 74 degrés 15 minutes de latitude sud (latitude qui, suivant l'opinion reçue des premiers navigateurs que l'hémisphère austral est plus froid que l'hémisphère boréal de 10 degrés, serait égale à 84 degrés 15 minutes nord), je trouvai une mer parfaitement libre de glaces, par la latitude de 61 degrés 30 minutes, à environ cent milles de terre, je fus entouré d'un épais morceau de glaces. Comme dans cette situation nous ne pouvions voir la terre, si je n'avais pas connu l'existence des Shetland du sud, j'aurais pu tomber dans l'erreur qui admet communément que cette glace vient directement et sans interruption du pôle sud. Si toutefois il n'existe aucune terre au sud de la latitude à laquelle je me suis élevé, 74 degrés 15 minutes, ce qui fait 3 degrés et 15 minutes, ou deux cent quatorze milles au-delà du point le plus au sud que le capitaine Cook ou les autres navigateurs aient touché, comment est-il possible que le pôle sud soit plus accessible que le nord, autour duquel nous savons qu'il y a une vaste étendue de terre?

Le froid excessif de l'hémisphère austral a été diversement expliqué, chaque physicien adoptant la théorie qui s'accordait le mieux avec son sys-

tème hydrographique. Saint-Pierre a une coupole de glace qui ceint le pôle nord et s'étend loin au nord. Nous avons à présent de meilleures données pour point d'appui ; car, bien que de grands efforts aient été faits sans succès en 1773 et 1774 pour découvrir la *terra australis incognita*, nous voyons cependant qu'il y a une bande de terre qui s'avance aussi haut dans le nord que le 61e degré de latit.[1] : nous pouvons conjecturer aussi, sans trop craindre de nous tromper, que la terre que nous connaissons sous la latitude de 61 degrés, et la longitude de 54 degrés 30 minutes, c'est-à-dire la pointe est des Shetland du sud, s'étend à l'ouest-sud-ouest au-delà de la longitude à laquelle le capitaine Cook est parvenu et à la latit. de 71 degrés 10 minutes. C'est cette terre que, sans aucun doute, il faut regarder comme la cause du froid excessif de ces régions. La température de l'air et de l'eau, à la latitude de 60 ou 61 degrés, est, comme je l'ai remarqué, de peu de chose au-dessus de glace. La froide terre sous terre[2] ou végétation, et ses immenses îles de glace, qui se dissolvent habituellement en été, et qui par l'effet des vents d'ouest ceignent presque entièrement la terre, sont évidemment la cause de la très basse température qui domine.

[1] Le capitaine Ross a découvert en 1832 une autre langue de terre qui s'avance vers le pôle boréal jusqu'au 74e degré de latitude nord, et à laquelle il a donné le nom de presqu'île Boothia.

[2] The cold earthless land.

La portion de pays que j'ai vue est sans terre végétale, s'élevant en colonnes d'un roc impénétrable qui renferment et produisent d'immenses masses de glace, même à la latitude basse de 60 degrés 45 minutes.

Il est certain que les îles de glace se forment seulement dans les angles rentrans, ou dans les anses de terres; les champs de glace ne se produisent point aisément, je le pense, dans une mer profonde.

On a découvert, au moyen de la sonde, que l'eau est bientôt refroidie au point de glace, d'où il résulte que l'on trouve des champs de glace à la distance de plusieurs milles du rivage. Ces considérations me conduisent à conclure que, puisque nous n'avions encore que trois îles de glace à la latitude de 74 degrés, la terre dont j'ai parlé ne s'étend pas au sud plus loin qu'au 73e degré. S'il en est ainsi, et s'il n'y a pas d'autres terres au sud, la mer polaire antarctique est peut-être moins encombrée de glaces qu'on ne l'imagine, et l'on peut espérer un libre champ de découvertes, même au pôle sud.

§ 3.

Retour au nord. Géorgie du Sud. Objets d'histoire naturelle. Ile de l'Aurore. Arrivée aux îles Falkland.

Maintenant déterminé au retour, je fis des signaux au *Beaufoy* pour gouverner au sud-ouest, et nous fîmes toutes voiles. Nos équipages furent naturellement très désappointés des mauvais succès de notre expédition, et de ce que nous n'avions pas trouvé une terre au sud, car leur intérêt dans le voyage était proportionné à la cargaison que l'on se procure. C'est pourquoi, afin de les relever en reconnaissant leurs mérites, j'exprimai mon approbation pour leur conduite patiente et leur bon ordre, et je leur fis savoir qu'ils étaient au sud de la latitude, à laquelle ont pénétré tous les précédens navigateurs. Nous hissâmes nos couleurs, tirâmes un coup de canon, et les deux équipages poussèrent trois houras. Ces soins, et une ration de grog[1], dissipèrent leur mécontentement, et leur firent espérer que la fortune pouvait être encore favorable.

Le 23 février à midi, nous étions revenus par la latitude de 71 degrés 25 minutes d'après nos observations, et de 71 degrés 38 minutes suivant nos calculs : nous avions donc éprouvé un courant

[1] Eau-de-vie de grain.

du nord d'environ treize milles en deux jours. Ce courant du nord favorise le système de Saint-Pierre, qui suppose qu'un tel courant peut avoir pour cause la fusion des glaces polaires; mais s'il existe (car ce peut être tout simplement une erreur de calcul), il est certainement trop faible pour modifier le flux et le reflux de l'Océan. Afin de fournir une chance d'établir le courant général de ces mers, j'assujettis bien une bouteille à du liége, et après y avoir renfermé une description de l'état de la mer à 74 degrés de latitude, je la jetai à l'eau.

Les îles de glace devenaient très nombreuses, et notre cutter prit à bord une quantité de glace pour servir d'eau : dans l'après-midi le temps devint calme, j'essayai le courant en amarrant la chaloupe, et je découvris qu'elle portait au nord-est un sixième de mille par heure.

Durant la nuit du 5, le ciel étant brumeux, nous perdîmes *le Beaufoy* de vue, quoi que nous fissions pour nous en rapprocher. Le 12, à 10 heures après midi, nous vîmes la Géorgie du sud à la distance d'environ neuf ou dix milles. Notre arrivée devant cette île, bien aride cependant, nous sembla un événement heureux. Nos matelots avaient beaucoup souffert des brouillards froids et de l'humidité, durant les deux mois de notre navigation vers le sud; et comme il y avait déjà cinq mois environ

que nous étions en mer, l'apparition du scorbut, maladie si fatalement inhérente aux longs voyages, pouvait être redoutée. Nos vaisseaux aussi étaient tellement fatigués, qu'ils avaient besoin de réparation, de façon que prenant en considération tant de pressans besoins que nous éprouvions, cette île, bien qu'inhospitalière, pouvait nous être d'un grand secours.

Nos équipages eurent ici abondance d'herbes fraîches, lesquelles, quoique amères, sont très salutaires, étant un excellent antiscorbutique. Quant à la nourriture, nous avions de jeunes albatros, d'un an environ, dont la chair est agréable, mais n'est point assez ferme pour être comparée à celle d'aucune de nos volailles. Nos affaires à terre, et nos recherches dans l'île afin de trouver des animaux pour notre cargaison, commencèrent immédiatement, et furent poursuivies avec zèle, bien qu'elles fussent interrompues fréquemment par de violens coups de vent qui régnaient alors, car c'était le temps de l'équinoxe d'automne dans cet hémisphère. Le fond de la baie de l'Aventure où nous étions à l'ancre, est par la latitude de 54 degrés 2 minutes 48 secondes sud, et la longitude de 38 degrés 8 minutes 4 secondes ouest.

Le 17 avril nos affaires étant terminées, les deux vaisseaux mirent en mer par un vent d'est, qui nous poussait vers les îles Falkland.

La Géorgie du sud fut, à ce qu'il paraît, découverte en 1675 par le marin français Laroche; un vaisseau nommé *le Lion* la visita en 1756; mais elle ne fut point explorée avant le capitaine Cook en 1771. Le rapport officiel de Cook sur la Géorgie du sud, dans lequel il donne le détail du grand nombre d'éléphans de mer (qu'il nomme *lions de mer*) et de veaux marins trouvé sur le rivage, engagea plusieurs marchands entreprenans à équiper leurs bâtimens, afin de faire la chasse aux éléphans pour leur huile, et aux veaux marins pour leur fourrure. Ces animaux sont maintenant presque détruits; mais j'ai été informé par un témoignage irrécusable, que depuis l'année où l'on sut qu'ils étaient si abondans, il n'a pas été apporté sur le marché de Londres moins de vingt mille tonneaux d'huile d'éléphans de mer : une grande quantité de fourrures de veaux marins étaient apportées avec la cargaison d'huile; mais autrefois les fourreurs d'Angleterre ne sachant pas les apprêter, elles avaient si peu de valeur qu'elles étaient presque négligées. Le nombre de peaux exportées de la Géorgie par les nations de l'Europe ne peut être évalué à moins de un million deux cents mille francs. On peut aussi remarquer que l'île de la Désolation, que le capitaine Cook visita également, et qu'il fit le premier connaître, a été une source de bénéfices presque aussi con-

sidérable que la Géorgie. On peut donc présumer que pendant tout le temps que le commerce a fréquenté ces deux îles, plus de deux mille tonneaux de tonnage, et deux ou trois cents marins ont été annuellement employés à ce trafic.

Après avoir ainsi donné une idée de la valeur de ce qui a déjà été découvert dans la mer du Sud, je dirai quelque chose de la Géorgie australe, quant à son étendue et à ses particularités.

Cette île a environ quatre-vingt-seize milles de longueur; sa largeur moyenne est de dix milles environ. Elle est si dentelée de baies profondes que, sur plusieurs points, où elles sont situées les unes vis-à-vis des autres, elles laissent entre elles peu d'espace de terre. Vers la pointe ouest, en particulier, il y a une langue de terre large d'environ un demi-mille, que l'on traverse souvent en transportant les chaloupes. Dalrymphe, dans une très vieille carte, représente cette île comme traversée par un canal; il est probable qu'il en a été ainsi, puisque vers le milieu de l'île environ il y a une montagne de glace qui semble s'étendre d'un côté à l'autre. Les sommets des montagnes sont élevés et perpétuellement couverts de neige. Mais dans les vallées, durant l'été, la végétation est en quelque sorte abondante. La seule production naturelle de ce sol est une graminée à la tige forte, et haute de deux pieds à peu près. Elle croît

en touffes, sur des buttes qui s'élèvent de trois à quatre pieds au-dessus de la terre.

On ne trouve ici aucun quadrupède terrestre. Les oiseaux et les animaux amphibies sont les seuls habitans de cette île. Parmi les oiseaux, le pingouin-roi est le plus digne de remarque. Les pingouins vivent essentiellement en société. Ils vont en nombreuses troupes sur le rivage, le cou droit et la démarche dandinante. Quand on les entrevoit à travers une atmosphère épaisse, on pourrait les prendre pour une réunion d'hommes; et, en effet, sir John Narborough les compare plaisamment à des petits enfans debout, avec des tabliers blancs : ceux qu'il décrit ainsi, toutefois, étaient d'une très petite espèce en comparaison du roi-pingouin, l'oiseau dont je parle. Le maintien fier de ces oiseaux n'est peut-être point inférieur à celui du paon, auquel ils le cèdent en effet très peu pour la beauté du plumage, comme on peut le voir dans les muséums. Pendant la mue, ils semblent se repousser avec dégoût, à cause de l'état délabré de leur vêtement; mais quand ils arrivent au maximum de leur éclat, ils se réunissent, et tout pingouin qui n'a pas complété son plumage est exclu de la communauté. L'habitude qu'ils ont de regarder leur poitrine et leurs flancs, pour contempler la perfection de leur splendeur, et pour en écarter la moindre tache qui pourrait

la ternir, est vraiment divertissante à observer.

Vers le commencement de janvier ils s'accouplent et déposent leurs œufs. Tant que dure l'incubation, le mâle est d'une assiduité remarquable, de sorte que quand la femelle a besoin de se déranger pour se nourrir et se laver, elle lui porte l'œuf, ce qu'ils font en plaçant leurs ergots l'un près de l'autre et en se servant de leur bec pour l'y placer. Comme ils n'ont point de nids, il est à remarquer que l'œuf est porté entre les cuisses et la queue, où la femelle particulièrement a une cavité pour cet usage. La femelle garde son petit environ un an, durant lequel temps ils changent de plumage et le complètent. Pour leur apprendre à nager, la mère a souvent recours à un artifice. Quand le petit refuse d'aller à l'eau, elle l'attire sur le bord d'un rocher, et le pousse à l'improviste dans la mer, manœuvre qu'elle répète jusqu'à ce qu'il y entre de lui-même. Il y a trois autres espèces de pingouins, tous à peu près de la même taille, mais de moitié moins gros que ceux de l'espèce que j'ai décrite. Leur plumage n'est pas aussi beau à beaucoup près, mais ils marchent droits, et leur forme est la même que celle du pingouin-roi. On les distingue par les sobriquets; le macaroni, le jackass, et le pingouin casseur de pierres. Le macaroni est ainsi appelé parce qu'il a été comparé à un fat ou *macaroni*, et j'avoue que

je ne vois pas le point de rapprochement; le second est nommé *jackass* (l'âne) à cause du bruit qu'il fait, et qui ressemble à un braiement; quant au troisième, lorsqu'il est irrité, il pique et brise les pierres : c'est ce qui lui a valu son surnom. Tous ces oiseaux ont l'habitude de se voler par ruse, pendant le temps de la construction des nids, les matériaux dont ils les bâtissent. C'est en ceci qu'ils diffèrent du pingouin-roi; leurs nids qui sont quelquefois dans les flancs des bulles de tussac, mais généralement sur le penchant d'une colline, sont faits de quelques bâtons et de pierres. Ils ne restent avec leurs petits que quatre mois, de janvier à avril, vers lequel temps ils les emmènent plusieurs jours de suite, à la distance de quatre ou cinq milles du rivage pour les accoutumer à l'eau; et quand ils peuvent l'endurer, ils se lancent à la mer.

L'albatros (*diomedia*) est un oiseau qui a souvent été vu par les navigateurs au large du cap de Bonne-Espérance et dans les latitudes australes; il a donc été fréquemment décrit; mais comme l'espèce abonde à la Géorgie australe, je vais consigner ici quelques observations que j'ai faites relativement à leurs habitudes domestiques. Un albatros a quelquefois seize ou dix-sept pieds du bout d'une aile au bout de l'autre; mais il ont communément douze pieds d'envergure. Ces oiseaux sont si abondamment couverts de plumes que quand ils en sont dé-

pouillés, ils n'ont pas plus de la moitié de la grosseur qu'ils paraissaient avoir auparavant, et notre étonnement à l'aspect de leur grandeur apparente s'évanouit immédiatement. J'ai constaté que, quand ils sont vidés, ils pèsent encore de douze à quinze livres.

Il y a quelque chose de plaisant dans leur manière de s'accoupler. Le mâle et la femelle s'approchent avec de grands airs de cérémonie, joignant à plusieurs reprises leurs becs, balançant la tête et se contemplant avec une attention très réfléchie. Quelquefois ce manége durera deux heures, et il pourrait assez passablement rappeler à un observateur les démonstrations d'une cour faite en règle dans nos pantomimes. Ils ont une grande force dans le bec; et quand ils sont sur leur nid, j'ai observé qu'ils se défendent pendant une demi-heure contre un chien alerte. Leurs pieds sont comme ceux des palmipèdes et très larges, au point que quand l'eau est tranquille et unie, ils peuvent marcher dessus presque sans l'assistance de leurs ailes, et l'on entend d'une distance considérable le bruit de leurs pas. Leurs œufs sont d'une grosseur inférieure aux œufs d'oie, mais ils ont moins de jaune et plus de blanc relativement; ils pèsent communément une livre trois quarts. Tous les oiseaux du genre des albatros et des mouettes pondent en octobre. Quand leurs œufs

sont nouvellement pondus, ils sont un grand moyen de ravitaillement.

L'oiseau qui vient après les albatros pour la taille est nommé *nelly* par les matelots. Il est du genre des pétrels, d'une couleur mélangée gris et brun; son apparence est désagréable, et il est très vorace. Le goût de ces oiseaux pour l'huile de baleine est si prononcé qu'ils en mangent souvent au point de ne pouvoir plus voler. On a vu une troupe de cinq ou six cents nellys environ dévorer dix tonneaux de graisse d'éléphant de mer en six ou huit heures. Leur appétit pour la nourriture huileuse rend leur chair impossible à manger, et leurs œufs ne sont pas si bons que ceux des autres oiseaux que j'ai mentionnés.

Les oiseaux de mer inférieurs à ceux que j'ai décrits ont pour la plupart leur résidence dans cette île; mais comme ils sont bien connus, il est inutile de les énumérer de nouveau.

Après avoir ainsi donné une idée de la valeur des découvertes australes pour la Grande-Bretagne, et dit tout ce qu'il était nécessaire de rapporter sur les animaux qu'on rencontre dans ces régions, je reviens au journal de mon voyage.

Le 17 avril à deux heures, l'extrémité est de la Géorgie australe était à la distance de quatorze milles environ nord-est. Le vent fraîchit au sud, et produisit une grosse mer. Le 18 le vent était

au sud, et le ciel chargé de brouillard, ce qui s'opposa à ce que j'eusse la vue des shag-rocks, comme je m'y attendais. On représente ces rochers comme situés à la latitude de 53 degrés 48 minutes, et à la longitude de 43 degrés 25 minutes, et l'on dit qu'ils sont à fleur d'eau; mais je ne pense pas qu'il en soit ainsi, car j'ai appris par des témoignages non douteux qu'ils s'élèvent en trois pics ou en forme de pains de sucre, à soixante ou soixante-dix pieds de haut, avec un récif à l'entour. Ce sont ces récifs qui, je le présume, ont donné lieu à l'existence supposée des îles de l'Aurore. Le vaisseau de guerre *l'Atrevida*, ayant été envoyé en 1796 pour explorer ce qu'on nommait les îles Aurores, a vu probablement ces rochers; et par un concours confus de circonstances, le commandant a été conduit à supposer qu'il avait découvert trois îles, comme il est dit dans un rapport officiel au gouvernement espagnol. Ces îles ont depuis cette époque trouvé place sur nos cartes avec la route de *l'Atrevida* tracée à l'entour, et c'est sur la foi de ces cartes que chacun a cru à leur existence; comme elles se trouvent sur la route des vaisseaux qui ont à doubler le cap Horn, cette fausse notion ne peut être que d'un grand obstacle à la navigation. J'en ai eu un exemple dans ce qui est arrivé à un de mes amis. Il devait partir au point du jour avec un vent favorable; et à cause de ces îles, son

passage autour du cap fut retardé de beaucoup. Le ton d'assurance du rapport sur ces îles adressé au gouvernement espagnol, et qui pouvait en rendre croyable l'existence, me poussa à en poursuivre avec soin la recherche. Je vais donc, dans l'intérêt de la navigation, rapporter le résultat de ces investigations en 1820.

Après avoir examiné les indications journalières de nos chronomètres dans le port de Saint-Jean de la Terre des États, et avoir pris à bord une provision de bois et d'eau, nous levâmes l'ancre le 27 de janvier 1820, et fîmes voile à l'est. Le 29 à midi nous étions par 53 degrés 17 minutes de latitude, et notre longitude était de 55 degrés 22 minutes. Nous continuâmes, tenant la latitude de 53 degrés 15 minutes, et le 31 nous avions un beau temps avec le vent du nord. Dans la matinée avant midi nous avions autour du vaisseau plusieurs oiseaux, ce qui me donna l'espérance que nous approchions des îles. A sept heures du soir nous avions dépassé la latitude et la longitude de ces îles, telle qu'elle a été établie, sans voir aucune terre. Le temps était très serein, et du haut du mât on aurait facilement découvert une terre d'une élévation ordinaire, à la distance de huit lieues; mais nous n'observâmes encore rien de pareil. Nous gouvernâmes ensuite les 53 degrés 17 minutes de latitude, puis à l'ouest par le sud pour

avoir connaissance de l'île indiquée au sud. Ce fut en vain, nous n'eûmes aucune apparence de terre. Il ne nous restait plus qu'une chance de rencontrer ces Aurores, c'était de faire courir diverses bordées entre les 53 degrés 15 minutes et 52 degrés 37 minutes de latitude; c'est ce que nous fîmes jusqu'à la longitude de 46 degrés 29 minutes. N'ayant pas davantage vu de terre, mais des brouillards qui nous firent plus d'une fois éprouver un sévère désappointement, nous retournâmes à l'ouest. Après avoir exploré avec soin la situation prétendue des Aurores, je conclus que les gens de *l'Atrevida* avaient été induits en erreur par des illusions comme celles que nous éprouvâmes; et considérant désormais comme une perte de temps toute autre course, je me dirigeai, au grand contentement des officiers et des matelots vers les îles Falkland.

Ayant donc établi, ce que je regarde comme d'un véritable intérêt pour l'hydrographie, la non-existence des îles Aurores, je revins à notre position d'où, à cause des brouillards, nous ne pouvions avoir la vue des phag-rocks. Cette navigation dans le voisinage de ces îles supposées, pendant des nuits longues et de gros temps, nous aurait causé de vives anxiétés, si nous n'avions eu la certitude qu'elles n'existaient pas, et j'éprouvai une

vraie satisfaction pour les peines que je venais de prendre, afin d'éclaircir ce point.

Le 3 mai, à onze heures, nous vîmes l'île de Beauchêne à la distance de cinq lieues. Allant ensuite à l'ouest, nous suivîmes le côté sud des Falkland, et, empêchés par une succession de vents contraires et un fort courant de l'est, nous n'entrâmes au port que le 11 mai, et nous jetâmes l'ancre à New-Island, à la pointe ouest des Falkland.

§ 4.

Ile Falkland. Le capitaine Barnard raconte sa résidence solitaire à New-Island. Révolte à bord de *l'Héroïne*.

Mon intention étant de passer ici l'hiver, je choisis un ancrage dans Quaker-Harbour, île du Cygne, ou Swan-Island. Il serait fatigant de raconter comment se passa chacune de nos journées; je ne relaterai donc seulement que ce qui fixa particulièrement mon attention.

Nos charpentiers et notre tonnelier construisirent sur le rivage des établissemens pour s'acquitter de leurs devoirs respectifs. Afin de prévenir la nécessité d'abréger le voyage, à cause des provisions, je réduisis la ration de chaque homme. Le 18 juin, en revenant au brick après une course faite à bord du *Beaufoy*, je reçus l'affligeante nouvelle qu'un

homme était mort pendant mon absence. Nous l'enterrâmes à Swan-Island, suivant les rites de l'église anglicane. Après cette triste cérémonie nous observâmes que notre chien sauta dans la cabine du défunt, et se livra à des démonstrations qui furent considérées comme ayant un sens mystérieux. Les marins sont, comme on le sait, très superstitieux; et ces hommes, qui se tiennent intrépides au milieu du massacre d'un combat acharné, trembleraient à l'idée d'un lutin ou d'un spectre. Sans nul doute cette susceptibilité d'impression a pour cause l'habitude que les matelots ont de se distraire avec des histoires effrayantes, la nuit, pendant leurs quarts silencieux.

Comme j'ai passé deux hivers dans les îles Falkland, et que j'en ai visité presque tous les ports, je puis en parler avec l'espérance de consigner ici quelque chose d'utile aux étrangers.

Ce groupe inhabité, que l'on connaît habituellement sous le nom d'îles Falkland [1], se compose d'environ quatre-vingt-dix îles situées entre la latitude de 51 degrés et 52 degrés 45 minutes sud, et la longitude de 57 degrés 20 minutes et 62 degrés 40 minutes ouest. Deux de ces îles sont d'une étendue considérable et sont nommées *les Fal-*

[1] Ces îles avaient été nommées d'abord *îles Malouines*, et c'est sous ce nom particulièrement que Bougainville les visita en 1769, comme on peut le voir au tome III de notre collection.

kland est et ouest. L'île occidentale est de beaucoup la plus grande; mais elle est si dentelée de bancs, que sa grandeur exacte ne peut être facilement déterminée. Sa plus grande longueur, du nord-est au sud-ouest, est d'environ cent milles, et sa plus grande largeur de cinquante à peu près. L'île orientale, dans la longueur du nord-est au sud-ouest, est d'environ soixante-dix milles, et sa largeur de quarante-sept. Elle est aussi tellement coupée de baies et de golfes, qu'il y a un point de l'île où deux baies qui s'ouvrent sur les côtes opposées se touchent presque.

Le détroit, entre les deux grandes îles, est large de sept à douze milles, et plusieurs îles plus petites y sont situées. Ce canal est navigable pour les vaisseaux de toute grandeur. Les havres de ce détroit, dans lesquels j'ai jeté l'ancre, sont très commodes et aussi bons que tous les ports de quelque partie du monde que ce soit. Sur la côte nord de l'île occidentale il y a plusieurs entrées; la principale est celle qui conduit au port Egmont, et que l'on peut voir de quelque distance en mer. A neuf milles environ nord-nord-ouest de l'entrée, il y a deux îlots. En passant à un demi-mille du côté ouest de cet îlot, il faut gouverner au sud-sud.

L'établissement des Anglais eut lieu dans ce port; mais la position était certainement mal choisie.

Les ruines d'une partie de la ville existent encore sur le côté sud d'une montagne qui n'a pas moins de six cents pieds de hauteur. Les planteurs avaient établi leurs jardins à l'ouest de cette montagne; mais pendant l'hiver les rayons du soleil devaient être perdus pour eux une grande partie du jour. Je ne puis comprendre comment une position si défavorable et si triste ait été choisie par eux, si ce n'est à cause de l'ancrage.

Le port est spacieux à l'excès : il est trop vaste; car, durant les grands vents, la communication entre le havre et la côte est difficile. Le meilleur ancrage est immédiatement au large de la baie, au pied des ruines : il a neuf brasses de fond. A la pointe est de la baie est un récif. Le fond est si dur ici, qu'après avoir brisé plusieurs pioches je fus obligé d'attendre la marée pour que le flux retirât l'ancre de terre. La meilleure place pour faire de l'eau est au fond de la baie; et la méthode la plus expéditive et la plus convenable pour avoir de l'eau est de remplir les tonneaux à eau basse et de les rouler jusqu'au vaisseau. Le combustible, qui est l'article le plus nécessaire après l'eau, est de la tourbe que l'on tire à trois cents pas environ du fond de la baie : mais elle veut être séchée, et n'est pas si bonne que celle que l'on peut se procurer sur quelques autres points.

La marée monte à environ neuf pieds à la nou-

velle et à la pleine lune, à sept heures dix minutes.

Il y a quelques années que les vivres abondaient dans ce port, parce qu'il s'y trouvait des cochons laissés par les planteurs, et qui erraient sur l'île de Faunders : ils sont maintenant détruits. Les oies, qui étaient nombreuses il y a quelques années, sont maintenant très rares : de sorte que les seuls ravitaillemens qu'on puisse s'attendre à y trouver sont des canards et des oies, qui ne se nourrissent que de poissons ou de débris de poisson sur le rivage, et deviennent bientôt d'une saveur nauséabonde. Il est à propos de dire ce qu'ils peuvent produire maintenant, car les rapports antérieurs ne s'appliquent plus au temps présent et peuvent induire en erreur. Il en existe un exemple dans l'expédition d'un navire français qui arriva au port Egmont en 1820 pour charger des peaux et de l'huile de veaux marins. Le capitaine était un lieutenant dans l'armée française, et le vaisseau avait été équipé élégamment et à grands frais. Il paraît qu'il avait entrepris ce voyage parce que son père, quarante-deux ans auparavant, avait vu les côtes couvertes de veaux marins et d'éléphans de mer. Le fils s'attendait à trouver tout dans le même état; mais comme il fut détrompé, il abandonna son expédition, au grand dommage sans doute de ceux qui l'avaient envoyé.

La méprise du commodore Byron, quant à la

fécondité du veau marin, peut facilement s'expliquer. Il dit : « Nous ne fûmes plus surpris de rencontrer un si grand nombre de veaux marins quand nous en eûmes vu dix-huit, et plus, d'une même portée. Nous trouvâmes aussi des lions de mer d'une taille prodigieuse sur la côte. Nous soutînmes plusieurs combats avec cet animal amphibie. Six hommes étaient quelquefois occupés une heure entière à en tuer un. »

Le veau marin, on en a la preuve à présent, ne met pas ordinairement au jour plus d'un petit; et je puis faire remarquer une circonstance qui a pu faire tomber le commodore Byron dans son erreur. La disposition entre un grand veau marin mâle et sa femelle est à peu près égale à celle qui existe entre une vache et un veau. Un mâle a, comme le Grand-Seigneur, quelquefois de quinze à vingt femelles sous sa domination immédiate; et sans doute Byron aura pris les femelles pour des petits, et le mâle pour leur mère [1].

Quant au lion de mer (proprement dit l'éléphant de mer), le tuer est maintenant, pour un homme exercé, l'affaire de trois minutes; mais si l'on n'arrive pas à lui percer le cœur ou à lui briser le

[1] Le capitaine américain B. Morrell, qui a visité ces parages après le capitaine Weddell, donne des détails fort curieux sur les mœurs des veaux marins. Voir le XX[e] volume de notre collection.

crâne, cette opération peut en effet demander autant de temps que le dit Byron.

Le meilleur ancrage, après le port Egmont, est le havre de la pointe ouest qui est à l'extrémité occidentale de la terre sud du détroit de Berkeley. Les îles Jason sont au nord-ouest, et presque sur la route vers le sud. Les capitaines doivent avoir soin d'éviter ces îles dans la nuit ou par un temps incertain, car le courant y est si fort ou si irrégulier, qu'il peut rendre toute manœuvre impossible. On exécute facilement le passage à West-point-Harbour, en ayant soin, quand on vient de l'ouest, de serrer de près West-point-Island, de façon à entrer dans le canal. A défaut de cette précaution, quand le vent est de l'ouest, vous pouvez arriver sous le vent du passage, et trouver de la difficulté à sortir des baies sous le vent, où il y a fréquemment une grosse mer qui roule de l'ouest. La latitude de l'ancrage est de 51 degrés 24 minutes 15 secondes, et la longitude, d'après nos observations astronomiques et les chronomètres, de 60 degrés 36 minutes 30 secondes. La force de la marée est à peine sensible sur ce point, quoiqu'elle s'élève à environ neuf pieds sur le rivage. Elle vient à la nouvelle et à la pleine lune à sept heures et demie du matin. On peut faire de l'eau au fond de l'anse et au fond du port. Il y a aussi un courant d'eau où l'on peut prendre des mulets, en y établissant un filet de

fil d'archal. Cette espèce de provision est abondante dans l'automne et le printemps de cet hémisphère, ici et à Beaver-Island, ainsi qu'au petit port Egmont, dans la baie au côté ouest du passage au port Egmont. West-point-Island a une crique, dans laquelle nous passâmes deux heures en 1820; mais elle n'est pas assez vaste pour l'usage de tous. A l'extrémité ouest de l'île, il y a un lieu où se perchent de petits albatros, et où, en octobre, on trouve beaucoup d'œufs. Aux environs de la crique, il croît quelques broussailles, mais trop chétives même pour faire du feu.

North-Island est à vingt-deux milles au sud-ouest de l'entrée sud du canal. New-Island est à mon avis la plus accessible des îles de la partie occidentale. Ship-Harbour, havre commode, est par la latitude de 51 degrés 42 minutes 36 secondes, et la longitude de 61 degrés 9 minutes. En venant de l'ouest, à la latitude de 51 degrés 42 minutes, New-Island peut être aisément distinguée, parce qu'elle est la grande île la plus au nord de ce groupe, et par deux petites îles qui sont situées à son extrémité nord, Saddle-Island et North-Island. Entre ces îles et le bout septentrional de New-Island, il y a un passage libre, mais par les forts coups de vent la marée est violente : j'y ai cependant passé sans accident.

Un groupe, nommé *Seal-Roch*, est au large de

la pointe sud de New-Island. Les petites îles rondes situées à l'ouest de New-Island ont de bons canaux, et entre elles, Ship-Harbour est la troisième baie du sud, et peut être aisément reconnue par une petite île qu'il renferme et que j'ai nommée *Ship-Island*. Derrière cette île est le meilleur ancrage, à sept brasses d'eau, fond d'argile solide. L'ancrage est parfaitement abrité par les terres.

Le manque de bois serait un grand inconvénient pour ces îles, si la bonne tourbe n'y était très abondante : sur Ship-Island, elle est inépuisable. J'en ai brûlé plusieurs tonnes, et j'ai reconnu qu'elle remplace parfaitement le charbon. Afin de la sécher, il faut la retirer de la tourbière, non très profondément; et comme il y a plusieurs trous pour tirer la tourbe, en y travaillant alternativement, on peut se procurer cet objet en état d'être employé immédiatement. On peut aussi se procurer de bonne eau sur une plage sablonneuse, par le travers de l'ancrage, mais le puits d'où on la tire est si près du rivage, que les hautes marées peuvent la rendre saumâtre. Cette circonstance fit que nous découvrîmes en mer que plusieurs de nos tonneaux d'eau étaient impotables. Le puits de la source pourrait, avec peu de peine, être reculé de quinze ou vingt pas, et l'eau portée aux tonneaux avec des seaux.

Cette île est montueuse et sa côte ouest est bordée de précipices effrayans, dont l'un s'élève à cinq cent cinquante pieds au-dessus de la mer, qui, lors des tempêtes de l'ouest, bat sa base avec une violence extraordinaire. Le côté est, au contraire, va descendant doucement en pointes qui forment des baies. La longueur de cette île, du nord au sud, est d'environ sept milles, et sa largeur moyenne de deux et demie.

New-Island est remarquable pour avoir été, pendant deux ans, le séjour solitaire de J. Barnard, capitaine américain, dont le vaisseau fut amené, en 1814, par l'équipage d'un navire anglais qui, se rendant à Port-Jackson, avait fait naufrage sur la côte sud de cette île. Je me trouvai avec le capitaine Barnard, en 1821, au lieu même de son exil, et la conversation se tourna naturellement vers ce sujet. Un récit détaillé de cette résidence dans une île inhabitée ne pourrait manquer d'exciter presque autant d'étonnement que la célèbre fiction de Robinson, puisque entre les situations il y a une extrême analogie. Je rapporterai les principaux incidens.

Le capitaine Barnard était à New-Island avec son navire, dans le cours d'un voyage entrepris pour se procurer des peaux de veaux marins, et sur la côte sud de l'île; il rencontra l'équipage d'un vaisseau anglais naufragé. Il pouvait y avoir là trente personnes,

y compris plusieurs passagers, dont quelques dames. Il les accueillit avec bonté dans son vaisseau et les traita avec toute l'hospitalité que réclamait leur détresse. Le capitaine Barnard était Américain, et l'Angleterre se trouvait alors en guerre avec les États-Unis. Cette circonstance fit naître des doutes sur la sincérité des intentions amicales des uns et des autres, bien que le capitaine Barnard eût promis de les mettre à terre dans quelque port du Brésil. Grâce à ce renfort, on pouvait faire de fréquentes excursions pour aller à la chasse se procurer des vivres; et pendant que le capitaine et quatre de ses gens étaient occupés à une expédition de ce genre, les Anglais eurent la déloyauté de couper les câbles, et s'enfuirent avec le vaisseau à Rio-Janeiro, d'où ils se dirigèrent vers l'Amérique du nord.

Au retour du capitaine Barnard à New-Island, on peut concevoir quelle fut sa stupeur en voyant que son navire avait disparu, car il n'avait jamais soupçonné un pareil dessein dans l'âme de ceux qu'il avait si généreusement recueillis. Ensuite, la réflexion lui fit découvrir qu'ils pouvaient avoir commis cette mauvaise action dans la crainte d'être conduits comme prisonniers de guerre en Amérique. Sa conduite envers eux ne pouvait point justifier un pareil soupçon. Aucune espèce de vivres n'ayant été laissée au malheureux Barnard et

à ses quatre compagnons, ce à quoi les voleurs du navire auraient au moins dû songer, il fut obligé d'aviser aux moyens d'exister. Se rappelant qu'ils avaient planté quelques patates, ils y eurent recours, et dans le courant de la seconde saison, ils en tirèrent une ressource précieuse. Ils avaient un chien, qui de temps à autre prenait un cochon-d'Inde; et les œufs d'albatros que l'on recueillait dans la saison avec des patates remplaçaient le pain, et les peaux des veaux marins servaient de vêtemens. Ils se bâtirent une maison en pierre, qui existe encore dans l'île, assez forte pour résister aux tempêtes de l'hiver, et ils auraient pu trouver là un bonheur relatif, s'ils n'avaient été séparés de leurs relations et de leurs amis, sans aucune perspective proche ou lointaine d'être délivrés.

Pour ajouter aux infortunes du capitaine Barnard, comme si ce n'eût pas été assez qu'il fût séparé de sa femme et de ses enfans, ses compagnons, sur lesquels il ne cherchait à exercer aucune autorité, mais à qui il commandait tout simplement ce qu'il considérait comme avantageux à tous, devinrent impatiens même de cette douce supériorité: ils saisirent une occasion favorable pour enlever la chaloupe, et il resta seul sur l'île.

Se voyant ainsi entièrement abandonné, il passa

son temps à préparer des vêtemens avec des peaux de veaux marins, et à amasser des alimens pour l'hiver. Une ou deux fois par jour, il avait l'habitude de monter sur une éminence d'où il avait une vaste vue en mer pour juger s'il approchait quelque navire; mais il revenait toujours délaissé davantage : il n'avait aperçu aucune voile. Cependant, les quatre matelots ayant éprouvé leur inhabileté à pourvoir à leur propre existence, revinrent à lui après une absence de quelques mois. Il eut encore beaucoup de peine à maintenir la paix parmi ses compagnons. Un d'eux, en effet, complota sa mort; mais par bonheur son projet fut découvert assez à temps. Il relégua cet homme, avec quelques provisions, à une petite île dans le port du Quaker, et trois semaines suffirent pour faire sur l'esprit de cet homme une telle impression, que lorsque le capitaine le rappela, il en était venu à un sincère repentir de son crime. Depuis ce temps, ils montrèrent de la déférence aux avis de leur commandant, et le coupable devint surtout religieux et d'une conduite exemplaire. Ils continuèrent cette vie, visitant au besoin l'île voisine, à la recherche des provisions, jusqu'à la fin de décembre 1815, époque à laquelle un baleinier anglais qui se rendait dans l'océan Pacifique, les tira de cette solitude. Le capitaine Barnard me dit qu'un vaisseau de guerre anglais avait été tout ex-

près de Rio-Janeiro; mais quelque fatalité fit que le bâtiment, qui était pourtant dans ces parages, ne les put trouver.

J'ai fait sur la navigation dans cette division des îles les observations essentielles pour la direction des navigateurs, aussi bien que pour l'instruction de tous; je vais maintenant dire quelque chose de la grande île de l'est. Le principal port a plusieurs noms; mais celui sous lequel on le connaît généralement est Port-Louis, au fond du détroit de Berkeley. Il est situé à l'extrémité orientale de l'île, et l'ancrage est au large des ruines de Saint-Louis, à 12 milles de l'entrée du détroit. On y voit encore les restes d'environ trente maisons qui avaient été solidement construites. Il paraît qu'elles ont été bâties par des Français émigrés de Saint-Malo en 1764. Ces gens entreprenans et industrieux, après avoir réussi à fertiliser le sol, en furent chassés par les Espagnols qui réclamèrent ces îles. Toutefois, par des motifs politiques, ou plutôt à cause des vastes possessions qu'ils ont sur d'autres points du globe, ils ont dernièrement abandonné cette colonie. Il est à regretter que les Français n'aient pas pu y rester, car un établissement dans l'Atlantique du sud eût évidemment été très utile à la navigation. Les vastes étendues de terre couverte de gazon, et la quantité de beau bétail errant sur cette île, prouvent suffisamment

que l'on pouvait y former un établissement avantageux. Les hivers sont tempérés, et la température descend rarement au-dessous du point de glace. En effet, quelques-uns de nos hommes allèrent les jambes nues la plus grande partie des hivers que nous y passâmes. Le vent de sud y est, il est vrai, froid et apporte des tempêtes, mais il souffle rarement; les vents sont ordinairement entre le sud-ouest et le nord-ouest, qui soufflent de la côte de Patagonie, et sont supportables.

Le climat paraît être beaucoup plus tempéré à présent qu'il ne l'était il y a quarante ans : la cause en était due sans doute à ces immenses masses de glace que l'on trouvait tous les ans à la latitude de 50 degrés. Cette glace passant au nord, entre les îles Falkland et la Géorgie sud, devait nécessairement abaisser la température de l'air et de l'eau. Dans le cours de trois derniers voyages que j'ai accomplis dans ces mois, je n'ai jamais observé des glaces du sud allant au nord de la Géorgie du sud. Il faut donc que de grands changemens aient eu lieu dans les glaces du pôle sud. C'est un champ que je laisse aux conjectures d'après les données que j'ai recueillies dans mes voyages.

Le port Saint-Louis est sous la latitude de 51 degrés 32 minutes, et la longitude de 38 degrés 31 minutes 30 secondes. L'entrée de la baie, qui est fermée d'un côté par la pointe nord-est de la grande

île, est immédiatement en vue à une distance de quelques milles; et à la hauteur de Hog-Island qui est à environ sept milles dans la baie, le passage est entièrement ouvert. En approchant de cette île, on observe deux grands lits de Kelp, entre lesquels il y a une passe allant à l'ouest par le nord. Au large de la pointe nord-est de la baie, il y a sous l'eau une chaîne de rochers connus sous le nom de Volunteer Rocks, et au nord-est par l'est, environ à trois quarts de mille de la pointe, est un rocher sous l'eau, sur lequel une frégate française se perdit en février 1820[1]. Le 20 novembre, je partis du Port-Louis.

§ 5.

Départ des îles Falkland. Iles de glaces : courans. Navigation difficile. Tempêtes et périls. Différence entre les glaces dans les hémisphères du nord et du sud. South-Shetland.

Après avoir décrit ces îles autant que me le permettait l'étendue de mes observations, et avoir raconté les événemens qui ont eu lieu dans ces parages, je reviens, au moment où nous mîmes à la voile, le 7 octobre 1823, des îles Falkland, nous dirigeant vers les îles Shetland du sud. Nous

[1] C'était la corvette *l'Uranie*, commandée par M. le capitaine de Freycinet, naufrage dont il est question au tome XVIII de notre collection.

ne vîmes rien de remarquable jusqu'au 17, où allant toujours au milieu des glaces, nous découvrîmes une ouverture dans laquelle nous pénétrâmes. Nous passâmes à travers plusieurs masses épaisses de glaçons. Notre latitude était alors de 61 degrés 49 minutes sud, et la longitude, suivant nos chronomètres, de 61 degrés 53 minutes ouest.

Le matin du 26 le vent était au nord, et le ciel brumeux. Nous étions alors à l'ouest de la glace continue; et à huit heures après-midi, le brouillard s'étant dissipé nous vîmes James-Island[1] à la distance de douze lieues. Nous halâmes tout aussitôt vers une ouverture dans la partie ouest du groupe que nous nommâmes *Royd-Straits*, en honneur du capitaine David Boyd de la marine royale. Toutefois nous nous trouvâmes bientôt pris dans des glaces compactes, et le vent fraîchit du sud-ouest au point de nous forcer à diminuer les voiles, et nous gagnâmes difficilement le large.

Le 28, à huit heures du matin, le vent passa subitement dans le sud-ouest, et s'accrut au point de devenir un ouragan. Je fus heureux de voir que *le Beaufoy* était en mesure de tenir contre les plus mauvais temps. Le 29 nous reprîmes *le Beaufoy*, et j'appris avec plaisir qu'il n'avait souffert aucune avarie, et nous continuâmes ainsi de faire route ensemble jusqu'au mois de novembre 1823, au

[1] Une des îles sud-ouest du groupe des Shetland du sud.

matin, quand nous fûmes éveillés par un choc violent. Nous avions donné sur un îlot de glace. Il y en avait plusieurs d'épars autour de nous, et nous avions navigué la nuit au milieu d'eux sans aucune difficulté. Cet accident résulta d'une erreur commise par l'homme qui était au timon. Le 7 nous arrivâmes à la distance de huit lieues de James-Island; et là nous trouvâmes la glace si compacte dans le sud, aussi loin que le regard pouvait atteindre, que nous fûmes obligés de retourner au nord. Le 10, à trois heures avant midi, James-Island était à sud-est, à quarante milles environ. La longitude de James-Island, à l'extrémité orientale, est de 62 degrés 16 minutes ouest. Le 11, comme la place paraissait clairsemée vers l'est-sud-est, je crus possible d'atteindre l'ancrage de New-Plymouth-Harbour, et nous le tentâmes, mais sans succès, car nous n'avions pas pénétré plus de six ou sept milles que nos vaisseaux restèrent immobiles. Nous avions alors autour de nous quarante îles de glace, et la plupart étaient mises en mouvement par des courans.

Le 13, nous fûmes pris dans des glaçons de la plus dangereuse espèce; plusieurs avaient de quatre-vingts à cent pieds de superficie, et comme ils s'élevaient de dix pieds au-dessus de l'eau, ils devaient s'y enfoncer à quarante pieds au moins : il y avait au milieu de ces glaces d'étroites ouver-

tures entre lesquelles nous tentâmes de pénétrer; mais un des glaçons frappa d'un coin seulement notre vaisseau, et y fit un dommage assez considérable. Nous sortîmes enfin de ce passage, dangereux à l'extrême, si l'on considère que nos faibles vaisseaux, qui étaient ainsi ballottés par des glaces flottantes, n'avaient pas plus de deux pouces et demi d'épaisseur au fond. Comme j'ai navigué dans les mers du Groenland, je connais bien la nature et les dangers de cette navigation, et je puis assurer que la marche du vaisseau à travers les glaces est beaucoup plus périlleuse encore dans les latitudes australes : c'est le résultat des vagues de l'ouest, qui tiennent les glaces en mouvement, et sont rarement en repos. La vaste étendue de mer à l'ouest des îles Shetland du sud, battue par des vents qui dominent le sud-ouest et le nord-ouest, est la cause de cette agitation, qui tient la mer grosse au point que les vagues s'élèvent quelquefois comme des montagnes.

A neuf heures du soir, le 16, James-Island était, par l'est, à seize ou dix-sept milles de distance; mais trouvant la glace compacte encore, je ne vis aucun moyen d'arriver dans l'ancrage à temps pour nous procurer des éléphans de mer. Comme les Shetland du sud ne sont pas généralement connues, et que j'ai eu l'occasion de constater quelques particularités sur ces îles dans le cours de trois

voyages, j'ai pensé qu'il ne serait pas inutile d'en présenter un résumé.

La découverte de cet archipel eut lieu par le capitaine anglais Smith, lors de son passage de Montevideo à Valparaiso, en 1819. La chaîne septentrionale des îles Shetland au sud est entre 61 et 63 degrés de latitude sud, et 54 et 63 degrés de longitude ouest. Ce groupe consiste en douze grandes îles, et en un nombre infini de rochers qui dépassent l'eau. L'étendue des Shetland fut, pour la première fois, établie par M. Edouard Barnfield, alors maître de *l'Andromaque*, qui avait été détaché à cet effet par le capitaine Shériff, commandant du vaisseau. M. Edouard Barnfield a agi avec une grande intrépidité pour explorer ce pays, mais les circonstances ne lui ont pas permis d'étendre ou de continuer ses observations assez pour donner un détail précis : à ces remarques importantes j'ai ajouté les miennes, qui les corroborent.

L'apparence que présenteraient ces îles, si elles étaient dépouillées de glace, serait très différente de celle qu'elles ont à présent. Dans Smith-Island il y a une montagne de glace qui court du nord au sud : en effet, la plupart de ces îles sont tellement couvertes et sillonnées de montagnes de glace, que les parties de terre, ou plutôt de roche de ces contrées, sont beaucoup moins considérables qu'on ne le supposerait de loin. L'île la plus haute, et de

l'aspect le plus repoussant, est James-Island, que je nommai ainsi, parce que je fus le premier qui y descendis. Le plus haut point de cette île a, suivant mon estimation, deux mille cinq cents pieds d'élévation au-dessus du niveau de la mer. Toute l'île est presque inaccessible, et constamment couverte de neige, hormis quelques rochers si perpendiculaires qu'elle ne peut s'y arrêter. Là, il n'existe aucune végétation, si ce n'est un court et rare gazon que l'on trouve en très maigres touffes dans les endroits où il y a par hasard un peu de terre. Cette herbe, et une mousse pareille à celle qui croît en Islande, paraît au milieu de janvier, époque à laquelle les îles sont en partie dégagées de neige.

A l'est du cap Melville est Bridgman's-Island, qui est évidemment volcanique, car en passant, en 1821, à deux cents pas de ses côtes, j'observai de la fumée qui sortait des fentes du rocher avec beaucoup de force, à ce qu'il me sembla. La figure de l'île est presque ronde, et a environ un huitième de mille de diamètre, et quatre cents pieds de haut, ce qui lui donne la forme d'un pain de sucre. Il y a plusieurs bons havres dans ces îles.

Le défaut absolu de végétation fait qu'il ne se trouve sur ces îles aucun animal terrestre; mais il y existe plusieurs amphibies. On y a trouvé des éléphans de mer en grand nombre. Les équipages sous mon commandement en ont tué plus de

deux mille. Les veaux marins à fourrure, que l'on ne paraît avoir rencontrés que dans les mers du sud, étaient plus nombreux encore. On y a vu aussi quelques léopards de mer. Comme des particularités sur ces animaux et sur leurs habitudes et leur instinct peuvent intéresser, je vais en rapporter quelques-unes.

Le plus grand de ces animaux est l'éléphant de mer. Le mâle a une substance cartilagineuse qui se prolonge en avant du nez, à cinq ou six pouces, ressemblant un peu à la trompe d'un éléphant, circonstance qui lui a fait donner son nom. Ce sont les mâles qui sont les plus grands : ils n'ont pas moins de vingt-quatre pieds de long, et quatorze de circonférence. Les femelles ont en général un tiers de moins. Leur forme tient beaucoup de celle du veau marin commun que chacun connaît, mais ils ont des habitudes différentes. Les mâles viennent à terre à la fin d'avril, et au commencement de septembre : dans le courant de ce mois, et la première quinzaine d'octobre, ils y sont rejoints par les femelles, qui, étant pleines depuis la saison précédente, viennent y mettre bas et s'accoupler. Quand les mâles arrivent sur le rivage, la graisse de trois ou quatre remplit une tonne d'huile; mais on a constaté qu'il faut sept de ces animaux, mâle et femelle ensemble, pour remplir la même tonne : vivant, tant qu'ils sont sur le ri-

vage, absolument sans nourriture, ils sont très maigres vers le milieu de décembre; à cette époque, leurs petits étant en état de prendre la mer, la troupe qui engendre et élève quitte les rivages. Une seconde troupe lui succède vers le milieu de janvier, afin de renouveler leurs poils et faire la mue. En mars, un troupeau de mâles arrivés à leur pleine croissance, viennent dans le même but, et vers la fin d'avril, ils sont tous retournés à la mer.

Une circonstance vraiment remarquable dans l'économie de la nature, c'est la faculté qu'ont ces animaux de vivre pendant deux mois, et plus, sans prendre aucune nourriture. Il est évident qu'ils existent par absorption et consomment la substance de leur propre corps, puisqu'ils arrivent sur les côtes extrêmement gras, et sont très maigres quand ils retournent à la mer.

Leur inaction et l'extrême léthargie où ils restent sur le rivage contrastent étonnamment avec leur adresse, leur agilité quand ils sont à la mer. On en a vu empêcher un bateau d'aborder en l'interceptant sous l'eau, quand l'équipage n'avait pas d'armes à feu, et attaquer avec une grande férocité quand l'un d'eux est piqué avec une lance. Il est curieux d'observer que l'éléphant de mer, quand il est sur le rivage menacé de la mort, ne tente aucun effort pour s'échapper dans l'eau,

mais reste immobile et pleure, ne faisant d'autre geste que de lever la tête pour regarder ceux qui l'attaquent; et, bien que ceux-ci soient très timides, il attend avec calme la massue ou la lance qui va lui ôter la vie. Tout effort humain serait inutile pour attaquer et détruire cet animal, quelque massif qu'il soit, s'il venait à se jeter en avant et à exercer la puissance de ses mâchoires : elle est si formidable, que, dans les convulsions de la mort, on a vu des éléphans de mer broyer des pierres entre leurs dents.

Si le crâne d'une femelle pleine se trouve lésé au moment où on lui donne la mort, la lésion existe aussi sur le crâne du petit. Cette sympathie, qui a été contestée quant à l'espèce humaine, existe évidemment dans l'économie de cet animal.

L'espèce de veau marin qui habite ces rivages est exclusivement le veau marin à fourrure, ou celui que l'on nomme, en zoologie, *Phoca falklandia*. Cette espèce de phoque a été distinguée par ses particularités de forme; mais la fourrure de prix et les habitudes remarquables de l'animal n'ont été signalées dans aucune des descriptions que j'ai lues. Cette fourrure, généralement employée dans la confection des casquettes et bonnets, est bien connue : il suffit de faire remarquer que, après que le poil qui croît dedans et dessus cette peau est extrait, cette fourrure est brune et frisée.

Dans cette classe d'animaux, et particulièrement chez les phoques à fourrure des Shetland, il n'y a rien de plus étonnant que la disproportion de taille qui existe entre le mâle et la femelle. Un grand mâle a six pieds neuf pouces du bout du nez à l'extrémité de la queue, tandis que la femelle n'a pas plus de trois pieds et demi. Cette classe de mâles n'est pas, toutefois, la plus nombreuse; mais étant physiquement la plus puissante, ils se réservent la possession exclusive des femelles, en écartant les plus jeunes mâles. Il résulte de là que, au temps du départ, le nombre des mâles qui suivent les femelles peut s'estimer être de un pour vingt, ce qui prouve que cet animal est entre tous les animaux le plus polygame.

Ces veaux marins sont naturellement réunis et vont en troupes; mais ils s'assemblent sur la côte et à des périodes différentes, et en tribus distinctes. Les mâles de la plus grande taille vont à terre vers le milieu de novembre, pour attendre l'arrivée des femelles qui doivent bientôt venir pour mettre bas. Elles commencent donc à se rendre à terre dans les premiers jours de décembre. Elles ne sont pas plus tôt sur le rivage, que les mâles s'en emparent, après plusieurs sérieuses batailles, pour avoir chacun leur sérail ou harem. Par un instinct particulier, ils protégent avec grand soin les femelles dont ils se sont chargés, tant que dure la gestation,

A la fin de décembre, toutes les femelles ont accompli le but de leur venue à terre. On peut porter à un an là durée de la gestation, et elles ont rarement plus d'un petit à la fois; elles l'allaitent et l'élèvent avec des marques de grande affection. Au milieu de février, les petits sont en état d'aller à l'eau, et quand les mères leur ont montré à manger, elles les abandonnent sur le rivage, où ils restent jusqu'à ce que leur vêtement de poil et de fourrure soit au complet. Vers la dernière moitié de février, ceux qu'on appelle *dog-seals* viennent à terre. Les dog-seals sont les jeunes veaux marins de deux années précédentes. Ces mâles, attendu leur jeune âge et leur manque de force, sont exclus de la société des femelles pleines. Ces jeunes animaux viennent à la côte pour renouveler leurs vêtemens de tous les ans, ce qui, à la fin d'avril étant terminé, ils rentrent à la mer, et paraissent rarement sur le bord, excepté à la fin de juin, époque à laquelle quelques jeunes mâles vont et viennent alternativement. Ils continuent ce manége pendant six ou sept semaines, et les rivages sont encore abandonnés jusqu'à la fin d'août. Alors un troupeau de jeunes petits phoques des deux sexes vont à bord pour cinq ou six semaines, puis ils retournent à l'eau. Les grands mâles prennent ensuite leurs places sur le rivage, comme je l'ai décrit, ce qui complète l'histoire des rapports que

toutes les tribus ont avec le rivage dans le cours de l'année.

Les petits sont noirs d'abord; au bout de quelques semaines, ils deviennent gris, et bientôt ils ont leur fourrure et leur poil. Buffon fait monter la longévité de ces animaux à cent ans. J'estime que les femelles ont atteint toute leur croissance à quatre ans; mais il est possible que celle du mâle soit plus long-temps à s'accomplir : cinq ou six années probablement. Plusieurs, que j'ai comparées avec d'autres de la même taille, ne pouvaient, à en juger par leur air de vieillesse, avoir moins de trente ans.

Quand ces phoques des Shetland furent vus pour la première fois, ils n'appréhendèrent aucun danger de l'approche des hommes : en effet, ils restaient immobiles tandis que l'on tuait et que l'on dépouillait ceux qui étaient à leurs côtés. Mais ils ont par la suite acquis des moyens d'agir contre le danger en se plaçant sur des rochers d'où ils peuvent en un moment se précipiter à l'eau. L'agilité de ces créatures est beaucoup plus grande que leur conformation pourrait le faire supposer. Je les ai vus souvent échapper à des hommes qui couraient après eux pour les tuer. Le conte absurde, d'après lequel les phoques se défendraient en jetant des pierres avec leur queue à ceux qui les poursuivent, peut s'expliquer de cette façon : Quand on pour-

chasse l'animal sur une plage pierreuse, leur manière de courir est de tirer en avant leur train de derrière, contractant ainsi le corps, et se servant pour se pousser de leur queue, laquelle, aidée par l'effort du devant du corps, jette une quantité de pierres à la distance de quelques pas.

Ils ont le sens de l'ouïe et celui de l'odorat très actifs, et leur instinct est de peu de chose inférieur à celui du chien. Néanmoins, je juge que leur intelligence, et quand ils sont à l'eau, doit dépasser de beaucoup celle qu'ils montrent quand ils sont sur le rivage, car, bien qu'ils soient organisés pour rester un certain temps à terre, l'eau est leur élément naturel. Comme une preuve de leur docilité, je puis rapporter que j'ai élevé plusieurs petits de trois ou quatre semaines, jusqu'à l'âge de deux mois, et ils étaient privés au point de manger dans la main avec des marques de plaisir; mais par malheur ils tombèrent à la mer.

Les phoques à fourrure peuvent être distingués des phoques à poil de cet hémisphère, par leur plus petite taille et par le nez plus petit aussi et plus pointu. Quand ils nagent, ils ont un mouvement sautillant.

La quantité de veaux marins enlevés de ces îles par des vaisseaux de divers pays, pendant les années 1821 et 1822, peut être évaluée à la somme de trois cent vingt mille francs, et la quantité d'huile

d'éléphans de mer à neuf cent quarante tonneaux. Ce précieux animal, le phoque à fourrure, pouvait, au moyen d'une loi analogue à celle qui borne la capacité des filets des pêcheurs, être ménagé de manière à produire cent mille fourrures pendant plusieurs années. On eût atteint ce but en laissant vivre les mères jusqu'à ce que les petits fussent en état de prendre l'eau, et même alors, en ne tuant que celles qui paraissaient vieilles, et toujours en proportion des mâles. On aurait ainsi diminué leur nombre, mais dans une progression lente. Ce système est pratiqué à la rivière de la Plata. L'île de Lobos, à l'embouchure de cette rivière, contient un grand nombre de veaux marins, et est affermée par le gouverneur de Montevideo, sous la restriction que les chasseurs ne les prendront qu'à des époques fixées, afin d'obvier à l'entière extermination de l'espèce. Ce système d'extermination a toutefois été mis en pratique aux Shetland. Dès qu'un veau marin atteignait le rivage, de quelque genre qu'il fût, il était tué immédiatement, et sa peau enlevée : par ce moyen, à la fin de la seconde année, les animaux étaient détruits entièrement ; les jeunes avaient perdu leurs mères quand ils avaient trois ou quatre jours seulement, et par conséquent ils moururent tous.

J'ai dit que la seule espèce de phoque que l'on trouve sur ces îles est celle qui porte la fourrure,

mais un des gens de mon équipage vit une créa ture qui n'a jamais été décrite. L'équipage d'une chaloupe était employé à Hall-Island, et l'homme qui vit cet animal fut laissé sur un des côtés de l'île pour veiller à quelques produits, pendant que les officiers et le reste de l'équipage étaient occupés sur un autre point. Le matelot était allé se coucher, quand vers dix heures il entendit un bruit qui ressemblait à des cris humains, et comme le crépuscule en cette saison ne disparaît jamais, il se leva, regarda autour de lui ; mais ne voyant personne, il rentra dans son lit. Il entendit encore le bruit, se leva encore, mais ne vit rien. Concevant toutefois la possibilité qu'une chaloupe pouvait être renversée, et que quelqu'un de l'équipage cherchait à grimper sur des rochers détachés, il fit quelques pas vers le rivage, et entendit plus distinctement le bruit qui était modulé et musical.

En cherchant du regard autour de lui, il vit un objet sur un rocher, à quelques pas du rivage, et il en fut un peu effrayé. La face et les épaules semblaient de forme humaine, et d'une teinte rougeâtre. Sur les épaules pendait un long poil gris: la queue ressemblait à celle du veau marin, mais il ne put pas voir l'extrémité des bras. Cette créature continua de faire entendre cette espèce de chant pendant deux minutes, et quand elle vit ce matelot qui la regardait, elle disparut en un ins-

tant. Dès que cet homme revit son officier, il lui raconta cette étrange histoire, dont la véracité fut, comme on le pense, révoquée en doute; mais pour donner du poids à ses attestations, comme il était catholique, il fit sur le sable une croix qu'il baisa en forme de serment. Quand ce fait me fut rapporté, je le tournai en dérision; mais, pour me distraire, j'envoyai chercher le tailleur qui avait vu cet être, et sur mes questions il me répéta l'histoire comme je l'ai rapportée, et d'une façon si claire et si positive, accompagnée de serment, que je conclus qu'il avait réellement vu l'animal qu'il dépeignait.

La petite espèce de pingouins abonde ici, et l'on peut citer les oiseaux de mer suivans : des poules du port Egmont, pigeons blancs, le pétrel gris, nommé par les marins *nellys*, et des oiseaux à neige. J'ai vu des pétrels bleus sur la côte.

Quelques débris de naufrage ont été vus sur les îles occidentales. Sur une plage de la principale île, que je nommai *Smith's-Island*, en l'honneur de celui qui l'a découverte, nous trouvâmes une grande quantité de veaux marins qui paraissaient être là depuis quelques années; probablement, la chair avait été employée à nourrir l'équipage de quelque navire naufragé : cette rencontre fit naître en nous cette triste réflexion que quelques malheureux voyageurs avaient fini leurs jours sur cette côte. En

1820, première année où l'on se rendit dans ces îles pour y chasser, quatre bâtimens se perdirent. Une partie des équipages y resta pendant l'hiver de 1821; mais, malgré toutes les précautions, une forte maison et des provisions abondantes, ces hommes éprouvèrent de rudes souffrances. La bande de terre qui s'étend à trente lieues au sud du groupe septentrional est composée d'îles, et a été visitée par les chasseurs, mais n'a pas été explorée avec soin. On n'en peut approcher que rarement à cause de la glace. Les montagnes sont constamment couvertes de neige.

Ces côtes inhospitalières ne présentant plus rien qui fût digne de remarque à mes observations, je reviens maintenant à la situation où se trouvait le vaisseau, le 16 novembre 1823, quand nous partions de ces îles pour la Terre de Feu.

§ 6.

Voyage à la Terre de Feu (Tierra del Fuego). Cap Horn. Les naturels : leurs mœurs. Ile Saint-Francis. Ile Diego Ramirez. La musique et ses effets sur les naturels. Colliers, paniers, arcs. Arrivée du *Beaufoy*. Établissement des Fuégiens. Les vaisseaux se séparent. Aspect du pays.

Le 21 novembre 1823, nous gouvernâmes au nord, et vers quatre heures de l'après-midi nous vîmes le cap Horn à environ dix lieues. Dans cette position, le cap a un aspect remarquable avec les

montagnes de l'île l'Hermite, juste au-dessus de l'horizon. Le cap Horn est vraiment imposant, et par sa forme et par sa situation; c'est la fin de la plus grande étendue nord et sud de terre sur le globe[1]. Les nombreux désastres qui sont arrivés à des vaisseaux au large de ce cap, la difficulté de le tourner à l'ouest, et surtout les malheurs de la flotte sous les ordres de lord Anson et des expéditions de Pizarre, font que les hommes regardent ce promontoire avec un intérêt peu commun.

Le 26, *le Beaufoy* fit voile pour aller examiner quelques îles environnantes, et y chercher des fourrures. Le bâtiment n'était pas encore hors de vue quand, à mon grand étonnement, je vis deux canots de naturels venir vers nous à la rame. Plusieurs des gens du brick étaient à bord du *Beaufoy;* mais comme je réfléchis que rien d'hostile n'était à craindre de la part de ces étrangers en quelque nombre qu'ils fussent, s'ils étaient bien traités, je ne les rappelai point. Les Fuégiens ou habitans de la Terre de Feu ne tardèrent pas à être à portée d'entendre, et s'annoncèrent bientôt par un bruit chantant et modulé, accompagné de divers gestes que nous reconnûmes ensuite pour des témoignages d'amitié. Ils vinrent alors à huit ou dix brasses du

[1] Cap Horn is remarquable for its truly imposing figure and situation terminating the greatest north and south extension of land on the globe.

navire, et j'invitai mes gens à leur faire en retour des signes de bienveillance, afin de les engager à monter à bord; mais ils ne voulurent pas approcher. L'étonnement était visible dans toutes leurs actions, et ils semblaient tellement agités, que durant un grand quart d'heure ils se parlèrent vivement sans relâche. Enfin la surprise que leur causaient nos personnes étant diminuée par degrés, ils ramèrent à l'avant et à l'arrière du vaisseau, et se demandaient évidemment s'il était vivant ou inanimé; car n'ayant jamais aperçu jusqu'alors un vaisseau, on ne pouvait s'attendre à les voir, au premier coup d'œil, raisonner par analogie avec leurs embarcations. Ayant enfin acquis plus de confiance, deux hommes s'aventurèrent à monter à bord. Leur apparence très misérable me fit penser que le meilleur service que je pusse leur rendre, c'était de leur donner à manger et à boire. Je fis donc apporter du pain, du vin et du bœuf; ils mangèrent un peu de viande, mais ils ne voulurent ni du vin de Madère qui était très bon, ni du pain. Je vis bientôt qu'ils avaient un soin particulier de garder leurs femmes dans leurs canots, ce dont je ne fus pas fâché; car d'après les dispositions jalouses des sauvages en général, il était mieux d'éviter toute relation avec leurs femmes. Je ne négligeai pas néanmoins de servir aux dames un peu de vin dans une tasse de porcelaine peinte; et ce

vase leur parut si merveilleusement beau, qu'en l'examinant ils répandirent le vin que, du reste, ils rattrapèrent adroitement. Je n'essayai pas de ravoir ma tasse, car je pensais qu'ils en avaient réellement besoin pour boire; mais le jour suivant, je la vis en une douzaine de morceaux pour le moins, suspendus au cou des femmes.

Les hommes montraient de l'étonnement de tout ce qu'ils voyaient, et les ouvrages en fer attiraient leur attention plus que toute autre chose. Un pot de fonte de deux cents gallons les surprit à un tel point qu'ils n'osaient en approcher. Voyant leur prédilection pour ce métal, et ayant à bord quantité de cercles de fer, je leur en donnai à chacun un dont ils furent pleinement satisfaits; et à peine ces présens reçus, ils nous quittèrent et rentrèrent dans leurs wigwams situés au fond de l'anse.

Le matin suivant, 27, au lever du soleil, ils quittèrent la terre, poussant de grands cris pour exprimer leur désir de nous voir et de venir à bord. J'avais donné l'ordre de ne pas les admettre avant l'appel de l'équipage sur le pont, ce qui avait habituellement lieu à quatre heures du matin. Un troisième canot joignit bientôt les deux premiers à peu de distance du bâtiment; et comme ils montèrent à bord tous ensemble, il était évident que les derniers avaient été informés par leurs compatriotes de la réception amicale qu'ils avaient trouvée Le

nombre de nos visiteurs était alors de vingt-deux hommes, femmes et enfans; et à présent qu'ils étaient confians dans nos intentions, ils devinrent des objets d'amusement et d'intérêt. Je leur fis voir ma chambre chacun à leur tour : le poêle brillant et le miroir leur plurent beaucoup. Ils renouvelèrent à plusieurs reprises le tour du singe, cherchant derrière le miroir ce qui s'y réfléchissait; et bien qu'ils se fussent certainement plus d'une fois mirés dans l'eau, n'ayant cependant jamais observé une apparition si soudaine et si distante, leur jugement n'était pas assez pénétrant pour raisonner par analogie. Connaissant le penchant que les sauvages ont généralement pour le vol, je les fis surveiller; mais le maître, en revenant du port, m'apprit qu'ils avaient enlevé à un baril ses cercles de fer. Un adepte dans l'art de la filouterie montra aussi un talent peu commun en volant une cheville de fer, nonobstant la stricte vigilance que nous exercions.

Je jugeai convenable de leur donner une idée du mal qu'il y a à voler; et pour atteindre ce but, je plaçai ce criminel sur le pont, et je lui donnai un coup bien serré de garcette en lui faisant comprendre que c'était en punition du crime qu'il avait commis. Ce châtiment bien doux eut l'effet désiré, car ils n'osèrent même par la suite toucher un morceau de fer sans permission.

Le 27 nos charpentiers se mirent à abattre des arbres et à les débiter en planches. L'opération du sciage amusa beaucoup nos amis les Fuegiens, et leur attachement pour la scie les aurait certainement conduits à la voler, si nous ne l'avions toujours rapportée chaque soir à bord. Ces jours là, les hommes et les enfans seulement vinrent sur le navire ; je ne pus découvrir pourquoi ils avaient laissé leurs femmes en arrière ; je suppose qu'elles étaient retenues par quelques soins domestiques.

Dans cette tribu, il y avait un bel adolescent de quatorze ans environ que j'aurais aimé à voir rester avec nous; mais dès qu'il comprit mon désir, il retourna à son canot, et je ne pus ensuite lui persuader de revenir à bord.

Le 28, tous les Fuégiens vinrent le long du navire, dans un costume différent, si l'on peut appliquer le nom de costume à la couleur dont ils étaient teints. Les femmes avaient changé le rouge de leurs joues pour du noir, et les hommes s'étaient ornés de raies blanches et rouges, courant horizontalement sur la face. Leur apparence était dans l'ensemble aussi grotesque qu'on peut se l'imaginer, et c'était sans doute dans leur opinion la perfection de la mode. Dans les premiers temps de notre connaissance, j'exprimai le désir d'avoir quelques petits objets qu'ils portaient, et ils me les donnèrent sans demander de retour; mais ils

avaient maintenant acquis une idée du trafic, et en échange de certains articles de leur simple manufacture, ils demandaient quelque chose d'éclatant, comme des boutons, etc. Mais des morceaux de cercles de fer étaient les objets particuliers de leur estime, et je ne doute pas qu'ils n'aient considéré cette espèce misérable de denrée comme la plus grande de nos richesses.

Un jeune homme d'une figure engageante, que j'avais à bord, était le plus heureux dans ce genre de trafic. Les femmes semblaient lui porter beaucoup d'intérêt : néanmoins, je suis encore à savoir si elles avaient une idée bien nette de son sexe, puisque les femmes de ce pays font tout, et que ce jeune homme était constamment au travail à bord. Je me procurai un jeune chien qui était d'une intelligence remarquable. Ils n'ont qu'une espèce de cet animal, qui participe beaucoup de la nature du renard, lui ressemblant par la tête, et étant de la taille d'un chien courant. Ils aiment beaucoup leurs chiens, et s'ils ont quelque être auquel ils attribuent un pouvoir surnaturel, c'est peut-être à cet animal ; car l'intérêt qu'ils leur portent et le soin extrême qu'ils ont de leur sûreté, sont plus grands qu'on ne devrait l'attendre.

Le 29, *le Beaufoy* arriva, et ce ne fut pas sans fixer l'attention des Fuégiens qui montèrent à bord, et furent bien accueillis par l'équipage. La curiosité

était mutuelle, et les matelots prenaient grand plaisir à ces relations amicales. Les habitans commirent quelques petits larcins sur *le Beaufoy;* un entre autres mérite d'être cité, car il montre à quel degré remarquable s'élève leur faculté d'imitation.

Un matelot avait donné à un Fuégien un pot de fer-blanc plein de café qu'il but, et ensuite mit tout son art en usage pour soustraire le pot. Cependant le matelot, se rappelant un instant après que le vase ne lui avait pas été rendu, le réclama; mais quoi qu'il pût dire, tous les mots qu'il employait étaient répétés avec une parfaite imitation par le Fuégien. Enfin le matelot s'impatienta de voir ses demandes exactement copiées et se posant dans une attitude menaçante, il lui dit d'un ton colère : « Coquin couleur de cuivre, où est mon pot de fer-blanc ? » Le Fuégien prenant la même pose, et les yeux fixés sur le matelot, cria : « Coquin couleur de cuivre, où est mon pot de fer-blanc ? » L'imitation était si accomplie que chacun éclata de rire, excepté le matelot qui se mit en devoir de le fouiller, et trouva sous son bras ce qu'il demandait. Il allait punir le Fuégien pour ce vol audacieux; mais M. Brisbane intervint, le renvoya dans son canot, et lui interdit de revenir à bord.

Le 2 décembre, vers le milieu du jour, les Fué-

giens se montrèrent près du rivage, sortant du port à force de rames, sans avoir jusqu'alors montré l'intention de quitter ce lieu. Ils considéraient sûrement cette manœuvre comme une heureuse escapade; car malgré la stricte surveillance qui avait été exercée à leur égard, tant qu'ils restèrent avec nous, j'avais des raisons de penser qu'ils avaient dérobé plusieurs petits articles, et songeaient maintenant à s'esquiver avec leur butin. Au lieu des exclamations qu'ils avaient la coutume de pousser, on n'entendait pas une voix parmi eux, et leurs canots voguaient si près de la côte, que nous pouvions à peine les distinguer. J'ordonnai immédiatement de lancer la chaloupe à leur poursuite. Alors ils se mirent à ramer de toutes leurs forces pour s'éloigner de notre portée, mais ce fut en vain. Nous les atteignîmes bientôt, et ils eurent alors l'air de s'attendre à être fouillés; mais ils ne furent pas peu surpris quand, au lieu de cela, je présentai à chacun des hommes un morceau de cercle, et à chacune des femmes, en guise de médaille, un sou bien luisant, avec un trou au milieu pour le suspendre au cou avec un cordon. Ils furent très reconnaissans de ces bagatelles. Je pris congé d'eux avec une cordiale poignée de main. Étant maintenant tranquilles, ils firent entendre leur cri ordinaire et continuèrent à s'éloigner.

Après avoir raconté ces incidens dans l'ordre

où ils se sont présentés, je crois à propos de dire quelque chose des impressions que je reçus, quant au caractère de cette tribu.

Je voudrais de bon cœur, pour l'honneur de la nature humaine, élever ces peuples négligés un peu plus haut qu'ils ne sont placés dans l'échelle de l'intelligence, mais je dois reconnaître que leur érudition est des plus basses à l'âge où est le monde. Il semble presque incroyable, et certainement il est pénible de voir qu'il existe encore un peuple traitable dans une si entière ignorance.

Comme je n'ai trouvé aucun objet de manufacture étrangère parmi eux, j'en puis raisonnablement conclure que nous fûmes les premiers, du moins de la génération actuelle, qui les visitèrent. La coutume sauvage qui laisse tout le travail aux femmes y est en vigueur. Elles rament pendant que les hommes se mettent à leur aise dans les canots. Ils ramassent les coquillages dont ils se nourrissent, élèvent les enfans, construisent les wigwams, et enfin, exécutent tout ce qui exige du travail: en retour, les hommes leur montrent beaucoup d'affection et ont grand soin de leurs enfans. Une preuve de leur affection de père me fut donnée quand un matin je me rendis à leurs wigwams sans être attendu : ils supposèrent alors que j'étais venu pour enlever leurs enfans; ils les entourèrent de leurs bras, et quelques signes d'amitié

que je pusse donner, cela fut insuffisant pour les engager à s'en dessaisir.

La taille des Fuégiens est basse. J'ai mesuré deux hommes de taille ordinaire, et j'ai trouvé à l'un cinq pieds quatre pouces, à l'autre cinq pieds cinq pouces. Le contour de leur visage et la forme de leur tête sont exactement semblables à ce que l'on remarque dans la plupart des Indiens : ils ont le nez plat, les yeux petits, la poitrine pleine et bien faite. Leurs jambes sont petites et mal tournées, ce qui vient sans doute de l'habitude où ils sont de s'asseoir sur leurs mollets, et dans cette position ils ont une tournure vraiment très gauche.

Les femmes ont les traits mieux faits que ceux des hommes : plusieurs ont la figure d'une expression intéressante, et, à mon avis, elles ont un sentiment plus vif de ce qui se passe autour d'elles. Le seul vêtement des hommes est une peau jetée sur leurs épaules, et qui ne descend guère qu'à la moitié du dos; il y en a même qui n'ont pas ce triste vêtement. Les femmes ont généralement une peau plus grande sur les épaules, et sont d'ailleurs vêtues comme le veut la décence. Les plus jeunes filles ont le même habillement, ce qui montre un degré de pudeur rare parmi les peuples sans instruction et bruts.

Les particularités que j'ai rapportées sur cette

tribu mettent le lecteur à même de se former une idée générale de ces peuples reculés; mais une relation détaillée de nos communications ultérieures avec eux sera nécessaire pour aider à tirer de justes conclusions; et comme un simple coup d'œil ne suffit pas à un observateur pour prononcer, je vais décrire avec soin leur conduite et leurs inclinations : cela seul permettra de se faire une idée exacte de leur caractère.

Le 2 décembre nous aperçûmes plusieurs canaux, courant au travers de ce que l'on supposait une seule terre, formant ainsi un groupe d'îles qui, étant séparées de la grande île de la Terre de Feu par un détroit navigable, peuvent très bien être désignées par le nom d'Islands of San-Francis, d'après le nom du détroit, où l'on paraît avoir pénétré pour la première fois en 1714. Le 3 nous levâmes l'ancre, et les deux bâtimens, poussés par une brise modérée du nord-est, se dirigèrent vers les îles Ildefonsos. A six heures après midi le cap Horn était à une distance de six lieues. Dans la matinée du 4 nous étions à deux milles et demi des Ildefonsos, et chaque bâtiment envoya une chaloupe à la côte : nous continuâmes au large de ces îles avec un temps agréable jusqu'au 7. Je me trouvai alors avec *la Jane,* à la distance de seize milles de la Terre de Feu, pour chercher un ancrage. Les principaux officiers étant absens, j'envoyai le maître,

avec un baleinier, dans un groupe de quelques îles où il était probable que nous trouverions ce que nous cherchions. Il revint immédiatement avec la nouvelle qu'il avait découvert une crique près d'une pointe de terre que je nommai *Turn-Point*, avec un bon fond, et où plusieurs vaisseaux pouvaient jeter l'ancre. A cette nouvelle, nous marchâmes en retour vers les Ildefonsos, et après avoir remis nos chaloupes sur nos bâtimens avec une quantité de fourrure de phoques, nous fîmes voile pour Turn-Point. Il était plus de midi quand nous atteignîmes la crique où nous devions aborder, et comme il faisait sombre, je désirai que le maître me fît savoir quand il nous jugerait à une distance convenable pour jeter l'ancre, car nous ne pouvions voir que très imparfaitement la terre; mais comme il n'avait qu'un souvenir indistinct des lieux, nous touchions au remous qui bat sur la côte avant qu'il m'avertît; et ce fut en nous hâtant de jeter l'ancre, que nous nous préservâmes du rocher où nous étions sur le point de donner. Heureusement le vent était léger et nous entrâmes enfin; j'appelai cette crique *Blunder-Cove*, à cause de la méprise du maître. Je dois cependant, pour rendre justice à cet homme, dire qu'il était un bon et zélé marin : son erreur vint de ce qu'il avait formé son opinion sur la capacité de l'ancrage d'après la chaloupe qu'il montait, car au lieu d'être assez grand pour contenir plusieurs

vaisseaux, il y avait de la place à peine pour un. *Le Beaufoy* avait jeté l'ancre un peu au large, et le matin suivant, m'étant déterminé à le renvoyer aux Shetland, ses arrangemens furent faits à cet effet. J'espérais bien que la côte serait dégagée de glace à l'époque où il arriverait, ce qui devait être à peu de jours de l'été.

Comme je ne regardais pas l'ancrage où nous étions comme convenable, je me mis à en chercher un plus commode, et à environ un mille à l'est j'en trouvai un autre avec un fond clair de sable et de vase à vingt brasses d'eau, et à la longueur de trois câbles du rivage. Nous prenions la profondeur avec le plomb quand nous vîmes quatre canots de Fuégiens. Ils furent un peu saisis d'abord en nous apercevant, mais ils commencèrent bientôt à pousser des cris et à marquer leur joie par des attitudes bouffonnes. Nous approchâmes d'eux et leur montrâmes quelques morceaux de cercles de fer qui fixèrent leur attention. Comme nos premiers visiteurs, ils étaient remarquables par la jalousie, ou pour le moins, par la surveillance très particulière qu'ils avaient de leurs femmes, car ils les laissèrent en arrière en venant à nous. Nous leur inspirâmes de la confiance, et leur montrant nos vaisseaux, nous leur fîmes signe de nous y suivre, ce qu'ils exécutèrent avec précipitation en emmenant leurs femmes avec eux; et comme, en cette occasion,

les hommes aidaient à ramer, ils marchaient presque avec la même vitesse que notre bateau baleinier. Cette tribu étant distincte de l'autre et d'une taille plus élevée, nos relations aveo eux furent une source nouvelle d'intérêt. L'étonnement qu'ils témoignèrent et l'absence de tout article exotique chez eux me portent à croire que, comme les autres, jusqu'alors ils n'avaient jamais vu d'étrangers. Ils avaient une grande variété d'articles de leur manufacture, en échange desquels nous leur donnâmes des objets à nous entièrement inutiles et très intéressans pour eux.

Bien que j'eusse grand soin de leur donner tout ce qui pouvait leur être de quelque valeur sans nous priver en rien, je découvris que les morceaux de fer leur étaient les choses les plus nécessaires, car jusqu'à ce moment les coquilles de moules seules leur avaient servi de couteaux. Je n'ai pas de doute que les articles qu'ils ont reçus de nous seront dans les années à venir un témoignage de nos relations amicales.

Comme notre séparation d'avec *le Beaufoy* nous laissait avec deux chaloupes seulement, je réfléchis que dans le cas où ces chaloupes seraient absentes, un des canots des Fuégiens pourrait nous être utile, et je me mis en marché pour en acheter un. Comme il me paraissait leur avoir coûté beaucoup de travail à construire, je ne pouvais que leur

faire une offre libérale, et je leur présentai deux cercles de barils entiers qui leur firent pousser des cris de joie; en moins de cinq minutes la tribu et tous ses ustensiles ayant passé dans l'autre canot, celui que j'avais fut livré. Je donnai alors l'ordre de le hisser à bord, et je fus surpris de le trouver pesant; mais quand il fut sur le pont, je trouvai une couche de terre glaise dans toute la longueur du fond, à six pouces environ d'épaisseur. C'était là le lest et aussi le moyen de garantir le fond du feu qu'ils entretiennent constamment dans cette terre glaise. La longueur du canot était de douze pieds quatre pouces, et la partie la plus large avait deux pieds deux pouces. Il était construit de forte écorce de bouleau, qui paraissait plus grand que les arbres du voisinage, et qui était probablement tiré de l'intérieur. Trois pièces composaient cette barque : une formait le fond et deux les flancs, le tout cousu avec des branches d'arbres bien entrelacées. Les côtés ou la charpente étaient de forme semi-circulaire, et, soutenu par le ciment d'argile, le canot devient fort et capable d'aller rapidement contre le vent. L'arrangement intérieur des compartimens paraît calculé. Les ustensiles de pêche occupent la première division : dans la suivante est assise la femme qui met en mouvement la rame de l'avant; la troisième division est occupée par le foyer; la quatrième est

pour vider l'eau ; ensuite vient la place des hommes. Dans la cinquième division est la femme qui tient la rame de l'arrière, et enfin est l'armoire dans laquelle ils gardent leurs choses précieuses. Leurs lances avancent ordinairement sur l'arrière.

Après avoir mis à bord le canot et la rame, je revins à mes observations; mes vendeurs étaient extrêmement gais, et heureux de la possession de ces cercles avec lesquels je les avais payés. La faim commençant alors à les presser, ils tournèrent leur attention vers quelques hommes de l'équipage qui fendaient des lames d'os de baleine pour faire des balais, et voyant la gomme restant sur l'os, qui était encore dans le même état que lorsqu'on avait dépecé la baleine, ils s'emparèrent de la substance mucilagineuse, et la mangèrent avec gloutonnerie. Je regardai cette action comme un exemple d'appétit dépravé; mais dans une autre partie du vaisseau se passait une scène encore plus dégoûtante. Les naturels buvaient de la graisse de veau marin, sale et rance, qui traînait là depuis plusieurs jours. Je voulais qu'ils se procurassent quelque chose pour satisfaire leur faim, mais ceci était intolérable, et je les forçai à cesser. Je leur donnai alors un peu de jeune veau marin et du pain qu'ils mirent dans leur canot pour la première occasion.

Comme nous n'avions point de spiritueux à

bord, je leur offris du vin, et les pressai d'en prendre; mais, ainsi que leurs compatriotes du cap Horn, ils en prirent une gorgée comme s'ils ne l'eussent pas aimé.

Le projectile ordinaire des Fuégiens est la fronde, qui est faite de peau de phoque ou de loutre. Elle a communément trois pieds de long, et est de la forme ordinaire. Les cordes sont quelquefois de petits boyaux bien tressés, et terminés par des nœuds d'un travail ingénieux. Après m'être procuré quelques-unes de ces armes, je vins à bout d'obtenir qu'un des naturels les plus intelligens me montrât comment il en faisait usage, et il s'en servit comme nous. M. Brisbane, qui était expert en cet art, se servit de la fronde aussi bien que les Fuégiens, ce qui ne les étonna pas peu.

Leurs principales pointes de pique sont faites entièrement d'un os dur, et ont à peu près sept pouces de long, bien aiguisées carrément à quatre pouces de la pointe. Il y en a d'une autre sorte, avec un côté très tranchant. Elles sont fixées sur une perche de bois, droit et bien poli, de dix pieds de longueur environ. A l'os est attachée une corde de peau de diverses longueurs, et ils se servent de cet instrument pour s'emparer de presque tout ce qu'ils poursuivent. Pour se servir du javelot, ils le tiennent par le milieu à peu près, et l'œil droit

appliqué tout contre, ils le dardent avec une grande précision.

Après le dîner nos gens, avant d'aller à leurs fonctions, cherchèrent à s'amuser un peu avec les étrangers : un joyeux garçon de l'équipage se mit à chanter et à danser, ce qui engagea les Fuégiens à former un cercle autour de lui, et ils imitèrent avec une grande précision sa danse et son chant. Ce mouvement circulaire devint alors une sorte d'action comique, dans laquelle un matelot et un Fuégien s'efforçaient de se jeter à terre. J'avais d'abord compté voir tomber le Fuégien, mais je m'étais trompé; il se tenait si ferme qu'il semblait plus probable que notre matelot, jeune homme de vingt-trois ans, d'une force d'athlète, finirait par être renversé. Le Fuégien était évidemment aussi adroit que son adversaire; mais plusieurs des naturels, croyant leur compatriote en danger, volèrent à son aide, et je fus obligé de m'en mêler pour ramener l'ordre. Le Fuégien semblait jouir d'un triomphe, ce dont je fus un peu mortifié, car cette idée qu'ils venaient d'acquérir de leur force et de leur activité égale à la nôtre pouvait nous devenir très dangereuse. Je ne pus m'empêcher de me mettre en colère contre ce matelot à cause de son manque d'activité, et je lui dis de ne plus lutter ainsi à l'avenir avec les naturels.

J'étais très curieux de savoir s'ils avaient quelque

objet de culte religieux : je les appelai en conséquence autour de moi et leur lus un chapitre de la Bible ; non que je m'attendisse à les voir comprendre la lecture, mais il était à propos de leur montrer la Bible et de la lire, en faisant en même temps des signes de mort, de résurrection et de supplication adressés au ciel. Ils ne me prouvèrent par aucun signe qu'ils comprissent ce que je voulais leur faire entendre ; mais comme je lisais et faisais des gestes, ils m'imitèrent, suivant avec un bruit de voix confus la lecture, et baissant ou élevant le ton comme moi. Pendant ce temps, toutefois, ils étaient parfaitement attentifs ; et me regardant fixement avec des marques évidentes d'étonnement, un d'eux appliqua son oreille au livre, croyant qu'il parlait, et un autre montra le désir de le prendre dans son canot. Bref, ils s'intéressaient tous au livre ; et s'ils avaient été dans le cas d'en faire l'usage convenable, je le leur aurais donné volontiers.

Cette tribu avait cependant son voleur; car la boîte à l'amadou ayant été placée sur le pont, à l'effet de voir par quel moyen ils se procuraient de la lumière, un Fuégien adroit enleva le briquet : on le soupçonna, et l'objet volé fut trouvé sous son bras. Je le renvoyai à son canot en le menaçant de punition, et il me comprit bien. Ils se procurent du feu en frottant l'une contre l'autre

une pyrite de fer et une pierre à feu, et ils recueillent les étincelles dans une substance sèche semblable à de la mousse, et qui s'enflamme rapidement.

Nos gens avaient donné aux Fuégiens tous les vieux habits dont ils pouvaient se passer, et bientôt nos visiteurs parurent en costume, l'un vêtu d'une jaquette seulement, l'autre n'ayant que la veste, et un troisième en chemise. Ils étaient tous si bizarrement vêtus qu'ils nous donnaient un spectacle divertissant. Nous ne découvrîmes aucune apparence de chef parmi eux, et ils paraissaient n'en avoir aucun besoin pour conserver la paix dans leur société; car leur conduite vis-à-vis les uns des autres était très affectueuse, et toute propriété semblait leur être commune, bien que, pour obtenir de nous quelque chose, chacun parût très ardent à l'occasion, et en rivalité de son voisin; mais cette émulation se bornait sans doute à l'honneur d'obtenir et d'être le premier possesseur. Les principes de philanthropie que ces peuples pratiquent entre eux, et leur conduite inoffensive envers les étrangers, leur donnent certainement droit à une mention favorable; c'est que, bien qu'ils soient par l'effet des circonstances locales les plus éloignés de la vie civilisée, ils sont, à notre connaissance, les plus dociles de tous les sauvages, et, sans nul doute, susceptibles d'être instruits

de ces arts qui font l'homme supérieur à la brute.

Le 9 décembre, vers midi, nous levâmes l'ancre et remîmes à la mer. *Le Beaufoy* se dirigea vers les Shetland du sud, et nous nous tînmes sous le côté est des Ildefonsos. Ces coins de terre sont si petits qu'ils méritent à peine le nom d'îles, le plus grand n'ayant pas plus d'un quart de mille de long. Quand on porte au nord-ouest ou au sud-est, les Ildefonsos paraissent former deux îles; mais l'îlot du nord n'est qu'un groupe de rochers détachés. L'îlot sud est le plus grand et le plus élevé : il contient quantité de tussacs sur son sommet et des repaires de mouettes. Ces îlots n'ont point de plages, et on n'y peut aborder que quand la mer est très calme. Il y a entre les Ildefonsos un canal large d'un mille qui n'est point praticable, parce que le fond est de roc. A diverses reprises, j'ai constaté que la longitude des îles sud est de 69 degrés 16 minutes 50 secondes, et la latitude de 55 degrés 50 minutes 38 secondes. Le rocher dont elles sont composées est du porphyre, avec de la lave de porphyre : leur forme est très escarpée et très variée.

Dans la nuit du 9 nous allions vers les îles de Diego-Ramirez; et à deux heures de l'après-midi, le 10, nous envoyâmes deux chaloupes à la côte. Ces îles s'étendent à quatre milles environ dans le nord-ouest et le sud-est. Il y a dans ce groupe trois

îles principales et un grand nombre de rochers au-dessous de l'eau. L'île du milieu est la plus grande : elle renferme du tussac et des mouettes, mais point d'eau. La latitude observée place la pointe sud à 57 degrés 32 minutes 15 secondes, et la longitude, suivant les chronomètres, est de 68 degrés 24 minutes 15 secondes. Le rocher est de lave de porphyre, ce qui prouve que l'action volcanique a contribué à la formation de ces îles.

Le 25, dans l'après-midi, je vis avec étonnement *le Beaufoy* venir à nous : le capitaine Brisbane m'apprit que les glaces étaient toujours aussi compactes sur la côte des Shetland, et qu'il valait mieux attendre. Il me dit alors qu'il était entré dans un havre très commode, situé à onze milles, dans un détroit que j'appelai par la suite *New-Year's-Sound*, ou *détroit du Nouvel-An*, pour y avoir passé un premier jour de l'an.

Un bon ancrage étant nécessaire pour examiner le brick et y faire des réparations, nous portâmes vers New-Year's-Sound, et le 26, à dix heures du matin, nous mîmes à l'ancre dans *Indian-Cove*, crique ainsi nommée à cause d'une tribu d'Indiens qui vit dans le voisinage. Après avoir mis les vaisseaux à l'ancre dans le sud de la crique, nous nous occupâmes d'alléger le devant du brick pour y faire les réparations. Je ne fus pas étonné quand je vis quels dommages le brick avait soufferts par suite

du choc des glaces, qui aurait pu être encore plus destructif.

Les Fuégiens avaient, comme on le pense, remarqué l'entrée des navires, puisqu'ils habitaient une île à l'entrée de la crique; mais comme ils n'avaient vu d'abord que le cutter, ils n'approchèrent que lentement et avec précaution du brick : ils y vinrent cependant sur plusieurs canots, poussant leurs cris ordinaires et tendant leurs bras avec une expression évidente de joie et de crainte. Je les attirai bientôt à bord, car bien que nous ne comprissions pas le langage les uns des autres, cependant des relations avec eux me donnaient le grave et triste devoir d'observer dans leurs actions les gradations de l'intelligence humaine. Parmi ceux-ci, je remarquai une forme de traits différente du caractère général de figure des Fuégiens : ils avaient le nez haut et la taille plus élevée que les autres. Il me vint à la pensée que ces différences de traits pouvaient être de faibles vestiges du passage des Espagnols, qui fondèrent un établissement dans le détroit de Magellan, il y a deux cent quarante-quatre ans, mais qui n'eut que sept années de durée. Les ancêtres de ces Fuégiens avaient pu avoir à cette époque des relations avec ces Espagnols, et les Fuégiens d'aujourd'hui porteraient les traces de ces liaisons. Cela semblera probable quand on saura qu'ils ont dans leur idiome

deux mots espagnols : *canoa*, un canot, et *perro*, un chien.

Le 27, j envoyai *le Beaufoy* à l'île de Diego-Ramirez, avec quatorze hommes de plus, détachés du brick. Dans l'après-midi, quatorze Fuégiens environ vinrent à bord et s'amusèrent de diverses manières. Un mousse fut chargé de les surveiller constamment pour les empêcher de voler; mais comme ils se dispersèrent sur les ponts, quoique j'eusse eu le soin de faire descendre tout ce qui était précieux, il est probable qu'il ne réussit point à empêcher tout vol. J'avais donné à la société, en présent, de la graisse de veau marin et un jeune phoque tué depuis environ six semaines; mais un d'entre eux, un vieillard de soixante ans à peu près, ne fut pas content de ce don, et prit un jeune veau marin à un matelot qui l'avait nettoyé pour en faire son dîner. C'est l'usage des Fuégiens de se mettre à rire quand on les surprend ayant volé. Mais ce vieillard, étant découvert, fut très alarmé, retourna à son canot, et ne s'aventura pas à quitter l'établissement jusqu'à ce qu'il comprît, en nous voyant venir, qu'il était rentré en faveur.

Cette tribu était vêtue d'une manière analogue à celle de leurs compatriotes, n'ayant qu'une peau sur leurs épaules. Plusieurs d'entre eux étaient entièrement nus, à moins qu'une couche d'ocre rouge ne puisse passer pour un vêtement, et ils avaient,

sous ce rapport, un habillement complet. Nous possédions peu de vieux habits à donner, parce que nous avions été très généreux avec nos premiers visiteurs; mais au lieu des peaux de loutre qu'ils portaient sur leur dos, je leur donnai à chacun un vêtement quelconque. Un des Fuégiens avait reçu une chemise de flanelle blanche; il la passa, et bondit au milieu de ses camarades dans un transport de joie. Cette chemise étant en très grande estime, chacun d'eux la porta pendant huit ou dix minutes; puis, après en avoir joui successivement sous cette forme, ils la déchirèrent en rubans et en firent des parts égales : ce fut un exemple de la communauté de propriété entre eux.

Ayant l'occasion de remplir quelques tonneaux d'eau dans l'arrière du bâtiment, je mis ces Fuégiens à l'œuvre pour en tirer, et après leur avoir montré la meilleure manière de le faire, ils s'en acquittèrent avec autant d'expérience que nos gens. Je les employai aussi aux ouvrages de force, et ils les faisaient avec activité; mais le bruit du chant, à chaque effort, était assourdissant. Dès qu'ils eurent entendu un de nos matelots chanter, comme il est d'usage, ils crurent devoir l'imiter, et tous hurlèrent à l'unisson. Les femmes et les petits enfans restèrent dans les canots, tout près du vaisseau, et nous les amusions en leur faisant de temps à autre des petits cadeaux. J'essayai l'effet de la mu-

sique sur eux, et ordonnai que l'on jouât du violon. Cet instrument parut leur plaire, mais encore plus la flûte allemande, et, par-dessus tout, la musique vocale. Les femmes surtout étaient en extase en entendant un air chanté par un jeune homme qui avait une belle voix. Je leur montrai quelques peintures et des marins, qui attirèrent leur attention un instant seulement; mais je remarquai que les plus éclatantes couleurs étaient celles qui fixaient le plus vivement et le plus long-temps leur attention.

Une occasion s'offrit à nos visiteurs de changer de costume : c'était un tonneau de terre noire que nous avions apportée des îles Falkland; ils s'en frottèrent bientôt tout le corps et parurent très contens de leur nouvel habillement : les femmes aussi s'en frottèrent légèrement. Toutefois, quand la terre devint sèche, j'imagine qu'ils la trouvèrent déplaisante, car ils l'eurent bientôt essuyée.

Ayant remarqué un d'entre eux qui avait mal aux yeux, je préparai un liniment et je les bassinai. Il comprit bien mon intention, et s'attendait, je le crois, à se voir tout aussitôt guéri, ce qui, bien entendu, ne fut pas; mais en continuant de bassiner ses yeux deux ou trois fois par jour, au troisième jour ils furent entièrement guéris. J'avais coupé les cheveux qui pouvaient tomber sur les yeux de cet homme et ainsi irriter le mal. Ses

compatriotes s'imaginèrent que cela les embellissait, et ils vinrent à moi pour que je leur fisse la même opération. Comme cette requête était fort innocente, j'y acquiesçai, et, pour les amuser, les poudrai avec de la farine. Les dames trouvaient cette parure de tête fort à leur goût; mais comme je n'avais pas à bord une provision surabondante de cet article, je trouvai qu'il eût été trop coûteux de continuer.

Je leur avais fait faire connaissance avec les effets destructifs des armes à feu, et au bruit d'un canon les femmes avaient poussé un cri, et les hommes avaient pâli, puis regardé d'un œil vide et hagard l'instrument de mort. J'observai parmi eux un hardi et rusé garçon, que je jugeai être le voleur en titre de la tribu. Ce garçon ayant trouvé le moyen de monter au grand mât, travaillait à arracher le fer. Je lui fis signe de descendre, mais il n'y fit aucune attention. Comme j'avais mes pistolets, j'en dirigeai un vers lui, seulement afin de l'effrayer pour le faire obéir : il descendit; mais en touchant le pont, il prit une expression de colère, et il me jeta à la figure une guenille. Comme j'étais déterminé à maîtriser cette insolence, je pris mon fusil de chasse qui était sous ma main, et je le visai. Il prit alors la fuite vers l'avant du vaisseau, et ses compagnons le suivirent en poussant des cris d'effroi. Les femmes y joigni-

rent leurs clameurs d'alarme; mais la paix fut bientôt rétablie : il me suffit de renvoyer le coupable à son canot, et de rabaisser mon fusil. J'avais l'intention, à la première occasion favorable, de faire sentir à cet homme sa mauvaise conduite; mais je me bornai à lui interdire l'entrée sur le bâtiment. Cette petite mésintelligence détruisit leur confiance dans nos dispositions amicales, et ils se retirèrent à leur établissement beaucoup plus tôt que de coutume. Comme nous n'étions à bord que huit personnes, dont deux mousses, il devenait nécessaire, pour le cas de quelque attaque de la part des Fuégiens, que nous fussions armés, et j'invitai alors chacun à porter un coutelas, et à avoir à sa portée un mousquet ou un pistolet.

Le matin du 30, vers quatre heures, une troupe de quarante à cinquante Fuégiens sauta à bord, menaçant ceux de notre équipage qui étaient sur le pont. Le second prit l'alarme, et vint à moi, me disant que les naturels avaient l'intention de s'emparer du vaisseau. Ses soupçons étaient raisonnables, mais ses craintes, nous en eûmes la preuve, étaient sans fondement; car il me suffit de monter le pistolet à la main pour que quelques-uns des Fuégiens qui descendaient vers la chambre remontassent à la hâte, et je ramenai immédiatement à la raison ceux qui étaient sur le pont. Il n'est pas invraisemblable qu'une escarmouche aurait suivi

si j'avais permis à mes gens de les frapper, car l'irritation les eût sans doute poussés à se défendre. Leur conduite du matin avait été irrégulière; mais je n'y parus plus songer après les avoir vus revenir à leurs manières inoffensives.

Au milieu du jour, je rassemblai ces gens pour voir s'ils avaient quelque idée d'un état futur. Je mis en usage les mêmes moyens que celui que j'avais employé avec les autres, la lecture de la Bible, en leur faisant des signes. J'observai certainement en eux une impression solennelle qu'ils décelaient en se regardant fixément les uns les autres avec l'expression d'un extrême étonnement, et en s'entretenant à voix basse : néanmoins, malgré ces apparences d'émotion religieuse, je ne pus distinguer en eux aucune espèce de culte.

En leur faisant de petits présens à diverses reprises, je me procurai un grand nombre d'articles de leur fabrique, tels que des colliers, des paniers, des arcs et des flèches. Comme ces objets sont leurs principales propriétés, je vais les décrire en peu de mots.

Leurs colliers sont très ingénieusement faits de petits coquillages, qui sont d'un émail de belles couleurs. Ils sont percés près de l'orifice, et sont enfilés à un cordon fait de boyaux si parfaitement entrelacés que, quoique ce cordon n'ait que la grosseur d'une corde à fouet, il ne contient

pas moins de cinq boyaux si excessivement déliés, qu'on est dans une sorte d'étonnement en pensant qu'ils ont été travaillés à la main.

Leurs paniers sont faits d'herbe forte, avec beaucoup d'habileté. L'herbe est arrangée à la façon d'un tissu, les lames étant posées à angle droit, et l'anse est égale à la moitié de la circonférence du panier.

Leurs arcs, qui ont communément trois pieds huit pouces de long, sont faits d'un bois élastique qui est poli et dur. La corde est de veau marin et quelquefois de boyau natté. Les flèches sont de bois dur, et parfaitement polies. Leur longueur est de vingt-cinq pouces environ; un caillou en triangle et très aigu forme la pointe, qui est fixée dans une fente pratiquée dans le bois. Une fois que la flèche a pénétré, on peut retirer le trait, mais le caillou reste.

Ils ont une autre arme qui consiste en un caillou taillé de même, ajusté dans un manche de neuf pouces environ : ils s'en servent probablement comme d'un stylet. Au reste, je ne me suis pas aperçu que ces peuples se livrent à la guerre, bien que j'aie remarqué parmi eux trois hommes, portant sur le corps des cicatrices qui indiquaient qu'ils avaient reçu des blessures.

Le 31, *le Beaufoy* arriva avec quantité de peaux de veaux marins et jeta l'ancre. Nos charpen-

tiers avaient achevé leurs travaux de réparation.

Nos amis les Fuégiens revinrent à bord aussitôt après, s'attendant sans doute à un régal de chair et de graisse de veau marin. Ils ne furent point désappointés, car M. Brisbane leur en avait apporté une provision qu'on leur partagea. Nos gens étaient activement occupés à nettoyer les peaux de veaux marins, quand les naturels, alléchés par les bandes de graisse, demandèrent à nous aider. Je le leur permis, et ils s'en acquittèrent avec vivacité. Nous remarquâmes toutefois bientôt qu'ils avaient eu une autre intention que celle de préparer les peaux, car un des Fuégiens, pendant qu'il travaillait, avait petit à petit glissé une peau sous son bras avec la plus grande dextérité. Le second avait observé le larcin, et au moment où le Fuégien se disposait à quitter le bâtiment, il lui fit rendre sa proie, ce dont le voleur rit cordialement, quoique, à mon approche, il se retirât à son canot, sentant très bien qu'il avait fait mal.

La connaissance qu'ils venaient d'acquérir du trafic avait évidemment accru leur ardeur pour le vol, à tel point qu'ils enlevaient sur le cutter des articles qu'ils s'efforçaient de vendre sur le brick, pour d'autres objets qu'ils préféraient, *et vice versâ*.

Comme nous ne craignions plus d'être accablés par le nombre, je fis venir à bord le garçon qui m'avait jeté une guenille à la figure, et je lui fis

comprendre qu'il était en mon pouvoir de le punir. Ses craintes et sa soumission lui valurent son pardon et il continua à se bien conduire.

Dans l'après-midi, le capitaine Brisbane m'accompagna à leur établissement. J'avais signifié aux Fuégiens que nous avions le projet de les visiter et ils nous devancèrent. Nous prîmes terre à une place convenable et fûmes reçus par une petite troupe qui nous conduisit à la ville, consistant en un petit nombre de wigwams légèrement construits, et peuplée de soixante habitans environ.

La première circonstance qui me frappa, ce fut l'absence des femmes et des petits enfans; il était évident qu'à notre approche ils les avaient envoyés dans les bois, et avaient allumé des feux tout autour de l'île. Ce pouvait être une démonstration de joie à notre arrivée, mais je crois que c'était aussi une invitation adressée aux Fuégiens, car deux canots étrangers vinrent à nous de la partie supérieure du détroit.

Dans un des wigwams, je vis une mouette parfaitement privée et sautillant çà et là, ce qui prouve leur affection pour tous les animaux. J'avais eu la précaution de tenir un canot à notre portée, et l'équipage sous les armes, ce qui nous permit de nous mêler à eux sans crainte. Comme j'exprimai le désir d'avoir des moules, ils s'occupèrent à m'en faire rôtir et m'en apportaient les meilleures

à l'envi. Le vieillard qui avait volé un jeune phoque se montra parmi eux, et je lui donnai à entendre qu'il était pardonné. Pour les amuser et les surprendre, je tuai deux mouettes d'un seul coup, ce qu'ils virent avec étonnement, surtout les étrangers à la tribu ; car je ne leur avais jamais laissé voir comme je chargeais mon arme. Après l'avoir déchargée, je portais toujours le bout du canon à ma bouche, ce qui les mettait habituellement en fuite, persuadés qu'ils étaient que je la chargeais en parlant dedans. Je jugeai à propos de leur cacher la nature et l'usage des armes à feu, car on en a souvent reconnu le danger dans les mains des sauvages.

Nos gens se mêlaient à eux pour danser et chanter; mais deux des nôtres ayant montré l'intention d'aller dans les bois, les naturels conçurent de l'inquiétude pour leurs femmes, et je fus obligé d'intervenir. Cette réserve de notre part ne fut point reconnue comme il convenait, car un des Fuégiens (se méprenant sur le sexe) se conduisit d'une façon fort étrange avec un jeune homme de l'équipage, et ce fut avec quelque difficulté qu'il s'enfuit à bord de la chaloupe.

Notre curiosité étant satisfaite, nous leur dîmes adieu et retournâmes à bord.

Je n'ai vu parmi ces gens aucun cas de maladie, si ce n'est un homme atteint d'une paralysie. Au-

tant que j'ai pu l'observer, la proportion des femmes est d'environ deux tiers sur un tiers d'hommes; et quant à la longévité des femmes et des hommes ensemble, on peut en reconnaître quatre classes. Les plus vieux, trois hommes seulement, me parurent, à en juger par leur figure ridée, avoir de cinquante à soixante ans. La seconde classe, composée de trente-quatre individus, avait quarante ans environ : les vingt-sept individus formant la troisième classe, comptaient de vingt à trente ans, et le reste, jeunes garçons, jeunes filles et enfans se montaient au nombre de vingt-six, donnant à cette tribu une population totale de quatre-vingts personnes.

Le 1er janvier 1824, les Fuégiens débarquèrent au fond de la crique et mirent le feu aux bois. Comme la fumée était poussée sur nous par le vent, je donnai ordre qu'on tirât un coup de fusil au-dessus de leurs têtes pour les faire cesser. Ils n'y firent aucune attention et continuèrent de brûler les bois; et comme nous nous trouvions alors enveloppés de fumée, je me déterminai à les arrêter une bonne fois : je fis donc tirer un coup de canon pour m'en débarrasser sans les atteindre, mais de manière cependant à leur faire entendre le sifflement de la charge. A ce bruit et au retentissement du canon, ils s'enfuirent précipitam-

ment sur leurs canots, ramant vers la terre aussi vite que possible.

Je ne pus m'expliquer quelle était leur intention en mettant ainsi le feû aux bois, puisqu'ils savaient que cela pouvait nous être incommode. J'ai néanmoins considéré cette action comme une démonstration d'amitié. Toutefois elle nous était à charge et il était nécessaire d'y mettre un terme.

Le matin qui suivit, les Fuégiens revinrent à bord sans faire la moindre attention aux coups de feu de la veille, et ils se conduisirent très tranquillement. Le brick étant prêt à prendre la mer à dix heures, nous levâmes l'ancre, et nous nous dirigeâmes vers les Diego-Ramirez, laissant *le Beaufoy* à l'ancre. Nous continuâmes de naviguer au large de ces îles jusqu'au 4, au matin, et nous revînmes. Les Fuégiens nous voyant approcher, et comptant sur des provisions, se précipitèrent sous les flancs du bâtiment. Comme il était sous voile, j'eus une grande appréhension de voir leurs canots renversés; mais ils s'en tirèrent avec une adresse surprenante. Nous devions avoir autour de nous à peu près toute la peuplade, et même quelques étrangers, puisque je comptai onze canots, qui ne contenaient pas moins de sept individus chacun. Je fis un signal au *Beaufoy* pour qu'il m'envoyât une chaloupe, et le capitaine Brisbane vint à bord. Il

m'apprit que les naturels s'étaient comportés très paisiblement, et qu'il n'avait rien eu à redouter de son séjour seul au milieu d'eux. Nos affaires exigeant que les vaisseaux se séparassent, je lui donnai mes instructions, qui lui prescrivaient de rester dans le voisinage jusqu'au 20, pour se rendre ensuite aux îles Falkland et à la Géorgie du sud, pour me rejoindre enfin au mois de mars sur la côte de la Patagonie; mais je lui recommandai expressément de ne rester parmi les naturels que tant qu'il les verrait amis. Nos derniers arrangemens étant faits, nous dîmes encore adieu aux naturels, qui se retirèrent contre leur gré dans les canots, et nous gouvernâmes à l'est vers la côte de la Patagonie. Je fus aise d'apprendre dans la suite que, durant le séjour du *Beaufoy*, les Fuégiens avaient tenu une conduite tranquille et amie.

Les îles de la Terre de Feu s'étendent en longueur à trois cent soixante milles de l'est à l'ouest, le long du détroit de Magellan; et dans leur plus grande largeur, du nord au sud, elles couvrent un espace de cent soixante milles environ du détroit, à l'extrémité du cap Horn. Cette étendue de terre contient, si j'ai été bien informé, une nombreuse population, particulièrement vers les rivages du détroit de Magellan. Plusieurs de ces îles sont parsemées sur leurs flancs d'une espèce de petit bouleau qui a environ vingt-quatre pieds de

haut, et huit ou dix pouces de diamètre. Ils se contournent tellement en croissant, qu'un tronc de dix à douze pieds, bien droit, est rare. Je construisis cependant une chaloupe avec ce bois qui, étant bien apprêté, était parfaitement convenable à cet usage.

Dans l'intérieur du pays apparaissent quelques sommets couverts de neige; je n'évalue pas cependant leur plus grande élévation à plus de trois mille pieds. La longueur du jour, dans l'été, a un effet tout-à-fait revivifiant, et quand le temps est beau et l'eau calme, l'aspect sauvage du pays est frappant. Le volcan que plusieurs navigateurs ont vu en passant près du cap Horn n'était pas visible alors; mais j'ai recueilli quantité de laves vésiculaires qui ont sans nul doute été jetées par une éruption. Le capitaine Basil Hall le vit enflammé quand il doublait le cap Horn en 1822; et en 1820, lors de mon premier voyage au mois de janvier, je vis le ciel très rouge au-dessus de la Terre de Feu; je supposai alors que c'était le reflet du volcan. Le climat de cette région a été diversement décrit par des personnes qui l'ont éprouvé, et je ne doute pas que chacun d'eux n'ait été véridique eu égard à l'époque où il l'observait. Le fait est que le vent y est pour beaucoup, puisqu'au milieu de l'été, quand il souffle fort du sud, après avoir passé sur la terre glacée des Shetland, le ther-

momètre descend quelquefois à 38 degrés de Fahrenheit; et quand le vent est du point opposé, la température est presque aussi douce que celle de l'été en Angleterre. Je ne vis point de quadrupèdes, excepté des chiens et des loutres, et je ne pense pas qu'il y en ait d'autres au sud du détroit de Magellan.

Pour conclure ce que j'ai à remarquer relativement aux Fuégiens, je puis dire que je n'ai jamais vu d'hommes dont l'intelligence fût aussi peu avancée: plusieurs voyageurs ont prétendu que leur organisation intellectuelle est incomplète; cependant leur docilité et leur naturel traitable semblent prouver que l'on pourrait aisément améliorer leur condition. Les rares voyageurs qui ont eu des rapports avec ces Fuégiens n'ont pas hésité à dire qu'ils sont les plus misérables des hommes, et n'ont aucune capacité pour recevoir de l'instruction; mais sans expliquer les circonstances qui sont probablement la cause de l'état où ils se trouvent, j'ai eu l'occasion d'observer que leur ignorance doit être principalement attribuée à des causes locales. Il n'est pas vraisemblable qu'un peuple qui a joui du bénéfice des moyens intelligens par lesquels il se procurait une subsistance meilleure, les oublie jamais. C'est ce qui conduit à présumer que les ancêtres de ces tribus étaient dans la même imbécillité ignorante que la race actuelle; à moins

que nous ne supposions que les Fuégiens d'aujourd'hui ont été poussés du nord du détroit de Magellan, et que se trouvant sur une terre infertile, privés de toutes les ressources qui leur permettaient de continuer la pratique d'arts acquis, ils ont par degrés cessé de les connaître.

Comme on ne trouve que peu de quadrupèdes sur les îles de la Terre de Feu, les naturels ne peuvent compter sur la chasse pour leur subsistance, et sont par conséquent forcés de recourir à la pêche.

Cette occupation les contraint à vivre sur la côte, où le froid et les ténèbres d'un hiver prolongé semble interdire toute amélioration de l'intelligence. L'inclémence du climat semble aussi frapper ces peuples d'un degré d'inactivité qui, jointe à l'inconvénient de passer d'un lieu à un autre, comme le veut la nature du pays, peut produire leur petite taille; car s'ils sont originaires des côtes du nord du détroit de Magellan, ils ont dû être une race d'hommes plus athlétique. Le climat et les particularités de leur situation ont probablement exercé à présent tous leurs effets rigoureux, et ils sont arrivés à un caractère stationnaire. S'ils s'étaient trouvés placés dans de telles circonstances qu'ils dussent se procurer leur existence au moyen de la chasse, leur corps eût sans doute pris plus de vigueur dans cet exercice, et leur esprit ne fût

pas devenu inférieur à celui des autres nations sauvages.

La nature a été prévoyante en leur donnant une provision inépuisable de coquillages dont ils vivent principalement, et ils se les procurent avec si peu de peine, qu'ils n'ont aucun besoin d'idées qui améliorent leurs facultés pensantes. Ils n'ont besoin ni de cette patience ni de cette persévérance nécessaires aux sauvages chasseurs qui, dans cet exercice, doivent mettre en usage une raison supérieure à l'adresse instinctive des animaux qu'ils poursuivent. La nourriture des Fuégiens se trouve sur les côtes de différentes îles, et leurs voyages se font tous en canots, de sorte qu'étant toujours accroupis, leurs jambes sont déformées : les femmes, qui sont les gardiennes des canots, sont encore plus mal faites de la partie inférieure du corps que les hommes.

La contrée âpre et montueuse de la Terre de Feu qui fait face au sud n'offre aucune chance de réussite à la culture; elle est en effet aride. Mais vers le nord-est de ces îles, la terre est moins repoussante et le climat meilleur.

Je n'ai plus qu'à recommander ces peuples pour qui j'ai conçu un vif intérêt, à la partie philanthropique de notre société : ils offrent un champ vierge encore à leurs tentatives pour améliorer le sort de leurs compatriotes. La vraie charité, suivant

la nature et la religion, est due principalement à ceux qui ont le plus grand besoin de notre aide et qui sont disposés à la recevoir. Tel est certainement le cas, avec ces Fuégiens qui, entre toutes les peuplades non civilisées que nous connaissons, semblent les plus dénués de tout ce qui tend à exciter et à développer l'esprit humain.

§ 7.

Au large du cap Horn. Productions de la côte. Lions de mer. Patagonie. Détroit de Magellan. Ses habitans : leurs mœurs. Retour pour l'Angleterre. Arrivée à Falmouth.

Nous fîmes route vers le nord-est par le sud, et le 7 janvier, dans l'après-midi, nous étions au large de l'île Barneveldt, près du cap Horn; j'envoyai une chaloupe à terre. Il ne croît sur cette île qu'un gazon court, et elle est entourée de plusieurs petits îlots. Le vent continuait du sud-est, et à la pointe du jour nous vîmes la terre dans le nord-nord-ouest; mais comme le temps était brumeux, nous ne pûmes apercevoir l'entrée du détroit de Le Maire.

On a toujours supposé que le courant allait vers le sud à travers le détroit; mais des observations m'ont conduit à penser qu'il va vers le nord. Il est probable cependant que sa direction vers le nord, à travers le détroit quelque temps après la

marée haute sur la côte, peut avoir donné lieu à des conclusions erronées à cet égard.

Avant que nous sortissions de la baie, les Fuégiens de ce détroit descendirent sur le bord de la mer, et crièrent de toute la force de leurs poumons pour nous appeler à terre. Comme le vent était bon et que la nuit approchait, nous ne pûmes prendre le temps de répondre à leurs vœux. Je fus fâché de ne pouvoir entrer en relation avec cette tribu; car ce furent les habitans de cette baie que le capitaine Cook visita en 1769 : et il eût été intéressant de constater s'ils avaient retiré des bénéfices durables de ses rapports avec eux, bien que son séjour ait été de trop courte durée pour produire aucun résultat important.

Au large du cap San-Diego est un fort courant, qu'il est bon d'éviter quand le vent est fort. Nous gouvernâmes au nord, à travers l'entrée du détroit de Magellan. Sur le côté nord, la terre parait basse comparativement et propre à l'agriculture.

Nous côtoyâmes la Patagonie vers le nord, continuant d'explorer les côtes, et y cherchant des peaux de veaux marins et prenant des baleines noires à l'occasion. Le 13, après avoir vainement cherché la rivière Gallegos, nous jetâmes l'ancre à la distance de cinq milles de terre environ.

Arrivés dans la latitude sous laquelle la carte de Malespine place cette rivière, je débarquai pour

explorer la côte, supposant que son embouchure pouvait être entourée de terre, de façon à ne pouvoir être vue à distance du rivage. J'avais fait quatre ou cinq milles le long de la plage dans la direction du sud, sans découvrir l'objet de mes recherches, et je m'en retournais, quand, en regardant par hasard sur un banc, je découvris la situation de la rivière, où il y avait peu d'eau. Ce banc ou monticule s'élevait à quatre ou cinq pieds au-dessus du niveau de la mer haute. Je ne doute pas que la rivière ne fût ouverte à l'époque où Malespine lui donna son nom, et que depuis cette époque, 1790, elle s'est à peu près desséchée, parce que les eaux auront été détournées de leur cours, et que la mer aura pénétré dans le banc qui est à son entrée : ou bien encore, quand la rivière fut découverte, il y avait à son embouchure une barre ou écueil qui alors ne paraissait pas au-dessous de l'eau ; et la mer s'est depuis retirée sur la côte orientale de la Patagonie, laissant ce banc à sec.

Le 24, nous entrâmes dans la rivière de Santa-Cruz, pour convertir de la graisse en huile. L'entrée de cette rivière ne peut être vue d'une grande distance, parce que la terre qui est derrière la cache : la plage du côté gauche s'élève, et celle de droite est entièrement basse.

On ne trouve pas de grands bois dans le voisi-

nage de cette rivière. Sur la côte orientale, il y a plusieurs buissons portant une petite baie noire qui, lorsqu'elle est mûre, est agréable au goût et très salutaire, comme anti-scorbutique; nous en profitâmes et en mangeâmes une grande quantité. Je ne vis aucune trace d'habitations quand je pris terre, ni des animaux terrestres, excepté des guanacos qui sont en assez grand nombre, mais trop timides pour se laisser approcher à une portée de fusil. Environ au milieu de la rivière, il y a une île, nommée *Sea-Lions-Island*, à cause du grand nombre de lions de mer qui y habitent. Cette créature amphibie, qui est du genre des phoques, est bien nommée lion de mer à cause de sa ressemblance avec ce quadrupède : sa figure a quelque analogie avec celle d'un lion ; mais une longue crinière et le front large et élevé qu'il présente quand il se tient droit sur ses nageoires de devant, rappellent particulièrement le roi des animaux. Un lion de mer arrivé à toute sa croissance a onze pieds du bout du nez à l'extrémité de la queue, et sa circonférence est de huit pieds. Ils résistent à leurs assaillans avec une grande férocité ; mais on s'en saisit aisément en le visant au front.

La marée s'élève si haut dans cette rivière (trente-deux pieds) que la quille du plus grand vaisseau peut être examinée en le couchant à terre, et il y a à la barre de la rivière assez d'eau aux deux

tiers des marées de printemps pour recevoir un vaisseau de ligne. Cette circonstance peut être très utile à un vaisseau dont le fond a besoin de réparations. La marée monte à la pleine et à la nouvelle lune, à huit heures quarante minutes du matin, et l'èbe court quatre milles à l'heure.

On connaît peu encore la partie de l'Amérique du Sud qui est au sud de la latitude de 42 deg., et que l'on désigne par le nom de *Patagonie.* Cette portion du pays, qui s'étend sur la pente occidentale des Andes vers l'île de Chiloë, a été colonisée par les Espagnols et est mieux connue. Comme j'ai beaucoup vu la côte de Patagonie et que j'ai tiré d'autres voyageurs des renseignemens sur cette contrée et ses habitans, je vais en parler brièvement.

L'étendue du pays dont il est question est bornée au sud par le détroit de Magellan. Ce passage dans l'océan Pacifique fut considéré comme très important pour les Espagnols, qui crurent d'abord que c'était la seule route vers l'ouest pour se rendre à leurs précieuses possessions du Pérou et aux Philippines : ces considérations les engagèrent à fonder un établissement dans le détroit, probablement dans l'intention de commander le passage à l'exclusion des étrangers, et pour rendre la navigation plus facile à leurs propres vaisseaux.

Ils choisirent, en 1581, une situation sur la

côte de Patagonie, à cent vingt milles environ de l'entrée orientale du détroit, et bâtirent une ville qu'ils nommèrent *Philippeville*, du nom du roi d'Espagne alors régnant. Les attrayantes richesses du Pérou, du Mexique et des Indes-Occidentales donnèrent de l'élan à tout esprit entreprenant, au point que l'établissement de Philippeville fut bientôt négligé; et en 1587, après un examen de sept années environ, sa population, qui était d'abord de quatre cents habitans, se trouva, par la famine, réduite à un seul individu nommé Hornando.

Le navigateur Cavendish arriva en ce lieu dans l'année 1587, et y trouva ce malheureux homme qui semblait avoir été conservé pour dire le douloureux destin de ses infortunés compagnons. Cavendish le prit à son bord pour perpétuer la mélancolégie, histoire de ce coin de terre; il l'appela *le port Famine*. Il faut supposer, d'après le tableau que le commodore Byron a donné des beautés de ce pays, qu'il y eut dans ce cas manque d'industrie de la part des colons, et négligence de la part du gouvernement espagnol qui n'envoya pas de secours, jusqu'à ce que les terres fussent en état d'être cultivées et que les grains fussent arrivés à maturité.

La pointe qui termine ce continent paraît avoir été découverte par deux Hollandais, Jacques Le

Maire, d'Amsterdam, et Cormelins Schouten, de Horn, dans l'année 1516. Le détroit, connu sous le nom de *Le Maire*, fut ainsi appelé en mémoire du premier de ces deux navigateurs: et *Horn*, le nom actuel du cap, est le nom de la ville natale de Schouten. La découverte due à ces intrépides marins ouvrit une nouvelle voie vers la mer Pacifique, qui enleva beaucoup de son importance au détroit de Magellan. Il a en conséquence été peu fréquenté depuis ce temps.

La taille énorme des Patagons, telle que la dépeignirent plusieurs navigateurs qui ont traversé le détroit, est une matière qui mérite d'arrêter notre attention, puisque beaucoup d'auteurs renommés n'en ont parlé qu'avec incertitude. Je vais donc mettre sous les yeux du lecteur ce que j'ai appris sur ces questions douteuses. Des détails particuliers sur les Patagons qui habitent le détroit m'ont été fournis par des personnes dignes de foi qui l'ont traversé en dernier lieu. Ils donnent aux naturels une taille ordinaire de cinq à six pieds; la taille des Fuégiens est peu différente. Le côté du détroit habité par les Patagons, jouissant d'une température plus douce, et la terre étant moins montueuse que celle de la Terre de Feu, ceux qui l'habitent prennent plus d'exercice, sont un peu plus robustes, mieux vêtus, et vivent en plus nombreuses tribus.

Il faut se rappeler que les habitans décrits sont ceux du détroit seulement. Il se peut que dans l'intérieur du pays, qui est d'une vaste étendue, il y ait des hommes d'une taille de Goliath; mais nous pouvons à peine supposer qu'ils soient de la taille décrite par une personne qui était à bord avec le commodore Byron, lors de son entrevue avec les Patagons dans le détroit de Magellan. Cet officier dit que, lorsqu'ils furent à dix ou douze lieues dans le détroit, ils virent au moyen de leurs lunettes un grand nombre d'hommes d'une taille prodigieuse; ils considèrent cette haute stature comme une illusion causée par l'état de l'atmosphère qui était brumeuse alors; mais comme nous approchions de la terre, ils nous semblèrent plus grands encore, et ils firent à nos gens des signes d'amitié pour les engager à venir. Quand le navire se mit à chercher un lieu convenable d'atterrissement, ils poussèrent des lamentations, comme s'ils craignaient de nous voir nous éloigner. Il dit ainsi : « Ils étaient à peu près quatre cents, dont un tiers étaient montés sur des chevaux qui n'étaient pas beaucoup plus grands que les nôtres. N'ayant pas d'éperons, ils avaient leurs genoux à la hauteur du garrot du cheval. Il y avait parmi eux des femmes et beaucoup d'enfans que quelques-uns de nos gens prirent dans leurs bras et caressèrent, ce que les Indiens virent avec une grande satisfaction. Ils marquaient leur

estime et leur affection en prenant la main et en la frappant entre les leurs. Quelques-uns avaient dix pieds de haut, étaient bien proportionnés et beaux de figure. Leur peau est d'une couleur de cuivre très prononcée, et ils n'ont jamais d'arme offensive ou défensive. Ils montrèrent une attention particulière pour le lieutenant Cumming, à cause de sa taille qui était de six pieds deux pouces. Quelques-uns lui frappèrent sur l'épaule, mais leurs mains s'y abattirent avec une telle force qu'elle ébranla tout son corps. »

J'ai supposé autre part que ceux avec lesquels Byron communiqua étaient des chefs; mais il est plus que probable que ces hommes, quelle que fût leur taille, n'étaient point des habitans de la côte, mais bien de l'intérieur, et d'un pays plus loin au nord; les Patagons du nord descendaient quelquefois à la côte en été, et ont été vus par mes officiers qui leur donnent une taille commune de six pieds et de belles proportions. Au contraire des Fuégiens, ils sont portés aux liqueurs spiritueuses, mais ils leur ressemblent par leur prédilection pour les bagatelles. Mon premier pilote acheta aux Patagons lors de mon premier voyage en 1819, aux environs de la baie de Saint-Mathias, un jeune Guanaco, avec un vieux couteau. Il m'a dépeint cet homme comme étant de bonne apparence et d'une stature moyenne. Il vint à l'équipage de la cha-

loupe à cheval avec une entière confiance. Il descendit et montra à l'officier qu'il s'était emparé de l'animal avec une fronde.

La nécessité où j'étais de rester à mon bord quand nous étions sous voiles près de la côte, m'a empêché d'acquérir immédiatement aucune information sur leurs habitudes qui sont certainement très différentes de celles des tribus qui avoisinent Buenos-Ayres; leurs relations avec les Espagnols ont donné à leurs usages quelque couleur des mœurs européennes. Bref, je pense qu'aucun de ces hommes, d'une taille prodigieuse décrite par Byron, ne se montre à présent sur la côte, quels que soient les gens qui peuvent habiter dans l'intérieur. Des navigateurs de mes amis ont vu au port Désiré et à la baie de Saint-Joseph des tribus de Patagons dont la description s'accorde avec celle que m'ont donnée mes officiers. L'étendue du pays habitée par les Patagons autochtones, au sud de la rivière Negro, sur laquelle il y a un établissement de quelques Espagnols, peut être évaluée à sept cent soixante-dix milles de long et trois cents de large, ce qui fait deux cent trente-deux mille deux cents milles carrés.

Une connaissance exacte de ce que produit cette vaste contrée, de ses habitans et de ses ressources commerciales, particulièrement sur la partie orientale des Indes, serait très désirable, puisqu'un

trafic avantageux pourrait être pratiqué avec les naturels qui peuvent être plus nombreux qu'on ne le suppose. L'amiral Anson nous apprend que le roi Charles II était d'avis qu'un pays qui touche à une région abondante en or et en argent comme le Chili était digne d'être exploré pour y chercher le précieux minerai, et en outre pour ouvrir avec les habitans le commerce des autres productions.

Poussé par ces considérations, il envoya sir John Narborough pour entrer en communication avec les Patagons, et pour constater la valeur de leurs possessions. Toutefois il paraît qu'il n'obtint aucun succès.

Les côtes de l'Amérique du Sud sont de nature diverse. La côte ouest est montueuse, haute et escarpée, bordée de plusieurs îles, avec une grande profondeur d'eau tout près des rivages. La côte est s'ouvre en belles et profondes baies, avec des plages qui s'étendent à peu près sur toute la longueur de la ligne, et la profondeur de l'eau croît si graduellement, qu'à la distance de cent milles de la terre la sonde n'atteint pas plus de soixante-dix brasses. Les rivages, qui présentent une agréable irrégularité de hauteur, consistent dans un sol brun qui ressemble un peu à la terre qu'emploie le foulon, et imprégnée de salpêtre. Sur plusieurs points de la côte où j'ai pénétré quelques milles dans les terres, j'ai trouvé le sol richement couvert

de gazon, et l'intérieur de la contrée offre une belle irrégularité et des mouvemens de terrain d'un agréable aspect. On ne voit point d'arbres près de la mer, depuis la rivière de la Plata jusqu'aux rivages du détroit de Magellan, où cependant ils abondent. Toutefois, il est probable que plus avant dans les terres il se trouve des arbres, comme sur le flanc ouest des Andes, par la latitude de 45 degrés. Les bois sont presque impénétrables. Au nord de la rivière Negro, la contrée devient unie, avec de riches pâturages sur lesquels errent un grand nombre de chevaux et de taureaux sauvages.

L'animal nommé *civette* fut vu sur la côte par des hommes de mon équipage, et l'un d'eux reçut, en effet, dans les yeux cette abominable liqueur que les civettes lancent pour se défendre, et, à en juger par les cris qu'il poussa, cette injection lui causa beaucoup de douleur. Le tigre d'Amérique, nommé *jaguar* par les Espagnols, se montre souvent sur la côte. On en a vu rôder autour d'un bateau renversé sur le rivage, avec l'équipage caché dessous, et s'éloigner sans montrer une avidité féroce.

Les rivières de ces contrées ne sont pas sans importance, et sont commodément distribuées tout le long de la côte, depuis le 39ᵉ degré 50 minutes de latitude. On peut en citer six : la rivière Saint-Joseph, Rio Colorado, Rio Negro, port Désiré, port Saint-Julien et Santa-Cruz. Ces quatre der-

nières peuvent recevoir à l'ancre de grands vaisseaux, ce qui donne à ce pays beaucoup de valeur.

Après avoir fourni ici tous les renseignemens que j'ai obtenus de mes propres observations et de gens dignes de foi, je quitte ce sujet pour revenir à notre passage aux îles Falkland. Nous continuâmes d'être en vue de la terre jusqu'au 21 février, et le soir, comme nous étions sur le point de perdre la côte de vue, Coy-Bay était à une distance de cinq lieues. Le 6, ayant complété notre provision d'eau et de tourbe, nous levâmes l'ancre, et le même jour nous la jetâmes dans West-point-Harbour. Toutefois, dans le cours de notre passage en Patagonie, rien ne nous arriva de plus sérieux que la perte de nos chaloupes, et le 23 nous étions au large de la pointe Lobos, par la latitude de 44 degrés sud, rendez-vous assigné au *Beaufoy* pour nous rallier. Mais n'y trouvant pas ce bâtiment, je conclus que les forts vents du Sud l'avaient poussé au nord, et qu'il avait, en conséquence, continué sa route en retour. Nous serrâmes donc la côte au nord, et le 3 avril nous entrâmes dans le port de Montevideo.

Le 4 mai 1824, nous mîmes à la voile de Montevideo, et cinquante-neuf jours après nous étions devant Falmouth, après une absence d'environ deux ans.

KING.

(1818-1822.)

§ 1.

INTRODUCTION. Plan de mon premier voyage le long des côtes de la Nouvelle-Hollande. Départ du port Jackson. Baie Twofold. Passage à travers le détroit de Bass et le long de la côte jusqu'au port du Roi Georges. Voyage au cap nord-ouest, et examen de la côte entre ce cap et l'île Depuch. Ile Rosemary ou du Romarin.

Environ trois siècles se sont déjà écoulés depuis la découverte de la Grande-Terre du sud, désignée par d'anciens géographes sous le nom de *Terre Australe* inconnue; et cependant, les côtes n'en furent guère examinées avec soin que dans le cours du dernier siècle. Au seizième, il est vrai, plusieurs voyages furent exécutés dans ce noble but, par différens navigateurs hollandais; mais, jalouse de profiter seule des avantages qui pouvaient résulter de leurs informations, la Compagnie des Indes-Orientales, par ordre de laquelle ces voyages avaient été entrepris, tint si secrets les récits des voyageurs, qu'aucun détail bien circonstancié ne nous en est pour ainsi dire parvenu.

La première relation détaillée que nous ayons

est celle de Dampier. En 1688, dans sa célèbre expédition contre les Flibustiers, il visita cette partie de la côte nord-ouest, qu'on a ensuite appelée *baie Cygnet*, et donna de cette plage une relation fidèle, surtout en ce qui concerne les productions du sol et l'état de dégradation où vivaient les sauvages habitans. Plus tard, en 1699, le même navigateur, à bord du vaisseau de Sa Majesté Britannique *le Rœbuck*, explora les côtes ouest et nord-ouest; et la description qu'il a publiée est non-seulement très minutieuse, mais encore, autant que nous avons été à même d'en juger, parfaitement exacte.

Depuis une cinquantaine d'années les travaux de Cook, Vancouver, Bligh, d'Entrecasteaux, Flinders et Baudin ont peu à peu jeté beaucoup de lumière sur ce nouveau continent, car telle est la dénomination que mérite un si vaste pays. Le capitaine Flinders a fait un examen très consciencieux de la côte méridionale entre le cap Leuwin et le détroit de Bass, de la côte orientale depuis le cap Howe jusqu'aux îles Northumberland, du passage à travers le détroit de Torres, et des rivages du golfe de Carpentarie. Pendant le même temps une expédition française, dirigée par le chef d'escadre Baudin, a visité quelques points de la côte occidentale, et longé les îles qui reposent en face de la côte nord-ouest, sans y aborder, et

même sans presque apercevoir aucune partie du continent [1]. Toutes les côtes du nord, du nord ouest et de l'ouest restaient donc encore à explorer; et en l'année 1817, parmi les nombreux voyages de découverte auxquels une partie de la marine britannique fut si honorablement et si utilement employée, on n'oublia point ces côtes de l'Australie. Le gouvernement de sa majesté arrêta qu'une expédition irait achever l'examen des côtes du nord et du nord-ouest, et je fus choisi pour la commander.

Le jour même de ma nomination, je reçus l'ordre de me rendre à bord du *Dick*, navire qui allait incessamment partir pour la Nouvelle-Galles méridionale, où il transportait un régiment de troupes. Là, le gouverneur de la colonie devait me procurer le vaisseau et l'équipage dont j'avais besoin pour remplir ma mission. Je quittai Gravesend [2] le 17 février 1817; mais par suite de vents contraires qui, à notre extrême ennui, nous retinrent long-temps dans les dunes [3], nous ne partîmes définitivement de Cork, où les troupes s'embarquèrent, que le 3 avril.

[1] L'analyse que nous avons donnée du voyage de Baudin prouve assez combien le capitaine anglais rend peu de justice aux explorations et découvertes de ce navigateur français, le premier qui ait exactement exploré les côtes méridionale et occidentale de la Nouvelle-Hollande.

[2] Port de Londres sur la Tamise.

[3] Côtes d'Angleterre.

1

Le 26 mai, *le Dick* jeta l'ancre dans le hâvre de Rio-Janeiro, où il resta mouillé une quinzaine de jours, afin d'y prendre des vivres frais, et de renouveler sa provision d'eau. De Rio à la Nouvelle-Galles méridionale nous achevâmes notre voyage sans aucun incident digne de remarque. Le 1er septembre, au lever du soleil, nous aperçûmes les caps qui forment le port Jackson ou Botany-Bay; mais comme nous étions sous le vent de ce port, notre vaisseau ne mouilla que le 3 dans la crique de Sidney, capitale de la colonie, après vingt-deux semaines de marche depuis notre départ de Cork, y compris la quinzaine que nous avions passée devant Rio.

Le soir même de notre arrivée, je me rendis auprès de son excellence le gouverneur Macquarie, lequel résidait à Paramatta [1], et je lui remis les dépêches qui devaient l'instruire de l'objet de ma mission. Dès le lendemain son excellence s'empressa de mettre à ma disposition un cutter presque neuf, appelé *la Sirène* [2], du port de quatre-vingt-quatre tonneaux, qui était récemment arrivé de l'Inde. Malgré tous nos efforts, *la Sirène* ne fut cependant prête à tenir la mer que le 21 décembre. Mon équipage se montait à dix-huit hommes; en outre, j'acceptai les offres de ser-

[1] Ville dans l'intérieur à quinze milles de Sydney.

[2] *The Mermaid.*

vices d'un certain Boongaree, naturel du port Jackson, qui avait autrefois accompagné le capitaine Flinders à bord de *l'Investigateur* [1], et aussi dans une précédente occasion à bord du schooner *le Norfolk*. Cet homme est bien connu dans la colonie, comme chef de la tribu qui habite les bords de Broken-Bay; il était alors âgé d'environ quarante-cinq ans, il avait le caractère doux, l'esprit intelligent, et promettait de nous être fort utile dans nos relations avec les naturels des pays que nous allions visiter. Notre nombre se trouvait ainsi porté à dix-neuf personnes : nous partîmes, avec des vivres pour neuf mois et de l'eau pour douze semaines...

Lorsque *la Sirène* fut prête à commencer son voyage, c'était la saison où le vent réglé occidental souffle sur la partie de la mer qui sépare de l'Austrasie les îles de Timor et la Nouvelle-Guinée; il nous fut donc nécessaire, pour profiter de la direction du vent, de commencer l'examen de la côte par son extrémité occidentale, c'est-à-dire au cap Nord-Ouest; mais, pour le faire, il nous fallait prendre la route occidentale, comme on l'appelle; en d'autres termes, passer à travers le détroit de Bass ou autour de la Terre de Van-Diémen, puis naviguer vers la côte ouest. Avant de quitter le port Jackson, je communiquai au gouverneur le

[1] *The Investigator.*

plan de voyage que je comptais suivre : c'était, après avoir traversé le détroit de Bass, de m'avancer jusqu'au pound ou port du Roi Georges III, et d'y compléter ma provision d'eau et de bois; puis naviguant vers la côte ouest, de commencer mon examen au cap Nord-Ouest, et d'explorer la côte orientale jusqu'à ce que la mousson occidentale commençât à décliner; après quoi je me proposais de laisser la terre, de marcher vers l'est tant que la mousson me le permettrait, pour être ensuite à même d'examiner la côte lors de mon retour avec la mousson orientale aussi long-temps que durerait ma provision d'eau; et enfin, si je ne pouvais la renouveler sur la côte, d'aller jusqu'à Timor. Quand j'aurais atteint cette destination, mes vivres seraient probablement réduits de manière à m'obliger de revenir au port Jackson pour m'y préparer à un second voyage.

Le 22 décembre, quand nous eûmes terminé tous nos préparatifs pour la première exploration, nous levâmes l'ancre avec une fraîche brise du nord qui continua de souffler jusqu'au soir du 24; nous étions alors en face du cap Howe [1], une violente bouffée de vent nous contraignit ensuite à chercher

[1] Le cap Howe est situé dans le littoral sud-est de la Nouvelle-Hollande, vers 37 degrés 30 minutes de latitude sud. La baie Twofold ou double baie (car *twofold* signifie *deux fois*,) en est voisine, mais plus au nord, vers le 37e degré latitude sud.

un abri dans la baie Twofold, et à réparer quelques légers dommages que nous avions déjà soufferts.

La baie Twofold fut découverte en 1797 par le navigateur Bass; et, bien qu'elle soit dans presque toutes ses parties trop ouverte, et trop exposée aux vents de l'est pour de larges vaisseaux; elle a néanmoins du côté septentrional une crique dans laquelle de petits navires trouvent un ancrage sûr, et même un lieu de relâche très commode, s'ils naviguent vers le sud; de là le nom de *Snug Cove* [1] qu'on lui a donné. Elle est complétement enfermée dans les terres : on y trouve du bois et de l'eau; enfin, l'entrée et la sortie en sont également faciles.

Quand nous passâmes devant la Pointe Rouge, qui est du côté méridional de la baie, nous y aperçûmes plusieurs naturels; un d'eux s'avança jusqu'au bord des rochers qui forment l'extrémité de la pointe, et fit de violens gestes; mais nous ne pûmes reconnaître s'ils nous étaient favorables ou hostiles. Boongaree lui répliqua dans la langue du port Jackson, mais ils ne parvinrent à se comprendre ni l'un ni l'autre. Le naturel tenait une lance d'une main, et de l'autre une espèce de javelot, ou simplement un bâton, lesquels, avec

[1] *Snug cove*, crique resserrée et abritée. *Cove* signifie proprement *petite baie*, et *snug* veut dire *serré*, *étroit*.

ses jambes largement écartées, il agitait en furieux au-dessus de sa tête. Cet homme était tout-à-fait nu, mais une femme près de lui portait une peau de kangarou sur ses épaules. Nous distinguâmes plusieurs petites troupes de naturels dans d'autres parties de la baie, mais ils paraissaient plutôt craindre que désirer de communiquer avec nous.

A terre, où nous allâmes après avoir jeté l'ancre dans Snug-Cove, le bois était abondant, l'eau d'excellente qualité. Le sol des collines contiguës à la crique est fort bon et couvert de hautes herbes. La contrée nous sembla bien boisée; mais les arbres près de l'eau étaient chétifs et rabougris.

Le matin suivant, nous quittâmes la baie grâce au vent qui tourna à l'est, et nous continuâmes notre route avec rapidité. A trois heures après midi nous doublâmes le cap Howe, avec la perspective de pouvoir traverser le détroit de Bass avant que le vent ne tournât de nouveau à l'ouest. A la hauteur du cap Howe nous remarquâmes sur les collines de grands feux qu'avaient allumés les naturels dans le double but de brûler les herbes sèches et de chasser les kangarous, qui sont ainsi forcés d'abandonner les bois, et qui alors deviennent aisément la proie des chasseurs.

Le lendemain 28 décembre, à midi, nous vîmes le groupe de Kent, qui repose à l'entrée orientale du détroit de Bass; mais, à une heure, le vent

changea tout-à-coup : une bouffée impétueuse, accompagnée de grosse pluie, souffla du sud-ouest. Après avoir louvoyé jusqu'au jour suivant, nous continuâmes notre route, en nous dirigeant vers la grande île, avec l'intention de doubler la terre de Van-Diémen. A cinq heures nous passâmes près de l'île Babel, où nous distinguâmes une multitude incroyable d'oiseaux marins de différentes espèces, chaque espèce formant un groupe séparé. Sur une autre partie de l'île nous vîmes une immense quantité de veaux marins, dont les beuglemens, joints aux cris discordans des oiseaux, formaient un étrange vacarme bien propre à justifier le nom que porte cette île.

Dans la matinée du 29, nous commençâmes à longer le côté oriental de la terre de Van-Diémen; mais dans la soirée le vent tourna au sud-est, et nous détermina à tenter de nouveau le passage du détroit. Lorsque nous passâmes à hauteur de la basse pointe de terre, tout-à-fait située au nord-est, et appelée *cap du Naturaliste* par les Français, telle était l'obscurité de la nuit et la faible élévation de la côte, que nous faillîmes être jetés sur le rivage. Le matin suivant, néanmoins, après avoir heureusement traversé le détroit de Banks, nous entrâmes dans celui de Bass; mais le vent fut si

[1] Il existe aussi un cap de ce nom à la côte ouest de la Nouvelle-Hollande, sur la baie du Géographe.

léger et si variable, que nous n'avançâmes guère jusqu'au 2 janvier 1818. Ce jour-là, une bonne brise de l'est nous permit de poursuivre notre route, et nous fit concevoir l'espérance de sortir du détroit avant la nuit. Cette espérance ne fut pas vaine : à quatre heures du soir, nous naviguâmes non loin de l'île des Trois-Tertres; au coucher du soleil, nous étions dans le méridien de l'île Albatross; à minuit, nous sortîmes du détroit, et nous gouvernâmes vers le sound du Roi Georges III [1].

Mais, pendant deux semaines environ, les vents d'ouest soufflèrent sans discontinuer, et le vaisseau fut entraîné si près de l'archipel de la Recherche que, le 16, nous résolûmes d'aller mouiller dans la baie de l'île Goose [2]. En conséquence, nous naviguâmes entre l'île Goose et l'île Middle, et nous jetâmes l'ancre vers l'extrémité nord-ouest de la première, en face d'une grève sablonneuse, à l'est de la plus haute colline. Dans l'île Goose, ou Oie, l'animal dont elle tire son nom nous parut abonder; mais la violence du ressac nous empêcha d'aller à terre.

Le lendemain 17, au point du jour, nous levâmes l'ancre et passâmes à travers les îles de l'ar-

[1] Le port du Roi Georges est situé vers l'extrémité sud-ouest de la Nouvelle-Hollande, non loin du cap Leuwin. J'en ai donné une description détaillée dans l'analyse du voyage de Baudin.

[2] *Goose* veut dire *oie*, nom qui fut donné à cette île à cause des oies qu'on y aperçut.

chipel. A midi, nous atteignîmes l'île Termination, et nous en établîmes la latitude sud à 34 degrés 32 minutes. Le 20, au lever du soleil, nous longeâmes l'île Bald, et dans l'après-midi nous mouillâmes dans le sound du Roi Georges III, entre l'île de Veau-Marin et la première grève sablonneuse. Vers le soir, nous abordâmes dans l'île malgré le ressac. Des iguanas, des oies, des pingouins, des mouettes et des veaux marins de l'espèce velue furent les seuls animaux qui s'offrirent à nos yeux. Nous fîmes ensuite une descente sur la grève, vis-à-vis de notre mouillage. Du haut d'une colline escarpée, mais couverte de fleurs magnifiques, nous aperçûmes distinctement les îles Éclipse et les brisans de Vancouver, qui sont marqués les unes et les autres sur la carte du capitaine Flinders.

Le 21, de grand matin, nous remîmes à la voile, gouvernant vers l'entrée du havre Oyster [1], où nous ne tardâmes guère à jeter l'ancre. Des rivières versent leurs eaux dans ce havre : l'une, au nord-ouest, qui n'a que quatre pieds de profondeur; l'autre, au nord-est, plus profonde et plus large que la précédente. C'est à cette dernière que le capitaine Baudin a donné le nom de *rivière de Français*. Nous voulûmes un jour la remonter, mais nous ne pûmes parvenir à plus que quatre milles de l'embouchure. A l'endroit où nous interrompî-

[1] Havre des Huîtres.

mes notre examen, elle était large de soixante verges, et profonde de six ou douze pieds; elle coulait entre des collines inclinées en pente douce et bien boisées; mais le sol n'est ni riche ni profond.

Le havre Oyster est fort poissonneux; mais nous ne fûmes pas heureux avec l'hameçon, à cause de l'immense quantité de requins qui jouaient continuellement autour du vaisseau. Nous prîmes quelques poissons avec le filet, que nous jetâmes du côté oriental de la petite île centrale. A cette place, Vancouver planta et garnit de légumes un jardin, dont nous n'aperçûmes aucune trace. Nous n'en retrouvâmes pas davantage de celui qui fut établi à l'entrée du havre par l'équipage du vaisseau *l'Elligood*, et que le capitaine Flinders dit avoir vu; mais un espace de seize années peut opérer une révolution complète dans la végétation de ce pays: car elle y est si vigoureuse et si rapide, que des bois entiers, fussent-ils brûlés par les naturels, repousseraient en ce période de temps; et sans doute c'est ainsi que le jardin potager de *l'Elligood* est maintenant envahi par les plantes, moins utiles, mais plus belles, propres au climat.

Le 1er février, *la Sirène* quitta le havre Oyster; et comme le vent soufflait de l'est, nous en profitâmes. Après avoir louvoyé pour sortir du sound, nous naviguâmes le long de la côte, et à huit heu-

res nous parvînmes en face du cap Howe occidental.

Tandis que nous doublions le cap Leuwin, notre équipage fut attaqué de la dyssenterie, ce qui nous empêcha d'examiner aucune partie de la côte ouest. Nous passâmes à certaine distance du rivage; et le 10, au lever du soleil, nous aperçûmes terre au sud du cap Nord-Ouest. Cette partie de la côte est passablement élevée, et peut être aperçue de six ou sept lieues; elle est formée de rocs rougeâtres, qui de loin ressemblent à des monceaux de sable, sont parsemés de broussailles rabôugries, et paraissent extrêmement arides et stériles. Le long du rivage, et à trois ou quatre lieues en mer, s'étend une ligne de rochers contre laquelle se brise le ressac avec une fureur continuelle. Vers le nord, la terre se termine tout à coup par une pente assez rapide; mais à l'est-nord-est, sur un espace de trois milles, règne une plaine basse et sablonneuse, à l'extrémité de laquelle est le cap Nord-Ouest. L'endroit où la haute terre s'affaisse a reçu le nom de *promontoire Vlaming*, en l'honneur du marin hollandais qui le premier explora ces parages.

Le 12, après avoir doublé le cap, nous distinguâmes dans la matinée une île qui reposait au nord-ouest, et qui se trouve être l'île Muiron du capitaine Baudin. Continuant de marcher à l'est,

nous découvrîmes bientôt trois îlots sablonneux; vers midi, nous en aperçûmes deux autres du même genre qui paraissaient les plus nord-ouest d'un groupe d'îlots bas formés de sable ou de rochers, s'étendant au sud-est bien au-delà de notre horizon. Les deux derniers îlots sont de forme circulaire, et n'ont pas plus d'un quart de mille de diamètre; ils sont si bas qu'ils ne furent plus visibles de notre port à une distance de sept milles. Leurs sommets sont couronnés d'arbrisseaux, dont la brillante verdure séparée des flots de la mer aux couleurs bleues foncées par leurs grèves de sable luisant formait un agréable contraste avec la triste monotonie du continent. Ces îlots ne sont réellement que les parties sèches d'un bas-fond, sur lesquelles le sable en s'accumulant a formé un sol propre à recevoir et à nourrir des graines de plantes qui ont été ou poussées vers la côte par la marée, ou apportées du continent par des oiseaux.

Le 14 nous pénétrâmes dans le golfe qui s'étend au-delà du cap : vers la nuit nous avions déjà parcouru vingt-cinq milles à l'intérieur, et rien ne nous annonçait encore que nous approchassions de l'extrémité. Le lendemain nous aperçûmes au sud quelques collines pointues, qui seules nous indiquèrent la fin du golfe. A l'est les îles étaient fort nombreuses et basses; mais au sud-est la terre

était si continue que nous croyions voir le continent. Nous naviguâmes de ce côté pour éclaircir nos doutes, mais l'eau n'avait pas assez de profondeur pour nous permettre d'approcher de manière à vérifier le fait. Le golfe était en cette partie tellement étroit, le fond tellement inégal et rocailleux, que notre sûreté exigeait un ancrage; mais comme de nos trois ancres nous en avions déjà perdu deux, je n'osai pas risquer de perdre la troisième sur un fond d'une nature évidemment mauvaise. Avant la nuit, cependant, nous eûmes le bonheur de trouver sur la rive occidentale une baie dans laquelle nous pûmes jeter l'ancre sans le moindre danger.

La découverte de cet ancrage causa tant de plaisir à notre équipage fatigué, que la place fut, non sans raison, appelée *baie de Repos*. Nous y restâmes trois jours, pendant lesquels je dressai un plan du golfe.

Le 19 nous remîmes à la voile, marchant à l'est; et dans l'après-midi nous passâmes auprès d'un grand nombre de petites îles semblables à celles dont il a été question plus haut. Une projection de la côte, basse et sablonneuse, fut par nous nommée, d'après Edward-Hawke, *Locker*, écuyer.

Douze milles à l'est du cap Locker, le rivage est bordé de beaux arbres, parmi lesquels nous remarquâmes une petite ouverture semblant indiquer

un ruisseau. Nous tentâmes d'en approcher; mais un récif qui en barrait l'entrée nous en empêcha. A trois milles est de cette ouverture nous fûmes assez heureux pour découvrir un bon ancrage.

Le 23, vers le milieu de la journée, après avoir aperçu tous les jours précédens une multitude d'îlots sablonneux, nous passâmes près d'une île plus large et plus élevée que les autres; puis nous gouvernâmes à l'est vers un point avancé du continent, que je baptisai du nom de *Richard-Preston*, mon ami. Dans la soirée, nous doublâmes de fort près le cap Preston, mais nous ne trouvâmes point d'ancrage dans les environs, comme nous en avions conçu l'espérance. Nous continuâmes donc de naviguer toute la nuit. Le matin suivant, nous dirigeâmes notre route vers un promontoire rocailleux et escarpé, formant le point sud-ouest d'une île que nous appelâmes par la suite *île Enderby;* après quoi nous mouillâmes en face d'une baie sablonneuse à l'est du promontoire rocailleux. Le lendemain, nous allâmes à terre et nous gravîmes ce même promontoire. Du sommet la vue s'étendait à une vaste distance. La côte, à l'est du cap Preston, présente une courbure intérieure et forme une baie dont les rives sont très basses. La terre sur laquelle nous étions paraissait être l'île la plus sud-ouest d'un archipel considérable; et la terre, à l'est, semblait rocailleuse et haute, com-

parativement au pays bas et sablonneux que nous venions de côtoyer.

La description de l'île Rosemary ou du Romarin, par Dampier, me fit d'abord croire que l'île où nous avions débarqué était la même que celle qu'il visita; mais mon erreur ne dura pas long-temps. Une île au nord, sur laquelle sont trois éminences, fut bientôt reconnue pour l'île Romarin du capitaine Baudin; elle porte donc sur ma carte le nom d'île Rosemary, et je ne doute pas qu'elle ne soit celle sous laquelle mouilla le capitaine Dampier, mais non celle où il aborda. A l'est de l'île Enderby, un détroit large d'environ deux milles la sépare de l'île Lewis; et entre les îles Enderby et Rosemary repose l'île Goodwyn. Les rives de la baie abondaient en poissons à coquilles, surtout en huîtres. La biche de mer ne manquait pas non plus dans les crevasses des rochers; mais rien n'indiquait que cette partie de la côte eût été visitée par les Malais qui la visitent tous les ans à l'est pour y recueillir cet animal. Les traces du passage des naturels et les places où ils avaient allumé leurs feux étaient encore visibles de toutes parts; autour de ces dernières nous trouvions des os de kangarous et des arêtes de poissons.

Le 26, au point du jour, nous quittâmes cet ancrage, et nous marchâmes à l'est vers une crique profonde. Tandis que nous avancions, nous aper-

çûmes trois naturels qui, assis sur des poutres et ramant avec leurs mains, paraissaient venir d'une île au centre de la crique, et vouloir gagner l'île Lewis. Nous gagnâmes nous-mêmes l'île au centre, qui est composée d'une base rocailleuse, couverte d'une maigre couche de sol sablonneux, et nous ne tardâmes guère à entrer en communication avec les insulaires. Ce fut par suite de cette circonstance que nous appelâmes *Iles Relation* le groupe qui repose entre l'île Lewis et le continent.

Les naturels que nous vîmes sur ces bords avaient les cheveux longs et bouclés, la barbe longue et le nez non percé, sans qu'il leur manquât non plus une seule dent, mais ils offraient de larges cicatrices sur les joues. Ils avaient de longs bras, la tête grosse, et ressemblaient assez pour le reste aux indigènes de la côte orientale. Ils tenaient la nuit leurs feux allumés. Ils nous quittèrent au lever du soleil en poussant de grands cris. Leurs huttes, que nous examinâmes, étaient de la plus misérable construction, ne consistant guère qu'en de minces branchages adossés à un arbre ou à un rocher. Il paraît que le moyen de transport auquel ils ont recours en déplaçant leurs familles et leurs ustensiles de ménage est un tronc d'arbre creusé, s'il s'agit de passer une rivière ou un torrent. Nous ne vîmes point de femmes : elles avaient sans doute été renfermées dans l'intérieur et sous-

traites à nos regards. Ces naturels eurent envers nous de bons procédés.

Le 28 nous quittâmes notre ancrage et allâmes mouiller à la hauteur de l'extrémité nord-est d'une île voisine que nous avaient indiquée les naturels. Vers le point est de cette île, la crique prend une direction nord, et nous la nommâmes *crique de la Sirène*, en l'honneur de notre petit vaisseau. Le jour suivant nous pénétrâmes dans la crique, et bientôt nous aperçûmes du côté oriental trois ouvertures qui semblaient être des passages séparant trois îles; la plus septentrionale reçut le nom d'île *Gidley*. Au nord de l'île Lewis repose l'île Malus, dont l'extrémité nord-est consiste en une pointe haute et raboteuse, appelée *promontoire Courtenay*. Cette dernière île est de même formation que l'île Enderby, et revêtue des mêmes espèces de plantes.

Le 2 mars nous arrivâmes en face du cap Bruguières, ainsi nommé par le capitaine Baudin, au-delà duquel la terre se dirigeait à l'est-sud, formant le côté méridional d'un détroit peu profond qui sépare l'île Gidley de l'île Legendre du capitaine Baudin. Celle-ci est une île étroite, longue, rocailleuse, reposant dans une direction est-sud-est et ouest-nord-ouest, enfin plus basse que les autres îles du sud. Le détroit entre les îles Legendre et Gidley est plein de bas-fonds qui, se trouvant à sec au point du jour, étaient couverts d'in-

nombrables volées de pélicans et d'autres oiseaux aquatiques.

A la hauteur de l'extrémité sud-est de l'île Legendre, la mer est semée de récifs et de rocs secs; mais entre les îles Haüy et Delambre il y a un canal profond de neuf ou dix brasses.

Le 5 nous gouvernâmes à l'est, longeant la terre, et peu après midi nous doublâmes l'île Bezout du capitaine Baudin; puis rapprochant d'un groupe d'îles appelé par les Français *archipel de Forestier,* nous mouillâmes près l'île Depuch qui en est la principale. Le lendemain nous pûmes examiner le groupe tout entier à distance d'un mille : il consiste en six îles, petites, basses et sablonneuses. Avant midi nous naviguâmes à un quart de mille d'une partie du banc du Géographe qui était presque à sec. Ce banc repose à trente-deux milles nord-est de l'île Depuch.

Si l'on compare ma carte à la description que donne le capitaine Dampier des îles Romarin, il semble à peu près hors de doute que M. de Freycinet a raison de conjecturer que les îles appelées par les Français *Romarin* et *Malus* sont celles que vit en effet ce navigateur. Ma conclusion résulte de la manière dont il décrit l'endroit où il débarqua : « Il y poussait, dit-il, deux ou trois sortes de plantes, dont une ressemblait beaucoup au romarin; je donnai donc à l'île le nom d'*île Romarin.* »

Dampier remarqua que l'île Rosemary est située à deux cent trente-deux milles est du méridien de la baie du Requin. On en peut inférer que la longitude de cette dernière place est de 117 degrés 12 minutes, c'est-à-dire à 35 minutes est de mon promontoire Courtenay.

Ce groupe a été nommé par les Français *archipel de Dampier;* et comme il est suffisamment prouvé qu'il fut en effet exploré par ce navigateur, nous lui en avons conservé le nom; mais nous l'avons en outre étendu aux îles formant le côté oriental de la crique de la Sirène, lesquelles sont marquées sur la carte française comme partie du continent.

§ 2.

Passage à la côte nord. Ile Goulburn. Baies Mountnorris et Roffles. Port Essington. Baie de Knocker. Baie Popham. Examen du golfe de Van-Diémen. Ile Melville et détroit Apsley. Promontoire Luxmore. Port Hurd. Détroit de Clarence. Nous quittons la côte et gagnons Timor.

Le vent sud-est qui s'éleva dans la matinée du 6 mars, lorsque nous quittions notre ancrage à la hauteur de l'île Depuch, continua de souffler avec un temps épais et humide, et nous fit présumer que la mousson occidentale allait sans doute finir; nous naviguâmes donc le long de la côte avec l'intention de marcher à l'est vers le cap Arnheim,

après avoir vérifié la position d'un bas-fond vu en 1800 par le capitaine Rowley, et de deux autres que le capitaine Horsburgh dit exister dans le voisinage du premier.

Le 15 mars nous aperçûmes un premier bas-fond dont, suivant nos calculs, l'extrémité septentrionale repose par 17 degrés 31 minutes 24 secondes de latitude sud, et par 118 degrés 50 minutes 30 secondes de longitude. Le soir du même jour nous en découvrîmes un second, dont l'extrémité méridionale repose par 17 degrés 28 minutes 5 secondes de latitude, et par 119 degrés 18 secondes de longitude; puis un troisième le lendemain, dont l'extrémité sud-est repose par 17 degrés 10 minutes de latitude, et par 119 degrés 35 minutes de longitude. Ces dangereux récifs furent nommés *bas-fonds de Rowley*, en l'honneur du capitaine qui a découvert le plus occidental, lequel porte le nom particulier d'*Impérieuse*, d'après le navire que montait ce capitaine. Le récif du milieu est indubitablement celui qu'a vu le capitaine Clerke : aussi porte-t-il son nom; mais le troisième, celui qui est situé le plus au nord-est, nous a paru être une nouvelle découverte, et nous l'avons en conséquence baptisé du nom de *la Sirène*.

Le 23 nous passâmes le méridien du cap Van-Diémen par 10 degrés 48 minutes de latitude. Le

même soir nous aperçûmes peu distinctement terre au sud. Le jour suivant nous distinguâmes au sud-est un groupe d'îles de formation coraline, dont la plus orientale se trouva être l'île de la Nouvelle-Année. Nous donnâmes aux principales les noms de *M. Cluer, Oxley, Lawson* et *Grant.*

Nous gouvernâmes à l'est-sud-est pendant la première partie de la nuit, avec l'espoir d'atteindre le cap Arnheim, où nous devions commencer à examiner la côte occidentale; mais à minuit le vent se mit à l'est, et le matin du 26 nous distinguâmes terre du sud au sud-ouest. A dix heures nous tournâmes une pointe basse et sablonneuse; puis marchant vers l'ouest nous longeâmes la côte qui nous semblait, comme nous en acquîmes ensuite la preuve, faire partie du continent. La pointe basse qui commença notre examen fut appelée *pointe Braithwaite;* à un mille nord-ouest de la précédente, on rencontre la pointe Hall, puis le rivage rentre de cinq milles à l'ouest de la pointe Cathbert. Après avoir dépassé la pointe Guion, ne trouvant pas d'ancrage dans les eaux qui la baignent, nous allâmes jeter l'ancre pour la nuit à hauteur de la pointe Turner. Entre les pointes Guion et Turner est une baie profonde, mais rocailleuse, au fond de laquelle on aperçoit une espèce d'ouverture bordée d'arbres. Du lieu de notre mouillage la terre était visible jusqu'au nord-ouest, et

semblait être une île qu'un détroit séparait du continent. Nous traversâmes ce détroit le lendemain et nous mouillâmes dans une baie au sud-ouest de l'île, à environ un demi-mille du rivage. Au détroit nous donnâmes le nom de *Macquarie*, en l'honneur du feu major général Lachlan Macquarie, qui administra la colonie anglaise de la Nouvelle-Galles méridionale pendant un espace d'environ douze années. L'île dont il est question plus haut, et une autre située au nord que nous avions aperçue du point nord-ouest de la baie, reçurent le nom commun *d'îles Goulburn.*

Ici les naturels que l'on put apercevoir se montrèrent hostiles envers nous, et de derrière les arbres ou les rochers, ils nous lancèrent leurs traits ou javelots, à mesure que nous en approchions. Cette conduite inhospitalière me força de renoncer à de plus amples communications avec ces sauvages.

Le 4 avril nous quittâmes la baie sud-ouest, et nous allâmes jeter l'ancre dans une baie du côté occidental de l'île nord. Nous la nommâmes *baie Mulet*, à cause des bancs immenses de poissons de cette espèce que nous vîmes près des rivages. Le 10, remettant à la voile, nous marchâmes toute la journée à l'ouest; après avoir dépassé l'île de Sims, nous longeâmes la côte d'assez près pour en apercevoir le contour général jusqu'à la pointe

Brogden, en face de laquelle nous étions au coucher du soleil. A l'est de la pointe Brogden, qui est plus élevée que les autres parties de la contrée, la côte devient raide et se dirige au nord-ouest, vers le promontoire de Courcy que nous atteignîmes avant la nuit.

Pendant la nuit nous continuâmes notre route, et le lendemain, dès le jour, nous allâmes examiner une baie profonde, à l'ouest du cap Cockburn; puis, traversant un détroit qui sépare la pointe Annesley de l'île Valentia, nous pénétrâmes dans la baie Mountnorris où nous jetâmes l'ancre. La côte, depuis l'île Valentia jusqu'à l'endroit de notre ancrage, est principalement formée de grèves sablonneuses, dont la continuité est rompue par des promontoires rocailleux, l'un desquels porte le nom de *Pointe-Combe*. L'île Valentia est basse, bien boisée, mais d'un aspect non moins monotone que celui du continent, qui est aussi couvert d'arbres maigres, chétifs et rabougris.

Nous levâmes l'ancre le 13, et traversâmes le fond de la baie par-delà l'île Copeland; puis, gagnant le côté occidental, nous passâmes une longue ouverture qui se dirigeait au nord-ouest. Nous mouillâmes au coucher du soleil près l'île de Darch, et le matin suivant nous en doublâmes l'extrémité septentrionale, que je nommai *cap Croker*, pour jeter l'ancre du côté septentrional

d'une crique située près du cap, laquelle fut ensuite appelée *baie Palmier*.

Le lendemain nous atteignîmes la pointe haute qui formait l'extrémité orientale d'un port de moyenne grandeur, offrant un bon mouillage dont nous profitâmes. Les jours suivans, nous visitâmes le détroit de Bowen qui communique avec la baie Mountnorris, la baie de Raffles, et celle de Knocker, du côté occidental de laquelle est un port qui reçut le nom d'*Essington*, en l'honneur du vice-amiral ainsi nommé, où nous mouillâmes. Remettant à la voile le 24, nous atteignîmes la pointe Smith avec l'intention de continuer notre examen de la côte.

Lorsque nous explorâmes le port Essington, nous ne trouvâmes pas d'eau douce; nos recherches, il faut le dire, ne s'étendirent pas au-delà des bords de la mer, car nous avions renouvelé à l'île Joulbum notre provision d'eau, et nous n'en manquions aucunement. Mais, à en juger par le grand nombre des naturels que nous vîmes, et de ceux dont nous rencontrions les traces à chaque pas, il doit y avoir des sources, et si nous eussions creusé la terre, surtout au bas des hauteurs, nous en aurions certainement découvert quelques-unes. Le bois est abondant et commode à embarquer, mais les arbres sont généralement petits. Enfin, les côtes sont bien pourvues de poissons. Comme

havre, le port Essington est égal, sinon supérieur à tous ceux que j'ai vus ; et par sa proximité des Moluques et de la Nouvelle-Guinée, par sa position géographique sur la ligne directe de communication entre le port Jackson et l'Inde, position qui, en outre, lui permet de fermer ou de laisser libre le passage du détroit de Torres, il deviendra bientôt une place d'un grand commerce et d'une importance considérable.

Les naturels du port Essington que nous pûmes apercevoir étaient encore plus farouches qu'ailleurs. Placés en embuscade derrière des arbres, ils surprirent une fois notre chaloupe, et s'avancèrent armés de lances et de massues ; il fallut leur tirer des coups de fusil. Le bruit de nos armes à feu les dispersa promptement dans les broussailles, où ils poussaient de grands cris et des vociférations qui peignaient le regret de n'avoir pu réussir à nous vaincre.

Après avoir quitté le port Essington, et doublé le promontoire qui en forme l'extrémité occidentale, lequel fut nommé par nous *promontoire Vashon*, nous fîmes voile vers une baie où était campé un détachement de naturels. Dès que nous remarquâmes cette circonstance, nous jugeâmes prudent de continuer notre route, et doublant un autre promontoire au-delà, nous entrâmes dans une autre baie, large de deux milles et profonde de quatre.

La côte paraissait en cet endroit prendre une direction bien marquée vers le sud; et comme nous apercevions terre à l'horizon occidental, nous en conclûmes avec raison, que nous avions atteint l'entrée de la « grande baie de Van-Diémen, » dont l'examen m'était surtout recommandé par mes instructions. Nous appelâmes *baie Popham* celle où nous entrâmes, et *cap Don*, l'extrémité de la terre qui avait été vue. Quelques sauvages se montrèrent sur la côte, et parurent animés de bonnes intentions à notre égard.

Remettant à la voile le lendemain 26, nous gouvernâmes à l'ouest-sud-ouest jusqu'au cap Don. Par-delà ce cap, la terre suivait pendant huit milles une direction nord-est; puis, la côte tournait au sud-est vers deux montagnes que nous avons nommées *Bedwell* et *Roc*, après quoi elle n'était plus visible. A l'ouest, la terre qui se dirigeait d'abord au nord et ensuite au sud, présentait l'apparence d'une île. Le 27 nous mouillâmes dans une baie située sous le mont Bodwell, et qui reçut le nom d'*Aiton*. A hauteur de cette baie est une île basse qui reçut celui de *Burford*. Le 28, au point du jour, passant au bas du mont Roc, nous pénétrâmes dans un canal qui le sépare de l'île Greenhill. La côte prenait alors une direction orientale jusqu'aux bornes de notre horizon, et un canal d'une largeur de trois à huit milles

s'étendait entre la côte et une rangée d'îles auxquelles nous donnâmes le nom de *sir Georges Hope*. Le 1er mai nous mouillâmes sous une de ces îles, que nous appelâmes en conséquence *île Jour-de-Mai*, et que nous visitâmes; elle a deux milles de longueur, et la même largeur à peu près; sa formation paraît avoir été originairement de sable, qui s'est accumulé sur une base rocailleuse et peu à peu s'est métamorphosé en île : elle est entièrement couverte d'une forêt d'arbres nains et de taillis impénétrables. Nous vîmes sur le sable, au-dessous de la limite qu'atteignent les hautes eaux, des marques récentes de pas humains, et différens endroits où des feux avaient été allumés depuis plus ou moins long-temps, autour desquels gisaient des arêtes de poissons; mais nous n'aperçûmes aucun naturel.

Le 5 mai, après avoir quelque temps marché au sud-est, nous mouillâmes à un mille et demi du point sud d'une vaste embouchure. Le lendemain nous allâmes à terre; les bords de la rivière, à l'endroit où nous abordâmes, étaient environ distans de deux cents verges, mais si bas, que, sans éminence à gravir et sans arbre sur lequel on pût grimper, nous ne nous formâmes qu'une idée bien incomplète du lieu. Les buissons sur les bords de la rivière, qui était fort salée, étaient surchargés de nids d'aigrettes, dans lesquels nous trouvâmes

les jeunes oiseaux presque emplumés: éperviers, canards sauvages, pélicans et pigeons abondaient aussi, et une multitude de cockatoas blancs, qui planaient au-dessus des broussailles, faisaient entendre leurs horribles cris. Un petit oiseau noir aquatique, de la forme d'un pigeon, avec un cou blanc et un collier noir autour du cou, attira notre attention, mais nous ne pûmes l'approcher assez pour déterminer son espèce. En montant et en descendant la rivière, nous rencontrâmes plusieurs alligators très grands, et nous en remarquâmes d'autres qui dormaient sur la vase. C'était la première fois dans notre voyage que nous voyions de ces animaux, à l'exception d'un que nous avions vu sur l'île Goulburn; et comme ils paraissaient être fort nombreux et fort gros, nous ne pensâmes pas devoir passer la nuit sur les bords de la rivière. Nous n'aperçûmes pas d'habitans; mais les feux qui brillaient dans toutes les directions indiquaient qu'ils n'étaient pas bien éloignés.

Le 7, longeant la côte vers l'ouest, nous découvrîmes deux îles que nous appelâmes *Barron* et *Field;* puis une autre rivière en tout semblable à la présente, ce qui nous fit donner à toutes deux le nom commun de *rivières Alligator*.

Après avoir marché quelques jours dans la même direction, nous mouillâmes le 11, à minuit, dans la partie sud-ouest d'un vaste golfe. Ce golfe est

celui que découvrirent en 1705 trois navires hollandais venant de Timor, et auquel ils donnèrent le nom de *grande baie de Van-Diémen.* Ils y entrèrent, mais ne pénétrèrent pas jusqu'au fond, empêchés sans doute par de fortes marées. D'après la nature des rivières Alligator, il n'est pas douteux que quelques autres de même genre se déchargent dans le golfe, entre la rivière Alligator la plus orientale et les îles de sir Georges Hope, quoiqu'elles soient probablement moins larges et moins importantes.

Le 13, à minuit, *la Sirène* que chassait la marée passa près du point le plus oriental de l'île Melville, sur lequel deux grands feux étaient allumés. Le matin suivant, à huit heures, nous étions à deux milles du cap Fleeming, qui est l'extrémité nord-est de l'île; et, naviguant le long de la côte nord, nous atteignîmes la pointe Jahleel. A huit milles sud-ouest de cette pointe est la baie Brenton. Le soir nous jetâmes l'ancre dans une autre baie fort pittoresque, que nous nommâmes *baie Lethbridge.*

A vingt-cinq milles ouest de cette baie est une pointe avancée, d'où la côte prend une direction nord-ouest. Comme nous naviguions en face d'un récif situé à hauteur de cette pointe, notre cuisinier se laissa tomber dans la mer; mais la chaloupe fut aussitôt descendue, et nous le repê-

châmes. On désespéra quelque temps de sa vie ; mais des soins empressés et la chaleur bienfaisante des rayons du soleil le firent enfin revenir.

De chaque côté de la pointe, qui est formée derrière l'île Karslake, est une baie; et au fond de chaque baie, il paraissait y avoir une ouverture où l'eau était fort basse. La côte est en cet endroit plus haute que de coutume et couverte de bois épais ; mais au nord elle ne présente que des rocs escarpés, d'une couleur extraordinairement blanche, et peu boisés.

Le matin suivant, 16 mai, nous doublâmes le cap Van-Diémen; et dans la soirée nous jetâmes l'ancre en face d'une colline qui avait la forme d'une table et s'élevait à l'extrémité méridionale d'une baie sablonneuse. Nous donnâmes à la colline le nom de *promontoire Luxmore*, et à la baie celui de *baie de Saint-Asaph.* Le fond de cette baie offre une vaste ouverture que nous remontâmes avec notre navire jusqu'à plus de quatre-vingts milles, la prenant pour l'embouchure d'une rivière ; mais nous reconnûmes à la fin que c'était un détroit, dont l'extrémité méridionale encombrée de bas-fonds nous força de revenir sur nos pas, au lieu de gagner directement la pleine mer. Ce détroit fut par nous nommé *Apsley ;* et la terre qui en formait le côté occidental, laquelle se trouvait ainsi être une île, prit le

nom d'*île Bathurst*. Les sauvages qui se montrèrent étaient armés de lances; ils sautaient de rochers en rochers avec une étonnante dextérité. Ils essayèrent de nous attirer sur le rivage; mais comme nous avions remarqué en eux des intentions perfides, nous dûmes nous tenir sur la réserve. Nous fîmes seulement quelques échanges avec un vieillard et une femme âgée. Aucun de ces naturels ne quitta la lance qu'il avait à la main pendant tout le temps que dura l'entrevue; quelques-uns seulement se mirent à danser dans l'eau, en ayant l'air de cacher leurs armes pour nous tromper.

Le 22 nous longeâmes le côté nord-ouest de cette île. Le 23 nous jetâmes l'ancre en face d'une ouverture au fond d'une vaste baie, par trois brasses et demie. Il arriva que lorsque nous mouillâmes, la marée était haute; et, quoique nous fussions à trois milles du rivage, la marée, lorsqu'elle redescendit, diminua à tel point la profondeur de l'eau que *la Sirène* faillit se trouver à sec : il ne s'en manqua que de seize pouces! L'ouverture dont il a été question plus haut était formée entre deux pointes basses et sablonneuses, et se dirigeait vers le sud-est. Par-delà s'élevait une longue colline, que nous appelâmes *mont Hurd*. A l'ouverture, qui n'était qu'un havre profond, nous donnâmes le nom de *port Hurd*, et à la baie elle-même celui de *Gordon*.

Nous quittâmes la baie Gordon dans la matinée du 28, et nous en doublâmes la basse extrémité sud-ouest, qui se trouva être le cap Helvétius du capitaine Baudin. De ce point, la côte se dirige au sud jusqu'au cap Fourcroy. Dans cet intervalle elle est formée par des rocs d'une couleur rouge très foncée, et à mi-chemin se trouve une éminence de sable d'un aspect remarquable.

Le 29 nous fîmes peu de chemin. Le 30, à huit heures du matin, naviguant par un vent sud, nous aperçûmes terre au nord et quelques îles basses à l'est. La terre était une partie du côté méridional de l'île Melville. Nous voulûmes mouiller près des îles, mais nous trouvâmes le fond trop rocailleux pour jeter l'ancre. Nous tâchâmes alors de passer entre elles et l'île Melville; mais dans cette direction la mer était encore si pleine de rochers qu'il nous fallut bientôt renoncer à notre projet; et après une tentative infructueuse pour atteindre le passage méridional, nous gouvernâmes vers l'ouest. Nous appelâmes ce groupe *îles Vernon :* elles sont situées à moitié chemin du détroit qui sépare l'île Melville du continent, et que nous nommâmes *détroit du duc de Clarence.* Le groupe se compose de quatre îles basses; elles sont toutes entourées d'une ceinture d'arbrisseaux, et probablement unies par des récifs à la côte méridionale.

Le matin suivant, après une nuit orageuse, nous

gouvernâmes au nord, et nous découvrîmes bientôt l'entrée méridionale du détroit Apsley, que nous reconnûmes à la forme particulière des îles de Buchanan qui sont situées en face.

Cependant notre provision d'eau et de pain diminuait de jour en jour, et ne nous permettait pas d'aller jusqu'au port Jackson. En conséquence, nous résolûmes de gagner Timor sans délai. Dès le 31 mai, à quatre heures du soir, nous avions perdu la côte de vue. Dans la matinée du 3 juin, nous distinguâmes la haute terre de Timor; au coucher du soleil, nous n'en étions plus qu'à trente lieues. Le 4, au point du jour, nous naviguions à hauteur du point sud-ouest de l'île; à neuf heures nous entrâmes dans le détroit de Samow, et dans l'après-midi nous jetâmes l'ancre en face de l'établissement hollandais de Coupang, à un tiers de mille du fort de la Concorde.

§ 3-4.

Ile de Timor. Ville de Coupang. Départ de Timor et retour à la côte nord-ouest. Iles Montebello, et île Barrow. Nous quittons la côte et revenons au port Jackson. Terre de Van-Diémen et havre Macquarie. Ville d'Hobart. Retour au port Jackson. Nouveau départ. Examen de la côte est depuis le port Macquarie jusqu'à la rivière Endeavour.

Les seuls objets d'exportation que produise l'île de Timor sont de la cire, du miel et du bois de

sandal. Ces objets sont achetés et exportés par les marchands chinois, que l'on rencontre à chaque pas dans la ville et qui forment la plus grande partie de la population. Ces marchands n'ont presque rien à importer, car le gouvernement hollandais envoie chaque année à l'établissement de Coupang tout ce dont il peut avoir besoin.

La ville est située principalement sur la rive orientale de la rivière qui, prenant sa source dans les montagnes, roule ses eaux avec l'impétuosité d'un torrent jusqu'à ce qu'elle atteigne la vallée dans laquelle la ville est bâtie. Là, la marée haute rejoint la rivière dont le lit reste presque à sec quand la marée est redescendue; car elle ne communique avec la mer que par une embouchure où l'eau est toujours basse, tout-à-fait au-dessous du roc immense sur lequel est construit le fort de la Concorde. Ce fort, par son avantageuse situation, protége le havre et l'ancrage extérieur, aussi bien qu'il commande la ville.

De l'ancrage, Coupang présente un aspect vraiment pittoresque et agréable. Les maisons, dont quelques-unes sont bâties en pierres, sont couvertes de tuiles rouges ou de chaume, et garanties de la chaleur du soleil par d'épaisses touffes d'arbres, parmi lesquels on distingue le fameux arbre à pain.

A voir la quantité de monde qui circule dans les rues, un étranger s'imaginerait que cette place fait

un commerce considérable; mais les seules occupations des habitans semblent être de pêcher, de fabriquer des chapeaux de paille et de porter de l'eau.

Le détail des côtes de l'île, surtout de la partie sud-est qui présente un grand nombre de dentelures et de baies, n'est que fort peu connu. Les naturels sont généralement, dit-on, bien disposés à l'égard des Européens; mais il serait néanmoins dangereux pour un navire non armé de mettre beaucoup de confiance en la bonne foi d'un Timoréen; car sa soif de la poudre, si on peut s'exprimer ainsi, le pousse à commettre tous les crimes au moyen desquels il espère s'en procurer. L'île est fort montagneuse, et quelques-uns de ses sommets, comme le fait observer le capitaine Flinders, pourraient sans doute rivaliser avec le pic de Ténériffe. La contrée s'incline en pente douce vers la mer et paraît être fertile et populeuse. Les entrailles des montagnes et les rivières qui en descendent ont la réputation d'être riches en or et en argent.

L'établissement de Coupang se compose du président, de son secrétaire et de quarante soldats javanais; il a en outre une garnison d'un millier d'hommes, qui sont la plupart du temps en campagne avec armes et bagages. Cette petite armée suffit à maintenir dans une sujétion par-

faite toute la partie sud-ouest de l'île, renfermant une population de peut-être cinquante milles âmes.

Le capitaine Dampier visita cette place en 1699, lorsqu'il commandait *le Rœbuck*, et il eut beaucoup de peine à en obtenir des rafraîchissemens. Il a donné une très bonne et très exacte description de l'île, puisque presque toutes ses remarques peuvent encore s'appliquer à l'état actuel des choses. Depuis cette époque, l'île a certainement avancé de quelques pas en civilisation; mais sous d'autres rapports, sous ceux par exemple des productions naturelles et artificielles, elle est parfaitement conforme aux récits du capitaine.

Coupang est aussi connu pour l'accueil hospitalier qu'y trouva le lieutenant Bligh, depuis amiral, après la mutinerie de l'équipage du navire *la Bonté*. Enfin il fut visité, en 1802, par les capitaines Flinders et Baudin [1].

Le 13 juin nous achevâmes de transporter à bord les diverses provisions qui nous étaient nécessaires; nous levâmes l'ancre le lendemain au point du jour, et nous gouvernâmes au sud-sud-ouest, après avoir doublé les îles de Samaw et Rottée.

Le 18 nous aperçûmes terre au sud-ouest-ouest, et il se trouva que c'était celle qui est marquée par le capitaine Baudin, au sud des îles Monte-

[1] Timor fut aussi visitée en 1818 par M. le capitaine de Freycinet.

bello, dont une, l'île Trimouille, fut aussi visible au nord-ouest; mais après nous être avancés de cinq milles, nous reconnûmes que la terre en question était une île, et nous la nommâmes *île Barrow*. Nous ne pûmes la doubler à cause d'un vaste récif dont l'extrémité méridionale touche un îlot bas et sablonneux, au nord-ouest duquel nous allâmes mouiller. De notre mouillage, nous reconnûmes plusieurs îles, entre autres une grande à l'ouest du cap Preston. Comme cette partie de la côte avait été précédemment explorée par nous, nous n'y séjournâmes pas plus long-temps; mais le lendemain, nous gouvernâmes au nord, et le 21, après avoir doublé l'île Trimouille, qui ne nous parut qu'un amas de stériles rochers, nous quittâmes définitivement la côte. Nous n'aperçûmes point l'île Hermite; mais un petit point à l'horizon, au sud de la première, était sans doute l'île Lowendal.

Le 30 nous traversâmes le tropique du Capricorne, entre les 106e et 107e degrés de longitude est; là, nous perdîmes le vent alizé du sud-est que nous avions depuis une huitaine de jours, et auquel succédèrent jusqu'au terme de notre voyage des vents légers et variables... Le 23 juillet nous atteignîmes l'île de King, et le lendemain nous entrâmes dans le détroit de Bass en doublant l'extrémité méridionale de cette île. Après plusieurs

jours de mauvais temps, nous arrivâmes dans la soirée du 27 en face du cap Howe. Le 29, à midi, nous eûmes la joie de distinguer le fanal qui s'élève sur le promontoire méridional du port Jackson. A huit heures du soir, nous passâmes entre les deux promontoires; enfin, à minuit, nous jetâmes l'ancre dans la crique Sydney, après une absence de trente-une semaines et trois jours.

Nous restâmes à l'ancre jusqu'au 24 décembre 1818. Nous remîmes à la voile ce jour-là; mais ce ne fut que le lendemain, faute de vent, que nous perdîmes de vue les promontoires du port. Nous dépassâmes peu après midi la pointe Rouge, derrière laquelle nous distinguâmes quelques-unes des fermes nouvellement établies dans le district des cinq îles. En cet endroit les collines s'éloignent de la côte, et forment un amphithéâtre revêtu d'une riche verdure, sur lequel sont le lac Alowrie et l'étang de Tom-Thomb du capitaine Flinders.

A hauteur de la pointe Rouge, ainsi nommée par le capitaine Cook, mais que les naturels nomment *Illawarra*, sont cinq petites îles rocailleuses; le groupe donne le nom au district dont il est parlé plus haut.

A une dizaine de milles au sud de la même pointe, les collines se rapprochent de la côte, qui alors devient raide et boisée jusque près du havre Shoal, où elles se retirent de nouveau et forment

une autre vaste étendue de contrée basse, laquelle est encore peu connue.

Le 27, après le coucher du soleil, nous dépassâmes le cap Howe, et traversâmes le détroit de Bass, avec un vent frais soufflant du sud-ouest.

Le 1er janvier 1819, au point du jour, nous distinguâmes l'île Schouten, sur la côte orientale de la Terre de Van-Diémen; avant la nuit le cap Pillar se montra à notre horizon; et le lendemain, à deux heures après midi, *la Sirène* mouilla en face de la ville d'Hobart.

Comme je me proposai d'aller examiner le havre Macquarie, nous remîmes à la voile le 10, et traversâmes le canal de d'Entrecasteaux, qui est improprement appelé *passage de la baie Orageuse* par les colons de la Derwent. A huit heures du soir, nous parvînmes à hauteur du cap Sud : le vent qui alors tourna au nord-ouest nous contraignit à naviguer vers le sud.

Le 12, au lever du soleil, nous vîmes devant nous la chaîne de collines, dont une a été appelée *mont Dewitt* par le capitaine Flinders; et nous poursuivîmes notre route le long de la côte, avec une fraîche brise du sud-sud-est et un beau temps. Peu après midi nous passâmes la pointe Hibbs; et, à quatre heures, nous doublâmes la pointe de terre qui forme le promontoire occidental de la rade extérieure du havre Macquarie, et que je

nommai *cap Sorell.* Entre ce cap et la pointe Hibbs, la côte est fort rocailleuse et d'un dangereux accès. A la hauteur du cap, et à distance d'un quart de mille, est un roc solitaire sur lequel la mer se brise continuellement. La nuit vint avant que nous pussions atteindre notre ancrage devant la barre du havre, où nous pénétrâmes le lendemain.

Le 26, après avoir examiné le havre, nous remîmes à la voile. Le 29, nous doublâmes le cap sud-est à neuf heures du matin, et au coucher du soleil nous atteignîmes le cap Frédérick Hendrick, qui est le promontoire septentrional de la baie Aventure. Nous louvoyâmes pendant la nuit entre ce cap et l'île Quoin ou Sloping : au point du jour nous entrâmes dans la rivière Derwent, et à sept heures du matin nous jetâmes l'ancre devant la ville d'Hobart.

Nous jugeâmes convenable de rester ici jusqu'au 7 février, jour auquel nous repartîmes pour le port Jackson. Le 14, à la brune, nous passâmes en face de Botany-Bay ; et il faisait complétement nuit lorsque nous atteignîmes le port Jackson ; mais comme nous connaissions bien la localité ; et que le vent nous favorisait, nous n'hésitâmes point à y entrer, et à neuf heures du soir nous mouillâmes dans la crique Sidney.

...Nous demeurâmes à l'ancre jusqu'au 8 mai suivant. Enfin nous quittâmes de nouveau le port,

pour aller examiner la côte est. Comme mon intention était de prendre le passage septentrional à travers le détroit de Torres, je résolus de visiter chemin faisant le port Macquarie. Le lendemain de notre départ, à midi, nous aperçûmes l'église de la ville du roi, plus communément appelée aujourd'hui *Newcastle*, dans le port Hunter. Entre le cap Hawke et les Frères, nous dépassâmes les lacs de Wallis, d'Harrington et de Farquhar; et du côté nord du Frère le plus septentrional, nous vîmes l'entrée du havre Campden, qui, quoique plus profond que les lacs, n'est cependant accessible que pour de très petits vaisseaux.

Le matin suivant, nous jetâmes l'ancre à hauteur du port Macquarie. Les productions naturelles de cette place ressemblent pour la plupart à celles des environs du port Jackson. Nous y trouvâmes cependant un certain nombre de végétaux qui ne sont pas connus dans cette dernière colonie; et comme les végétaux en question poussent dans toutes les contrées du tropique, on peut naturellement croire que le climat du port Macquarie ne serait pas défavorable au cotonnier et à la canne à sucre, dont ni l'un ni l'autre n'ont été encore cultivés au sud. Entre ces divers végétaux, nous remarquâmes le pandanus, que M. Brown, naturaliste qui accompagna le capitaine Flinders dans son voyage, a trouvé dans le golfe de Carpentarie et dans beau-

coup d'autres régions tropicales. Le flanc de la colline qui s'élève du côté méridional de l'entrée du port présente un assez bon sol; à l'époque de notre visite il était couvert d'une profusion de hautes herbes, et garni d'innombrables touffes de banksia, arbre que les colons appellent *chèvre-feuille*, et dont le bois à cause de la courbure naturelle des branches est fort utile dans la construction des vaisseaux.

Les deux bords de la rivière étaient bien boisés. Presque de toutes parts le pays est d'un accès facile, et revêtu d'une belle végétation, tant en arbres qu'en plantes. Il y a cependant une vaste étendue de terrain, d'un aspect plus sauvage et occupé par des taillis, où le sol est extrêmement riche, et où les arbres atteignent de prodigieuses dimensions. Recouverts de plantes parasites et grimpantes, d'une taille gigantesque, ils rendent la forêt presque impénétrable. Dans ces taillis poussent le bois de rose, le cèdre, et ce fameux figuier, remarquable d'abord par sa grosseur énorme, et ensuite parce que ses racines se détachent de la base du tronc comme des espèces d'arcs-boutans, et vont se ficher en terre à plusieurs verges de distance.

Les naturels sont nombreux; mais ils paraissent compter pour leur subsistance plutôt sur les produits de leur chasse que sur ceux de leur pêche.

J'en jugeai ainsi à voir la construction tout-à-fait imparfaite de leurs canots, laquelle dénote encore moins d'adresse que ceux déjà si misérables des indigènes du port Jackson. En effet, ils consistent simplement en une feuille d'écorce, dont les extrémités sont légèrement rapprochées, de manière à former une concavité sur laquelle ils se placent, manœuvrant au moyen de bâtons. Leurs huttes sont mieux construites, et plus commodes pour l'habitation, que toutes celles du sud; elles peuvent contenir de huit à dix personnes, tandis que les précédentes sont rarement assez larges pour en contenir trois. Elles sont cintrées et forment un dôme; la porte est toujours du côté de la terre, de sorte qu'elles sont abritées des vents froids de la mer qui sont presque toujours accompagnés de pluie. Les kangarous sont fort nombreux, et de fort grosse taille, à en juger d'après leurs traces; mais nous ne vîmes pas de chiens indigènes.

Comme port, cette place ne pourra jamais être fréquentée que par des navires d'une centaine de tonneaux au plus, car il n'y a que dix pieds d'eau par-dessus la barre...

Nous remîmes à la voile le 31 mai 1819. Dès que nous gagnâmes le large, le vent se changea en une forte brise d'ouest, et le temps s'obscurcit; nous pûmes cependant faire quelques utiles observations sur la ligne de la côte, jusqu'à la pre-

mière pointe au sud du cap Fameux. Mais la nuit nous força de nous éloigner de la terre.

Le soir du lendemain, du pont nous aperçûmes le mont Warning, quoique nous en fussions distans d'au moins soixante-dix-huit milles. Ce mont est le point le plus élevé d'une chaîne de collines, séparée d'autres collines environnantes par de profonds ravins. Ces dernières sont couvertes de beaux bois de construction, parmi lesquels nous remarquâmes un pin qui nous parut de même espèce que celui que trouva le capitaine Flinders sur l'île Entrée, dans le port Bowen, qui est de six degrés et demi plus au nord. Le mont Warning ou Avertissement, est situé sur le même parallèle que l'île Norfolk, où l'*aruncaria excelsa* pousse en grand nombre et avec une beauté surprenante; si le pin que nous remarquâmes est de la même espèce, l'espèce est ici bien dégénérée. Le pays à l'entour paraît productif et bien planté de bois; car quoique les collines soient raides et escarpées, cependant leur aspect verdoyant et agréable fait augurer favorablement de la fertilité des vallées qui les séparent.

Poursuivant notre route le long de la côte, nous parvînmes dans la soirée du 26 à la hauteur du cap Moreton. Le lendemain nous vîmes une partie de la péninsule sablonneuse, mais nous ne doublâmes Breaksew-Spit que le jour suivant. Nous traver-

sâmes alors la baie d'Hervey, gouvernant vers la baie Bustard, et nous dépassâmes chemin faisant une petite île, découverte en 1816 par la frégate *lady Elliot*, qui n'était pas encore marquée sur la carte de cette partie de la côte.

Le 29, à midi, nous arrivâmes en face de la baie Bustard. De là, nous dirigeâmes notre course vers le promontoire Gatcombe du port Curtis. Mais comme nous doublions le promontoire septentrional de la baie ci-dessus nommée, nous en découvrîmes une autre que nous appelâmes *baie de Rodd*, et dans laquelle nous restâmes à l'ancre jusqu'au 1er juin 1819. Ce jour-là, remettant à la voile, nous doublâmes le cap Capricorne à quatre heures après midi; et le soir nous jetâmes l'ancre à peu de distance du cap Keppel. Le lendemain, nous passâmes, continuant notre route vers le nord, près de l'île Hummock, et entre la grande île de Keppel et la première Lump.

En dépassant le port Bowen, nous naviguâmes assez près de la côte pour examiner l'ancrage sous l'île Entrée. Le soir nous mouillâmes à un mille environ des îlots Pin. Le matin suivant, au point du jour, comme nous voguions vers les îles Percy, nous passâmes à trois ou quatre milles est de la troisième île Northumberland, qui est un roc escarpé, couronné de pins; puis, naviguant en deçà du roc qui s'élève à hauteur de l'extrémité occi-

dentale de la première île Percy, nous jetâmes l'ancre dans une baie sablonneuse, à l'ouest du petit îlot Pin.

Dans la soirée du 5 nous passâmes le groupe Beverly, appelé par le capitaine Flinders groupe des *Cinq Iles*, et nous mouillâmes à la nuit près l'île Double. Le 7, au lever du soleil, comme nous étions à huit milles est-sud de la pointe Slade, nous aperçûmes un vaste cap que nous reconnûmes ensuite pour le cap Hilsborough du capitaine Cook. La contrée dans le voisinage, et particulièrement au sud du cap, est pleine de rochers et de montagnes; mais les parties basses sont verdoyantes et abondent en bois de construction. A en juger par le grand nombre des feux allumés le long de la côte, ce pays doit être fort peuplé; les îles voisines sont rocailleuses et très stériles, mais la plupart sont plantées de pin, et offrent un aspect très pittoresque.

Le soir, après avoir doublé le cap, nous mouillâmes dans la baie Repulse ou Refus, à environ trois milles de la côte qui est en cet endroit basse et bordée par une chaîne de petites îles, lesquelles semblent unies par des récifs. Le lendemain nous gouvernâmes au nord-ouest, pour apercevoir le promontoire de la baie; je l'aperçus en effet du haut d'une des îles nommées sur ma carte, *Ile Repulse*, près desquelles nous jetâmes l'ancre dans

l'après-midi. Ces îlots sont à peine recouverts d'un sol très pauvre.

Le matin suivant, nous remîmes à la voile, et nous gouvernâmes vers le passage du Jour de la Pentecôte; un peu avant midi, je débarquai avec plusieurs de mes gens dans une petite crique du côté septentrional du cap Conway, pour faire quelques observations astronomiques. Ce cap est formé par des collines raides et rocailleuses qui s'élèvent à environ huit cents pieds au-dessus du niveau de la mer, et dont les flancs sont garnis de broussailles si serrées, que nous ne pûmes les gravir. Quand nous fûmes de retour à bord de *la Sirène*, nous naviguâmes au nord à travers le passage indiqué plus haut; puis nous marchâmes vers le cap Gloucester du capitaine Cook, dont l'extrémité se trouva être une île (l'île Gloucester), longue de cinq milles; elle est séparée du cap Véritable par un canal large d'un mille et demi. Le 11 nous doublâmes cette île, et nous aperçûmes l'île Holborne, découverte et ainsi nommée par Cook, après quoi nous allâmes mouiller dans la baie Edge-Cumbe, non loin de l'île Middle ou Milieu, qui échappa à l'observation de l'illustre navigateur.

Le 13, au point du jour, nous passâmes à quatre milles de l'extrémité du cap Bowling-Green. Le lendemain, après avoir doublé le cap Cleveland,

nous naviguâmes à peu de distance d'une chaîne de rochers qui s'étend sur un espace de quatre milles à l'est du cap, et nous jetâmes l'ancre dans une baie, derrière l'île Maquétique. Nous y séjournâmes plusieurs jours pour faire de l'eau et du bois.

Le 17 nous remîmes à la voile, et dirigeâmes notre route à travers la baie Halifax, vers les îles Palmier, sous une desquelles nous mouillâmes. Le 19, naviguant vers le cap Sandwich, nous passâmes à hauteur de la pointe Hillock, et nous allâmes mouiller dans la baie Rockingham, à deux milles de l'île Goold. Nous en repartîmes le 21; et, naviguant au nord, nous passâmes en deçà des trois îles les plus orientales du groupe la Famille, et abordâmes sur celle qui est située le plus au nord-est, dont la latitude d'après nos calculs est de 18 degrés 2 minutes 9 secondes. Cette île, comme les autres du groupe, est de peu d'étendue, et entourée par d'immenses blocs de granit séparés les uns des autres, par-dessus lesquels il ne nous fut pas facile de passer. Elle forme en s'élevant un sommet pointu de moyenne hauteur; mais les flancs en sont de toute part tellement couverts de broussailles et de plantes grimpantes, qu'elle est tout-à-fait inaccessible.

L'île Dunk, un peu au nord, plus grande et plus haute, est remarquable par son sommet à

double pic. Nous n'aperçûmes pas de naturels tandis que nous naviguions parmi ces îles ; mais comme d'ordinaire la fumée de leurs feux marquait le contour de la côte, qui en cet endroit commence à prendre un aspect plus gai et plus agréable. Dans la soirée, nous jetâmes l'ancre à l'est des deux îles les plus méridionales d'un groupe auquel je donnai le nom de *Barnard*. Le lendemain 22, après avoir navigué en dehors de l'île la plus orientale du groupe Barnard, nous passâmes la pointe Double. La côte entre cette pointe et les îles Frankland ne fut pas vue par le capitaine Cook, qui navigua pendant la nuit; nous en traçâmes donc le plan avec soin. Au reste, elle ne présente rien de remarquable : ce n'est qu'une suite de baies sablonneuses, formées par des promontoires avancés, dans quelques-unes desquelles nous vîmes les naturels se promener. Vers midi nous passâmes la pointe Cooper ; à une heure nous étions entre la plus grande des îles de Frankland et un groupe de quatre îles plus petites, réunies ensemble par un récif rocailleux qui les entoure. A quatre heures nous mouillâmes dans une baie du côté nord-ouest de l'île Fitzroy.

Nous quittâmes cette île le 24; et, doublant le cap Crafton, nous naviguâmes vers le centre de la baie Trinité. Vers midi, comme nous étions par 16 degrés 28 minutes et 48 secondes de longi-

tude, nous aperçûmes trois petites îles qui sont marquées sur la carte de Cook comme n'en formant qu'une seule. A deux heures nous mouillâmes sous l'île Snapper. Cette île est haute et couverte d'une épaisse masse de broussailles impénétrables, mais ne contient aucune source d'eau douce. Des cendres, autour desquelles la terre était jonchée de coquilles brisées, furent les seules traces d'habitans que nous y aperçûmes. Les rives, comme celles de l'île Fitzroy, sont formées de corail mort et entourées d'une ceinture de rocs.

Nous quittâmes cet ancrage le matin suivant avec une fraîche brise du sud-est; comme nous doublions le cap Tribulation, la mer devint si grosse et le vent si impétueux, que, profitant d'une crique au nord du cap, nous y allâmes mouiller à trois quarts de mille de l'embouchure d'un ruisseau auquel nous donnâmes le nom de *Blomfield*. La baie dans laquelle nous avions mouillé fut appelée, d'abord, *baie Abri*, et ensuite, *baie Fatigue*, parce que Cook avait ainsi nommé la côte voisine.

Nous remîmes à la voile le 27, nous dirigeant vers la rivière Endeavour, qui est à dix lieues de la baie Fatigue. A dix heures et demie du matin, nous passâmes entre les îles Hope ou Espérance et un vaste récif; puis nous marchâmes directement vers les collines qui s'élèvent du côté méri-

dional de l'embouchure de l'Endeavour, dont une reçut de nous le nom de *mont Cook*, et près desquelles nous mouillâmes dans la soirée.

§ 5.

Nous continuons l'examen de la côte. Groupes d'Howich et de Flinders. Baie de la Princesse Charlotte. Détroit de Torres. Nous reprenons l'examen de la côte nord aux îles de Wessells, et nous la continuons après avoir doublé le cap Van-Diémen jusqu'au cap Londonderry.

Nous demeurâmes à l'ancre jusqu'au 11 juillet 1819. Le 12 nous fîmes voile vers le cap Bedford. Quand nous l'eûmes atteint, nous gouvernâmes vers le cap Flatterie, et chemin faisant nous naviguâmes entre le groupe des Trois Iles, et une autre île basse. Après avoir doublé le cap, nous poursuivîmes notre route vers la pointe Loo-Kout, et en deçà du groupe de la Torture. Bientôt après nous aperçûmes le groupe d'Howich, puis un autre groupe d'îles basses, derrière lesquelles se montra l'île Noble. Nous mouillâmes pendant la nuit dans le canal qui sépare deux des îles d'Howich.

Le lendemain, comme nous naviguions extérieurement à l'île Noble, nous aperçûmes du côté de l'île quatre îlots boisés, que nous appelâmes *groupe de Cole*. Nous atteignîmes ensuite le cap Bowen, projection remarquable sur les collines qui avoisinent la côte, mais non sur la côte elle-même, qui plutôt forme une baie. A onze milles au nord de

ce cap, est la pointe Barrow, formant le promontoire méridional d'une vaste baie, qui sur la carte de Jeffrey porte le nom de *port Ninian*, et que nous examinâmes. Nous reprîmes ensuite notre route le long de la terre la plus pierreuse que j'aie jamais vue. Les pierres sont toutes de forme ronde, et entassées dans une confusion extraordinaire. Le promontoire a reçu du lieutenant Jeffrey le nom de *cap Melville*. Dans la journée du 13, nous naviguâmes entre les rochers épars qui reposent à hauteur de ce cap et de l'île Pipon; et comme nous doublions le cap pour pénétrer dans la baie Bathurst, nous rencontrâmes un bas-fond, de sorte qu'ils nous fut impossible d'y jeter l'ancre. Nous gagnâmes donc le cap Flinders, qui est l'extrémité d'un groupe d'îles, hautes et sourcilleuses, formant le promontoire occidental de la baie Bathurst; et nous mouillâmes à peu de distance au-delà de ce cap, dans une baie que nous nommâmes *baie du Naufrage*, car nous y vîmes les débris d'un navire naufragé.

Le 16, de grand matin, nous remîmes à la voile; et au coucher du soleil nous jetâmes l'ancre au fond de la baie de la Princesse Charlotte. Le lendemain, longeant la rive occidentale de cette baie, nous continuâmes d'explorer la côte qui se dirige vers le nord et est toujours basse, boisée, sablonneuse. Tandis que nous avancions, nous commen-

çâmes à apercevoir une chaîne d'îles basses et boisées que nous nommâmes îles *Claremonte* et sous la seconde desquelles nous mouillâmes vers le soir.

Le 18 nous atteignîmes le cap Sidmouth, rencontrant sur notre route des bas-fonds sans nombre et des îlots semblables aux précédens. Une île plus grande que toutes celles environnantes, sous laquelle nous mouillâmes au coucher du soleil, fut appelée par nous *île Nuit*.

Le 19 nous atteignîmes les îles de Sherrard, puis le cap Direction au-delà duquel la terre se dirige à l'ouest et forme avec le cap Weymouth une baie profonde que Jeffrey a nommée *baie de Lloyd*. Après avoir aperçu les îles Restauration de Poligh, nous allâmes mouiller à la hauteur des îles de Forbes. Le lendemain nous passâmes entre les îlots de Piper, puis à un quart de mille est un petit bas-fond rocailleux sur lequel poussaient deux petits arbres, et que nous nommâmes *île Jeune*. Un point élevé que nous aperçûmes au nord-nord-est reçut le nom *d'îles d'Haqqerston*, et un groupe d'îles au nord, en face du cap Grenville, celui de *groupes Home*. En le doublant, nous suivîmes un moment la route suivie par Cook; mais nous la quittâmes bientôt pour marcher à l'ouest, vers une baie située du côté septentrional du cap Grenville à hauteur de l'île Dimanche, baie où nous mouil-

lâmes et que je baptisai du nom de *Marguerite*.

Le 22 nous visitâmes l'île Dimanche : ce n'est qu'un amas de rochers couverts de broussailles épaisses et entourés d'un récif de corail ; elle a un mille et demi environ de circonférence, et est plus haute que les îles du voisinage.

Le 24 nous quittâmes la baie Marguerite, et marchant au nord nous doublâmes le côté occidental des îles Oiseau du capitaine Cook. Ensuite nous naviguâmes extérieurement à deux groupes d'îles que nous appelâmes, l'un groupe *d'Hannibal*, et l'autre groupe de *M. Arthur*. Vers midi nous aperçûmes l'Oxfordness de Cook, et le Pudding Pan-Hill de Bligh ; après quoi nous passâmes l'île Cairncross et pénétrâmes dans la baie Newcastle. Regagnant la haute mer, nous allâmes mouiller sous l'île Tortue.

Le 25, gouvernant vers le mont Adolphe, nous naviguâmes à un demi-mille est des îles Albany, qui reposent en face l'extrémité sud-est du cap York. Comme les sondages entre le mont Adolphe et la route suivie par *l'Investigateur*, au nord des îles Mercredi et de Hammond, n'avaient pas été pris par le capitaine Flinders, je résolus d'explorer cette partie de la mer. En conséquence, après avoir traversé le canal entre le mont et le cap, je gouvernai vers l'extrémité nord-est de l'île Mercredi. A hauteur de l'extrémité du cap York est une île

de forme conique qui en est séparée par un canal étroit et rocailleux. Le soir nous passâmes successivement l'île de Good et l'île Booby, et nous atteignîmes le cap Graffon. De ce cap au détroit de Torres nous eûmes un temps affreux.

Durant notre passage du détroit de Torres au cap Arnheim, qui est le promontoire occidental du golfe de Carpentarie, il ne nous arriva aucun accident qui soit digne d'être rapporté. Seulement la température fut de 3 degrés plus haute au-delà qu'en deçà du détroit, ce qui contribua sans doute à rendre meilleure la santé de l'équipage.

Le 27, au point du jour, nous découvrîmes les îles de Wessel, et peu après une terre plus basse, plus au nord, vers l'extrémité de laquelle nous gouvernâmes. Le côté oriental des îles ci-dessus mentionnées présente une surface plane; seulement quelques arbrisseaux se montrent par intervalles comme pour rompre la trop grande uniformité de la ligne. La pointe, qu'on nomme *Wessel*, est l'extrémité la plus septentrionale du groupe, et est séparée de celle du sud par un canal étroit et sans doute rocailleux.

Le 28, vers le milieu du jour, après avoir marché au sud toute la matinée, nous arrivâmes en face de l'ouverture à travers laquelle passa le capitaine Flinders, et qu'il appela *détroit Cumberland*, du nom de son petit navire. Le 29 nous continuâmes

notre route au sud parallèlement à la côte; à midi notre observation sur le soleil nous apprit que les îlots rocailleux, doublés par nous la veille au soir, étaient ceux qui reposent en face de la pointe Dale du capitaine Flinders.

Je donnai au détroit, à l'est de la pointe Dale, le nom de *Brown*, en l'honneur de mon ami Robert Brown, écuyer, qui faisait partie de notre expédition en qualité de naturaliste.

Le 30 nous mouillâmes au fond d'une baie que je nommai *baie Castlereagh*, non loin des îles qui me parurent être les Cocodrils Eylandts des anciennes cartes. Pendant la majeure partie du mois suivant, nous continuâmes de longer la côte que nous avions déjà examinée dans un premier voyage.

Le 18 août, dès le lever du soleil, nous quittâmes la baie sud-ouest où nous avions mouillé la veille; mais le vent était si faible, que ce fut dans l'après-midi seulement que nous passâmes entre les îles de Maccluer et de la Nouvelle-Année. Entre ces dernières et l'île d'Oxley, nous naviguâmes au-dessus de deux bancs de corail, séparés l'un de l'autre par un profond canal. Sur le banc le plus oriental il y avait neuf brasses d'eau, et sur l'autre de cinq à sept. Un feu allumé par les naturels, qui brûlait sur l'île d'Oxley, nous servit à fixer la position de ce dernier banc. Le lendemain, dès le jour, nous dépassâmes le cap Croker, puis vers midi le

port Essington, dont les promontoires, à distance de quatre ou cinq lieues, ont l'air de deux petites îles, car la terre qui les avoisine est trop basse pour qu'on la puisse apercevoir. Entre le port Essington et le cap Van-Diémen, nous gouvernâmes de manière à distinguer plusieurs parties de la côte de l'île Melville, afin de vérifier nos observations de l'année précédente.

Le 22, dans la soirée, la dernière projection qui forme la limite occidentale de la côte nord se montra à notre horizon, par 130 degrés 10 minutes 33 secondes de longitude, c'est-à-dire de 1 degré 2 minutes plus à l'ouest que lors de notre premier voyage. Au coucher du soleil nous étions à onze milles du cap. Le lendemain, après l'avoir doublé, nous gouvernâmes vers le côté occidental de l'île Bathurst; mais nous ne dépassâmes le cap Fourcroy que le 26. Le soir du jour suivant nous découvrîmes terre, du côté méridional du détroit de Clarence, dans le voisinage des îles Vernon: c'était la dernière terre vue par nous lorsque nous quittâmes la côte, en mai 1818.

Entre l'île Goulburn et ce point, nous eûmes mauvais vent et mauvais temps. Le 28, au jour, nous arrivâmes près de la terre au sud-ouest de l'île Vernon que nous aperçûmes aussi. Nous marchâmes ensuite vers l'ouest; cette partie de la côte est basse et couverte d'épais taillis, lesquels s'éten-

dent jusqu'au sommet des rocs de couleur rouge foncée qui forment les saillies du rivage. Nous mouillâmes dans une crique profonde que nous nommâmes *baie Patterson*. Le 29 et le 30, longeant la côte vers le sud-ouest, nous fîmes peu de progrès faute de vent.

Le 1er septembre nous allâmes mouiller à hauteur d'une pointe de terre sur laquelle brûlait un grand feu, et que nous appelâmes, à cause de cette circonstance, *pointe Flammée*. Le 2, continuant toujours de marcher dans la même direction, nous atteignîmes l'île Péron du capitaine Baudin; puis, traversant le canal qui sépare l'île et le continent, nous gouvernâmes vers la pointe Canal. A partir de cette pointe, la terre en se dirigeant au sud-sud-est forme une crique passablement profonde, que termine le promontoire Cliff, et à laquelle nous donnâmes le nom de *baie Anson*. Le lendemain 3, à onze heures, nous passâmes en face du cap Ford. Le 4, nous longeâmes la côte comme les jours précédens, et naviguâmes à hauteur du cap Dombey du capitaine Baudin; le soir nous mouillâmes vis-à-vis d'une projection sablonneuse que je nommai *pointe Arbre*. Non loin du cap Dombey, sur les cartes françaises, sont placées les îles Barthélemy, qui certainement n'existent pas.

Le 5, à trois milles de la pointe Arbre, nous découvrîmes une ouverture profonde, qui se dirigeait

vers le nord et dans laquelle nous pénétrâmes. Nous y restâmes à l'ancre pendant plusieurs jours, et nous allâmes avec notre chaloupe en examiner le fond. Dans cette partie, les rives sont couvertes d'arbres, et les terres avoisinantes inondées chaque fois que la marée monte. L'extrémité de cette ouverture, que nous nommâmes *port Keats*, se divise en deux bras salés, qui s'avancent jusqu'au pied d'une chaîne de collines que nous apercevions du lieu de notre mouillage. Nous en appelâmes le sommet *mont Goodwin.*

A notre sortie du port Keats, nous voulûmes doubler de près le cap Hay; mais un vaste bas-fond nous obligea de faire un circuit de plusieurs milles, après quoi nous continuâmes de longer la côte les quelques jours suivans. Dans la matinée du 12, nous aperçûmes terre au nord-nord-est, vers la pointe Pearce.

Le 18 nous atteignîmes l'île Lacrosse, ainsi nommée par le capitaine Baudin; cette île est à environ neuf milles de circonférence, et six cents pieds de hauteur; elle est couverte de rocs confus et entrecoupée de ravins qui, dans la saison humide, doivent contenir de l'eau. En face de l'île est une profonde ouverture dans laquelle nous pénétrâmes; à vingt-trois milles de l'île précédente, ce golfe est divisé par l'île Adolphe en deux bras, dont l'un se dirige au sud-sud-est, l'autre au sud-sud-

ouest. Nous restâmes plus d'une semaine à l'ancre dans ce golfe que nous examinâmes en détail et auquel nous donnâmes le nom de *Cambridge*, en l'honneur de son altesse royale le vice-roi de Hanovre.

Le 29 nous remîmes à la voile, et après être sortis du golfe Cambridge, nous longeâmes la côte vers l'ouest. Au coucher du soleil, nous étions à hauteur du cap Saint-Lambert des Français; et le mont Casuarina se montrait aussi à notre horizon. Le lendemain nous calculâmes que ce mont était situé par 14 degrés 23 minutes 15 secondes de latitude, et par 127 degrés 26 minutes 50 secondes de longitude est de Greenwich, c'est-à-dire 2 degrés 10 minutes ouest de la situation que les Français lui ont assignée.

En cet endroit la côte prend une direction nord-ouest. Le 30, à midi, nous naviguâmes par 13 degrés 51 minutes 58 secondes, à deux milles et demi du cap Rulhières. A sept milles nord-ouest de ce cap, qui n'est qu'une pointe de pierre, repose l'île basse, plate et sablonneuse, à laquelle Baudin a donné le nom *d'île Lesueur;* nous passâmes entre cette île et le continent. Le soir nous jetâmes l'ancre en face le cap Londonderry.

§ 6.

Examen de la côte entre les caps Londonderry et Voltaire. Nous quittons la côte à l'île Cassini pour gagner Coupang, puis le port Jackson. Nouveau départ. Nous allons reprendre l'examen de la côte à l'endroit où nous l'avions interrompu dans notre précédent voyage, et après l'avoir continué jusqu'à la rivière du Prince Régent, nous retournons au port Jackson.

Le 1er octobre 1819, après avoir failli échouer sur un bas-fond qui s'étend à hauteur du cap Londonderry, nous naviguâmes au sud-ouest vers un groupe d'îles, derrière lesquelles la côte formait une profonde sinuosité. Nous donnâmes au promontoire oriental de cette baie le nom de *cap Talbot*, et au groupe celui de l'amiral *sir Graham-Moore*.

Le 2 nous aperçûmes l'île de Jones, puis un autre groupe que nous nommâmes *îles Éclipse*, à cause d'une éclipse de lune qui eut lieu dans la soirée. Le 3 nous abordâmes dans l'île Longue, qui n'est qu'un amas confus de rochers; et les jours suivans, nous examinâmes une vaste baie que nous nommâmes *baie Vansittart*, et dans laquelle nous mouillâmes sous une vaste éminence recouverte de plantes grimpantes, qui reçut le nom de *Promontoire Vigne*.

Le 8 nous remîmes à la voile, et nous gouvernâmes au nord-ouest entre l'île Troughton et le cap Bougainville. Au-delà de ce cap, la terre rentre

si profondément vers le sud, que nous la perdîmes de vue; mais nous aperçûmes au sud-sud-ouest deux îles à sommet plat, que nous reconnûmes ensuite pour être les îles Institutes de Baudin.

Le 9 nous pénétrâmes dans le vaste golfe qui a reçu le nom de *golfe Amirauté*, et nous mouillâmes pendant une semaine environ dans une belle crique qu'il renferme et que nous appelâmes *port Warrender*. Du côté oriental de ce port repose un groupe d'îles auquel nous donnâmes le nom de *sir John-Osborn*.

Le 15, après avoir vainement tenté de passer à travers les îles qui sont situées dans le voisinage du cap Voltaire, il nous fallut jeter l'ancre à moitié chemin faute de vent. Le lendemain la marée nous éloigna de ces îles, et nous passâmes à un demi-mille d'une petite île conique qui doit être celle que les Français ont appelée *Pascal*. Le vent, qui ensuite tourna à l'ouest-nord-ouest, nous obligea de passer à l'est de l'île Cassini du capitaine Baudin. Quand nous fûmes enfin sortis de l'archipel qui est renfermé entre les caps Voltaire et Bougainville, nous en profitâmes pour quitter momentanément la côte nord-ouest, et nous naviguâmes vers Timor pour renouveler la plupart de nos provisions qui étaient épuisées.

Le 22 nous aperçûmes l'île de Rottee, et le 24 nous jetâmes l'ancre dans la baie Zeba, du côté

nord-ouest de l'île Sava. Le 25 nous nous remîmes en route pour Timor, mais nous n'arrivâmes à Coupang que le 1er novembre 1819. Nous en repartîmes le 9 pour retourner au port Jackson.

Le 21, chemin faisant, nous atteignîmes la latitude assignée aux rocs Tryal, savoir, 19 degrés 32 minutes 30 secondes; notre longitude était de 108 degrés 8 minutes 36 secondes, mais nous n'aperçûmes aucune trace des rocs en question.

Le 24 décembre, à huit heures du soir, nous découvrîmes la terre entre le cap Northumberland et le cap Buffon; mais alors les vents nous devinrent si peu favorables, que le 27, à midi, nous n'étions encore qu'à quatre ou cinq milles de l'île de Lady Julia Percy. Cette île est incorrectement placée sur la carte du capitaine Flinders, et cette inexactitude provient du mauvais temps qu'il éprouva lorsqu'il explora cette partie de la côte. Suivant nous, elle repose à l'est 3 degrés sud, à dix-sept milles et demi de l'île Laurent. Une seconde île est indiquée sur la carte du même capitaine, dont nous ne vîmes nulle trace.

Le 2 janvier 1820, à quatre heures du soir, nous entrâmes dans le détroit de Barre, par le canal du côté septentrional de l'île de King; après avoir traversé le détroit, nous eûmes un temps si mauvais et un vent si contraire, que nous n'arrivâmes au port Jackson que dans la matinée du 12, après

une absence de trente-cinq semaines et quatre jours.

Le résultat de nos travaux pendant ce voyage a été l'inspection de 540 milles de la côte nord-ouest, en outre des 500 milles que nous avions précédemment examinés. De plus, nous avons exploré cette portion de la partie intertropicale de la côte est, qui s'étend des îles Percy au détroit de Torres, c'est-à-dire un espace de 900 milles, dont l'examen détaillé n'avait encore été jamais fait; car Cook, lorsqu'il longea cette côte, ne l'examina qu'en courant. Je ne laissai donc pas échapper l'occasion de faire, pendant notre voyage, les observations qui m'ont permis d'indiquer au public une route à travers le détroit de Torres infiniment préférable, sous toute espèce de rapports, à la dangereuse navigation en dedans des récifs, qui jusqu'à ce jour a été généralement suivie.

..... Les différentes réparations dont avait besoin *la Sirène* ne furent terminées que le 12 juin. Deux jours après, nous quittâmes le port Jackson; mais une horrible tempête qui nous assaillit à la hauteur du cap Fumeur, et dans laquelle nous eûmes le malheur de perdre notre beaupré, nous força d'y rentrer le 24. Nous remîmes à la voile le 13 juillet suivant.

Le 17, dans l'après-midi, comme nous naviguions en face de la baie Moreton, nous parlâmes

à un baleinier que nous aperçûmes vis-à-vis du cap de même nom. Je lui demandai s'il pouvait me donner des nouvelles d'une chaloupe appartenant au baleinier *l'Echo*, qui avait récemment fait naufrage sur le banc de Caton. Une des chaloupes de ce navire était parvenue à gagner Sydney quelques jours avant notre départ; mais on n'avait pas entendu parler d'une autre sur laquelle s'étaient embarqués le capitaine et le reste de l'équipage. On ne put me donner des renseignemens sur leur sort; mais j'ai appris dans la suite que ce baleinier auquel j'en demandais, et qui alors ignorait même qu'un tel malheur fût arrivé, qui en outre, par un singulier hasard, appartenait au même propriétaire que celui naufragé, eut le bonheur de rencontrer la chaloupe en question, et de recueillir à son bord les personnes qu'elle portait.

Dans la matinée du 18, nous passâmes le promontoire Indien, doublâmes Breaksea-Spit à neuf heures du soir, et voulûmes gagner l'île de Lady Elliot, mais pendant la nuit nous fûmes entraînés au-delà par un courant. Le lendemain nous découvrîmes un groupe d'îles basses et boisées, que nous appelâmes îles *de Baxker*.

Le 29 nous jetâmes l'ancre du côté méridional du port Bowen, à l'entrée de l'ouverture qui s'étend vers le sud, en deçà de la projection du

cap Clinton. Le 22 nous remîmes à la voile, gouvernant du nord vers les îles Northumberland; à minuit nous passâmes les îles Percy. Le jour suivant nous naviguâmes entre les trois rocs. Le 24, après avoir marché toute la nuit, comme nous gouvernions au point du jour vers les îles Cumberland, nous aperçûmes le pic Linnée et le pic de Shaw, ainsi que la terre dans le voisinage des caps Hilliborough et Conway. A midi nous atteignîmes la hauteur de l'île de la Pentecôte.

De là nous gouvernâmes au sud intérieurement à une rangée d'îlots rocailleux, et à quatre heures du soir nous doublâmes le point septentrional des îles Cumberland. Un pic situé sur le continent, haut de 4,566 pieds, et distinctement visible de toutes parts, surtout de la baie Repulse, fut nommé par nous pic Dryander.

Les îles Cumberland sont toutes élevées et rocailleuses. Leurs côtés sud-est, c'est-à-dire ceux qu'elles présentent au vent, sont couverts d'arbustes et de pins rabougris; ceux, au contraire, qui sont sous le vent et ainsi abrités contre son influence, offrent une riche verdure et des bois de charpente. Les pins ne paraissent pas atteindre dans ces îles de fortes dimensions; mais dans celles qui avoisinent l'extrémité septentrionale du passage du Jour de la Pentecôte, plusieurs vaisseaux en ont coupé d'assez forts pour servir de perro-

quets et de beauprés à des navires du port de quatre cents tonneaux.

Le 25, dans la nuit et pendant la première partie de la matinée, nous passâmes les caps Gloucester et Upstart. Le 26 nous atteignîmes la hauteur de la plus septentrionale des îles de Barnard; et comme la côte entre la pointe double et l'île Fitzroy, lors de notre précédent examen de cette partie, n'avait pas été dessinée par nous d'une manière qui nous satisfît, nous naviguâmes près de la terre pour chercher à rectifier nos erreurs; mais elle était si couverte de brouillards, et le sommet de la chaîne de Bellenden Ker si enveloppé de nuages, que malgré nos efforts nous ne réussîmes guère mieux que la première fois. Passant alors entre le cap Grafton et l'île Verte, nous naviguâmes au nord-ouest demi-nord, pour découvrir les îles basses dans la baie Trinité. Nous les aperçûmes à minuit, et nous pûmes alors nous diriger avec plus de confiance vers le cap Tribulation. Le 27, au lever du soleil, nous passâmes ce cap et naviguâmes à l'est des îles Hope, après quoi nous allâmes mouiller à l'embouchure de la rivière Endeavour. Le 29, quelques gens de l'équipage allèrent dans la chaloupe visiter le récif Tortue du capitaine Cook; mais ils n'y rencontrèrent pas un seul des animaux dont il tire son nom.

Le 5 août suivant nous levâmes l'ancre, et dou-

blant le cap Bedford, nous gouvernâmes vers l'île Lézard, aux approches de laquelle nous vîmes un grand nombre de baleines. Nous y mouillâmes dans une baie sablonneuse du côté sud-ouest, jusqu'au 8. Le 8, nous fîmes voile vers le groupe Howick, et à six heures du soir nous ancrâmes sous le cap Flinders. Le lendemain, après avoir doublé ce cap, nous traversâmes la baie de la Princesse Charlotte, et allâmes mouiller sous l'île Pélican. Cette île, qui n'a pas une circonférence de plus des deux tiers d'un mille, est entourée par un vaste récif, et remarquable par deux groupes d'arbres qui, séparés l'un de l'autre par un assez vaste espace, lui donnent de loin l'air de deux îlots distincts. Comme la plupart des îlots avoisinans, elle n'est guère qu'un monceau de sable.

Le 11 nous longeâmes dans des îles boisées du groupe Claremont; entre ce groupe et le cap Sidmouth, nous remarquâmes plusieurs récifs qui, l'année précédente, avaient échappé à nos observations. Le matin suivant, après avoir mouillé sous l'île Nuit, nous continuâmes notre route et doublâmes le cap Direction; après quoi, passant sous l'île de Piper, nous jetâmes l'ancre sous l'île de Haggerston. Le 13 nous atteignîmes l'île Dimanche. Le 14 nous longeâmes les îles Oiseau; et, comme le jour était trop avancé pour que nous pussions doubler le cap York avant la nuit, nous

mouillâmes dans l'après-midi sous l'île Caimcress. Cette île, basse et couverte de broussailles, est située à l'extrémité nord-ouest d'un récif large d'un mille et long de deux milles et demi, composé de corail mort, de même que celui de l'île Pélican.

Le jour suivant, à midi, nous doublâmes le cap York; et comme nous avions l'année précédente pris la route au nord de l'île Mercredi, nous gouvernâmes cette fois le long de la partie méridionale des îles du Prince de Galles, à travers le détroit Endeavour; puis, passant la nuit sous une des îles Possession, nous atteignîmes le lendemain l'île Booby, à hauteur de laquelle nous mouillâmes. Nous y débarquâmes dans la soirée, et nous y prîmes plusieurs tortues, outre un millier d'œufs. Nous ne remîmes à la voile que le 17. Le 18 et le 19 nous traversâmes le golfe de Carpentarie avec un beau temps, mais l'horizon fut continuellement enveloppé de brouillards. Après avoir dépassé le cap de Wence, nous gouvernâmes vers les îles Goulburn, et dans l'après-midi du 21 nous jetâmes l'ancre dans la baie sud-ouest pour plusieurs jours. Le 26, après avoir visité l'île de Siens, nous remîmes à la voile et passâmes au nord de l'île de la Nouvelle-Année.

Par-delà du méridien du cap Van-Diémen, nous dirigeâmes notre route vers le banc des Holothu-

ries du capitaine Baudin, près le cap Bougainville; mais des calmes et des vents légers nous empêchèrent de l'atteindre avant le 3 septembre, où nous passâmes entre son extrémité sud-ouest et l'île Troughton.

Le jour suivant, à midi, nous longeâmes l'île Condillac; après quoi une brise de mer, soufflant de l'ouest, nous permit de doubler le cap Voltaire, point auquel s'était terminé notre examen de l'année précédente. Quand nous eûmes dépassé ce cap, nous rencontrâmes un reflux qui descendait d'une crique, laquelle s'enfonçait profondément au sud et paraissait remplie d'îles rocailleuses. Cette marée contraire dura toute la soirée, et nous empêcha de gagner le fond de la crique; de sorte que nous mouillâmes au coucher du soleil à quelques milles sud du cap Voltaire. A l'ouest de cette position, nous comptâmes vingt-trois îles, dont nous supposâmes que les plus septentrionales étaient le groupe Montalivet de Baudin. Le jour suivant, nous visitâmes avec la chaloupe l'îlot situé le plus au nord-est en dehors de la crique, et qui porte sur la carte le nom d'*Ile Eau*. La crique elle-même reçut de nous celui de *Montagu-Sound*. De retour à bord, nous mîmes à la voile et allâmes mouiller vers quatre heures du soir à l'extrémité de la baie Swift, dans l'entrée d'un détroit qui sépare l'île de Kater et le continent.

Le 8 nous traversâmes ce détroit; puis, doublant une île élevée, que nous appelâmes *Wallaston,* nous gouvernâmes à l'ouest, à travers un groupe d'îlots trop nombreux pour que nous pussions les placer exactement sur la carte, dans un voyage aussi rapide que le nôtre. A l'ouest de l'île Wallaston est une baie profonde, que nous nommâmes *baie Mudge*. Le soir, nous mouillâmes à hauteur d'une île qui, à cause de la forme particulière du roc situé sur le rivage, reçut le nom d'*île Cabestan.* La distance à laquelle l'expédition française navigua de cette partie de la côte l'empêcha de l'examiner en détail; c'est ainsi que le cap Châteaubriant du capitaine Baudin doit être quelque île basse que nous ne vîmes pas, à moins que ce ne soit la plus extérieure de nos îles Prudhoe. Le Montagu-Sound est borné à l'ouest par une île d'une considérable étendue, qui fut appelée *Rigge.*

Le 9 nous traversâmes le détroit de Scott. Le lendemain nous doublâmes le cap Pond; mais comme le vent nous était contraire, nous ne pûmes qu'atteindre les îles d'Anderdon, sous lesquelles nous jetâmes l'ancre. Par derrière s'étend un vaste havre, où nous pénétrâmes le jour suivant, et dans lequel se déchargent deux rivières, dont l'une reçut le nom de *Hunter,* et l'autre celui de *Roc.* Le havre s'appela *havre du Prince Frédéric,* et le détroit par lequel on y arrive *détroit d'York.*

Le 20 nous remîmes à la voile, et nous pénétrâmes, après avoir dépassé la pointe Hardy, dans un beau havre, limité à l'ouest par un groupe d'îles, et à l'est par la projection de terre qui forme le côté occidental du havre du Prince Frédéric. Au groupe nous donnâmes le nom d'*îles Couronnement*, au port le nom de *port Nelson*, et à un roc qui s'élevait au sud celui de *mont Trafalgar*.

Cependant notre petit vaisseau avait besoin d'être complétement radoubé. Le 21 j'allai dans une chaloupe à la recherche d'un lieu propre à cette opération, et j'eus le bonheur de découvrir au fond du port dans lequel nous étions mouillés une baie dont les rives sablonneuses convenaient merveilleusement à notre projet : aussi ne tardâmes-nous pas à en poursuivre l'exécution. Tous les travaux furent terminés le 30; mais ce fut seulement le 5 octobre que la marée monta assez pour remettre *la Sirène* à flot.

Tant que le charpentier travailla au radoubage, tous les matelots l'aidèrent, ou s'occupèrent à couper du bois et à faire de l'eau ; de sorte que je ne pus ni visiter les îles environnantes, ni examiner le pays dans le voisinage de la baie. Mais quand les réparations furent terminées, et que mes gens n'eurent qu'à se croiser les bras, nous fîmes une excursion jusqu'à l'île Bat, à hauteur de Brewster, auquel elle est réunie par une chaîne étroite de

rochers, que les hautes eaux recouvrent probablement. Nous eûmes beaucoup de peine à gravir au sommet de l'île; mais en récompense nous pûmes apercevoir distinctement toutes les îles qui reposent au nord et à l'ouest.

Le 9 nous remîmes enfin à la voile et quittâmes la baie Carénage. Passant alors entre le cap Brewster et les îles Couronnement, nous pénétrâmes dans une baie spacieuse, à laquelle nous donnâmes le nom de *Brunswick*. Le 10 nous doublâmes le cap Wellington, distant de six milles du précédent, et au-delà nous pénétrâmes dans une vaste ouverture qui se dirigeait au sud. A sept milles de l'entrée, nous passâmes Rothsay-Water, échancrure profonde du côté oriental. Il y en avait en face une autre que nous nommâmes *Munster-Water*, et devant laquelle reposaient plusieurs îles rocailleuses couvertes d'herbes et d'arbres. Après avoir pénétré cinq milles plus avant, nous arrivâmes à une spacieuse nappe d'eau, le bassin de Saint-Georges, dans lequel étaient les deux grandes îles de Saint-André et Saint-Patrice. Le soir, après avoir doublé la pointe Strong-Tide, nous entrâmes dans le canal qui sépare l'île de Saint-André du continent, et nous y mouillâmes.

Le mont Trafalgar, dont j'ai déjà parlé, est un des points les plus remarquables du côté nord-est du bassin. Une autre colline, non loin de ce der-

nier, reçut de nous le nom de *mont Waterloo*. Ces deux collines s'élèvent à pic au milieu de la plaine, et sont pour ainsi dire crénelées, ce qui leur donne une certaine ressemblance avec le promontoire Steep, dans le port Warrender.

Le 12 nous prîmes la chaloupe, et nous traversâmes le bassin de Saint-Georges, qui paraissait recevoir plusieurs courans d'eau du côté méridional; et nous abordâmes sur un petit îlot boisé. A deux milles au-delà, les bords de la rivière se rapprochèrent de nouveau, et se dirigèrent vers le sud en ligne si directe, que, comme nous n'apercevions pas terre à l'horizon, la rivière semblait être un détroit. Nous la remontâmes jusqu'à vingt-deux milles de la mer, et nous l'appelâmes rivière du *Prince Régent*.

L'île sur laquelle nous descendîmes est de peu d'étendue et jointe à la terre par un récif; elle est rocailleuse et bien boisée : les arbres sont principalement des acacias. Nous remarquâmes sur les côtes des marques de flux considérables; même de très gros arbres avaient été jetés par la mer à dix ou douze pieds au-dessus de la ligne qu'atteignaient les hautes eaux. Nous tuâmes dans l'île une douzaine d'oiseaux.

Le 14, forcés de regagner au plus tôt le port Jackson, vu l'état de délabrement de notre navire, auquel le dernier radoubage avait peu remédié,

nous remîmes à la voile, en naviguant à l'ouest de l'île Kerauden du capitaine Baudin.

Le 2 novembre, nous passâmes le tropique du Capricorne par 100 degrés et demi est; et le 4, par 28 degrés de latitude, le vent alizé nous abandonna.

Le 28 nous aperçûmes la pyramide Noire, et peu après nous entrâmes dans le détroit de Bass par le canal du côté septentrional de l'île de King. Après avoir navigué quelque temps dans la latitude de la baie de l'Éléphant de Mer, du côté oriental de l'île précédente, et vainement cherché des rocs qui sont marqués sur toutes les cartes françaises, excepté sur celle de Flinders, nous continuâmes notre route. A onze heures du soir, nous passâmes l'île Sir Roger Curtis, et le lendemain nous sortîmes du détroit.

Le 2 décembre 1820, nous naviguâmes à hauteur du mont Dromadaire. Le 3 nous fîmes voile à trois ou quatre lieues des promontoires de la baie Jervis; puis nous marchâmes parallèlement à la côte. Le 4 nous mouillâmes à Botany-Bay; enfin, le 6, nous jetâmes de nouveau l'ancre dans la crique Sydney, après une absence de vingt-cinq semaines et trois jours.

§ 7.

Départ pour le quatrième voyage. Breaksea-Spit. Ile Lizard. Ile Clack. Iles Goulburn.

Le 5 juin 1821 nous tournâmes la pointe nord de Breaksea-Spit, et traversâmes la baie d'Hervey. Le 8 nous entrâmes dans les îles Northumberland, dont nous doublâmes l'extrémité nord le 14; et le 15, à quatre heures de l'après-midi, nous nous trouvions en face du cap Gloucester.

Le 20, comme nous doublions les deux îles qui touchent à la côte sud de l'île Lizard, nous vîmes un naturel qui allait à force de rames vers un de ses compatriotes, lequel, assis sur les rochers, observait nos mouvemens : nous envoyâmes néanmoins une chaloupe à terre. L'île Lizard et les îles de la Direction, au sud-ouest, sont d'un aspect tout-à-fait différent des autres îles qui font face à cette côte. Ce sont de hauts pics de granit. Le capitaine Cook, dans ses descriptions de l'île Lizard, la présente comme un bon point de ravitaillement, à cause du bois et de l'eau qui s'y trouvent; mais à l'époque où nous y étions nous n'y trouvâmes point d'eau, malgré les pluies abondantes qui étaient récemment tombées. Quant au bois, cette terre en est bien fournie. Cette île, qui se rattache à l'histoire des malheurs de Cook durant sa pé-

rilleuse navigation au milieu des récifs, sera toujours, sous ce point de vue, remarquable dans les annales de la découverte et de l'examen de ces côtes, et mérite une appellation mieux appropriée.

Le 21 nous quittâmes l'île Lizard, et fîmes route vers le cap Flinders, revenant sur notre route de l'an dernier.

Le 23 juin nous étions au cap Flinders, et nous jetâmes l'ancre, puis une chaloupe du San-Antonio porta M. Montgomery et M. Cuningham à Clacks-Island. Les pointes sud et sud-est de cette île présentent un terrain escarpé, clairsemé de petits arbres. Devant l'île Clack, les naturels nous amenèrent une jeune femme en nous pressant de nous en servir; mais nous ne jugeâmes pas à propos de céder même aux agaceries de la sauvage Armide.

Le 1er juillet, à quatre heures, nous passâmes devant l'île Booby et traversâmes à l'ouest par le sud, le golfe de Carpentarie : le 5 nous avions en vue les îles Goulburn au point du jour, et à neuf heures nous traversions le détroit qui les sépare. Les îles Goulburn sont au nombre de deux, ayant chacune environ vingt milles de circonférence; le détroit qui les sépare a trois milles de large, et son centre est situé par 11 degrés 32 minutes de latitude sud.

§ 8.

Passage du cap Van-Diémen à Careening-Bay. Munster-Water. Handover-Bay. Entrevue avec les naturels. Port Georges IV. Remarquable effet de mirage. Départ pour l'île Maurice. Arrivée à Port-Louis.

Le 12 juillet 1821, au matin, la montagne de l'Éclipse et les îles de Sir Graham Moore étaient en vue, et dans l'après-midi nous passâmes devant l'île Troughton. Au coucher du soleil, Hillock-point était à treize milles dans le sud; de là nous fîmes route à l'ouest-sud-ouest et au nord-ouest, et doublâmes la pointe nord du long récif qui est à l'ouest du cap Bougainville. Le matin suivant, au point du jour, nous avions au sud, par l'ouest, l'île Cassini.

Le 30 juillet nous prîmes terre à l'extrémité sud de l'île Greville, sous une montagne au sommet aplati, parmi les Mangroves, sorte d'arbres indigènes que bordent le rivage, et nous marchâmes quelques centaines de pas autour de la pointe pour examiner le détroit.

Le 1er août nous examinâmes Munster-Water. En nous y rendant nous débarquâmes sur le récif qui est au large de l'extrémité est des îles Midway, et que nous reconnûmes être plus étendu qu'on ne l'avait pensé. Il embrasse ce groupe de petits rochers, qui ne laissent voir à la marée haute que

leur sommet au-dessus de l'eau. A la marée haute, le récif est couvert de quinze pieds d'eau pour le moins; mais comme la marée était basse quand nous débarquâmes, il était à sec. Sur plusieurs points de Munster-Water, il y a un bon ancrage, entre divers petits rochers, sur l'un desquels nous débarquâmes; nous montâmes au sommet, mais nous ne vîmes rien qui nous payât de la peine ou du danger de cette expédition. En revenant nous passâmes à travers le canal qui est sur le côté ouest des îles Midway, où l'eau est très profonde et le courant très fort.

Le 2 août nous traversâmes le détroit qui forme l'île Greville, et découvrîmes qu'il communique avec Munster-Water. Le 4 nous remontâmes Munster-Water et passâmes par le détroit à la mer. En débarquant sur quelques rochers d'un récif qui s'étend au large de l'extrémité ouest du détroit, nous découvrîmes que nous étions à l'entrée de l'anse qui avait été nommée l'année dernière *Hanover-Bay*. Après une série d'observations, nous nous rembarquâmes et nous dirigeâmes vers le fond de la baie qui se termine en un bassin rempli d'écueils.

En remontant la rivière nous vîmes un alligator qui se traînait lentement sur la fange des bords; mais il s'élança à l'eau avant que nous fussions près de lui, et ne reparut plus. Nous aperçûmes

aussi des rats-kangarous et de petis kangarous qui sautaient sur les rochers, mais ils étaient très craintifs; et du moment où ils nous virent, ils prirent la fuite.

Le 7 août, tandis que nos gens étaient occupés à laver les ponts, ils entendirent à distance la voix des naturels. A huit heures on les entendit encore; et à dix heures ils étaient près de nous. Bientôt après, trois des habitans, dont une femme, étaient debout sur les rochers, brandissant leurs armes. Comme j'étais curieux d'entrer en communication avec les naturels de cette partie de la côte, puisque nous n'en avions vu aucun entre cette baie et la baie Vansittart, le chirurgien, M. Bedwell, M. Baskerville et moi, nous prîmes terre à l'endroit où les naturels nous attendaient. Bundell, qui ordinairement nous accompagnait dans ces occasions, ôta ses vêtemens, se tint debout à l'avant de la chaloupe, et à mesure que nous approchions du rivage, il faisait des signes d'amitié que les naturels rendaient, et ils paraissaient entièrement indifférens à notre approche. Après avoir débarqué, nous gravîmes les rochers sur lesquels les deux hommes étaient debout, mais la femme avait disparu. Quand ils nous virent venir à eux, ils reculèrent de quelques pas, et évidemment nous regardaient d'un œil défiant; mais comme ils avaient mis de côté leurs piques et répété les signes de paix

que nous leur avions adressés, nous n'hésitâmes pas à aller à eux sans armes, recommandant toutefois à l'équipage de la chaloupe de tenir prêts des fusils au besoin. Quand nous les joignîmes, les habitans avaient leurs piques qu'ils s'apprêtaient à lancer, mais ils les quittèrent quand nous leur présentâmes quelques-uns des poissons que nous avions pris la veille, et nous donnèrent quelque chose en échange. L'un fit présent à Bundell d'un baudrier de fourrure d'opossum, et l'autre, le plus grand des deux, me donna une massue qu'il tenait à la main et une courte baguette longue d'environ seize pouces, aiguisée aux deux bouts. Ces échanges semblèrent établir entre nous une mutuelle confiance, et pour le confirmer, j'offris à mon ami un couteau fermant, après lui en avoir montré l'usage; et ce don parut lui faire grand plaisir.

Dans le même temps, M. Montgomery et M. Bedwell nous rejoignirent. Le premier était sans armes, mais le second avait un pistolet caché sous son habit, et portait un poisson qu'il leur tendit pour qu'ils le prissent; mais comme ils ne voulaient pas nous approcher de plus de deux ou trois pas, il le leur jeta, et le plus petit des deux naturels le ramassa. Quand ils eurent vu notre nombre s'augmenter ainsi, ils commencèrent à se parler et à reprendre leurs javelots; mais comme cette action pouvait sembler de pures précautions, nous ne vou-

lûmes pas anticiper sur leurs mauvaises intentions. Je fis donc, en vue de les amuser, des signes à mon ami pour qu'il me donnât le couteau qu'il me remit entre les mains sans montrer la moindre répugnance, et je lui appris encore à le fermer et à l'ouvrir; mais comme ceci ne faisait qu'accroître leur colère, je jetai le couteau à ses pieds; il le ramassa tout aussitôt, et ensuite l'un et l'autre se retirèrent de quelques pas d'une manière très soupçonneuse.

Nous étions alors à trois ou quatre pas des naturels qui s'entretenaient avec beaucoup de feu, et évidemment de quelque projet important. Comme il paraissait probable que si nous restions un peu plus long-temps une rupture s'ensuivrait, nous proposâmes de retourner à la chaloupe dans la pensée qu'ils nous suivraient. Toutefois nous ne leur avions pas plus tôt fait un signe d'adieu, et tourné le dos pour descendre des rochers, qu'à l'improviste et de la manière la plus perfide les naturels nous lancèrent leurs javelots. Il y en eut un qui alla frapper un rocher, se brisa et tomba, sans force et sans avoir fait de mal, à terre; mais l'autre, celui que le plus grand des habitans avait lancé, blessa au dos M. Montgomery. Alors les naturels, sans attendre davantage, prirent la fuite, poursuivis de près par Bundell qui s'était armé du javelot brisé; mais dans un moment ils

furent hors de vue; et quand les fusils furent venus à notre aide, ils étaient indubitablement à l'abri de leur portée. On entreprit, toutefois, de les poursuivre; mais notre marche était tellement entravée par la nature escarpée et montueuse du sol, aussi bien que par l'abondance des taillis et des arbres, que nous fûmes bientôt contraints de revenir à la chaloupe dans laquelle avait été transporté M. Montgomery qui se plaignait d'une grande douleur causée par la perte de sang.

L'examen de la blessure de M. Montgomery, qui par malheur était située dans une partie du corps qu'il ne pouvait voir par ses yeux, fit reconnaître que le javelot avait pénétré à trois pouces environ, et la quantité de sang extravasé fit concevoir de grandes craintes sur la possibilité de quelque grave blessure dans l'intérieur. Cette blessure, qui lui causait de vives douleurs, fut pansée conformément à ses instructions; mais plusieurs jours s'écoulèrent avant qu'il se considérât comme à l'abri de tout danger. Le 8 août, après quelques coups de fusils tirés sur les naturels, dont l'un, celui qui avait blessé M. Montgomery, fut frappé à l'épaule, nous allâmes à terre, et trouvâmes dans l'herbe et sur leurs barques plusieurs de leurs ustensiles et objets d'armement. Nous trouvâmes entre autres un morceau de cercle de fer fixé dans un manche de bois, qui paraissait avoir avait été employé à ar-

racher des racines. Ce cercle avait dû être laissé par nous l'année précédente à Careening-Bay. Mais ce qui attira principalement notre attention, c'était un petit paquet décoré, lié avec beaucoup de soin. En l'ouvrant, nous y trouvâmes plusieurs dards aux bouts des javelots, faits ingénieusement en pierre. Ils avaient environ six pouces de longueur, et étaient terminés par une pointe très aiguë. Les côtés étaient taillés en scie, évidemment au moyen d'un instrument tranchant; mais la trace du coup frappé pour former chaque dent n'était pas visible. La pierre était couverte d'une ceinture rouge et paraissait de la nature de la pierre à feu. Ces dards étaient tout prêts à sécher dans le bois qui sert à les lancer; et le grand soin que l'on mettait à les conserver en montrait la valeur, car chacun était séparé par des lanières d'écorces, et les pointes garanties par une enveloppe de fourrure. La blessure faite par une telle arme doit être mortelle, et il est heureux que celle de M. Montgomery ne fût pas portée avec cet instrument vraiment redoutable. Leurs haches sont aussi faites de la même pierre, et les côtés sont si tranchans, qu'en peu de coups on peut abattre une branche d'arbre.

Les catamarans ou râteaux sont faits de cinq tiges de mangrove attachées à un châssis de plus petit bois, et sont assez grands pour porter deux hommes avec leurs dards et leurs paniers.

Ces naturels étaient d'une apparence plus robuste que tous ceux que nous avions vus jusqu'alors. Le plus grand devait avoir au moins six pieds deux pouces. Leurs corps étaient tout couverts de cicatrices et entièrement nus ; ils avaient des dents parfaites. Le plus petit des habitans avait ses cheveux réunis en un nœud sur le sommet de sa tête, ce qui lui donnait une mine féroce. La punition qu'ils reçurent à juste titre leur donnera à l'avenir du respect pour la nature formidable de nos armes.

Le 1er août 1821 nous quittâmes Hanower-Bay, et fîmes route à la distance d'un mille et demi de la côte ouest. Nous vîmes à l'horizon l'île de Freycinet ; nous distinguâmes facilement cette île à sa forme, qui est celle d'un bassin renversé. Il y a dans le centre de l'entrée du port une grande île qui forme deux canots. Le canal qui est le plus à l'ouest présente plusieurs groupes de rochers; mais celui de l'est, où nous passâmes, nous parut clair et libre de tout danger, excepté un banc de roches qui s'étend de la côte est à trois quarts de mille au plus.

Le 12 je dressai le plan de ce lieu, que je nommai *port de Georges IV*. Il est situé sur la côte de la terre de Witt, par environ 16 degrés de latitude sud. Le 20, au point du jour, nous étions à huit milles au nord-est de l'île Caffarelli. De là nous fîmes route au sud-ouest par l'ouest et au sud-sud-

ouest. Nous vîmes en passant le récif Brué. A midi, notre latitude était de 16 degrés 14 minutes 1 seconde sud : le cap l'Évêque gisant au sud. La terre du cap l'Evêque est basse et présente une plage sablonneuse, bordée d'un récif de roches qui s'étend à un mille au large du rivage. Sur plusieurs points la mer battait violemment. La terre était couverte de petites broussailles ; mais dans l'ensemble la côte avait un aspect très aride, et nous rappela le caractère triste et stérile du cap Nord-Ouest. En établissant le plan de ce point je trouvai que le cap l'Évêque est l'endroit sous lequel Dampier jeta l'ancre lors de son voyage contre les Boucaniers, sur le Cygnet, en 1688.

De 22 août 1821 nous étions par la latitude de 16 degrés 30 minutes 19 secondes du cap Bordu, gisant au sud-est. A trois heures nous étions par le travers d'une pointe que nous conjecturâmes devoir être la terre nommée par les Français l'*île Émeriau :* le nom a toutefois été conservé, mais avec la substitution du nom de pointe au lieu d'île. A l'est du cap Borda la côte se retire et devient une baie, dont le fond était visible du haut du mât et paraissait composé de dunes de sable. De la pointe Émeriau la côte rentre au sud-ouest et est toujours sablonneuse. A cinq heures, les îles Lacépède, qui furent reconnues par le capitaine Baudin, étaient en vue à l'ouest, et au coucher du soleil

nous jetâmes l'ancre à trois lieues environ parmi ces îles. Elles sont au nombre de trois, et paraissent habitées seulement par des nigauds et autres oiseaux de mer. Elles sont basses, sablonneuses, et clair-semées de quelques buissons et broussailles. Le récif qui les entoure semble avoir une grande étendue.

Le 23 nous côtoyâmes le rivage et passâmes devant une pointe de sable, qui fut nommée le *cap Baskerville*, du nom d'un des capitaines du *Bathurst*. Au sud du cap Baskerville la côte rentre et forme la baie Carnot; alors elle prend la direction du sud. C'est ici que Tasman prit terre.

A midi notre latitude était de 17 degrés 13 minutes 29 secondes. A quatre heures nous étions par le travers de la pointe Coulomb du capitaine Baudin, que M. de Freycinet regarde comme le point où commencent les Rep-Cliffs (montagnes Rouges). De grandes troupes de nigauds passèrent au-dessus du vaisseau, se dirigeant vers les récifs des îles Lacépède et le banc nommé *Whale-Bank*, ou le *banc des Baleines*.

Comme nous ne remarquâmes aucune île dans la position que le capitaine Baudin assigne à l'île Carnot, la baie gisant au sud du cap Baskerville a reçu ce nom. La fumée des feux a été remarquée, par intervalles de quatre à cinq milles, tout le

long du rivage, d'où l'on doit conclure que cette partie de la côte est très peuplée.

Les habitans de cette contrée, dit Dampier, sont les plus misérables gens du monde. Les Hodmadods du Monomotapa, bien qu'un peuple dégoûtant, sont des gentlemen, comparés à ceux-ci, qui n'ont ni maisons, ni œufs d'autruche, ni vêtemens de peau, ni volaille, ni aucun fruit, comme les Hodmadods. A part leur forme humaine, ils diffèrent bien peu de la brute. Ils sont grands, leur corps est raide, grêle, et leurs membres sont minces et longs. Ils ont de grosses têtes, des fronts rouges et les sourcils grands. Leurs paupières sont toujours à demi fermées, pour garder leurs yeux des mouches, qui sont ici tellement incommodes qu'aucun éventail ne peut en garantir la figure; et sans l'assistance de leurs mains pour les écarter, elles entrent dans les narines et dans la bouche, si les lèvres ne sont pas très soigneusement jointes : de façon que, étant harcelés par ces insectes dès leur enfance, ils n'ouvrent jamais leurs yeux comme les autres hommes, et en conséquence ne peuvent voir de loin, à moins qu'ils ne lèvent la tête, comme s'ils regardaient quelque objet placé au-dessus d'eux.

Ils ont de grands nez épatés, de grosses lèvres et la bouche large. Les deux dents de devant de la mâchoire supérieure manquent à tous, hommes et femmes, jeunes et vieux : sans doute ils se les arra-

chent. Ils n'ont pas non plus de barbe. Leur visage est long et d'une expression très déplaisante. Leur chevelure est noire, courte et frisée comme celle des nègres, et non point longue et raide comme celle de tous les Indiens. La couleur de leur peau est d'un noir de charbon, comme celle des nègres de Guinée [1]. Ils n'ont, ajoute Dampier, aucune espèce d'habillemens, mais un morceau d'écorce d'arbre lié autour de la taille comme une ceinture, et une poignée d'herbe longue et trois ou quatre branches vertes pleines de feuilles, tenant à leur ceinture, pour couvrir leur nudité. Ils n'ont point de maisons, mais couchent en plein air, sans aucune couverture. Ces peuples parlent un peu de la gorge; mais nous ne pûmes comprendre un mot de ce qu'ils disaient.

Au coucher du soleil nous jetâmes l'ancre à six milles d'une terre avancée, que nous reconnûmes après pour être la terre nommée par le capitaine Baudin *Ile Gantheaume*. Ce n'est pas une île, mais une pointe, à laquelle nous conservâmes le

[1] Les naturels de Hanover-Bay avec lesquels nous communiquâmes n'étaient pas privés de leurs dents de devant, et portaient la barbe longue. Ils différaient aussi de la description ci-dessus par la chevelure longue et frisée. Dampier peut avoir été trompé en ce point, et d'après l'usage qu'ils font de leurs cheveux, en les tressant pour faire l'office de fil, ils les avaient probablement coupés très près, ce qui peut leur donner l'apparence de la chevelure frisée des nègres.

même nom. Derrière la pointe Gantheaume la terre nous parut formée de dunes de sable très blanc; et entre cette pointe et le cap Boileau il y a une baie.

Durant tout le jour l'horizon fut chargé de vapeurs, et produisait un très remarquable effet sur la terre, qui était tellement élevée par la réfraction au-dessus de l'horizon, que plusieurs objets, qui autrement n'auraient pu être aperçus, devenaient visibles. Ce mirage avait été observé fréquemment sur divers points de la côte, mais il ne produisit jamais un effet aussi extraordinaire qu'alors. La ligne de la côte paraissait formée de hautes falaises de craie couronnées d'une étroite bande de collines boisées; et la terre du cap Villaret était si élevée, que l'on pouvait la voir distinctement à la distance de quarante milles; tandis que deux jours auparavant le temps étant clair, elle n'était pas visible au-dessus de l'horizon à plus de cinq lieues. Cet état de l'atmosphère causa une rapide évaporation pendant le jour, et à l'approche du soir un serein très abondant tomba, et au coucher du soleil devint un orage de pluie.

Le 26 août nous vîmes dans le sud 17 degrés ouest le sommet montueux du cap Latouche-Fréville; et comme le rivage au sud de ce cap avait été en partie reconnu par les Français, je résolus de quitter la côte. En conséquence, on leva l'ancre

le 27, faisant route vers l'île Maurice, où j'atterris le 26 septembre 1821.

§ 9.

Départ pour l'île Maurice afin de retourner à la Nouvelle-Hollande. Côte sud-ouest de la Nouvelle-Hollande. Le bâtiment met à l'ancre dans le King-George's sound. Visite des naturels. Relation avec eux. Description de leurs armes, de leurs ustensiles.

Le 10 novembre 1821 nous étions prêts à prendre la mer, mais divers retards firent que nous ne quittâmes Port-Louis de l'île Maurice que le 15. A minuit nous doublâmes le cap Brabant; et le soir suivant, au coucher du soleil, nous vîmes la haute terre de Bourbon, et n'eûmes plus rien de remarquable durant notre passage à la côte de la Nouvelle-Hollande.

Le 23 décembre, au point du jour, la terre qui est près du cap Chatam était en vue, et je me rendis à King-George's-Sound, où j'avais l'intention de compléter notre provision de bois et d'eau avant de commencer l'examen de la côte ouest.

Le 24 décembre nous jetâmes l'ancre à l'entrée d'Oyster-Harbour, et entrâmes en communication avec les naturels. Dans le cours de cette visite nous avons obtenu d'eux une centaine de dards, trente bâtons à lancer les dards, quarante marteaux, cent cinquante couteaux et quelques masses à main, dont

chacune a la valeur de la moitié au huitième d'un biscuit. Nous vîmes en tout quarante naturels environ, dont dix enfans : ils étaient en beaucoup de points semblables à leurs voisins, ayant la même chevelure frisée et la figure maigre. Ils ne paraissaient pas former une tribu navigante, car nous ne vîmes point de canots, et n'observâmes dans les bois aucun arbre dépouillé de son écorce, matière qu'ils emploient habituellement pour la construction des embarcations, et à la manière timide dont ils approchaient de l'eau, il est plus que probable qu'ils ne sont pas même très habitués à nager. Le capitaine Flinders se trompe quand il dit que les naturels de ce lieu ne font pas usage du bâton à lancer, mais il est probable qu'ils ne lui firent pas voir ces instrumens de crainte d'en être privés, car il fallut beaucoup de persuasion de notre part pour les amener à nous en donner quelques-uns. Ils étaient beaucoup mieux fabriqués que ceux que nous avions vus jusqu'alors; ils en étaient différens aussi, en ce qu'ils avaient une petite coquille bien aiguisée, ou un morceau de quartz fixé au moyen d'une substance gommeuse au manche, afin de gratter les pointes des piques. Le dard est large, plat et poli. Quelques-uns de ces bâtons à lancer ou *mearas*, avaient trois pouces de large et deux pieds six pouces de long.

Les lances sont très minces, et faites d'une sorte

de *leptospermum*, qui croît abondamment dans les lieux marécageux. Elles ont neuf à dix pieds de longueur, et sont barbelées avec un morceau de bois dur, attaché avec une ligature d'écorce gommée. Nous n'en vîmes pas une qui ne fût ainsi arrangée, ou qui n'eût pas un trou à l'extrémité pour recevoir la pointe recourbée du *meara*.

Le marteau ou *käoit* paraît être employé seulement à ouvrir, en les brisant, les coquillages, et à tuer des veaux marins et d'autres animaux, en les en frappant sur la tête, car il n'a aucun tranchant destiné à couper ou à tailler. Le manche est long de douze à quinze pouces, et il est gratté à un bout de manière à former une pointe aiguë, et à chaque côté de l'autre bout deux morceaux de pierre dure sont fixés et cimentés avec une masse de gomme qui, lorsqu'elle est sèche, est presque aussi dure que la pierre même. Le marteau pèse environ une livre.

Le couteau ou *taap* est peut-être l'instrument le plus grossier de cette sorte qui ait jamais été fait : le manche a environ douze pouces de long, taillé en pointe, comme celui du marteau, et a à l'autre bout trois ou quatre éclats de quartz aiguisés, fixés sur un rang avec de la gomme, ce qui forme ainsi un instrument dentelé. Voici comment on s'en sert. Les naturels, après avoir mis entre leurs dents une bouchée suffisante de chair de veau marin,

tiennent le reste dans la main gauche, et ayant le *taap* de l'autre, ils tirent le morceau et le divisent ainsi. Chaque naturel porte un ou plusieurs de ces couteaux dans sa ceinture, avec le marteau qui est aussi pour eux un instrument indispensable.

Nous n'avons pas remarqué que ces gens reconnussent parmi eux aucun supérieur ou chef. Les deux troupes de naturels qui se rassemblaient sur les deux côtés du port appartenaient à la même tribu, car ils se mêlaient souvent. Un de leurs campemens était environ à un mille et demi; mais désireux comme nous l'étions naturellement de voir par nos yeux leur manière de vivre, ainsi que les femmes et les enfans de la tribu, nous ne pûmes jamais réussir à leur persuader de satisfaire notre curiosité.

Ils connaissaient bien les effets d'un mousquet, et cependant ils ne furent nullement alarmés quand on en déchargea un près d'eux. Tout ce qu'ils voyaient excitait leur admiration, et ce qui les surprenait le plus, c'étaient les instrumens du charpentier et nos vêtemens; mais rien n'égalait leur stupéfaction devant les effets produits sur la chair par les verres grossissans, et sur la poudre qu'ils enflammaient tout à coup. Ils comprenaient parfaitement que ce feu provenait du soleil; car dans une occasion où Jach, un des naturels que nous avions ainsi nommé, me priait de montrer ce phénomène à

deux ou trois étrangers qu'il avait amenés, je lui expliquai que je ne pouvais le faire tant que le soleil serait voilé. Alors il attendit avec patience pendant cinq minutes, jusqu'à ce que le soleil reparût, et alors il me rappela aussitôt que l'obstacle n'existait plus.

Il fut très surpris de me voir concentrer les rayons du soleil sur ma main, supposant que j'étais insensible à la douleur qui l'avait fait tressaillir; mais comme je tenais l'ivoire dans la distance du foyer, aucune sensation pénible n'en résultait. Il me présenta ensuite son bras, et me permit de le brûler aussi long-temps que je voudrais tenir le verre, sans chercher à se retirer, ce dont, à notre tour, nous fûmes également fort étonnés.

Ils étaient tous nantis, comme il a été dit plus haut, d'un manteau de peau de kangourou, qu'ils ôtent toujours et étendent sous eux quand ils se couchent. Leur chevelure était arrangée de différentes manières; elle était quelquefois chargée de couleur rouge et d'huile de phoque, relevée derrière et attachée avec un filet de fourrure d'opossum, dans lequel des plumes de perroquet, des coquilles et d'autres ornemens sont fixés de diverses façons bizarres qui donnent à celui qui le porte une apparence martiale.

Leur figure et quelquefois tout leur corps est barbouillé d'un mélange d'huile de veau marin et

de couleur rouge, qui répand une odeur très dégoûtante; mais la seule matière que notre ami Jack employât pour se teindre, depuis qu'il nous connaissait, c'était la craie du charpentier, qu'il regardait comme une grande parure.

Ils portaient habituellement des bracelets de queues de chien et de peau de kangourou, et l'un d'eux avait autour de lui plusieurs coquillages dont le bruit, quand ils s'entre-choquaient, lui semblait sans doute musical. Le *noudle-bul* ou ceinturon, dans lequel ils portent leur marteau et leurs couteaux, est fait avec le fourreau de l'opossum filé.

§ 10.

Départ de King-George's-Sound. Exploration de la côte ouest. Cap Leschenault. Abrolhos. Ile Dick-Hartog. Retour au port Jackson.

Le 6 janvier 1822 nous sortîmes de King-George's-Sound; mais les vents de sud-ouest firent que le 8 nous n'avions pas dépassé le méridien du cap Chatam. Ensuite, étant entré dans un courant qui portait à l'ouest un mille par heure, le brick fit un chemin considérable. Le 10, à huit heures, on avait le cap Leuwin en vue du haut du mât, et à huit heures on le voyait du pont à la distance de 10 lieues dans le nord-est.

C'est à ce point, qui forme l'extrémité sud-ouest de la Nouvelle-Hollande, que le capitaine Flinders

commença son examen de la côte sud; mais il ne vit aucune partie dans le nord. L'expédition française, sous le nom du capitaine Baudin, visita ce point à deux reprises dans le cours de son voyage, et l'examen de la route de cette expédition prouve que la côte, entre les caps Leuwin et Peron, le dernier desquels est à environ cinq lieues au sud de l'entrée de Swan-River, a été suffisamment reconnue par les Français.

La côte est sablonneuse, et, d'après la description de Peron, stérile et tout-à-fait aride. A l'exception du récif dit *naturaliste*, qui gît à cinq lieues au nord du cap de ce nom, il n'y a, ce semble, aucun danger dans le voisinage de la baie. La petite crique du port Leschenault n'est autre chose que l'embouchure d'un marais salé; elle est à peine praticable, même pour les bateaux, car il y a à peine trois pieds d'eau à l'entrée, et dans l'intérieur il n'y a pas plus de quinze pieds. Les Français ne trouvèrent d'eau fraîche sur aucun point de la baie du Géographe. Du port Leschenault au cap Peron, la côte est basse et sablonneuse; mais la terre de l'intérieur est un peu élevée et paraît revêtue d'une rare végétation. Cette circonstance de la reconnaissance de ces côtes par les Français nous fit regarder comme superflu un nouvel examen. C'est pourquoi nous fîmes voile à distance de terre pour nous assurer un plus prompt passage au cap

Peron, à l'effet d'explorer la baie qui est derrière les îles Louis-Napoléon. Le passage ou canal entre le banc Abrolhos et la côte a été désigné par le nom du vaisseau de Vlaming, *le Geelvink*, comme étant le premier navire qui passa près de ces écueils. Le 20 janvier nous avions en vue cette partie de l'île Dirk-Hartog qui gît sous la latitude sud de 25 degrés 56 minutes; et le 27, à une heure, nous étions près d'une pointe de sable basse, autour de laquelle la côte s'étend à l'est-nord-est, et forme une baie peu profonde. Nous donnâmes à cette pointe le nom de *Sir Robert-Townsend-Farquhar*, dernier gouverneur de l'île Maurice. Une autre pointe située par les 23 degrés 10 minutes 30 secondes de latitude, reçut le nom de *William Anderson.*

Le 30 janvier, après avoir fait route toute la journée au nord, nous songeâmes au retour vers le port Jackson. Entre le cap Horn et le port Jackson nous eûmes beaucoup de mauvais temps, ce qui retarda notre arrivée à tel point que nous avions épuisé tout notre pain, et que nous étions réduits à une très faible ration d'eau. Toutefois nous réussîmes à arriver à Sydney le 25, après une absence de trois cent quarante-quatre jours.

§ 11.

Le Bathurst met à la voile pour l'Angleterre. Remarques sur quelques erreurs hydrographiques. Passage au cap de Bonne-Espérance. Arrivée à Plymouth. Observations sur ce voyage.

Au port Jackson je trouvai des ordres de l'amirauté m'enjoignant de retourner en Angleterre sur *le Bathurst* quand la reconnaissance des côtes serait achevée; mais comme nous manquions de plusieurs objets que la colonie ne pouvait nous fournir, et après avoir considéré qu'il nous faudrait attendre jusqu'au mois de février pour que la mousson nous permît de continuer de visiter la côte, il nous sembla qu'il était plus dans l'intérêt du service que nous revinssions sans entreprendre un autre voyage.

En conséquence, le 25 septembre 1822, nous partîmes de Sydney avec l'intention de nous diriger dans le nord par le détroit de Torres, en touchant, chemin faisant, à l'île Maurice. Mais nous n'eûmes pas plus tôt mis à la voile qu'une forte brise souffla du nord, ce qui m'engagea à virer de bord et à tourner la terre de Van-Diémen à l'ouest, si le vent favorisait cette direction, ou à doubler la pointe sud de la Nouvelle-Zélande pour opérer le passage à l'est en tournant le cap Horn.

Le 6 octobre, ayant atteint l'extrémité sud-est de la terre Van-Diémen, et un bon frais s'établis-

sant dans le sud-est, je me déterminai à adopter mon premier plan, et je me dirigeai en conséquence autour du côté sud de l'île, ce qui me permit de vérifier quelques observations faites autrefois : il résulte de cette vérification que la partie de la côte entre South-West-Capo et Storm-Bay a été très mal dressée tant par le capitaine Flinders que par les expéditions sous les ordres d'Entrecasteaux et de Baudin.

Je passai en dehors du Mewstone, et j'en pris le gisement. Après avoir quitté la terre de Van-Diémen nous eûmes beaucoup d'humidité, un temps malsain et une succession de forts vents d'ouest qui fatiguaient quelquefois considérablement le brick; et le 8 novembre nous arrivâmes par le travers de Bald-Island qui est à l'est de King-George's-Sound.

Tandis que nous étions à l'ancre au large de Princess-Royal-Harbour, je me rendis à Oyster-Harbour pour me procurer des échantillons en fleur d'un arbre qui avait jusqu'ici été un objet de grande curiosité pour les botanistes.

Le 1er décembre 1822 nous partîmes de King-George's-Sound; et en nous dirigeant vers Simon's-Bay, nous nous arrêtâmes au cap de Bonne-Espérance le 14 janvier 1823, après un passage de quarante-six jours sans avoir éprouvé un coup de vent ni aucun incident digne d'être rapporté.

Nous quittâmes Simon's-Bay le 9 février; et après avoir touché à Sainte-Hélène et à l'île de l'Ascension, nous passâmes la ligne sous 22 degrés 6 minutes ouest. Le 7 avril nous étions par le travers de l'île Flores, une des Açores. Ce même jour, au matin, nous rencontrâmes deux vaisseaux de guerre français, une corvette et une frégate, qui poursuivirent leur chemin sans communiquer avec nous quand ils eurent vu nos couleurs, et de continuels vents du nord nous ayant retardés, nous ne jetâmes l'ancre que le 23 avril dans Plymouth-Sound, après une absence de plus de six années.

On ne regardera pas comme hors de propos ici quelques courtes observations sur le résultat de ces voyages, et ce qui reste à faire encore sur les côtes nord de l'Australie. A commencer par la côte nord-est, j'ai été à même de reconnaître un chemin très sûr et très convenable pour les vaisseaux qui se dirigent par le détroit de Torres, et de dessiner la ligne des côtes entre le cap Hillsborough, par 20 degrés 54 minutes sud, et le cap York qui est l'extrémité nord de la Nouvelle-Galles du sud, ce qui forme une étendue de six cent quatre-vingt-dix milles. Comme mes instructions ne m'autorisaient point à m'arrêter pour examiner aucun point de cette côte, je ne pus pénétrer dans les nombreuses et vastes ouvertures que

je rencontrai particulièrement dans le voisinage des caps Gloucester, Repstart et Cleveland, où il peut y avoir des recherches intéressantes sur l'aspect particulier des montagnes.

Mes instructions me confinaient alors entre le cap Arnheim et le cap Nord-Ouest, mais plus tard elles s'étendirent à la côte ouest. L'examen de la côte nord, et de partie de la côte nord-ouest, depuis Wessel-Island jusqu'au port Georges IV, ce qui forme une distance de sept cent quatre-vingt-dix milles, a été exécuté avec soin, et à peu d'exceptions près; toutes les ouvertures ont été explorées. Les points compris dans cet intervalle, qui demandent encore à être examinés, sont quelques anses sur le côté sud du détroit de Clarence, et une autre beaucoup plus étendue à l'ouest du golfe de Cambridge, qui s'étend dans le sud-est. Du reste, la côte a été explorée suffisamment pour répondre à tous les besoins de la navigation.

La côte qui court entre le cap Nord-Ouest et l'île Depuch, embrassant deux cent vingt milles, a également été explorée; mais entre cette dernière île et le port Georges IV, une étendue de côtes de cinq cent dix milles reste encore à peu près inconnue. La terre qui figure sur les cartes n'est autre chose qu'un archipel qui fait face au continent, dont la situation est tout-à-fait incertaine.

Nous poursuivîmes l'exploration de ces îles, jusqu'à la hauteur du cap Villaret; mais entre ce point et l'île Depuch, la côte n'a été vue que par les Français, qui n'aperçurent que quelques parties accidentellement, et aujourd'hui tout n'est que conjecture : cet espace est d'une étendue considérable; et s'il y a là une ouverture dans l'intérieur de la Nouvelle-Hollande, c'est dans le voisinage de ce point. Au large de l'archipel des Boucaniers, les marées sont fortes, et montent à une hauteur de trente-six pieds. Quel que soit le pays qui existe derrière ces îles, que notre manque d'ancres et d'autres circonstances nous empêchèrent de visiter, il y a certainement là plusieurs ouvertures d'importance, et il n'est pas du tout improbable qu'il y ait dans ces parages une communication avec l'intérieur à une distance considérable de la côte.

L'examen de la côte ouest eut lieu pendant des coups de vent presque continuels, de sorte que nous n'eûmes aucune occasion favorable pour faire d'utiles observations à terre. Il peut y avoir d'ailleurs peu de choses dignes d'un examen plus attentif, et je crains que la difficulté de débarquer ne soit trop grande pour recueillir beaucoup de renseignemens : il n'y a que Shark's-Bay, où un vaisseau puisse être en sûreté à l'ancre.

BELLINGSHAUSEN.

(1819-1821.)

Un précis du voyage de découvertes fait par ordre du gouvernement russe, en 1819, 1820 et 1821, par le capitaine Bellingshausen, dans l'océan Pacifique et les mers australes, fut rédigé par M. le professeur Simonof, dans une série de lettres adressées au baron de Zach, et il fut recueilli par le *Journal des Voyages* qui se publiait alors. Nous allons en rapporter les principaux passages, en conservant la relation à la première personne.

Après un séjour de vingt jours, nous quittâmes Rio-Janeiro, et nous fîmes voile droit au sud. Nous passâmes le tropique; depuis ce temps nous fûmes continuellement enveloppés de brouillards les plus épais.

Le 14 décembre 1819, qui répond au 14 juin dans nos climats, à une latitude de 52 degrés, nous eûmes la première neige. Le 13 juin nous étions près de l'île du Roi Georges [1]. Depuis ce moment nous n'avons eu qu'à lutter contre des dangers et des malencontres innombrables et de toute

[1] Géorgie du sud.

espèce. L'île du Roi Georges est toute couverte de glaces et de neiges éternelles. La côte nord-est de cette île a été visitée et décrite par l'immortel Cook; nous avons par conséquent levé la côte sud-ouest qui n'a pas été explorée jusqu'à présent.

Le 17 décembre nous passâmes devant les rochers de Clerk, et le 22, nous découvrîmes une île, à laquelle notre capitaine a donné le nom d'*île du Marquis de Traverse*. Elle a un pic volcanique, d'où s'élèvent continuellement des colonnes de fumée. Nous avons levé la carte de cette île.

Le 27 nous passâmes à la distance de trente milles des îles de Rencontre, dont un calme plat nous a empêché d'approcher. Le 29 nous arrivâmes près des îles que Cook avait appelées *terre de Sandwich*. Ce grand navigateur avait pris de loin les caps Saunders, Bristol et Montaigne, comme appartenant à un grand continent; mais nous en avons levé la carte avec soin, et nous avons trouvé que ce qu'on avait pris pour une terre ferme n'était qu'un amas de petites îles serrées, plus tristes et plus stériles encore que l'île du Roi Georges; car sur cette dernière on voit çà et là de la mousse verte, tandis que sur les îles du Marquis de Traverse et de Sandwich, on ne trouve pas même cette chétive végétation. La mer qui baigne ces côtes est couverte d'immenses masses de glaces. Des cétacés, des pingouins et

d'autres oiseaux de mer, sont les seuls habitans de ces tristes contrées.

Nous fûmes occupés à la levée de la terre Sandwich, jusqu'au 4 janvier 1820. Nous passâmes ensuite jusqu'à 60 degrés 30 minutes de latitude australe, et croisâmes dans des directions parallèles, jusqu'au 59e degré; de là nous avançâmes encore vers le sud, et arrivâmes à 69 degrés 30 minutes, où des glaces inpénétrables nous barrèrent le chemin. Dans toute cette course, jusqu'à la Nouvelle-Hollande, les terres Sandwich furent les seules que nous ayons rencontrées. Pendant tout ce temps nous ne fîmes qu'errer au milieu des brouillards, et dans un labyrinthe de glaçons flottans qui s'élevaient quelquefois jusqu'à trois cents pieds au-dessus de la surface de la mer, et qui menaçaient de nous écraser à chaque instant. Le froid, l'humidité, la neige, les tempêtes et les orages ne nous quittaient plus; il n'y avait que la lumière australe qui nous faisait quelquefois une agréable diversion, et que nous contemplions toujours avec plaisir et admiration. Cette lumière se montre subitement sur l'horizon austral, sous la forme d'une colonne blanche mobile, ou, pour ainsi dire, volante; dans ces élans rapides, elle étale les plus belles couleurs de l'arc-en-ciel; elle éclaire l'horizon, et disparaît soudainement pour reparaître sous mille autres formes qui continuent ce jeu

chromatique. Ce beau spectacle nous amusa toutes les nuits, depuis le 2 jusqu'au 7 mars, où le ciel s'étant couvert de nuages, le vent se leva et s'enfonça peu à peu, et dégénéra enfin en une tempête si furieuse, que les anciens de l'équipage ne se rappelaient pas en avoir jamais essuyé de pareille. Le vaisseau travaillait et pliait sous les vagues courroucées d'une manière épouvantable, et recevait beaucoup d'eau par ses bords. Notre voilure était toute en pièces, et pour comble de malheur nous nous trouvions à deux toises d'une immense montagne de glace, contre laquelle nous nous serions indubitablement brisés, si heureusement une grosse vague ne fût venue nous rejeter et nous sauver d'une perte infaillible. Notre position était d'autant plus critique et désolante, qu'il n'y avait aucun secours humain à espérer dans ces parages solitaires et peu fréquentés. Notre fidèle compagnon, *le Mirni*, qui nous avait toujours suivis jusqu'alors, s'était séparé de nous le 5 mars; notre commandant, le capitaine Bellingshausen, l'avait envoyé croiser dans une direction parallèle à la nôtre dans des moindres latitudes, et ce vaisseau ne devait nous rejoindre qu'à la Nouvelle-Hollande. Heureusement nous avions déjà en grande partie dépassé cette région d'innombrables glaces flottantes qui n'avaient cessé de nous environner depuis le 3 jusqu'au 7 mars; si

les ouragans nous y eussent surpris, notre perte aurait été inévitable, ou au moins nous aurions éprouvé des avaries très sérieuses.

L'hiver s'avançait à grands pas, et s'annonçait de manière à nous faire comprendre qu'il fallait renoncer à pousser plus avant vers le sud, et par conséquent penser à la retraite.

Le 19 s'éleva un vent favorable qui nous fit faire dix à douze milles par heure. Nous nous dirigeâmes tout droit sur la Nouvelle-Hollande le 24; nous étions déjà en vue de la terre de Van-Diémen, et le 30, nous jetâmes l'ancre dans le port Jackson, vis-à-vis la ville de Sydney. Après une navigation fatigante et périlleuse de cent trente jours, le port Jackson nous semblait un paradis. *Le Mirni* y arriva sept jours après nous.

La ville de Sydney, chef-lieu de l'établissement destiné aux malfaiteurs anglais déportés, fondée en 1788 par le capitaine Philip, premier gouverneur de ce pays, qui prit le nom de *Nouvelle-Galles* méridionale, peut déjà aller de pair avec les plus belles villes d'Europe. Rues droites et larges, maisons bien bâties, églises, hospices, théâtres, magasins, beaux jardins, champs bien cultivés, tout annonce l'industrie, la culture, le commerce, la prospérité de cette colonie naissante. Elle a surtout infiniment gagné sous l'administration du dernier gouverneur Macquarie, qui fit construire des

hôpitaux, des casernes, des prisons, des maisons de travail, des fabriques, des écoles dans lesquelles on enseigne non-seulement les principes de religion et de morale, à lire, à écrire, à calculer, mais encore plusieurs arts et métiers. L'agriculture, le commerce y fleurissent; déjà des vaisseaux chargés des productions du pays vont les transporter à la Chine et aux Indes. Les effets en sont visibles par le bien-être et même l'aisance qu'on voit régner chez plusieurs classes d'habitans; car tous ne sont pas des déportés : il y en a un grand nombre qui sont venus s'y établir de bonne volonté, et par spéculation, et qui forment la classe des honnêtes et respectables bourgeois. Les malfaiteurs qui ont subi leurs peines, et leurs enfans, s'y incorporent peu à peu, et deviennent souvent des membres très honnêtes et très utiles à la société.

Le gouvernement a fait l'impossible pour apprivoiser les naturels de ce pays; mais jusqu'à présent tous ses efforts ont été infructueux. Quelques-uns cependant commencent à sentir les bienfaits de la civilisation; ils envoient leurs enfans à Sydney, aux écoles établies expressément pour eux; leurs progrès font plaisir à leurs parens qui en tirent même vanité; mais eux-mêmes ne sauraient renoncer à leur vie oisiveet errante dans les bois, où ils n'ont ni feu ni lieu et vivent en brutes plutôt qu'en êtres humains. Avec tout cela, ces

peuples sont fort paisibles et n'exercent aucune hospitalité envers les Européens. Pendant tout le temps de mon séjour au port Jackson, je demeurais sous une tente, sur la côte de la baie opposée à la ville, non loin de la forêt dans laquelle se tenaient ces sauvages. J'allais plusieurs fois sans armes dans leurs assemblées. Ils étaient souvent ivres, mais jamais je n'ai éprouvé la moindre insulte ou le moindre acte d'hostilité de leur part. Aussi les Anglais les laissent tranquilles et leur font du bien autant qu'ils le peuvent. Les naturels portent du poisson à la ville, et l'échangent contre du vin, qu'ils aiment passionnément; mais je ne parle que des peuplades qui habitent ou plutôt qui rôdent aux environs du port Jackson; car ceux de l'intérieur sont, à ce qu'on dit, des anthropophages, et assaillent souvent les colons qui sont établis au pied des montagnes Bleues.

Les progrès rapides de cette colonie devraient faire croire que la Nouvelle-Hollande, pays aussi grand que l'Europe, va bientôt devenir un grand état, comme, par exemple, celui des États-Unis d'Amérique; mais le manque total de rivières navigables, et conséquemment la difficulté des communications dans l'intérieur, seront toujours des obstacles insurmontables qui s'opposeront à une colonisation générale de cet immense pays.

Nous sommes restés trente-huit jours au port

Jackson. Le 8 mai nous quittâmes ces parages. A peine avions-nous perdu de vue les côtes de la Nouvelle-Hollande, qu'un vent furieux vint nous assaillir. Notre capitaine avait d'abord l'intention de se rapprocher de l'équateur; mais le vent contraire, qui nous poursuivait avec opiniâtreté, ne le permit pas; en conséquence, nous dirigeâmes notre course sur la Nouvelle-Zélande où nous voulions aller plus tard. Ce vent dura jusqu'au 19 mai. Un calme plat lui succéda; mais la houle était épouvantable. Une vague énorme qui avait frappé sur notre tribord, en emporta toute la balustrade et ce qui s'y trouvait; notre lieutenant même faillit y périr, et ne trouva son salut qu'en s'accrochant à des agrès.

Après quelques jours, nous aperçûmes les montagnes Bleues de la Nouvelle-Zélande. Nous louvoyâmes avec bon frais et embouquâmes le détroit de Cook. Le 29 mai nous mouillâmes dans le golfe de la Reine Charlotte, derrière les îles dites les *Iles Longues*, vis-à-vis de Matuara.

Nous eûmes bientôt la visite des naturels, et comme nous les invitâmes amicalement à venir à bord, ils y montèrent et firent l'échange de leurs productions (une espèce de toile, des lances de bois, des ciseaux de pierre, des hameçons d'os et de coquilles) contre nos clous, couteaux, haches, miroirs, verroteries et autres bagatelles.

Les Nouveaux-Zélandais sont d'une taille moyenne et d'une structure robuste. Leurs visages sont basanés, pleins d'expression, bariolés de plusieurs figures tatouées; ils ont une grande vivacité, et l'on voit briller un feu martial dans leurs yeux. Quoiqu'ils se soient comportés très paisiblement envers nous, comme les plus forts, nous n'étions cependant pas trop confians, et nous nous tenions bien sur nos gardes pour ne pas être surpris, car nous connaissions leur perfidie. Nous ne descendîmes donc à terre qu'avec une bonne escorte et nous visitâmes leurs habitations. Cette précaution était d'autant plus nécessaire qu'on nous avait raconté des traits récens de leur mauvaise foi, et que nous nous rappelions fort bien les cruautés qu'ils avaient exercées sur le malheureux capitaine français Marion, et les dix hommes de l'équipage du capitaine Furneaux, compagnon du capitaine Cook.

La vue de la côte est infiniment pittoresque. De hautes montagnes, toutes couvertes de forêts épaisses et impénétrables, offrent un aspect ravissant. Il faisait un temps superbe pendant tout notre séjour, excepté le 2 juin, qu'un furieux orage éclata et souleva la mer à un tel point, que nous fûmes obligés de jeter une seconde ancre.

Nous ne nous arrêtâmes que cinq jours à la Nouvelle-Zélande, occupés à régler nos chronomètres, à lever l'île Matuara et une partie du golfe

de la Reine Charlotte. Ces deux îles, du temps de la mer haute, n'en font qu'une; mais à l'èbe ou à la basse mer, elles forment deux îles unies par une langue de terre ou isthme qui reste à sec au jusant. En entrant dans le détroit de Cook, un vent contraire nous poursuivit et nous fûmes obligés de louvoyer pendant six jours dans ce canal. Ce vent s'abattait quelquefois, et dans le calme qui le suivait nous avons couru le danger d'être jetés par les vagues et les courans sur la côte rocailleuse; enfin un petit vent nous porta derrière le cap Palisser, et de là à la pleine mer.

Après vingt-huit jours de navigation, nous aperçûmes l'île solitaire Oparo. Les montagnes de cette île sont d'une conformation très singulière, fort étroites à leurs bases, très pointues au sommet et toutes couvertes de bois de haute futaie.

Les naturels s'approchèrent de nous dans leurs canots, et nous apportèrent des langoustes et autres denrées. Ils sont de taille moyenne, couleur de cuivre et d'une vivacité extraordinaire. Ils vont tout nus. L'un d'eux voulait venir avec nous; il en avait pris la ferme résolution; mais lorsqu'il vit ses compagnons s'en retourner et l'abandonner sur le vaisseau, l'amour de la patrie prit le dessus; il se jeta à la mer, et regagna à la nage les canots de ses compatriotes.

Après avoir louvoyé pendant deux jours auprès

de cette île, nous continuâmes notre route, et le 5 juillet nous vîmes une côte fort basse couverte d'arbres. Nous approchâmes et trouvâmes qu'elle était tout de corail, sans la moindre trace d'habitans.

Nous entrâmes ensuite dans l'archipel des *îles Dangereuses,* appelées ainsi par Bougainville à cause de la quantité d'îlots, d'écueils et de dangers dont cette mer est semée. Près de cet archipel, nous découvrîmes un autre groupe d'îles qui étaient inconnues, et qu'aucun vaisseau européen n'avait encore visitées. Le capitaine Bellingshausen lui a donné le nom *d'archipel Alexandre Ier*.

Les habitans de ces îles sont les sauvages les plus farouches que nous ayons encore rencontrés; ils ne voulurent avoir aucune communication avec nous: ils allumèrent leurs forêts pour nous effrayer et empêcher notre descente. Notre capitaine cherchait à les attirer et à les allécher, en leur exprimant par signes et par gestes nos dispositions amicales et bienveillantes, en leur montrant et offrant plusieurs présens; mais tout cela fut inutile: ils persistèrent dans leur refus. A la fin, on chercha à les effrayer par des coups de fusil en l'air; ils parurent croire qu'on voulait les exterminer par le feu, et en montrant de l'eau, ils s'en aspergèrent pour faire voir qu'ils l'éteindraient. Le capitaine ne vou-

lut point user de force, et prit le parti de retourner à bord de son vaisseau.

De l'archipel Alexandre Ier, nous fîmes voile pour l'île Taïti. Nous y réglâmes la marche de nos chronomètres, afin de bien déduire les longitudes de plusieurs îles que nous avions découvertes dans notre derrière course.

Depuis 1815 cette île a été entièrement convertie au christianisme par des missionnaires anglais, mais ce n'a été qu'après beaucoup de luttes, de combats, de peines et de souffrances. Pomaré, le chef actuel de cette île, fut le premier qui, avec quelques-uns de ses parens et de ses affidés, embrassa la religion chrétienne, ce qui donna lieu à une guerre sanglante; les nouveaux convertis furent battus, chassés de l'île et obligés de se réfugier sur celle d'Eimeo. Pomaré y rassembla de nouvelles forces, attaqua Taïti et soumit toute l'île à sa puissance. Il rappela les missionnaires, bâtit une grande église; et y ayant fait rassembler son peuple, lui adressa les paroles suivantes: « Si j'étais dans mon ancienne religion, je devrais vous tuer pour vous chasser de l'île; mais la religion chrétienne, que j'ai embrassée, m'apprend à aimer mes ennemis et à leur pardonner; par conséquent, je vous aime et vous pardonne. » Ce discours fit une telle impression sur ces insulaires, qu'ils se convertirent tous à la vraie foi; et depuis ce temps,

la paix, la tranquillité et l'union règnent dans cette île.

Les missionnaires, tellement occupés à civiliser et à instruire ce peuple, ont inventé un alphabet pour la langue taïtienne, et ont traduit des évangiles de saint Mathieu et de saint Luc. Ils ont appris à lire et à écrire aux enfans, à chanter des hymnes et des cantiques à la louange du Seigneur.

En partant de Taïti, nous passâmes devant l'île Krusenstern, découverte par le capitaine de Kotzebue; nous fîmes plus de 10 degrés de longitude; nous changeâmes ensuite notre course, et nous dirigeâmes sur les îles Norfolk et Howe pour nous rendre de rechef au port Jackson, vu l'approche de la saison propre à faire une seconde campagne dans la mer Glaciale.

Le 8 septembre nous jetâmes, pour la deuxième fois, nos ancres au port Jackson. Cette nouvelle excursion dans une mer de glaces ne fut pas moins pénible et dangereuse que la première; nous achevâmes cette navigation périlleuse en cent vingt-quatre jours, et dans cet intervalle nous découvrîmes dix-sept îles nouvelles.

Toutes ces îles se ressemblent. Leurs bases sont des bancs de corail couverts d'arbres fruitiers de la plus belle apparence, au milieu desquels le palmier élève majestueusement sa tête altière. Tous les habitans de ces îles pittoresques appartiennent

à la race malaie. Leur teint est cuivré; leur langue est douce et remplie de voyelles, cependant ils prononcent rudement. Leurs habitations sont des huttes entourées de palissades et couvertes d'herbes et de feuilles d'arbres.

Les habitans d'un si beau climat pourraient vivre fort heureusement, cependant ils guerroient continuellement entre eux. Des inimitiés éternelles règnent parmi les différentes races de ce peuple; les plus forts font la loi aux plus faibles, et cela avec une cruauté et un acharnement horribles. Nous eûmes le bonheur de sauver la vie à quatre jeunes garçons qui s'étaient échappés des mains de leurs terribles persécuteurs. Nous les accueillîmes à bord de notre vaisseau et les transportâmes à Taïti, où ils furent reçus fort amicalement.

L'île de Taïti exceptée, nous n'avons trouvé qu'une seule île inconnue dont les habitans soient distingués de leurs voisins par une douceur remarquable. Cette île est dans les environs de celle des Amis, et s'appelle *Ano*. Nous nous y arrêtâmes deux jours, pendant lesquels plusieurs des chefs passèrent la nuit à bord de notre vaisseau avec une ingénuité, une confiance remarquables, ce qui ne nous était encore jamais arrivé. L'occupation principale de ces insulaires est la pêche; ceux qui ont eu quelque commerce avec les Européens pêchent aussi des perles, mais en petite quantité. Leurs travaux

annuels consistent à faire des nattes et une espèce d'étoffe tissue d'écorce d'arbres. Ces étoffes sont pour l'ordinaire blanches; mais quelquefois ils leur donnent une couleur jaune, avec une plante du genre des polypodes.

L'agrément de cette navigation dans un climat doux et qui abonde en tout, est un peu troublé par les grandes ardeurs du soleil et par la grande quantité de récifs de corail dont presque toutes ces îles sont entourées.

Au port Jackson nous fûmes reçus par les Anglais avec la même hospitalité que la première fois. Nous y terminâmes nos affaires en cinquante-deux jours, et en repartîmes le 31 octobre. Nous dirigeâmes notre course droit au sud, vers l'île Macquarie, où nous arrivâmes le 17 novembre. Nous y trouvâmes des baleiniers anglais.

Nous ressentîmes pour la première fois sur mer les effets d'un tremblement de terre; les secousses étaient très fortes; les baleiniers qui étaient dans l'île les avaient également ressenties pendant la nuit, à trois reprises. Ils nous dirent que ces tremblemens de terre avaient lieu tous les mois.

Nous continuâmes notre route au sud-est, en courant des bordées entre de grosses masses de glace; mais, malgré nos efforts, nous ne pûmes outre-passer le 70e degré de latitude, que nous n'atteignîmes que dans un seul endroit. Dans tous

les autres nous n'avons pu avancer que jusqu'au 69e degré et demi. La glace y était d'une épaisseur de trois cents toises.

Cette seconde campagne devra intéresser, étant beaucoup plus périlleuse que la première. Ce n'est qu'à la Providence divine et à la vigilance de notre commandant que nous devons notre salut.

Le 25 décembre 1820, au moment où nous étions rassemblés à l'office divin, nous heurtâmes avec violence contre une grosse masse de glace; heureusement le choc était oblique, la glace ne fit que raser la partie du vaisseau où sont suspendues les ancres, et la queue, pour cette raison, est doublée d'un second bordage, qui fut emporté par la violence du choc; mais le vaisseau n'en eut aucune avarie et aucune voie d'eau.

Après avoir couru tant de dangers, nous eûmes enfin le plaisir de faire plusieurs découvertes. Le 11 janvier 1821 nous découvrîmes, par 69 degrés 30 minutes de latitude australe, une île que nous appelâmes, en l'honneur du fondateur de notre marine, l'*île de Pierre Ier*. Le 17 du même mois nous trouvâmes une côte sous cette même latitude, à laquelle, en l'honneur de l'auteur de notre voyage, nous donnâmes le nom d'*Alexandre Ier*. Les terres sont entourées de glaces, qui nous empêchèrent d'en approcher et de les examiner de près. La découverte de ces deux îles est encore remarquable en

ce que de toutes ces terres elles sont les plus méridionales qu'on ait découvertes jusqu'à présent dans cet hémisphère, et probablement on n'en découvrira pas de si tôt d'autres qui soient plus près du pôle austral.

Nous nous dirigeâmes de là sur le Nouveau-Shetland, que le capitaine Smith, du vaisseau marchand *William*, a découvert en 1819, et qui, comme nous le savons actuellement, est composé de plusieurs îles. Nous en avons levé la côte australe, et nous avons découvert six autres îles; elles sont toutes désertes et couvertes de neiges et de glaces éternelles. Les pingouins et les cétacés sont les seuls êtres vivans que l'on trouve sur ces côtes.

De là nous fîmes voile pour la Nouvelle-Géorgie, et nous terminâmes nos excursions dans la mer Glaciale du sud, à cette même île d'où nous avons commencé nos recherches, en allant toujours au sud-est, ayant souvent passé le cercle polaire, et y ayant quelquefois demeuré plus de quinze jours, ce qu'aucun navigateur n'avait fait avant nous. Nous avons accompli tout le tour du cercle polaire, et nous sommes retournés à cette île du côté de l'ouest. Le célèbre Cook a dit dans un de ses voyages : « J'ai navigué dans l'hémisphère austral sous différentes latitudes, dans le dessein de démontrer qu'il n'y a point de grand continent, excepté peut-être aux régions polaires, dans les

quelles cependant on ne peut pénétrer.» Nous y avons pénétré en plusieurs endroits; nous avons passé le cercle comme personne ne l'avait jamais fait avant nous; si donc la côte d'Alexandre Ier n'est pas la pointe d'un continent, nous devons confirmer les paroles de Cook, et dire que nous n'avons rencontré aucune trace de ce prétendu continent polaire, à moins qu'il n'y en ait au-delà de ces limites auxquelles nous sommes parvenus, et au-delà desquelles notre vue nous a portés, et où les glaces éternelles ne permettront jamais de pénétrer.

Nous avons enrichi la sphère de nos connaissances géographiques de la découverte de plus de trente nouvelles îles. Outre les observations utiles et importantes dans plusieurs branches des sciences, nous avons encore enrichi nos musées de nouvelles productions les plus rares des trois règnes de la nature.

De la Nouvelle-Géorgie nous fîmes route pour le Brésil, afin d'y faire réparer nos vaisseaux, qui en avaient grand besoin, et pour nous préparer à notre retour en Europe. Nous fîmes cette fois-ci un séjour d'un mois et demi à Rio-Janeiro. De là nous fîmes voile pour Lisbonne, où nous arrivâmes le 17 juin 1821. Nous continuâmes notre route jusqu'à Cronstadt, où nous fîmes tomber nos ancres le 24 juillet, après une absence de deux ans et vingt-un jours.

FANNING.

VOYAGES DANS LES MERS DU SUD.

(1800-1832.)

Le navigateur dont les voyages autour du monde vont fournir la matière de cet article, voyages qui ont été appréciés avec talent par M. Warden, ancien consul général des États-Unis de l'Amérique du nord, est un riche armateur de cette république américaine septentrionale. Il a fait à plusieurs reprises des explorations curieuses pour la science, autant que profitables pour son commerce en peaux de phoques, dans les mers qui avoisinent le cap Horn. Quelques-unes des expéditions que rapporte son ouvrage n'ont pas été exécutées par lui personnellement; mais il les surveillait toujours, et toutes les découvertes qui en ont été le résultat lui appartiennent en quelque sorte. Il sera donc ici considéré comme les ayant toutes accomplies lui-même.

Dès l'année 1798 il avait découvert au voisinage de l'équateur, par 3 degrés 51 minutes 31 secondes de latitude sud, et 159 degrés 12 minutes 30 secondes de longitude ouest du méridien de Greenwich, un

groupe d'îles auxquelles il donna son nom. Elles abondaient en bois, en fruits, en eau potable et en tortues. Il n'y aperçut aucune trace d'habitations. Il reconnut ensuite, par 4 degrés 45 minutes de latitude sud et 160 degrés 8 minutes de longitude ouest, une île qui fut appelée *Washington*, et qui était inhabitée. Continuant sa navigation, il toucha aux Mariannes, à l'île de Tinian, et de là il revint à New-York, avec une riche cargaison de diverses marchandises intertropicales.

Il repartit dès l'année 1800 sur un navire en forme de corvette, frêté par lui, avec d'autres Américains associés pour chercher des phoques dans les mers du Sud. Il fit voile vers les côtes du Brésil et de la Géorgie méridionale, où il jeta l'ancre dans la baie de Sparraw. Il en repartit le 8 février 1801, doubla le cap Horn, toucha à Valparaiso, où il prit quelques provisions; puis il traversa l'océan Pacifique, mouilla dans la rade de Macao le 2 septembre suivant, et rentra à New-York le 4 mars 1802.

Il reprit bientôt la mer pour un nouveau voyage de commerce et de découvertes dans les mêmes mers du Sud où il avait navigué une première fois. Il se rendit à la Nouvelle-Hollande, en doublant le cap de Bonne-Espérance, relâcha au port du Roi Georges, puis traversa le détroit de Bass et alla jeter l'ancre au port Jackson. Il explora ensuite la côte

méridionale de Van-Diémen, et découvrit dans ce trajet l'île des Antipodes du Sud, où se trouvaient beaucoup de phoques. De là il revint à Sydney, d'où il fit voile pour Tongatabou, une des îles des Amis, où l'équipage de sa chaloupe fut massacré par les naturels le 18 octobre 1804. Le bâtiment revint au port Jackson, d'où il repartit pour Canton, avec une cargaison de soixante mille peaux de veaux marins, qu'il échangea contre des marchandises chinoises, pour les revendre au retour à New-York.

Un autre voyage aux mers du Sud fut entrepris en 1815. Le capitaine Fanning se rendit de New-York en droite ligne aux îles Falkland, où il construisit une chaloupe destinée à recevoir les peaux de phoques. Le navire faillit se perdre au lieu même où quatre ans après devait sombrer la corvette française *l'Uranie*. Le navigateur américain, tournant le cap Horn, alla se ravitailler sur les côtes du Chili, d'où il partit pour les îles Gallapagos. Il revint de là aux îles Falkland, avec une riche cargaison, et retourna aux États-Unis, où il arriva le 13 avril 1817, après une absence de vingt-deux mois.

Le désir des découvertes et la soif des spéculations reportèrent bientôt le capitaine Fanning vers les mêmes parages antarctiques, où il venait de se montrer. Il remit à la mer à bord d'un brick nommé

l'Hersilie, et alla toucher en droiture aux îles Falkland vers la mi-juillet 1819. Il fit voile de là pour chercher à l'est les îles Aurore qu'il reconnut, dit-il, au nombre de trois, élevées en forme de pain de sucre, mais n'offrant aucun point de débarquement, ni même d'accès à des animaux amphibies. Le brick navigua autour et au milieu de ces îles sans rencontrer de récifs, excepté un seul à un petit mille de distance de l'île la plus occidentale; M. Fanning place celle du milieu sous 52 degrés 59 minutes de latitude sud, et 47 degrés 51 minutes de longitude ouest. Il faut se rappeler que ces mêmes îles indiquées sur les cartes par les Espagnols, sous 53 degrés 15 minutes de latitude sud, et 47 degrés 57 minutes de longitude ouest, ont été inutilement cherchées, en 1824, par le capitaine Weddell, et, en 1831, par le Biscoe.

L'Hersilie revint de là vers la terre des États au détroit de Le Maire, pour faire du bois et de l'eau. Après s'être ainsi réapprovisionné, le bâtiment se dirigea au sud jusqu'au 60e degré de latitude; puis cinglant à l'est, il découvrit une île de forme circulaire et très élevée, couverte de neige en février, le dernier mois d'été de cette région. Le capitaine lui donna le nom *d'île du mont Pisgah*. Plus loin on se trouva en vue d'un autre groupe qui fut appelé *îles Fanning*. En naviguant entre les deux premières de ces îles, le navire entra dans un havre

où il jeta l'ancre, et la crique dont il formait l'embouchure fut nommée *crique Hersilie*. Placée sur une position élevée, on apercevait une grande étendue de terre à l'est; mais la saison était trop avancée pour en permettre l'exploration. Le brick revint aux États-Unis avec une cargaison de peaux de phoques de grande valeur.

Les îles Fanning ont été vues par le capitaine anglais Smith quinze mois avant l'expédition de *l'Hersilie*, et cet officier les nomma *îles Shetland du sud*. Le capitaine américain proposa le nom de *Gherzith*, commandant hollandais qui les avait vues le premier en 1599, mais la dénomination anglaise a prévalu.

Tout ce groupe consiste en une cinquantaine d'îles et îlots, s'étendant du sud-ouest au nord-est, entre les 61 et 63 degrés et demi de latitude sud, et les 54 et 63 degrés de longitude ouest. La navigation y est difficile, la terre rare, et n'offrant que de la mousse pour toute végétation. Le climat ressemble à celui de la Géorgie méridionale. L'île Déception, la plus au sud, paraît être d'origine volcanique. Dans l'intérieur de la baie est un havre près duquel coule une source d'eau chaude, et le sable à quelques verges de distance est si brûlant, qu'on ne pourrait y laisser impunément la main; et cependant il existe dans le voisinage une cavité profonde qui renferme des monceaux de glace de

plusieurs centaines de pieds de hauteur. La navigation est dangereuse dans ces îles, à cause des récifs qui les environnent.

L'année qui suivit le retour de *l'Hersilie* aux États-Unis, une escadre de cinq navires partit pour les îles Shetland méridionales, où elle arriva en 1821. On reconnut en vue de l'île Déception une montagne volcanique, et on aperçut dans le lointain une terre qui fut appelée *Terre de Palmer,* en l'honneur du commandant de la flotille. On fit plusieurs explorations intéressantes, et après avoir complété le chargement des navires, on les ramena aux États-Unis.

Il en repartit un autre le 1er octobre 1829; il fit voile pour la Géorgie méridionale, où il arriva le 29 décembre suivant. Il quitta cette île le 5 mars 1830, chargé de fourrures et de loutres de mer. Se trouvant le 8 décembre, même année, par 56 degrés 18 minutes de latitude sud, 28 degrés 35 minutes de longitude ouest, l'équipage découvrit une île non mentionnée sur aucune carte, de deux milles de circonférence, fort élevée au-dessus du niveau de la mer, et qui par un temps clair peut être vue à dix lieues de distance. On la nomma *île de Potter.* Quelques jours après, une autre île fut aperçue, vomissant une colonne de fumée à une hauteur d'environ huit cents pieds. Elle était couverte de neige et de glace. Les parties infé-

rieures présentaient une couche profonde de laves dont plusieurs masses épaisses se détachaient et flottaient aux environs. Cette île, qui fut appelée *île des Princes*, offre deux points de débarquement abordables; elle a cinq milles de long du nord-ouest au sud-est, et est située par 55 degrés 55 minutes de latitude sud, et 27 degrés 53 minutes de longitude ouest.

Le 22 décembre on se trouva encore en vue d'une nouvelle île, par 57 degrés 49 minutes de latitude sud, et 27 degrés 38 minutes de longitude ouest; elle avait six milles de longueur du nord-ouest au sud-est, et présentait le même aspect que la précédente, mais n'offrait aucun ancrage. On peut l'apercevoir à cinquante milles au large par un ciel serein; elle reçut le nom d'*île de Willey*. Enfin une quatrième île fut découverte le jour de Noël 1830, d'où elle fut appelée *île de Noël* (Christmas-Island) : elle est à égale distance des îles de la Chandeleur et de Montagne, mais plus à l'ouest que l'une et l'autre. Au surplus, toutes ces îles n'offraient pas la moindre espèce de végétation.

Le bâtiment américain rentra aux États-Unis avec une abondante provision de fourrures, au commencement de 1831, et couronna ainsi les entreprises maritimes du capitaine Fanning, lequel tenait la mer depuis près de quarante ans.

BISCOE.[1]

(1830-1832.)

Au commencement de l'année 1830, une compagnie anglaise résolut d'envoyer un navire pour la pêche des phoques dans la mer du Sud, et pour tâcher en même temps de faire des découvertes dans les hautes latitudes méridionales. A cet effet, le brick *le Tula*, de cent quarante-huit tonneaux appartenant à MM. Enderby, et commandé par le capitaine Biscoe, de la marine royale, quitta le port de Londres le 14 juillet même année. Il était amplement pourvu de tous les objets nécessaires à une pareille entreprise, et il était accompagné par le cutter *le Lively*, qui devait lui servir de conserve.

Les deux navires, après avoir touché aux îles du cap Vert pour prendre du sel, arrivèrent aux îles Falkland le 10 novembre 1830. Le 27, *le Tula* fit voile avec sa conserve pour la Terre de Sandwich,

[1] La relation de ce voyage n'a pas encore paru, la Société royale de géographie de Londres (the royal geographical Society of London) en a seule fait connaître les résultats dans un article de son journal de 1833, que M. le capitaine Dumont d'Urville, a reproduit en partie au *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*.

en cherchant inutilement les îles Aurore. Le 20 décembre, on aperçut une île par 58 degrés 58 minutes de latitude sud, 26 minutes 55 secondes de longitude ouest. Suivant le capitaine Biscoe, ce n'était qu'un rocher massif couvert de glace, de neige et de nuages épais. Le jour suivant une autre île se montra au sud-ouest, mais on ne put y aborder : c'étaient les îles Montagne et Bristol. Une troisième, l'île Friesland, fut aperçue dans le sud des deux premières, et une quatrième au nord.

Quelques indices de terre existant vers le sud, on essaya pendant plusieurs jours de s'y diriger, mais on ne put y réussir, à cause des glaces qui obstruaient le passage. Le 28 décembre, on aperçut les îles déjà vues, et l'impossibilité d'avancer davantage sur le méridien où l'on se trouvait, fit que l'on se dirigea d'un autre côté.

Le 5 janvier 1831, *le Tula* naviguant par 59 degrés de latitude sud, 21 degrés 52 minutes de longitude ouest, fut bientôt arrêté par des glaces solides qui paraissaient tellement fermes qu'on aurait pu marcher dessus; l'atmosphère était elle-même si pure qu'on aurait distingué une terre d'une certaine élévation à quatre-vingt milles de distance. On ne voyait aucun être vivant, à l'exception de quelques petits pétrels. Il tombait de la neige, et la mer était assez paisible.

Le 16 janvier la température de l'eau était de 34 degrés Fahrenheit; celle de l'air à l'ombre de 45 degrés, et au soleil de 77 degrés, avec une chaleur proportionnelle à l'équipage. On navigua entre les montagnes de glace et les fragmens détachés. Le 20, on aperçut deux pétrels et un albatros; le 21, quelques eaglets ou petits aigles tachetés. Le 23, par 62 degrés 42 minutes de latitude sud, plusieurs pigeons planèrent autour des navires; la glace commençait à se resserrer. Le 27, la latitude était de 68 degrés 1 minute sud, la longitude de 10 degrés 7 minutes est; la température de l'air était de 31 degrés, celle de l'eau de 34 degrés; la neige tombait avec abondance, plusieurs montagnes étaient en vue, on apercevait peu d'oiseaux. Le 1er février, par 68 degrés 58 minutes de latitude sud, 12 degrés 22 minutes de longitude est, on vit plusieurs oiseaux de neige, avec des eaglets bruns; l'eau était d'une couleur plus claire. Le 4, les apparences de terre devinrent positives, mais les glaces empêchèrent de manœuvrer du côté où on la soupçonnait. Le 19, on coupa la route qu'avait faite le capitaine Cook, en 1773, et l'on trouva la glace précisément dans la position où il l'avait laissée. Le 25, on vit très distinctement la terre, par 66 degrés 2 minutes de latitude sud, 43 degrés 54 minutes de longitude est. Plusieurs îles et morceaux de glace étaient aussi en vue, et

dérobèrent bientôt l'aspect de la terre qu'on ne revit plus d'une manière distincte. On observa en cet endroit quelques phoques et pingouins, avec un jeune éléphant marin. Enfin le 27, par 65 degrés 57 minutes de latitude sud, 47 degrés 20 minutes de longitude est, on vit une terre considérable et complétement bordée de glace.

« Pour la première fois, les brillans reflets de l'aurore australe, dit le capitaine Biscoe, roulaient sur nos têtes, sous la forme de magnifiques colonnes, puis prenaient tout à coup l'apparence d'une frange de tapisserie, et l'instant d'après s'agitaient en l'air comme des serpens; souvent ces jets de lumière ne semblaient être qu'à quelques verges au-dessus de nos têtes, et certainement ils se trouvaient dans notre atmosphère. C'était bien le phénomène le plus magnifique en ce genre que j'eusse jamais contemplé; et quoique le navire courût de grands dangers, étant poussé par une brise fraîche et entouré de glaces, l'équipage pouvait à peine s'empêcher de tenir les yeux fixés vers le ciel, au lieu de veiller à la route. »

On mit tout en œuvre pour approcher de la terre qu'on venait de découvrir, et l'on courut les plus menaçans périls dans un coup de vent violent qui commença le 5 mars, et continua jusqu'au 7, où il était devenu un véritable ouragan. Les deux bâtimens éprouvèrent de grandes avaries, et furent

même séparés, plusieurs matelots furent grièvement pressés et leur santé sérieusement altérée par l'action du froid. Le 8, on reconnut que le courant avait porté de cent vingt milles au nord-nord-ouest. Ayant de nouveau cinglé vers le sud-est, on revit la même partie de terre, mais sans pouvoir en approcher davantage, la santé et les forces de l'équipage déclinèrent avec une telle rapidité, qu'il fallut sans délai chercher un climat plus favorable.

Le 6 avril, après trois semaines des plus cruelles fatigues, le capitaine Biscoe se décida à faire route pour la terre de Van-Diémen; il n'avait pu approcher à moins de vingt ou trente milles la terre qu'il venait de découvrir, et à laquelle il donna le nom de *terre d'Enderby*, en l'honneur des propriétaires du brick. Le 7 mai 1831, il arriva dans la rivière Derwent, sur laquelle s'élève la ville de Stobartown, chef-lieu de la colonie anglaise, à Van-Diémen. Deux des matelots étaient morts dans la traversée, et les autres étaient tellement affaiblis, qu'il en restait à peine assez pour la manœuvre du navire. On n'eut de nouvelles de la conserve qu'au mois d'août suivant; elle avait dû chercher une relâche sur la Nouvelle-Galles du Sud.

Les deux bâtimens remirent à la mer le 10 octobre 1831, et restèrent jusqu'au 4 janvier 1832 sur les côtes méridionales de la Nouvelle-Zélande,

occupés à la pêche des phoques. Ils gouvernèrent ensuite au sud-est, et cherchèrent vainement les îles Nimrod, placées sur les cartes par 56 degrés 3 minutes de latitude sud, et 15 degrés 7 minutes de longitude ouest; le capitaine Biscoe pense qu'elles n'existent point, ou que leur position est toute autre. Le 14 janvier, on vit beaucoup d'oiseaux et de fucus à la surface des eaux; plusieurs bouffées de neige arrivèrent de la partie sud. Le 25, par 25 degrés 45 minutes de latitude sud, et 132 degrés 7 minutes de longitude ouest, on retrouva les montagnes de glace. Le 31, une centaine de ces montagnes étaient en vue. Le 3 février, par 65 degrés 32 minutes de latitude sud, et 114 degrés 9 minutes de longitude ouest, on observa le phénomène d'une île de glace qui croula par morceaux. Le bruit fut semblable à un coup de tonnerre, et la mer aussitôt se couvrit de fragmens, de manière qu'il ne resta plus qu'un faible noyau de la masse primitive.

Le 12 février, par 66 degrés 25 minutes de latitude sud, et 91 degrés 50 minutes de longitude ouest, on vit de nouveau plusieurs oiseaux tels que albatros, pingouins et pigeons du Cap, avec plusieurs baleines des deux espèces, et l'on ne compta pas moins de deux cent cinquante îles de glace. Le 15 on revit la terre dans l'est-sud-est, mais à une grande distance. La latitude était alors

de 67 degrés 1 minute sud, et la longitude de 71 degrés 48 minutes ouest, et l'on fit voile pour en approcher. Le jour suivant, on s'assura que c'était une île : on lui donna le nom d'*île Adélaïde*, en l'honneur de la reine d'Angleterre. On reconnut qu'elle formait la partie occidentale d'une chaîne d'îles situées dans une direction est-nord-est et ouest-sud-ouest, au-devant d'une terre haute et continue, qui a reçu le nom de *terre de Graham*, et que le capitaine Biscoe croit être d'une grande étendue. La chaîne d'îles a été aussi nommée par la suite *chaîne de Biscoe*, par honneur au capitaine de ce nom.

L'île Adélaïde offre un aspect imposant ; un pic élevé s'enfonce dans les nuages, et se montre tantôt au-dessus, tantôt au-dessous, pendant qu'une chaîne de montagnes plus basses s'étend l'espace de quatre milles du nord au sud. Leur sommet n'est revêtu que d'une légère couche de neige ; mais leur base, ensevelie dans une masse de neige et de glace de l'éclat le plus éblouissant, descend doucement vers la mer, et se termine en falaises de dix ou douze pieds de hauteur, sapées et déchirées jusqu'à deux ou trois cents verges du bord. Autour de toutes ces îles la profondeur de l'eau était considérable. L'une d'elles, nommée l'*île Pitt*, par 66 degrés 29 minutes de latitude sud, et 66 degrés 38

minutes de longitude ouest, a plusieurs baies et forme, avec la grande terre de Graham située par-derrière, un havre bien abrité, mais dont le fond est rocailleux. Aucun animal vivant ne fut trouvé sur ces îles, et l'on n'y observa qu'un petit nombre d'oiseaux, bien qu'à quelques milles de là ils fussent très nombreux.

Le 21 février 1831, le capitaine Biscoe réussit à débarquer sur ce qu'il appelle la *grande Terre*, et en prit possession en forme. La plus haute montagne en vue fut nommée *mont William*, en l'honneur du roi d'Angleterre, et la suivante, *mont Moberly*, en l'honneur d'un capitaine de vaisseau anglais de ce nom. On se trouvait dans une baie profonde, et le soleil était si chaud que la glace fondait sur tous les rochers. La latitude du mont William fut fixée à 64 degrés 45 minutes sud, et sa longitude à 63 degrés 51 minutes ouest.

Le capitaine Biscoe en quittant ces rivages se rendit aux îles Shetland du sud, et de là aux îles Falkland, puis à Sainte-Catherine du Brésil; et de ce lieu il retourna en Angleterre, glorieux d'avoir fait deux découvertes importantes, celles de la terre d'Enderby et de la terre de Graham, les plus reculées que l'on ait jusqu'ici trouvées dans les régions polaires antarctiques, découvertes pour lesquelles il a reçu, en 1832, le grand prix de la So-

ciété de géographie de Londres, et celui de la Société de géographie de Paris, en 1833. Les aurores australes qui éclairèrent sa route étaient seulement accidentelles, mais quelquefois extrêmement lumineuses.

FIN DU VINGT-UNIÈME VOLUME.

TABLE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS LE VINGT-UNIÈME VOLUME.

Pages

FIN DE LA TABLE.

